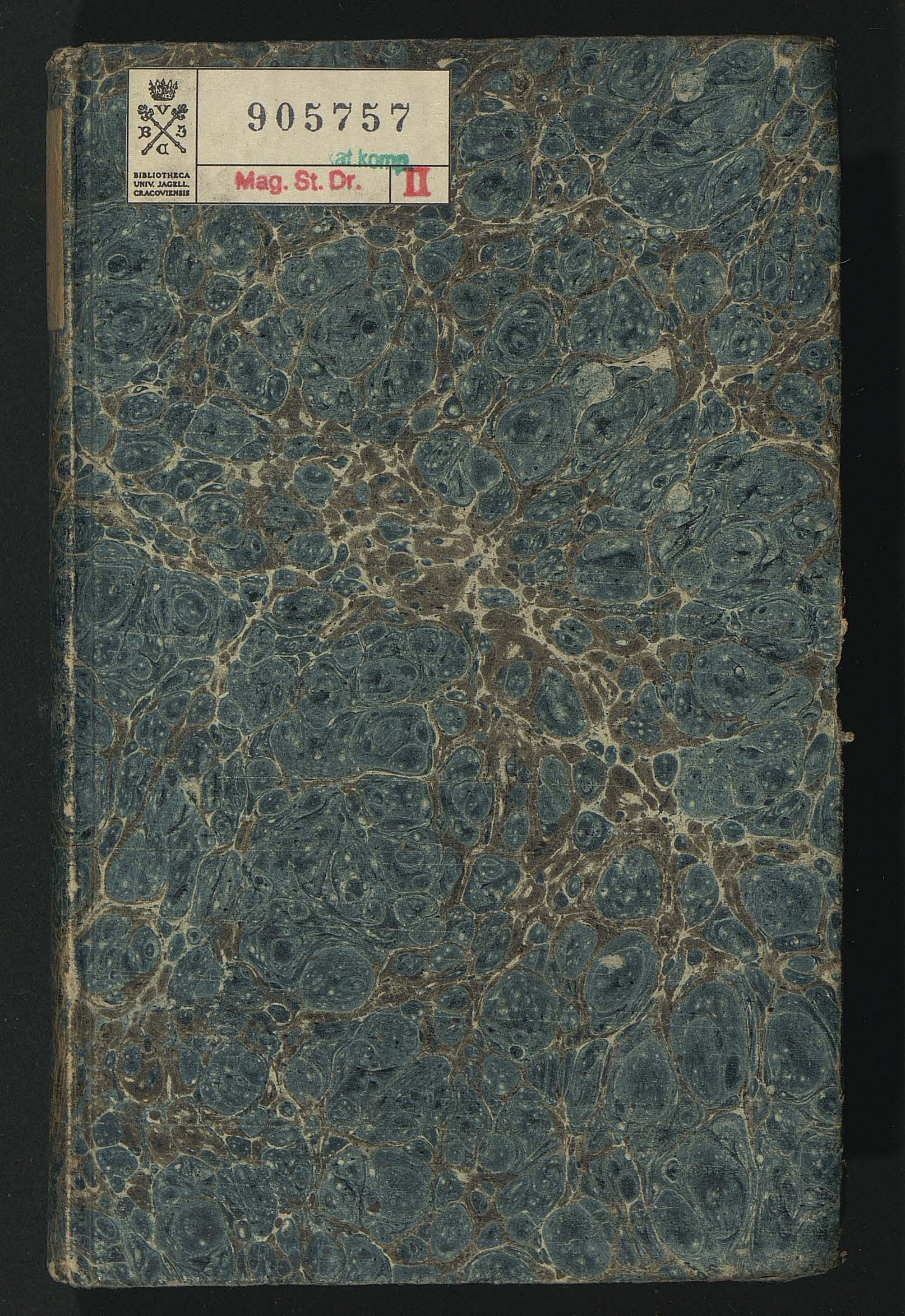
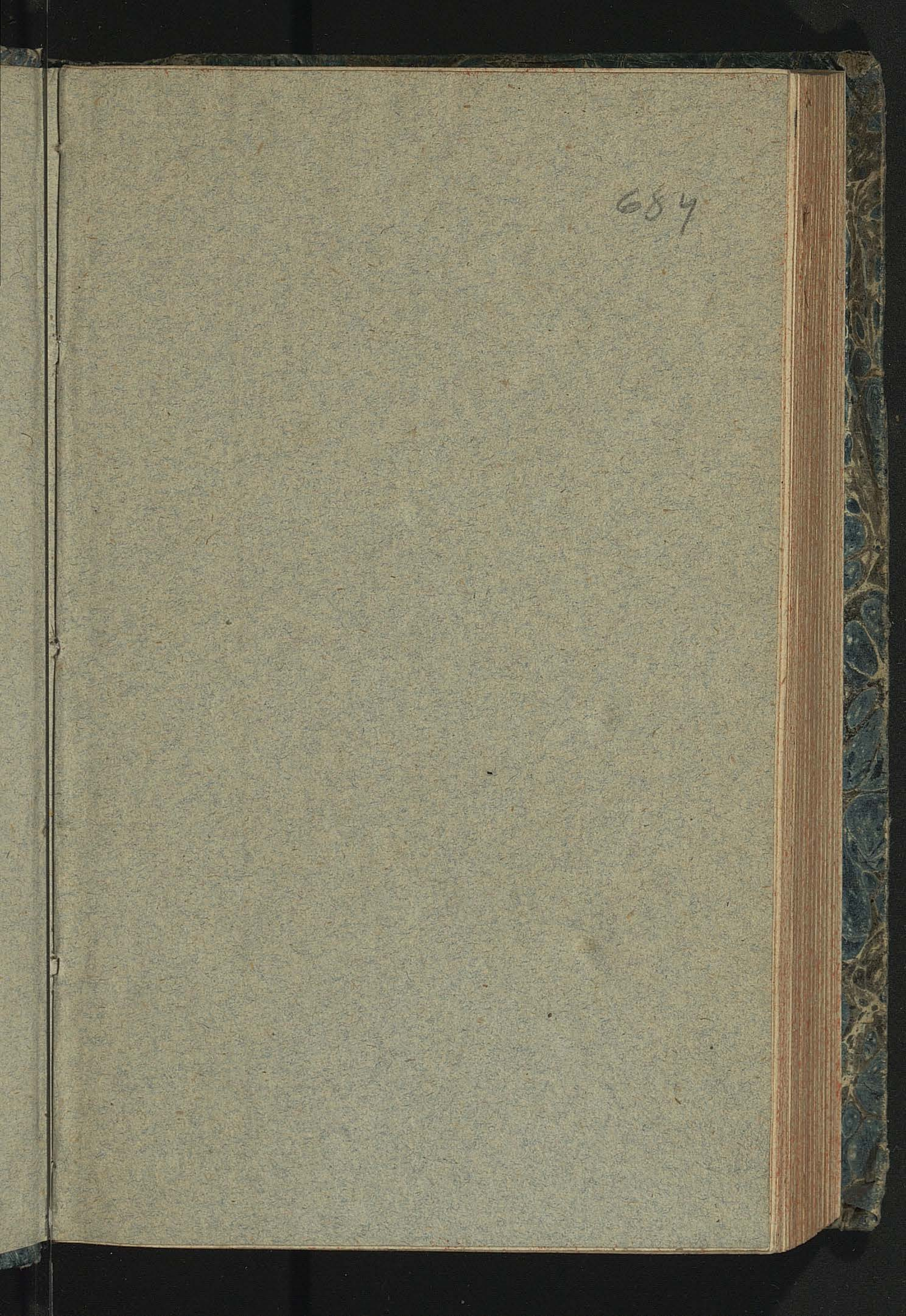
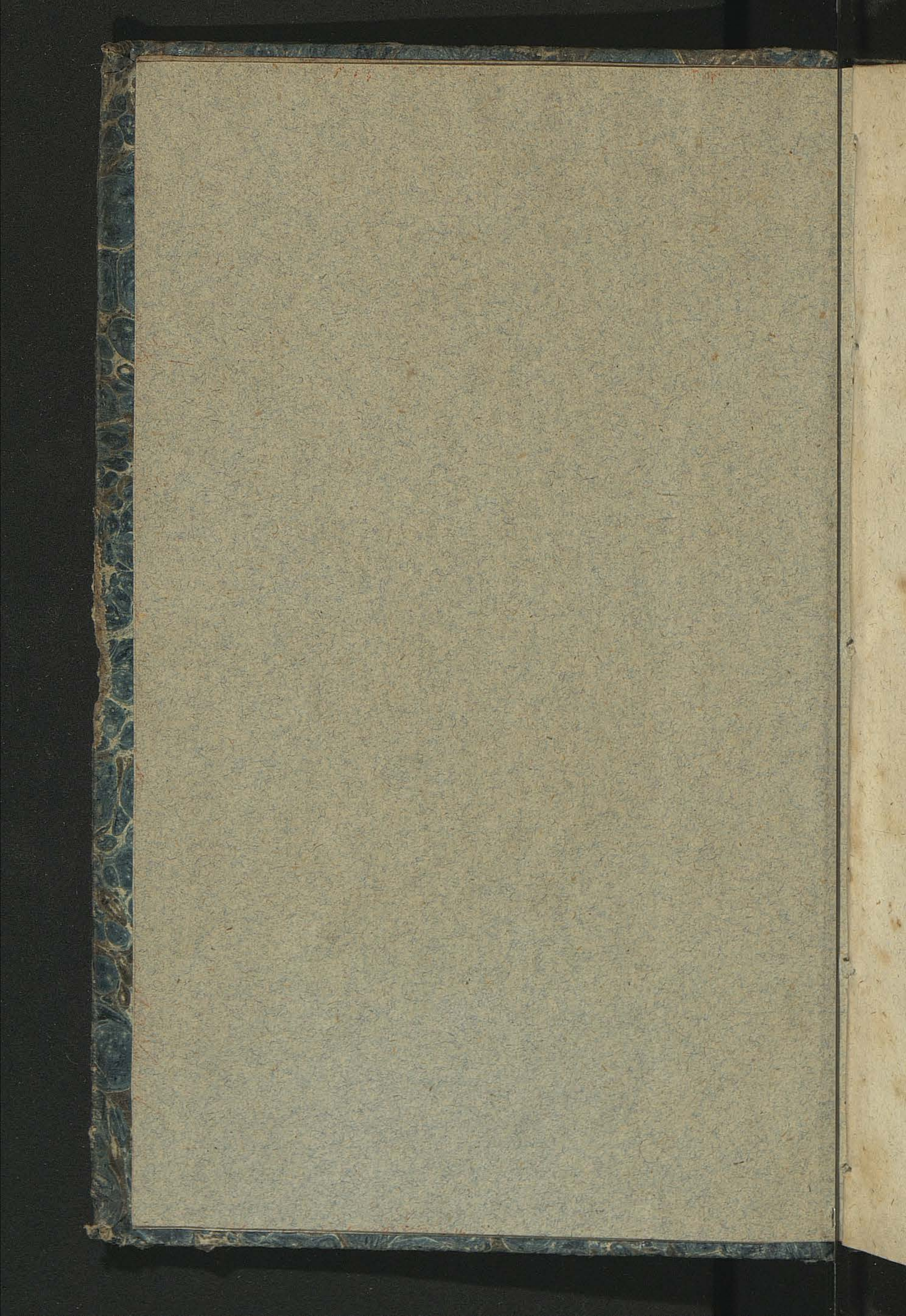

BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
905757
kat komp
Mag. St. Dr.
II


V
B
J
C





OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome V. Partie I.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVII.



AVERTISSEMENT.

Nous donnons dans cette Ie. Partie l'un des plus excellens ouvrages de nôtre Auteur, ſavoir le Traité des Vertus des Paiens. Le ſavant GUNDLING l'a eſtimé à un tel point, qu'il avouë que ce livre lui a donné les premieres idées ſolides & hiſtoriques de la philoſophie paienne, & il en recommande la lecture à tout homme, qui veut aprendre cette hiſtoire.

Que pourrions-nous ajoûter de plus à ſa recommandation? Nous nous bornons donc à remarquer, que dans la préſente édition on trouvera les preuves des citations miſes ſous le texte à l'endroit où chaque allegation doit naturellement être placée, au lieu que dans les précédentes éditions elles étoient placées à la fin du livre.

Monſieur le Vayer ne pouvoit alors faire autrement. On avoit critiqué ſon livre pendant que les feuilles étoient ſous la preſſe. On lui avoit imputé une partialité trop marquée en faveur des philoſophes

paiens, & même qu'il étoit allé ſi loin, que de ſoutenir que quelques uns d'eux avoient été ſauvés. Ainſi il ſe vit comme obligé à ſe diſculper & à prouver, que les Peres & les Docteurs les plus irréprochables de l'Egliſe avoient eu le même ſentiment que lui, au ſujet de quelques anciens Philoſophes.

Il alléguoit leurs propres paroles & il ne pouvoit ajoûter ſes citations qu'à la fin du Traité. Nous oſons nous flatter, que les lecteurs judicieux nous ſauront gré du changement que nous avons fait, en donnant à ces notes leur place naturelle.



DE LA

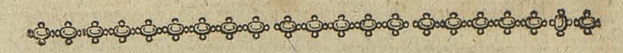
VERTU DES PAYENS.

AVEC LES PREUVES DES CITATIONS MISES SOUS LE TEXTE.



TABLE
DES PRINCIPALES
MATIERES DE CE LIVRE.

PREMIERE PARTIE.



SECONDE PARTIE.



AU CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

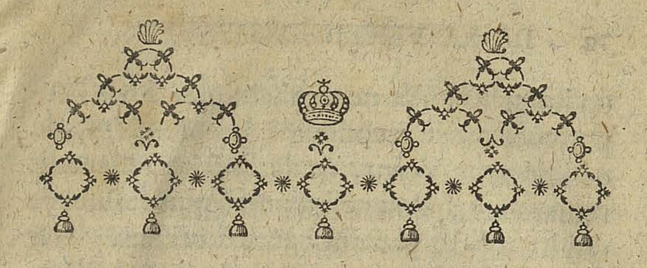
MONSEIGNEUR,

LES *peuples qui ont adoré le Soleil, allumoient du feu ſur ſes Autels, ne trouvans rien dans la Nature de plus digne de lui être offert, encore que ce fût une bien petite lumiere qu'ils faiſoient paroitre devant celle de ce grand Aſtre. Je prens la hardieſſe de les imiter en vous préſentant ce Traité de la Vertu des Payens, quoiqu'elle n'ait rien de comparable aux Vertus Chrétiennes, & plus qu'Heroïques de vôtre Eminence. Mais je la ſupplie très-humblement de conſidérer, que s'il faut ſeulement expoſer à ſa vuë ce qui ſemble proportionné à ſon mérite, il y aura fort peu de vœux qu'elle ne rejette, & les hommes de ma condition, ou pour le moins de ma portée, quelque zèle qu'ils aient, ne trouveront jamais le moien d'être re-*

connoissans. Vôtre Bonté est trop ennemie d'une si dure nécessité, & je suis assuré par ma propre experience, que vous ne méprisés rien pour être petit, quand la devotion du cœur l'accompagne. C'est sur ce fondement, que j'ose continuër à vous rendre des preuves de mon respect, plûtôt que de mon industrie, ou de ma suffisance; & qu'aiant choisi un sujet que je puis nommer vertueux, j'entreprens de l'autoriser de vôtre Grand Nom, & de le consacrer par ce moien à la plus éclatante Vertu, qui soit dans le Monde. Elle y est reconnuë de telle sorte, qu'il n'y a plus d'éloquence, qui lui puisse donner du lustre, comme il n'y a point de clarté capable d'augmenter celle du jour. Et vôtre Image est arrivée à un si haut point de Dignité & de Grandeur, que le plus relevé de tous les stiles n'y sauroit parvenir. Je me tais donc ici, Monseigneur, *autant par force que pour vous complaire; rempli d'admiration je revère du silence une Vertu, que plus on considére, moins on peut exprimer, & dans une profonde humilité je supplie Vôtre Eminence d'avoir agréable mon offrande, & de me continuer l'honneur que j'ai d'être,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble, très obeïssant
& très obligé serviteur.
De la Mothe le Vayer.



DE LA VERTU DES PAYENS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS personne raisonnable n'a douté que, la Vertu ne meritât d'être honorée. On revère le Ciel, d'où elle est sortie en la respectant. Et c'est user d'une espece de culte envers Dieu, dont elle est l'image, que de la rendre illustre & glorieuse. Platon a soutenu sur cette considération, que l'estime qu'on fait ici bas des hommes vertueux, donne là haut à Jupiter le plus grand contentement qu'il y reçoive; comme il n'y a rien qui lui déplaise davantage, que s'il arrive qu'on défere aux vicieux

AVANT-PROPOS.

In Minoë.

un honneur qu'ils ne méritent pas. Mais l'importance eſt de reconnoitre les premiers, de définir cette Vertu, & de la faire tellement remarquer, qu'on ne lui puiſſe plus refuſer ce qui lui eſt dû par de ſi fortes raiſons. Car nous ſavons, que ce qui eſt Vertu en un lieu, paſſe ailleurs aſſez ſouvent pour un vice. Il y en a qui ne la prennent que pour un pur terme de College, comme ſi elle n'avoit rien de ſolide que le ſeul divertiſſement, qu'elle y donne dans toutes ces conteſtations, dont elle fournit la matiere. Et les derniers propos de Brutus aux champs Philippiques furent ceux mêmes qu'Hercule avoit tenus autrefois, ſe repentant de l'avoir cultivée comme une choſe réelle & véritablement ſubſiſtante, puiſqu'elle n'avoit rien qu'un nom vain, capable ſeulement de nous cauſer quelques illuſions d'eſprit. On peut bien juger là deſſus, qu'il n'eſt pas plus facile de diſcerner ceux, qui doivent être nommés vertueux. Et nos Ecoles Chrétiennes mêmes ne ſont pas ſi reglées ſur ce ſujet, qu'il ne ſe ſoit trouvé des Docteurs, qui ont refuſé cette qualité à ceux, qui ſembloient l'avoir acquiſe par le conſentement de pluſieurs ſiécles, & par les ſuffrages de toute l'Antiquité. Gregoire de Rimini eſt l'un des principaux Auteurs qu'on al-

Virtutem verba putas, ut Lucum ligna, *Horat. l. 1. ep. 6.*

Te colui virtus ut rem, aſt tu nomen inane es.

Sec. ſent. diſt. 16. &

legue ſur cela, & il a été ſuivi de quelques autres qui maintiennent qu'aucun Infidele ne doit être appellé vertueux, parce que ſon infidelité l'empêche de pouvoir produire des actions moralement bonnes & vertueuſes. Ainſi tant de grands hommes Grecs, Romains, & autres, qui ont été recommandés de Prudence, de Juſtice, de Force, ou de Temperance, n'ont jamais poſſedé les vertus qui leur ſont données. Et tous ces glorieux attributs, qu'on joint aux beaux noms de Caton, & de Socrate, de Céſar, & d'Alexandre, n'ont été que de faux titres qu'ils ne pouvoient mériter, puiſque comme Païens & Infideles, il étoit impoſſible qu'ils fuſſent vertueux.

ſequ. Roff. ar 26.

Je ne pretens pas m'engager dans tant de queſtions & de diſputes la plûpart inutiles, vû que chacune ſeroit capable de m'arrèter toute ſeule fort longtems. Il me ſuffira de remarquer à l'égard de la derniere, que comme Gregoire de Rimini confeſſe qu'il ſoûtenoit, il y a trois cens ans, une opinion contraire à la commune de l'Ecole, elle n'a pas aujourd'hui un plus grand nombre de ſectateurs, & qu'aprés St. Thomas la meilleure partie des Docteurs n'exclud pas les Infideles de la pratique de beaucoup de vertus.

1. 2. qu. 65. art. 2. 2. 2. quæſt. 10. art. 4. & 3. parte qu. 69. art. 4. & paſſim.

La raiſon de cette doctrine eſt, que tout le bien de la nature ne ſe trouve pas ſi corrompu par l'infidelité, ni la lumiere de l'entendement ſi abſolument offuſquée, qu'un Païen ne puiſſe encore reconnoitre ce qui eſt vrai, & ſe porter au bien enſuite. C'eſt pourquoi comme les Fideles ne laiſſent pas d'être aſſez ſouvent vicieux, il n'eſt pas impoſſible non plus, qu'un Infidele ne puiſſe exercer quelques vertus, quoiqu'elles ne ſoient pas accompagnées du mérite, que donne la grace qui vient de la Foi. Auſſi n'y a-t-il eu aucun des Peres de l'Egliſe qui ait fait difficulté de parler, quand l'occaſion s'en eſt preſentée, de la prudence d'Ulyſſe, de la force d'Achille, de la juſtice d'Ariſtide, ou de la temperance de Scipion. Que s'ils ont dit quelquefois, que hors le Chriſtianiſme il n'y a point de véritables Vertus, & ſi Saint Auguſtin & Saint Thomas ont nommé celles des Païens de fauſſes Vertus, ç'a été eu égard à la felicité éternelle, où elles n'étoient pas capables de les conduire toutes ſeules. Les Peres ont encore ſouvent parlé ainſi, faiſant comparaiſon des vertus morales ou intellectuelles des Idolâtres, aux vertus infuſes des Chrétiens, que Dieu inſpire avec ſa grace ſurnaturelle, & auprès deſquelles les premieres paroiſſent imparfaites & comme de mauvais aloi.

l. 4. contra Iulianum c. 3. 1. 2. qu. 65. art. 2.

Et néanmoins parce qu'il se trouve des personnes prévenuës de cette pensée, que dans la doctrine de Saint Augustin, les vertus des Infideles ne sont que des vices, & leur meilleures actions que de véritables pèchés; ce qui jette du scrupule dans leur conscience, comme s'il y avoit du hasard à suivre l'opinion contraire; je crois necessaire de rapporter ici quelques passages de ce grand Prélat, capables de desabuser ceux qui le sont être de ce sentiment. Nous tirerons avec facilité de ces passages l'explication qu'on doit donner à d'autres textes du même Auteur qui paroissent d'abord fort différens. Et il sera aisé de faire voir ensuite par l'autorité de tous les Peres de l'Eglise, & de presque tous les Docteurs, qui ont précedé, ou qui ont été depuis St. Augustin, de quelle façon il doit être toûjours interpreté, lorsqu'il traite de cette matiere.

Je ne saurois commencer par un plus notable endroit qu'est celui du cinquiéme livre de la Cité de Dieu, où nous lisons dans le quinziéme chapitre, que le Romains reçûrent ce vaste Empire, qui les a rendus si célebres dans le monde, en recompense des vertus excellentes qu'ils exerçoient pour y parvenir. Car comme argumente fort bien le Cardinal

Et ep. 5. ad Marcel

Lib. 5. de grat. & lib. arbit. c. 9.

Bellarmin là dessus, s'il étoit vrai, que les Vertus des Païens ne fussent que des vices dans la doctrine de Saint Augustin, il s'ensuivroit que selon cette doctrine, Dieu auroit recompensé le vice, qui est une absurdité très impie. Certes, quiconque examinera encore le douziéme chapitre du même livre, ne doutera jamais, que les Vertus de César, & sur tout celles de Caton, n'y soient représentées, comme des vertus morales, & non pas comme des vices, encore qu'elles fussent inférieures de beaucoup à nos vertus Chrétiennes, & que comparées les unes aux autres, il semble, comme nous venons de dire, qu'il n'y ait que les dernieres de véritables. C'est ce que Saint Augustin a voulu entendre par ce peu de mots: *Sed cum illa memoria duo Romani essent virtute magni, Cæsar, & Cato, longe virtus Catonis veritati videtur propinquior fuisse, quam Cæsaris.* Il n'eût pas parlé de la sorte du vice, qu'on ne considére jamais comme voisin de cette vérité, parce que lui étant si contraire, il s'en trouve toûjours plus éloigné que la terre ne l'est du Ciel. Mais dautant qu'à le prendre moralement, & selon les termes de l'École, la vertu reçoit le plus, & le moins; il dit que celle de Caton approcha le plus près de la vérité, ou, qu'elle fut plus

agréable à Dieu, qui est l'éternelle Vérité, que celle de César. Voici d'autres paroles du même lieu fort considérables: *Paucorum igitur virtus ad gloriam, honorem, imperium, vera via, id est, virtute ipsa nitentium, etiam a Catone laudata est.* Remarquons y, qu'il n'est pas vrai, que tout desir de gloire & d'honneur soit un vice comme le prétendent ceux, qui sont de l'avis, que nous refutons; n'y aiant que l'ambition démesurée, qui soit condannable, & non pas le desir reglé d'une honnête gloire. Observons y encore la fausseté de cette autre maxime qu'ils defendent, que c'est un crime de suivre la vertu, à cause d'elle-même. Sans doute qu'ils n'ont pas considéré, que dans Saint Augustin la vertu n'est rien autre chose que l'amour de Dieu. D'où l'on peut conclure, que suivre la vertu pour l'amour d'elle même, c'est la suivre pour l'amour de Dieu; & par consequent que leur maxime paroit un blasphème.

Au moins il est sûr, qu'ils portent ici en Sophistes la doctrine de Saint Augustin à une telle extrémité, que Suarez, & beaucoup d'autres ont été contraints de dire, qu'ils la tenoient incroiable, prise de la façon; parce que de nommer la vertu recherchée pour l'amour d'elle-même, un vice, c'est former des *Lib. 1. de grat. c. 7. n. 11.*

paradoxes du tout contraires à l'intention de Saint Augustin, & sans mentir plus étranges qu'on n'en a jamais attribué au Portique de Zenon. En effet, fort peu de Païens ont embrassé cette belle vertu par une vaine gloire toute pure, mais presque toûjours, croians que l'honnêteté s'y trouvoit conjointe, & que celle-ci étoit agréable à Dieu, qui devenoit par consequent la derniere fin de leurs actions, encore qu'elles eussent d'autres fins moiennes & subordonnées à celle-là. Mais nôtre dessein ne nous obligeant pas à nous arrèter davantage sur ce point, passons à d'autres textes de Saint Augustin, que nous ne trouverons pas moins formels que ces premiers.

Cap. 27. Dans son livre de l'Esprit & de la Lettre, il reconnoit que les Impies & les Infideles ont fait des œuvres, quoique rarement, qu'il seroit bien faché de blâmer, parce qu'elles méritent au contraire d'être loüées. Qui est-ce, je vous prie, qui a jamais oüi parler de louër le vice? & qui peut nier, que la rareté ne témoigne l'existence? Il nomme ailleurs la continence de Polemon, que Xenocrate retira de la débauche, un don de Dieu. Il prise en beaucoup de lieux les aumônes du Centurion Cornelius faites avant qu'il eût reçû la Foi. Son livre de la Patience nous apprend,

Ep. 130. l. de præd. SS. c. 7. & l. 1. de bapt. c. 7. c. 26.

que celle même d'un Schiſmatique eſt digne de loüange, lorſqu'il ſouffre la mort plûtôt que de nier Jeſus Chriſt. Et ce qu'il dit de la bonté d'Aſſuerus eſt encore fort précis, pour donner à connoitre, que la penſée de ce grand Docteur n'a jamais été de priver de toutes vertus les Ethniques, ni d'obliger à tenir leurs meilleures actions pour autant de pèchés: Joignons à cela ce que nous obſerverons plus particulierement ci-après en examinant la Philoſophie de Platon, d'Ariſtote, & de Seneque, ſavoir que le même S. Auguſtin a ſouvent exalté les mœurs exemplaires de celui-ci, nommé le ſecond un homme de bien, & crû, au jugement de Toſtat, que le premier étoit ſauvé. En vérité, ce ſont des témoignages plus que ſuffiſans pour la preuve de ce que nous diſons, ſans qu'il ſoit beſoin de nous amuſer à une infinité d'autres paſſages ſemblables, que nous pourrions ajoûter à ceux-ci.

L. de gr. Ch. c. 24.

Il ne faut pas s'arrêter non plus à la reponſe ridicule, que quelques-uns y ont voulu faire, prétendant que Saint Auguſtin n'a rien écrit de la ſorte, que comme Semi-Pelagien qu'il étoit avant ſa promotion à l'Evèché d'Hipponne. Car outre que la plûpart des livres d'où ſont tirés tous ces textes, nommément ceux de la Cité de Dieu, ont été com-

posés par lui depuis qu'il fût Evèque, si cette solution étoit bonne pour toutes les œuvres où il la faudroit nécessairement appliquer, que resteroit-il d'entier dans Saint Augustin? Pour moi je ne crois pas, qu'on puisse rien prononcer de plus préjudiciable à l'honneur de sa doctrine, que ce qu'avancent en cela des hommes qui font néanmoins profession d'être fort partiaux pour elle, & qui n'ont point de honte de dire nettement, que Tostat, Bellarmin, Tolet, Vasquez, Cornelius à Lapide, Suarez, Lessius, Molina, avec le reste des Scholastiques, ne l'ont jamais bien entenduë comme eux. Je suis fort trompé, s'ils en sont crûs à leur simple parole.

Pour bien juger de ce différent, il n'y a point de plus sûre methode à tenir, que d'avoir recours au sentiment des Peres, qui ont été devant ou après S. Augustin, & qui nous feront voir celui de l'Eglise Universelle.

Saint Jerôme dit fort clairement sur le premier chapitre de l'Epitre aux Galates, que plusieurs ont pû faire des actions pleines de sagesse, & de sainteté, encore qu'ils n'eussent pas la Foi, ni la connoissance de l'Evangile de Jesus Christ. Ainsi l'on ne peut nier, qu'ils n'aient souvent donné l'aumône aux nécessiteux, respecté leurs parens, secouru leurs

amis, & obeï aux Puiſſances Souveraines, qui ſont toutes bonnes œuvres. Et il prouve la même doctrine, lorſqu'il examine le vint-neuviéme chapitre d'Ezechiel, où le Roi Nabuchodonoſor, quoiqu' infidele, reçoit des recompenſes temporelles de Dieu, pour des choſes qu'il avoit juſtement exécutées, par la voie des armes contre la ville de Tyr; ce qui montre aſſez, qu'on ne peut pas dire, que les Ethniques ne puiſſent jamais rien faire de bien.

Saint Chryſoſtome en divers lieux de ſes Homelies, Saint Ambroiſe, Origene, Saint Baſile, & Saint Juſtin, ont tous été auparavant de ce même avis, ſans faire difficulté de reconnoitre les Infideles pour juſtes, patiens ou miſericordieux, ſelon les vertus qui les rendoient recommandables, encore qu'elles n'operaſſent rien au ſalut de leur ame.

Homil. de fide, & 7. ad pop. in Pſal. 2. Org. in c. 2. ep. ad Rom. In Hexam Homil. 9. Apol. ad Anton.

Quant aux Peres, qui ont écrit depuis Saint Auguſtin, l'on ſait que Saint Proſper, Saint Gregoire le Grand, & Saint Thomas ont été conformes aux précedens; outre que tout le reſte de ceux, que nous verrons tantôt avoir bien penſé de la félicité éternelle de quelques Païens, ne les ont pas crûs par conſequent incapables de faire de bonnes actions. Enfin il ſemble, que l'Egliſe ait déterminé ce que

Adv. coll. c. 26. Hom. 27. in Ev.

nous devons penſer là deſſus, quand la Bulle des Papes Pie Cinq, & Gregoire Treize a condanné de certaines propoſitions d'un Michel Baïe, comme erronées, & hérétiques, dont la trente cinquiéme portoit, que toutes
Art. 36. l. les œuvres des Païens n'étoient que des pèchés, & les vertus de ces anciens Philoſophes que des vices. Auſſi contient-elle l'opinion
Inſt. c. 3. expreſſe de Luther, de Calvin, & de la plûpart des autres Hérétiques de ce tems.

Il n'y a donc point d'apparence d'en rendre auteur Saint Auguſtin par de mauvaiſes interprétations. Et quand il ſeroit certain, qu'il auroit enſeigné une ſi rigoureuſe doctrine contre toute ſorte de Païens, ce que nous avons montré n'être pas véritable, nous ne devrions pas pour cela abandonner celle de tant de Saints Docteurs pour ſuivre la ſienne. Son texte n'a pas le privilège d'être Canonique, il s'eſt bien retracté lui-même de beaucoup de propoſitions; & comme perſonne ne defère
Lib. 16. c. 1. plus à ce qu'il a écrit des Antipodes dans ſa Cité de Dieu, où il les prend pour une fable, on ſe peut bien departir ailleurs de ſes ſenti-
Epiſt. 3. mens. Dans une Epitre à Voluſianus, il ſuppoſe ſuivant l'erreur commune, que Pherecydes étoit Aſſyrien; Et parce qu'on veut, que ce Philoſophe ait le premier enſeigné l'Im-

mortalité de l'Ame, il se jouë des mots d'une des Eclogues de Virgile,

- - *Assyrium vulgo nascetur amomum,* Ecl. 4.

attribuant le succès de cette Prophetie à ce que la doctrine de l'Immortalité de l'Ame s'est enfin étenduë de Syrie par tout le monde. La pointe seroit gentille, & digne de l'esprit de Saint Augustin, si son fondement étoit véritable. Mais il est très constant au contraire, que la patrie de Pherecydes fut l'Isle de Syros l'une des Cyclades de la mer Egée; & qu'il n'y a eu que l'équivoque du nom qui l'ait fait passer pour Syrien à Clement Alexandrin, à Eusebe, & après eux à Saint Augustin. Nous remarquerons ci-après qu'il a été persuadé de la vérité des lettres qui se voient de S. Paul à Seneque. On veut qu'il n'ait point admis d'actions moiennes dans la Morale, & qui ne fussent bonnes ou mauvaises, contre ce qu'enseigne l'Ecole, qui en reconnoit d'indifférentes. Et il y a beaucoup d'autres points, où elle n'a pas accoutumé non plus de le suivre. Pourquoi ne seroit-il pas permis d'être encore d'un avis contraire au sien sur la question proposée? Un très grand nombre de passages du Vieil & du Nouveau Testament nous obligent à cela. Les deux Sages femmes d'Egypte Sephora & Phua reçoivent la

benediction de Dieu dans l'Exode, pour n'avoir pas fait mourir les enfans mâles des Hébreux, selon le commandement de Pharaon.
Cap. 1. Daniel exhorte Nabuchodonosor à rachéter ses pèchés par des aumônes, & par d'autres œuvres de pieté. Et St. Paul nous témoi-
Cap. 4. gne, que les Gentils, à qui la Loi des Juifs n'a-
Ad Rom. cap. 2. voit point été communiquée, n'ont pas laissé quelquefois de faire naturellement ce qu'elle commandoit, dautant que la lumiere naturelle qu'ils avoient, aidée de la Grace, leur tenoit lieu de Loi. Dirons nous que Dieu ait recompensé de méchantes actions? Que Daniel ait porté un Roi à commettre des crimes? Et que Saint Paul ait parlé trop à l'avantage des Infideles? Tenons-nous plûtôt à la créance commune de l'Eglise, qui porte, que comme l'entendement des Païens a pû comprendre sans la Foi, & sans la grace extraordinaire beaucoup de vérités naturelles, leur volonté s'est pû porter de même à plusieurs actions loüables & vertueuses, quoique toutes leurs connoissances, & toutes leurs bonnes œuvres ne fussent pas suffisantes au salut.

C'est ce que j'ai été obligé de dire touchant l'opinion de Saint Augustin, pour montrer, qu'elle ne nous doit pas empêcher de considérer quelques Païens comme vertueux, &

de laisser la vertu dans toute son étenduë, que je voudrois quant à moi amplifier plûtôt que restreindre.

Sans perdre le tems ensuite à refuter l'opinion de ceux, qui reconnoissent aucune vertu, comme n'étans pas dignes de nôtre attention, nous supposerons pour bonnes toutes les definitions qu'on en donne, parce qu'elles reviennent quasi à un même sens, si elles sont bien entenduës, & que la diversité qui s'y peut trouver, n'importe pas à la suite de nôtre discours. Saint Augustin dit au quatriéme livre de la Cité de Dieu, que la plûpart des Anciens ne definissoient point autrement la Vertu, que l'art de bien vivre; & c'est vraisemblablement selon ce sentiment que Socrate nommoit les vertus des sciences. Le même Saint Augustin propose ailleurs une autre definition de la Vertu, qui est plus étenduë, & dont Saint Thomas s'est voulu servir, la nommant une bonne qualité, qui fait bien vivre celui qui la possede, de laquelle personne peut mal user, & que nous tenons de la main de Dieu. Aristote la fait passer pour une habitude, qui agit avec jugement, & qui consiste dans une médiocrité raisonnable. D'autres, comme Ciceron, l'ont nommée une constante disposition à bien faire, & à

Cap. 21.

Lib. 2. de lib. arb. c. 18. & 19.

1. 2. qu. 88. art. 4.

Sen. epist. 114. & Plutar. tr. de com. conc. contre les Stoïciens.

ſuivre la raiſon. Or toutes ces différentes façons de concevoir la Vertu, diſent à peu près une même choſe, & ſont bien plus faciles que de l'appeller tantôt un nombre & tantôt une harmonie, comme faiſoit Pythagore; ou de ſoûtenir, qu'il n'y en a point, qui ne ſoit un véritable animal, ſelon l'extravagante penſée des Stoïciens.

DESSEIN DE L'AUTEUR.

Mais je ne veux faire nulle réflexion ſur cela, non plus que ſur l'homonymie, qui ſe rencontre au mot de vertu, parce que le plan que je vai tracer de ce petit ouvrage, fera aſſez voir de quelle ſorte de vertu je prétens parler, en traitant de celle des Païens; & ce que j'ai dit juſqu' ici par forme d'Avant-propos, ne ſera que trop ſuffiſant pour faire une ouverture commode au ſujet que je me ſuis propoſé. Mon deſſein eſt donc de le diviſer en deux parties, & de conſidérer en général dans la premiere ce que nous pouvons penſer Chrétiennement du ſalut des Païens qui ont été vertueux, & que nous tenons avoir moralement bien vecû. Dans la ſeconde nous examinerons en particulier la vie de quelques-uns de ceux qui ſemblent avoir le plus mérité du genre humain; & nous y balancerons le reſpect, qui eſt peut-être dû à la mémoire de quelques Infideles, & Idolâ-

tres, qui ont acquis beaucoup de réputation parmi les Anciens.

Je ferai l'ouverture de cette premiere partie par une diſtinction ordinaire de tout le tems qui s'eſt paſſé depuis la création du monde, & qui coulera encore juſqu' à ſa fin, en trois époques & ſections différentes. La premiere eſt depuis Adam juſqu' à la circonciſion d'Abraham portée au dix ſeptiéme chapitre de la Geneſe, qui s'appelle le tems du droit de Nature. La ſeconde comprend ce qui s'eſt écoulé d'années entre cette premiere circonciſion, & l'Incarnation de Jeſus Chriſt, pendant lequel eſpace, la Loi Moſaïque, qui eſt la Loi écrite, a eu lieu, depuis que Dieu l'eût donnée en deux Tables; auſſi nomme-t-on tout cet intervalle, le tems de la Loi. Et la troiſiéme ſection ſe compte depuis la Nativité de Nôtre Seigneur juſqu' à la conſommation des ſiécles, qui eſt le tems de la Grace, pour tous ceux qui avec l'aſſiſtance d'enhaut ſe rendent dignes d'y participer. Ce ſont les trois Etats de la nature humaine, qui doivent être ſoigneuſement conſidérés en traitant la matiere que nous avons entrepriſe.

DE L'ETAT DU DROIT DE NATURE.

Or on ne peut pas douter que beaucoup de perſonnes ne vécuſſent fort vertueuſement dans le premier tems, & qu'obſervant ce qui

étoit du droit de Nature, leurs bonnes œuvres ne fussent accompagnées de cette grace Divine, qui nous ouvre la porte du Paradis. A la vérité, on ne sauroit non plus nier, qu'une infinité d'autres personnes ne prissent un chemin tout contraire, puisque nous lisons dans le Texte Sacré, que du tems de Noë la malice des hommes étoit arrivée à un tel point, que Dieu se repentit d'en avoir mis sur terre, & qu'il fut contraint même de l'inonder pour la purger de tant de crimes, qui s'y commettoient. Mais à l'égard de ceux, qui n'éteignirent point cette lumiere naturelle, dont tous ceux, qui viennent en ce monde sont éclairés, la raison autorisée du consentement de tous les Peres nous oblige de croire, que Dieu les avoit mis par sa bonté infinie dans la voie de salut, & qu'ils étoient dèslors capables d'acquerir, moïennant sa grace, la félicité éternelle, comme la fin de leur création. Que si l'on dit que le pèché originel y apportoit de l'empèchement, Saint Thomas nous apprend, que cette tâche leur étoit effacée par la Foi, qui opere encore aujourd'hui de même en tous ceux que le malheur, & non pas le mépris, prive de l'usage des Sacremens. Quant aux pèchés actuels, dont on ne peut douter, qu'ils ne se rendissent souvent coupables, Dieu

Genes. cap. 6.

les leur pardonnoit par sa misericorde sur leur repentance & contrition, aidée en cela d'une grace que l'Ecole nomme surnaturelle.

Car personne ne doit suivre l'opinion de quelques-uns qui ont crû, qu'aucun ne se pouvoit sauver dans la Loi de la Nature, s'il ne s'étoit tenu exemt de tout crime, & qu'il ne l'eût jamais violée; ce qui semble être au dessus des forces de nôtre humanité. J'avouë bien, que nous ne saurions remarquer aucune offense mortelle en ceux, que le vieil Testament nous représente comme hommes justes & agréables à Dieu, tels qu'ont été Abel, Seth, Enoch, ou Noë. Et certes il est fort croiable, que ces premiers hommes, qui venoient presque de sortir des mains de leur Créateur, étoient tout autrement vertueux, que ceux, qui ont vecû depuis, & qui n'ont reçû cette premiere semence de probité qu'après beaucoup d'alteration. L'anneau qui a été touché immediatement de l'Aiman, & celui qui suit, se ressentent bien plus de la force magnetique, que ceux, qui en sont plus éloignés. Les Poëtes ont mis sur cela le siécle d'or aussitôt après la naissance du monde. Et Platon a dit fort pieusement pour un Païen, parlant de la nature Divine, qu'il s'en faloit rapporter à ce qu'en avoient appris aux autres les pre-

Cassianus Collat. 8. cap. 23.

miers hommes, qui pour avoir été engendrés des Dieux, selon qu'on parloit pour lors en Grèce, devoient bien mieux connoitre leurs parens, que ne pouvoient pas faire ceux, qui étoient venus long tems après. Comme ce Philosophe a crû, que l'entendement humain étoit beaucoup plus illuminé au commencement des siécles qu'il n'a été depuis, on peut présupposer la même chose de la volonté, qui se portoit vraisemblablement avec plus d'ardeur au bien, & étoit touchée de plus d'aversion pour le vice, qu'elle n'est aujourd'hui. Mais ce n'est pas à dire pourtant, qu'il n'y ait eu dans la Loi de Nature que les premiers Patriarches & leurs semblables de sauvés, si tant est qu'ils fussent exemts de toute faute. Et il est bien plus croiable, vû ce que dit l'Apôtre de nôtre inclination au mal, & Salomon de la chûte ordinaire des plus justes, qu'infinies personnes depuis Adam jusqu' à Abraham violèrent le droit de Nature, qui ne laissèrent pas d'être du nombre des Elûs, aiant fait d'ailleurs quantité d'actions vertueuses, & aiant obtenu par leur repentance & par la misericorde de Dieu, la remission de leurs pèchés.

On ne sauroit même nier qu'il n'y ait eu dans cet espace de tems où le seul droit naturel avoit lieu, des Gentils, qui s'étoient sepa-

rés du corps des Fideles, & qui ne servoient pas Dieu comme eux, y aiant déja un culte Divin établi, comme le sacrifice d'Abel nous le témoigne. Les uns sont nommés fils de Dieu, & les autres fils des hommes, dont les filles furent recherchées par les premiers, à cause de leur grande beauté; pour le moins est-ce l'interprétation la plus probable de toutes celles, qu'on donne à ce passage de la Genese. Et depuis le Deluge nous voions que Melchisedec étoit Chananéen, & d'extraction Gentile ou Païenne. C'est pourquoi Saint Denys l'Areopagite croit qu'il fut illuminé par les Anges, qui le portèrent à la connoissance du vrai Dieu, non seulement pour son propre bien mais encore pour servir de guide aux Gentils, à cause de l'autorité qu'il avoit parmi eux comme leur Pontife. Je sai bien, qu'il y a beaucoup d'opinions différentes sur ce sujet, mais je suis la plus reçuë, & qui est appuiée, outre le jugement de la plûpart des Peres Grecs & Latins, sur le témoignage de Josephe, & de Philon, qui sont les plus considérables de tous les Juifs. Abraham, qui a été nommé le pere des Croians, étoit pareillement Gentil de naissance, venu de Hur en Chaldée, & de Haren en Mesopotamie. Par où l'on peut juger que ce n'est pas sans raison,

Cap. 6.

Cœl. Hier. cap. 9.

Cyrillus l. 4. contra Iul. Ap. Iust. Martyr.

Deuteron. cap.

10. *Act. Ap.c.* 10. que nous voions si souvent repeté dans la Sainte Ecriture, que Dieu n'a point d'égard aux personnes, & ne fait aucune distinction entre elles, dont on se puisse plaindre, n'aiant jamais dénié sa grace, ni son assistance speciale aux vertueux de quelque condition qu'ils fussent, ni manqué de recompenser, dès le tems, dont nous parlons, les bonnes actions des hommes de toutes nations & de toutes extractions, sans en rejetter pas un, qui ait invoqué sa bonté, & reconnu sa puissance.

Voilà ce qui est presque universellement reçû en Théologie, touchant le salut de tous ceux, qui ont vécû dans le premier état de nôtre nature, avant qu'aucune Loi particuliere les eût obligés aux céremonies qui ont été depuis, & par consequent qu'on leur pût imputer à crime ce qui l'a été après la circoncision d'Abraham, & dans la Loi Mosaïque, parce que, comme dit l'Apôtre, où il n'y a point de Loi établie, ni de préceptes donnés, on ne sauroit accuser personne de transgression.

Ep. ad Rom. c. 4. *art.* 15.

De l'Etat de la Loi.

La difficulté est bien plus grande à l'égard de ceux qui ont vécû dans le Gentilisme depuis qu'Abraham, qui avoit reçû de Dieu le commandement de se circoncire à l'âge de quatre vingt dix neuf ans, avec cette déclaration,

que c'étoit un pact ou traité, qu'il faisoit avec lui & toute sa posterité, dont il ne reconnoitroit aucun pour être de son peuple, s'il ne portoit la marque de cette circoncision qu'il lui enjoignoit. Et Moïse aiant eu ensuite de la main du même Dieu, les préceptes du Decalogue, avec le reste des Loix, qu'il vouloit être observées par les Israëlites, qui faisoient l'Eglise de ce tems-là; plusieurs Peres ont crû, que le surplus des hommes vivans dans les ténebres du Paganisme, & hors l'observation de ces Divines constitutions, n'ont pû faire leur salut en ce monde, ni par conséquent éviter les peines préparées dans l'autre à ceux, que l'Auteur de la Nature n'a pas prédestinés à la participation de sa gloire.

Gen. c. 17.

Ex. c. 20.

Le fondement de cette opinion s'appuie sur une maxime de nôtre Théologie Chrétienne, reçûë de tous les Scholastiques après Saint Thomas, & qui a été inserée, depuis lui, dans le Concile de Trente, que personne n'a jamais été justifié ni sauvé que par le moïen de la Foi. Or cette Foi étant ou expresse & developée, qu'on nomme dans l'Ecole explicite, & par laquelle nous croions en Jesus Christ l'unique médiateur de nôtre Redemtion; ou obscure, couverte & envelopée, ce que signifie le terme d'implicite, comme l'avoient

Seß. 6. cap. 7.

les Hébreux, qui attendoient le Meſſie, & ſe promettoient la venuë du Sauveur du Monde; Il s'enſuit que les Païens, Gentils & Idolâtres, qui n'ont jamais eu ni l'une, ni l'autre Foi, & qu'on nomme pour cela Infideles, ne peuvent en nulle façon s'être rachetés de la peine du pèché originel, ni de celle de leurs fautes. Et ainſi nous ſerons obligés de conclure, qu'aucun de ce grand nombre de Païens, pour ſages & pour vertueux qu'ils aient été tenus, n'a dû croitre le nombre des Elûs, ni participer à la Beatitude éternelle.

Si eſt-ce que beaucoup des Saints Peres, & un très grand nombre des plus graves Docteurs tant anciens que modernes, ont eu une opinion toute contraire. Ils tombent bien d'accord de la premiere propoſition, comme étant conforme à ce que prononça ſi hautement Saint Pierre dans Jeruſalem, qu'il n'y a point de nom ſous le Ciel, qui nous puiſſe racheter, & qui ſoit en effet le ſeul principe de nôtre ſalut, que celui de Jeſus Chriſt. Mais en expliquant la ſeconde, ils ſoutiennent, que ni tous les Païens, ni tous les Gentils des Latins, qui ſont les Ethniques des Grecs, n'ont pas été Infideles, de même qu'ils n'ont pas été non plus tous Idolâtres, la plûpart au contraire aiant poſſedé une Foi tacite & envelo-

Act. c. 4. art. 10.

pée, qui n'eſt pas toûjours uniforme, & qui peut être diverſe ſelon les tems, les lieux, & les perſonnes, comme l'explique fort bien Saint Thomas. Car encore que celle des Patriarches & des principaux d'entre les Juifs, *2. 2. qu. 2. art. 7.* ait été illuminée juſqu' à ce point, qu'ils croioient certainement l'Incarnation future du Fils de Dieu, & les plus eſſentiels myſteres de nôtre Redemtion; ſi eſt-ce que les moindres d'entre eux, comme les nomme cette plume Angelique; n'en avoient qu'une connoiſſance voilée, & une Foi obſcure ou envelopée. C'eſt pourquoi Sepulveda maintient, qu'on ne ſauroit reprocher le manque- *Ep. 91. ad Serr. Th.* ment de Foi à beaucoup de Gentils, & notamment à leurs Philoſophes, qu'on ne le puiſſe imputer de même à la plûpart des Hébreux, que nous tenons néanmoins avoir cheminé dans la voie de ſalut. Or cela préſuppoſé, & cet obſtacle levé du defaut de la Foi, on rapporte une infinité d'autorités & de raiſons, pour prouver, que rien ne nous doit empêcher de croire, que ceux d'entre les Païens, qui ont fait profeſſion de ſuivre la Vertu, & de déteſter l'Idolâtrie, auſſi bien que la multiplicité des Dieux, n'aient pû, aſſiſtés d'une grace ſpeciale de Dieu, parvenir à la felicité des Bienheureux.

Tract. 2. de div. Prov. art. 3.

Il n'y a eu que l'Archevêque Seyssel, qui a fait ouverture d'un sentiment particulier, selon lequel il attribuë après cette vie aux Païens qui ont moralement bien vécu, un troisiéme lieu entre l'Enfer & le Paradis. Mais parce que c'est une opinion nouvelle, & que je ne vois pas qu'elle ait été suivie, nous ne nous amuserons pas à l'examiner davantage, nous contentans de dire, qu'il faut prendre garde en Théologie, aussi bien qu'en Philosophie, de ne pas multiplier les Etres sans nécessité.

Les autorités qui sont pour la béatitude des Gentils, sont fort puissantes, & les raisons de très grand poids.

Pour commencer par *Saint Denys* (*a*), plusieurs alleguent ici ce qu'il écrit au neuviéme

(*a*) Je fis réponse dans la derniere demi-feuille de la premiere impression de ce Livre à tout ce que j'avois pû apprendre qu'on reprenoit en mon Ouvrage même avant sa publication. Le desir de satisfaire autant qu'il me sera possible à ce que j'ai sçû depuis qu'on y trouvoit encore à redire, m'oblige d'ajoûter ici quelque chose. Et parce qu'il s'est trouvé des personnes assez mal affectionnées envers moi, pour m'imputer d'avoir mal cité quelques Peres, de l'autorité de qui je me suis servi en faveur des Païens Vertueux & non Idolâtres: je commencerai par la refutation de cette calomnie, qui ne peut être renduë plus evidente, qu'en rapportant les propres textes de chacun de ces Peres. Il est vrai que pour ne grossir pas trop ce Volume, & pour m'accommoder par nécessité à ce que veut l'Imprimeur, je donnerai souvent d'assez mauvais Latin pour de très bon Grec, que je supplie le Lecteur de vouloir considérer dans les livres de ceux que je prens à garant, où il est aisé d'avoir recours.

Le premier selon le tems, de l'autorité de qui je me suis servi, a été *Saint Denys*. Il faudroit transcrire plus de la moitié du neuviéme chapitre de sa

chapitre de sa Celeste Hierarchie, que les autres nations, aussi bien que la Juive, ont été assistées & illuminées par leurs Anges protecteurs, quoiqu'avec beaucoup moins de succès pour elles.

Le Philosophe Martyr *Saint Justin* (*b*) a soutenu dans ses Apologies pour nôtre Réli-

Celeste Hierarchie, pour rapporter tout ce qu'il dit au sujet que je l'ai allegué. Mais il enseigne précisément, *Quod una quidem de omnibus Altissimi providentia, omnes homines salutis causa Angelis suis ad se deducendos distribuerit*, Encore, ajoûte-t-il qu'il n'y ait guères eu que les Israëlites qui en aiant pris une parfaite connoissance.

(*b*) *Justin Martyr* vient après, qui rémarque dans sa premiere Apologie, *Pravorum Dæmonum instinctu & opera, bonos quidem, veluti Socratem, & ejus similes, opprimi atque in vinculis esse. Sardanapalum autem & Epicurum, & qui præterea ejusmodi sunt, in copia rerum omnium, & claritate beatos videri.* Voici ce qu'il dit dans un autre endroit de cette Apologie à l'avantage de Socrate, après avoir observé, que ce Philosophe avoit été persecuté des mêmes calomnies dont on attaquoit les premiers Chrétiens. *At ille Dæmones quidem malos, & probrorum quæ Poëtæ descripserunt patratores, urbe exegit; Hominesque, ut Homerum & Poëtas alios vitarent, docuit; & ad ignoti eis Dei cognitionem, per Rationis & Verbi inquisitionem cohortatus est, dicens, Patrem autem & opificem universorum neque invenire facile, neque inventum in vulgus promulgare tutum est.* Il ajoûte un peu plus bas, que *Christus a Socrate ex parte est agnitus*, ce qui paroit être la même chose, que s'il avoit dit selon les termes de Saint Thomas, que Socrate a eu la Foi implicite du Messie à venir.

Incontinent après le commencement de sa seconde Apologie, il use de ces termes: *Posteaquam Socrates mortales a Dæmonibus abducere est annisus, illi ipsi Dæmones per homines pravitate gaudentes effecerunt, ut quasi Atheus nova inducens Dæmonia occideretur. Idipsum itidem de nobis faciunt.* Ie ne rapporterai plus qu'un autre grand passage de la même declamation, qui témoigne bien quelle opinion avoit Saint Iustin de Socrate. *Ne qui vero præter rationem, ad eorum quæ nos edocti sumus eversionem dicant, ante annos 150. nos asseverare Christum sub Cyrenio natum esse, docuisse autem quæ docuit posterius sub Pontio Pilato; & proinde noxa solutos atque insontes esse per appellationem allegent, qui ante ea tempo-*

gion, qu'il y avoit beaucoup plus de Chrétiens qu'on ne penſoit, puiſque Socrate & Héraclite pouvoient être nommés tels, & généralement tous ceux, qui s'étoient laiſſés conduire à cette raiſon éternelle, qui eſt ce λόγος & ce Verbe Divin, que nous adorons en la perſonne de Jeſus Chriſt. Il appelle ſelon la même façon de parler ἀχρίϛους & Anti-Chrétiens tous ceux, qui laiſſent éteindre cette lumiere de raiſon, qui eſt naturelle à tous les hommes, & dont le defaut nous fait cheminer dans les ténebres du vice. Et il ajoûte qu'aſſez de perſonnes ont paſſé pour Athées

ra extitere mortales omnes: quæſtionem eam anticipantes ſolvemus. Chriſtum primogenitum Dei eſſe inſtituti ſumus, & Rationem atque Verbum eſſe, cujus univerſum hominum genus eſt particeps, antea oſtendimus. Et quicunque cum Ratione ac Verbo vixere Chriſtiani ſunt quamvis Athei, & nullius numinis cultores habiti ſunt, quales inter Græcos fuere Socrates, Heraclitus, atque iis ſimiles: inter Barbaros autem Abraham & Ananias, & Azarias, & Miſaël, & Elias, & alii complures: quorum facta ſimul & nomina in præſentia recenſere, quia longum eſſe ſcimus, ſuperſedemus. Perinde atque ex veteribus qui itidem tempore Chriſtum præceſſere, abſque Ratione ac Verbo ætatem exegere, ἀχρηϛοι, hoc eſt incommodi & inimici Chriſto fuerunt, eorumque qui ſecundum Rationem & Verbum vixerunt percusſores. At qui cum Ratione & Verbo vixerunt, atque etiam nunc vivunt, Chriſtiani, & extra metum atque perturbationem omnem ſunt. Certes, encore qu'on puiſſe détourner les ſens de toute ſorte d'Auteurs, quand on en a le deſſein; il eſt impoſſible de douter là deſſus que Iuſtin Martyr n'eût très bonne opinion du ſalut de Socrate & de ſes ſemblables. Se ſeroit-il diſpenſé, s'il les eût tenus pour des dannés, de tirer des paralleles entre eux & Abraham, & Ananie, avec ces autres dont le mémoire nous eſt en ſi grande vénération? Et pourquoi nommer Chrétiens des hommes qu'il eût eſtimé être dans les peines éternelles? Quel avantage en revenoit-il au Chriſtianiſme?

parmi les Grecs, comme Socrate & Héraclite, qui ne l'étoient pas, non plus qu'Abraham, Ananias, Azarie, Misael, & Elie, parmi les Barbares. Il n'y a pas lieu de douter après cela de ce que pensoit ce S. Martyr du salut des Païens, qu'il nomme Chrétiens au même sens qu'Eusebe veut que tous les hommes l'aient été, qui ont vécu dans la Loi de Nature, en remontant depuis Abraham jusqu' à Adam. Et selon que Saint Isidore de Pelusie appelle si souvent Logiciens & Chrétiens, la plûpart de ces vieux Philosophes, qui ont cheminé dans les voies de la droite raison.

Lib. 1. hist. Eccl. c. 4.

Saint *Jean Chrysostome* (c) dit nettement sur l'Epitre aux Romains, que ceux qui ont méprisé les Idoles, avant la venuë de Jesus Christ,

(c) Voions quelques textes de Saint *Jean Chrysostome*, qui ne sont pas moins à l'avantage des Gentils que les précedens. Celui qui se lit dans sa troisiéme Homilie sur la premiere Epitre de l'Apôtre aux Corinthiens, est tel : *Nonne Deus legem tulit scriptam & naturalem? Nonne filium misit? Nonne signa fecit? Nonne cœli regnum pollicitus est? Nonne præcepta ejus adeo levia sunt, ut multi philosophica tantum ratione excesserint?* Dans une autre Homelie qui est la vint septiéme sur Saint Matthieu, parlant des hommes qui étoient morts avant la venuë de Jesus Christ, il ajoûte : *Poterant enim homines tunc, etiam ipsum Christum non confessi, salvari. Non enim Christi, qui nondum venerat, ab illis cultus petebatur, sed ut idolorum cultu spreto, unum solum Deum conditorem omnium noscerent.* Et un peu après : *Quod autem, qui ante Christum obierunt, ac ideo ipsum non agnoverunt, si ab Idolorum cultu recesserunt, ac Deum solum adoraverunt, si præterea honeste vitam peregerunt, æterna bona & beatitudinem adipiscerentur, audi quid dicat Paulus, Gloria autem, & honor, & pax omni operanti bonum, Judæo primum, & Gentili.*

qui ont adoré le Créateur de toutes chofes, & vécu moralement bien, fe font fauvés, encore qu'ils n'euffent pas la Foi; où je crois que ce grand perfonnage a voulu parler de la Foi explicite. Il le repete dans une autre Homelie fur les Pfeaumes, voulant que Dieu ait tiré des portes de la mort Socrate, Anaxarche, & quelques autres Philofophes.

Saint Anfelme (*d*) enfeigne la même chofe

(*d*) J'ai cité *Saint Anfelme* fur l'Epitre aux Romains. C'eft l'Archevêque de Canterbury, qui vivoit il y a plus de fix cens ans, & que le Cardinal Bellarmin nomme *Virum natione Italum, profeffione Monachum, ingenio acerrimo, & fanctitate admiranda.* Expliquant ces mots du fecond chapitre de cette Epitre, *Gloria autem, & honor, & pax omni operanti bonum, Iudæo primum & Græco*, il-dit: *Iudæi enim primo crediderunt, ac bonum operati funt, & poftea Græci, per quos fignantur Gentiles, fed non utrique parem in regno beatitudinis locum habent.* Et un peu au deffous interpretant cet autre paffage, *Cum enim Gentes quæ legem non habent*, &c. il ajoûte, *Sed cum Gentilis legem non habeat, & quafi nefciat quid fit bonum, & quid fit malum, videretur neutrum fibi debere imputari. Contra Apoftolus, etfi non habet legem fcriptam, habet naturalem, qua intelligit, & fibi confcius eft quid fit bonum vel malum. Et ideo credendus eft bene vel male operari, & merito falvari vel damnari.* Il montre enfuite que la Loi de Nature enfeigne à ne rien faire de ce que la Loi de Dieu a depuis defendu aux Iuifs, comme de ne point dérober, de ne point tuer, de ne point commettre d'adultere, & cela par cette lumiere, qui eft née avec nous, & qui enfeigne de ne point faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit.

Saint Bruno Fondateur des Chartreux eft formellement pour le falut des Païens vertueux, dans fon Commentaire fur le fecond chapitre de la même Epitre aux Romains, où il forme & refout cette objection contre le texte de l'Apôtre. *Dicis quod quicunque factores legis fuerint, falvabuntur: fed Gentiles falvari non debent, quia etiam fi opus legis faciunt, indifferenter hoc faciunt, non ducti ratione, fed cafu, ut illi, qui de nullis per fcripturas inftructi funt. Contra hoc Paulus. Vere Gentiles fi fuerint factores legis, juftificabuntur, & e contrario fi malum operati fint, ira & indignatione damnabuntur. Ex merito*

dans son Commentaire sur le même endroit de l'Apôtre.

debent salvari pro bono, & puniri pro malo. Quia ipsi sibi sunt lex id est naturalem legem in se habent: ipsi dico non habentes legem ejusmodi, id est scriptam sicut Iudæi, & vere ipsi sibi sunt lex, cum hoc sit quod Gentes, quæ legem scriptam non habent, id est Gentiles, faciunt ea, quæ sunt legis scriptæ, id est quæ scripta lex præcipit naturaliter, id est naturalem legem sequentes. Nec indifferenter ea quæ legis sunt, faciunt, quia qui ostendunt per operationem scriptum esse in cordibus suis opus legis, deserendo mala, adhærendo bonis. Hoc enim est opus legis declinare a malo, & facere bonum. Quod si per legem naturalem non creditis Gentiles salvari; nihil hoc salutem eorum impedit, quia in die cum judicabit Deus, apparebit opus legis scriptum fuisse in cordibus eorum. Tunc in illo die conscientia ipsorum, quæ tunc omnibus palam fiet (ibi enim singulorum opera omnibus palam erunt) reddente illis testimonium de bonis seu malis, quæ fecerunt. Et sur ce texte de l'onziéme chapitre de l'Epitre aux Hébreux, *Sine fide impossibile est placere Deo*, &c. il persiste encore plus expressément dans le même sentiment par ces paroles. *Si hoc solum crederent Gentiles, quod Creator unus esset, & singulis pro ipsorum actibus retribueret, satis esset illis.* Denys Rikel, autrement dit le Chartreux, suit, comme il doit, la doctrine de son Fondateur, dans l'explication des mêmes passages de S. Paul.

L'Epitre soixante dix septiéme de St. Bernard, *ad Magistrum Hugonem de sancto Victore*, est merveilleusement considérable. Il lui mande, qu'il ne peut croire que le Commandement de Dieu prononcé à Nicodeme, *Nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu sancto, non intrabit in Regnum Cœlorum*, puisse être entendu si précisément, que cela se doive étendre jusques sur ceux, qui n'ont jamais eu connoissance de ce précepte. Car avant la venuë de Jesus Christ, les Iuifs, dit-il, & les Nations mêmes, où les Païens fideles, étoient purgés du pèché originel, & se pouvoient sauver. *At vero quis nescit, & alia præter Baptismum contra originale peccatum, remedia antiquis non defuisse temporibus? Abrahæ quidem & semini ejus Circumcisionis Sacramentum in hoc ipsum traditum est. In Nationibus vero quotquot inventi Fideles sunt; adultos quidem fide & sacrificiis credimus expiatos, parvulis autem etiam solam profuisse, imo & suffecisse parentum fidem.* Et un peu après parlant du tems auquel ce précepte du Batême fut donné; *Sed ex eo tempore tantum cuique cœpit antiqua observatio non valere, & non baptizatus quisque novi præcepti reus existere, ex quo præceptum ipsum inexcusabiliter ad ejus potuit pervenire notitiam.* Ce qui montre bien quelle eût été l'opinion de ce saint personnage touchant les habitans du nouveau Mon-

Serm. de defun.

Saint Jean Damascene (*e*) tient, que Jesus Christ descendant aux Enfers, en tira tous ceux, qui

de, s'il se fût découvert de son tems. Il ajoûte qu'il ne sait pas surquoi se fondoit celui, qui vouloit apporter là-dessus une nouvelle doctrine, & tout-à-fait contraire à celle de St. Ambroise, & de St. Augustin: *Librum certe Ambrosii de morte Valentiniani legat, si legit recolat, non dissimulet si recolit, & advertet sine dubio Sanctum homini non baptizato, & mortuo, fidenter de sola fide salutem præsumere, & tribuere indubitanter bonæ voluntati quod defuit facultati.* Qui est la même induction que nous avons tirée tantôt des textes de ce grand Prelat de Milan. St. Bernard rapporte ensuite les passages de St. Augustin, qui portent que plusieurs personnes ont été sauvées sans les Sacremens visibles, par des sanctifications invisibles. Si la seule volonté suffit au mal, dit cette lumiere de nos Gaules, selon le texte formel, *qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est in corde suo;* faut-il croire que cette même volonté ne soit pas aussi puissante envers Dieu pour le bien, & que celui qui desire faire tout ce qui est nécessaire au salut, ne le pouvant pas, ne soit point excusé? Il se plaint sur tout de ceux, qui racourcissent tellement la main de Dieu, & limitent son pouvoir de sorte, qu'ils ne croient pas qu'autres se pussent sauver avant l'Incarnation du Verbe, que ceux qui avoient la Foi explicite de tous les Mysteres de nôtre Redemtion, & du Messie à venir; vû que St. Iean Baptiste, *quo non est natus major inter natos mulierum*, ni le bien-aimé de Dieu qui portoit le même nom, n'ont pas été illuminés jusqu' à ce point.

(*e*) Voions *Saint Jean Damascene*, celui que le Maitre des Sentences & tous les Scholastiques depuis ont suivi en l'ordre de la Théologie; & voions les passages de l'Oraison pour les Defunts, que j'ai alleguée. Après y avoir parlé du salut de Falconille, qu'il nomme Gentil, Idolatre, & ennemi de Jesus Christ, il dit qu'il ne faut pas croire, que la descente de N. Seigneur aux Enfers ait été seulement pour en tirer les Prophetes, les Iuges, & les autres Peres Hébreux, qui avoient attendu sa venuë par une Foi, qui demandoit cette recompense: Mais que sa seule misericorde lui fit étendre sa Grace jusques sur les Gentils, qui avoient moralement bien vécu. *At vero cuncti illi, mea quidem sententia, sola illius benignitate ac misericordia salutem acceperunt: qui etiamsi alioqui vitæ puritate excelluissent, atque optimis quibusque actionibus perfuncti fuissent, tenuiterque ac temperanter & caste vixissent, tamen puram ac divinam fidem haudquaquam perceperant, ut qui nulla omnino disciplina, aut cujusquam magisterio eruditi excultique fuissent, &c.* Il poursuit

qui avoient mené une vie vertueuſe ou moralement bonne, encore qu'ils ne poſſedaſſent pas cette Foi divine & ſincere, pour uſer de ſes termes, qui nous vient d'en haut. Et *Herma* dans ſon livre du Paſteur (*f*) veut qu'ils y aient été bâtiſés par les Apôtres. Je ſai bien, que c'eſt un Auteur apocryphe, & que le Bibliothécaire Anaſtaſe prétend, qu'il n'eſt pas cet Herma diſciple de St. Paul, dont il eſt parlé au dernier chapitre de l'épitre aux Romains, le faiſant paſſer pour un frere du Pape Pie Premier, qui portoit le même nom.

à montrer comme, nonobſtant leur impieté, la Bonté de Dieu ne laiſſa pas de recompenſer leurs bonnes œuvres de la Beatitude. Et un peu plus bas il rapporte l'hiſtoire de Trajan, tiré des peines éternelles par la priere de St. Grégoire, que les Grecs ſurnommoient le Dialogue, aſſurant que de ſon tems, qui eſt celui de l'Empereur Leon, ou l'Inconomaque, il y a plus de neuf cens ans, tout l'Orient & l'Occident tenoient cela très véritable.

(*f*) Il eût falu placer l'Auteur du livre du Paſteur devant Saint Denys, ſi nous ne le conſidérions comme poſterieur de plus de cent ans à cet Herma, qui fût diſciple de Saint Paul, comme nous l'avons remarqué, faiſant bâtiſer aux Apôtres après leur mort ceux, qui n'avoient pas crû au Fils de Dieu, bien qu'ils euſſent mené une vie pleine d'équité, il uſe de ces termes, dans ſon troiſiéme livre, chapitre ou ſimilitude neuviéme: *Apoſtoli & Doctores qui prædicaverunt nomen Filii Dei, cum habentes fidem ejus & poteſtatem defuncti eſſent, prædicaverunt his qui ante obierunt, & ipſi dederunt eis illud ſignum. Deſcenderunt igitur in aquam cum illis, & iterum aſcenderunt. Sed hi vivi aſcenderunt, at illi qui fuerunt ante defuncti, mortui quidem deſcenderunt, ſed vivi aſcenderunt: Per hos igitur vitam receperunt, & agnoverunt Filium Dei: ideoque aſcenderunt cum eis, & convenerunt in ſtructuram turris. Nec circumciſi, ſed integri ædificati ſunt, quoniam æquitate pleni, cum ſumma caſtitate defuncti ſunt, ſed tantummodo hoc ſigillum defuerat eis.*

Mais on ne ſauroit nier auſſi qu'il n'ait été cité par les plus anciens Peres, Origene, Tertullien, Irenée, Clement d'Alexandrie, Euſebe, & aſſez d'autres, outre que St. Jerôme recommande ſon livre comme utile, dans celui qu'il a fait des Ecrivains Eccleſiaſtiques.

Lib. 1. & 7. *ſtrom.* *Clement Alexandrin* (g) repréſente en plus d'une de ſes Tapiſſeries, la Philoſophie, com-

(g) Les divers lieux de *Clement Alexandrin* ſont ceux-ci. Premierement, *Lib.* 1. *Strom. Iis qui a Philoſophia fuere juſtificati, auxilium tanquam theſaurus reconditur, & ea conſenſio quæ ducit ad Dei cultum, & pietatem in Deum. Atque erat quidem ante Domini adventum Philoſophia Græcis neceſſaria ad juſtitiam, nunc autem eſt utilis ad Dei cultum, & pietatem iis, qui fidem colligunt per demonſtrationem.* Et un peu après: *Omnium bonorum Deus eſt cauſa: ſed aliorum quidem principaliter, ut Teſtamenti veteris & novi: aliorum autem per conſequentiam, ſicut Philoſophiæ. Forte autem principaliter tunc etiam Græcis data fuit, priuſquam Dominus Græcos quoque vocaſſet. Nam ipſa quoque Græcos pædagogi more docebat & ducebat, ſicut lex Hebræos ad Chriſtum.* Ce fut ſelon ce ſentiment qu'Euſebe écrivit depuis dans le ſecond chapitre du premier livre de ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, que la Loi des Hébreux, & les préceptes des Philoſophes, furent des préparatifs à la Loi de Grace, & à la venuë de Nôtre Seigneur. Clement Alexandrin montre enſuite dans le même livre après diverſes allegories, par quelle voie la Philoſophie conduiſoit les Grecs à Ieſus Chriſt. *Hinc ergo dicimus Philoſophiam nuda ratione habere inquiſitionem veritatis, & naturæ eorum quæ ſunt. Hæc autem eſt veritas, de qua ipſe dixit Dominus, Ego ſum veritas.* Dans le ſixiéme livre il rapporte quelques paſſages des prédications de Saint Pierre, d'où il conclut que ce n'étoit qu'un même Dieu qu'adoroient les Iuifs, les Philoſophes Grecs, & les Chrétiens. *Aperte oſtendit unum & ſolum Deum a Græcis quidem Ethnice ſeu Gentiliter, a Iudæis autem Iudaice, nove autem a nobis cognoſci & ſpiritualiter.* Il ajoûte que comme Dieu pour ſauver les Iuifs leur donna des Prophetes, il ſuſcita auſſi des gens de bien & de Philoſophes parmi les Grecs à même fin. Et il croit ſelon le livre du Paſteur qu'il cite, que les Gentils vertueux reçûrent l'Evangile aux Enfers, lorſque Jeſus Chriſt y deſcendit, ou bien par la pré-

me aiant été le Pédagogue des Grecs, qui les conduisoit, de même que la Loi les Hébreux,

dication des Apôtres, la Iustice Divine le requerant ainsi. Enfin se moquant de l'absurdité de ceux, qui attribuoient au Diable l'invention de la Philosophie, il use de ces termes: *Porro si usus Philosophiæ non est malorum, sed datus est Græcorum optimis & præstantissimis, hinc quoque clarum a quo data sit, a providentia scilicet, quæ unicuique distribuit pro meritis ea quæ conveniunt. Merito ergo Iudæis quidem lex, Græcis autem data est Philosophia usque ad adventum.* La même doctrine se voit dans sa settiéme Tapisserie, où l'on peut lire ces mots: *Quocirca præcepta dedit & priora & posteriora, ex uno fonte hauriens Dominus, nec eos qui erant ante legem, sine lege esse nihili pendens; nec eos qui non audiebant barbaram Philosophiam, ferri effrænatos permittens. Nam cum illis quidem præcepta, his vero præbuisset Philosophiam, incredulitatem conclusit in adventum, quo tempore est inexcusabilis quisquis non crediderit.* Il n'y a personne qui puisse douter là-dessus de l'opinion qu'avoit Clement Alexandrin touchant le salut des Philosophes Païens. Il en est de même des plus anciens Peres de l'Eglise, comme de celui qui vivoit du tems de l'Empereur Severe, il y a près de quinze cens ans.

Origene expliquant dans son second livre, chapitre aussi second, sur l'Epitre aux Romains, ce passage: *Gloria & honor & pax omni operanti bonum, Iudæo primum & Græco*, l'interprete des Infideles en ces termes: *Quod, ut ego capere possum, de Iudæis & Gentilibus dicit, utrisque nondum credentibus.* Et montre, qu'encore qu'ils ne pussent sans la Foi participer à la vie éternelle, ils ne laissent pas de la mériter par les bonnes œuvres qu'ils font, & pour les vertus de Iustice, de Chasteté, de Prudence, & autres qu'ils exercent; tant s'en faut qu'il crût, que leurs meilleures actions fussent des crimes.

Saint Basile dit nettement dans l'Homelie neuviéme de l'Héxameron, que les vertus sont naturelles à tous les hommes; ce qui fait bien voir qu'il ne pensoit pas que la pratique en fût interdite à quelques-uns. *Sunt apud nos Virtutes secundum naturam, ad quas habendas affinitas animæ non ex humana doctrina, sed ex ipsa natura nobis inesse videtur: Etenim ut nulla oratio, nulla doctrinæ ullius formula nos edocet morbum odisse: sed ex nobismetipsis nos ea, quæ dolorem efficiunt, reprehendimus, aversamur, horremus: sic & in anima quædam inest naturalis & citra doctrinam ullam evitatio mali. Atqui malitia omnis ægritudo est animæ; contra Virtus rationem obtinet sanitatis, &c.*

Saint Ambroise n'a fait nulle difficulté d'ouvrir le Paradis à Valentinien le Ieune, nonobstant le defaut du Batême. Et néanmoins cet Empereur avoit fort persecuté les Catholiques

vers Jesus Christ. Et il veut que comme Dieu sauva ceux-ci en leur donnant des Pro-

en faveur de l'Imperatrice Iustine, qui étoit Arrienne: Et si plusieurs crûrent à sa mort, qu'il s'étoit lui-même attaché le licol, dont on le trouva étranglé, si nous en croions Rufin & Sozomene: St. Ambroise, au contraire *Lib. 2. cap. 31. Lib. 7. cap. 22.* qui le connoissoit interieurement Chrétien, & qui savoit avec combien de zèle il avoit desiré d'être batisé, juge tout autrement de sa fin, & ne doute point, que Dieu ne lui ait fait misericorde. *Ne nos quidem dubitemus*, dit il dans l'Oraison Funebre de ce Prince sur la fin, *de meritis Valentiniani, sed jam credamus vel testimoniis Angelorum, quod detersa labe peccati ablutus ascendit, quem sua Fides lavit, & petitio consecravit.* Et beaucoup de ceux, qui ont fait réflexion sur ce qu'il dit de Socrate dans son livre du Bien de la mort, au chapitre onziéme qui a pour titre, *Quæ sit animarum post hanc vitam futura lætitia*, se sont imaginés qu'il n'avoit pas desesperé du salut de ce Philosophe. Voici ses termes: *Esdras revelavit secundum collatam in se revelationem, justos cum Christo futuros, & Sanctis. Hinc & Socrates ille festinare se dicit ad illos semi-Deos, ad illos optimos viros.*

Non seulement Saint Ierôme a souvent proposé la Vertu des Païens aux Chrétiens de son tems pour leur en faire honte, comme je l'ai remarqué aux Sections de Diogene & de Pythagore; mais il l'a même établie expressément dans son Commentaire sur le vint deuxiéme chapitre de St. Matthieu. C'est où il explique ces termes de l'Evangile, *Nuptiæ quidem paratæ sunt &c.* parlant de cette sorte: *Gentilium populus non erat in viis, sed in exitibus viarum. Quæritur autem, quo modo in his qui foris erant inter malos & boni aliqui sint reperti. Hunc locum plenius tractat Apostolus ad Romanos, quod gentes naturaliter facientes ea quæ legis sunt, condemnent Iudæos qui scriptam legem non fecerint. Inter ipsos quoque Ethnicos est diversitas infinita: cum sciamus alios esse proclives ad vitia & ruentes ad mala; alios ob honestatem morum virtutibus deditos.* Il enseigne la même doctrine dans son Commentaire sur le premier chapitre de l'Epitre aux Galates, se fondant sur deux passages de l'Ecriture; le premier, *Medius in vobis stat, quem vos nescitis:* & l'autre, *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum:* d'où il tire cette conclusion; *Ex quo perspicuum fit, natura omnibus Dei inesse notitiam, nec quemquam sine Christo nasci, & non habere semina in se sapientiæ, & iustitiæ, reliquarumque virtutum. Unde multi absque Fide & Evangelio Christi, vel sapienter faciunt aliqua, vel sancte, ut parentibus obsequantur, ut inopi manum porrigant, &c.* Et l'on peut voir encore comme il dit la même chose sur le vint

phetes, il ait envoié pour la même fin des Philosophes aux premiers.

Il y en a qui ont tenu regitre d'un grand nombre de passages de *Saint Augustin* (*h*) où *V. Ioan. Langum in Schol.*

neuviéme chapitre d'Ezechiel, en ces mots: *Cæterum ex eo quod Nabuchodonozor mercedem cepit boni operis, intelligimus etiam Ethnicos, si quid boni fecerint, non absque mercede Dei judicio præteriri. Unde & per Hieremiam Nabuchodonozor columba Dei appellatur, eo quod adversum populum peccatorem Dei servierit voluntati. Et adducam, inquit, servum meum Nabuchodonozor. Ex quo perspicuum est condemnari nos comparatione Gentilium, si illi lege faciant naturali, quæ nos etiam scripta negligimus.*

(*h*) Entre les passages de *Saint Augustin* que je dis qu'on a cités comme favorables au salut des Païens, qui ont été vertueux, je rapporterai celui de sa quarante neuviéme Epitre adressée *ad Deo-gratias Presbyterum*, où il lui dit dans la réponse à la seconde question, *Ab exordio generis humani quicunque in Deum crediderunt, eumque utcunque intellexerunt, & secundum ejus præcepta pie & juste vixerunt, quandolibet & ubilibet fuerint, per eum procul dubio salvi facti sunt.* Et il montre après comme il y a eu sans doute plusieurs autres personnes outre les Israëlites agréables à Dieu, & que de toute sorte de Nations il s'en est pû sauver aussi bien que de celle des Hébreux. Ce qu'il dit dans le quarante septiéme chapitre du dix huitiéme livre de sa Cité de Dieu au sujet de Iob, est fort conforme à cela. *Divinitus autem provisum fuisse non dubito, ut ex hoc uno (Iob) sciremus, etiam per alias gentes esse potuisse, qui secundum Deum vixerunt, eique placuerunt, pertinentes ad spiritualem Hierusalem.* Encore qu'il ne doute point que ce n'ait été par le moien d'une révelation du Médiateur, & de la même Foi qui nous sauve tous, laquelle nous ne pouvons pas présupposer autre qu'implicite, puisque comme dit Saint Thomas, la plûpart même des Iuifs ne l'avoient pas explicite. Louïs Vives est tellement pour le salut des Païens vertueux d'alors, dans son Commentaire sur ce chapitre, qu'il conclut même pour la félicité éternelle des Gentils du tems présent, qui sans avoir ouï parler de l'Evangile de Iesus Christ, ne laissent pas de vivre moralement bien. Observons ses termes: *Potuerunt qui ex Gentibus naturam sequebantur ducem, illam non pravis judiciis opinionibusque inquinatam & corruptam, tam grati esse Deo, quam qui legem Mosaïcam servaverunt. Quod enim hi consequuti sunt per legem, illi essent consequuti: & qui tales fuere sine lege, eodem quo Iudæi pervenerunt, cum eodem contenderent. Nec inter eos aliud discrimen fuit,*

ad Apol. 2. Iust. Mart.

Lib. 18. c. 23.

il montre clairement que les Gentils ont pû arriver à la grace du Ciel par leur bonne vie, aussi bien que les Juifs. Et quand il a jugé la Sibylle Erythrée digne d'être placée dans la Cité de Dieu, il semble s'être assez expliqué sur ce sujet, aussi bien qu'Eusebe, & les autres qui ont eu la même opinion de quelques Sibylles. Ce n'est pas que le même St. Augustin, & assez d'autres Peres n'aient souvent déclamé contre ceux, qui pensoient que les bonnes œuvres fussent suffisantes toutes seules pour nous justifier devant Dieu. Mais ce n'a été que pour s'opposer à l'Héresie Pelagienne, qui donnoit trop aux forces du franc-arbitre, ou aux mérites de nos actions; & non pas pour combattre cette opinion du salut des Gentils moiennant l'assistance de la grace.

Saint Thomas (i) interpretant le passage du

quam est cëu quis viator mandatam chartæ itineris sui rationem gerat, ac veluti formam; alter memoriæ fidat ac judicio. Idem etiam nostro tempore continget ei, qui cum nihil de Christo in remotissimis Oceani partibus natus audierit, duo illa maxima servaverit mandata, in quibus Veritas ipsa legem totam Prophetasque constitutos affirmavit, de Deo & proximo diligendis. Huic sua conscientia est lex, &c. Il faut ajoûter un autre endroit du même livre de Saint Augustin, chapitre vint troisiéme, parce que je l'ai cotté au sujet de la Sibylle Erythrée. *Hæc autem Sibylla sive Erythræa, sive, ut quidam credunt, Cumana, ita nihil habet in toto carmine suo, quod ad Deorum falsorum sive fictorum cultum pertineat: quinimo ita etiam contra eos, & contra cultores eorum loquitur, ut in eorum numero deputanda videatur, qui pertinent ad civitatem Dei.*

(i) J'ai cité un trop grand nombre de passages de *Saint Thomas;* pour les rapporter tous ici. Il me suffira de trois

dixiéme chapitre des Actes, où l'Ange dit au Centenier Cornelius avant qu'il fût batisé, 2. 2. qu. 10. art. 4. & 3.

ou quatre; dont le premier sera de la premiere partie de sa seconde, qu. 98. art. 5. où il enseigne en termes exprès, qu'en observant la seule Loi naturelle, & sans pratiquer celle de Moïse, les Gentils se pouvoient sauver, quoique moins surement, & avec moins de perfection. Comme les seculiers, ajoûte-t-il, ne font pas si bien leur salut que les Réligieux, encore que les premiers ne laissent pas de l'obtenir dans un genre de vie moins parfait. *Gentiles perfectius & securius salutem consequebantur sub observantiis legis, quam sub sola lege Naturali, & ideo ad eas admittebantur. Sicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum, & seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari.* Il explique cela dans le même article encore plus au long. Le 2. passage sera de la dixiéme question de sa deuxiéme seconde, où sur le quatriéme article il donne cette conclusion essentielle contre ceux, qui veulent que les meilleures actions des Infideles fussent des pèchés. *Tametsi Infideles divina gratia careant, quia tamen ex Infidelitate non corrumpitur totum Naturæ bonum, possunt aliquid boni operari, quanquam id non sit meritorium vitæ æternæ.* Et un peu après: *Sicut enim habens fidem potest aliquod peccatum committere, in actu, quem non refert ad fidei finem; vel venialiter, vel etiam moraliter peccando: ita etiam Infidelis potest aliquem bonum actum facere, in eo quod non refert ad finem Infidelitatis.* Le troisiéme passage est de son Opuscule 61. chap. 17. & porte ces mots, selon l'edition Romaine, qui n'a pas jugé cet Opuscule indigne de passer sous son nom. *Quando homo facit totum quod potest, & quod in se est, tunc est necessitas ad habendam gratiam: non necessitas coactionis Deo debitum imponens: sed necessitas immutabilitatis, qua necesse est Deum esse Deum, & ideo bonum, & ideo effluentem, & ideo accipienti dantem; imo nec hanc ultimam dispositionem & necessariam liberalissimus dator expectat, sed aliquo modo convertenti se, & disponenti, etsi non secundum totum quod in se est, multoties dat. Iacobi 1. Qui dat omnibus affluenter.* Sans faire l'application de ce texte, l'on voit manifestement ce qu'il conclut à l'égard de nôtre sujet. Ie prendrai le quatriéme passage de son Commentaire sur ces mots du chapitre onziéme de l'Epitre aux Hébreux, *Sine fide impossibile est placere Deo.* Il enseigne que la Foi du Médiateur, qui est toûjours nécessaire, est aussi différente, *secundum diversitatem temporum & statuum.* Et que comme les Chrétiens sont tenus à beaucoup plus que les Iuifs; & ceux d'entre eux, qui ont été depuis la Loi écrite, à plus encore que ceux, qui étoient avant; Les Gentils aussi n'étoient pas obligés à une connoissance si

p. qu. 69. art. 4. que ses prieres & ses aumônes avoient monté jusqu' au thrône du Tout-puissant, assure qu'encore que ce Capitaine fût Gentil, il n'étoit pas pourtant Infidele, parce qu'il avoit la Foi implicite, sans laquelle ses actions n'eussent pas pû être agréables à Dieu.

Entre les Scholastiques les plus recens, ce grand Evêque d'Avila *Alphonse Tostat* (*k*) a

parfaite que tous les autres, usant de ces mots: *Sed Gentiles, qui fuerunt salvati, sufficiebat eis quod crederent Deum esse remuneratorem, quæ remuneratio non fit nisi per Christum. Unde implicite credebant in Mediatorem.* Pour ce qui concerne le salut de Trajan, qu'il n'a pas moins crû que St. Damascene, on peut voir ce qu'il en dit 1. *sent. dist. 43. qu. 2. art. 2.* où il affirme, que *Deus ex liberalitate bonitatis suæ eis (Trajano & similibus) veniam contulit, quamvis æternam pœnam meruissent.*

Cette doctrine a été la commune de l'Ecole, comme nous l'avons remarqué, depuis St. Thomas jusqu' au Concile de Trente, dont les principaux Peres, qui ont écrit sur cette matiere, tels que Dominicus Sotus, Confesseur de l'Empereur Charles Quint, Andradius Lusitanus, & Andreas Vega, ont crû que les Païens vertueux se pouvoient sauver assistés de la Grace Divine dans la Loi de Nature. Voici comme le dernier conclud, *lib. 6. de præparatione adultorum ad justificationem, cap. 18.* après avoir montré que selon St. Thomas, St. Bonaventure, & autres, il peut y avoir une ignorance invincible de la Foi Chrétienne. *Quicunque fuerunt, aut etiam modo sunt, ad quos non pervenerit Evangelium, cum nulla via humana consequi potuerint Fidem Christianam, tamdiu inculpabilem illius ignorantiam habere, vel etiam habuisse sunt existimandi, quamdiu caruerint Doctoribus a quibus discere potuerint.* Il propose là-dessus les Indiens du nouveau Monde, & ajoûte: *Manifesta ratio suadet, & eos, & quoscunque alios similes, ignorare Christi Fidem inculpabiliter. Non enim potest esse culpæ obnoxium, quod est inevitabile. Et hoc est quod de Iudæis Christus aiebat; Ioan. 15. Si non venissem, & loquutus iis non fuissem, peccatum non haberent: nunc autem non habent de peccato excusationem.*

(*k*) Pour ne pas m'engager dans un travail infini, je me suis servi, & à fort bon droit, ce me semble, de l'autorité d'un des plus grands Scholastiques que nous aions, l'Evèque d'Avila *Tostat*, parce que dans une profonde connoissance qu'il

determinément resolu, que tous les Gentils se pouvoient sauver avant la publication de

avoit de tous les Peres, il s'est principalement prévalu de la doctrine de Saint Augustin. C'est celui que le Cardinal Bellarmin nomme *virum sanctitate & doctrina celeberrimum*, qui vivoit du tems du Pape Eugene Quatriéme, il y a plus de deux cens ans, & qui pour n'en avoir vécu que quarante, n'a pas laissé de mériter ce merveilleux éloge dans l'Ecole.

Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.

Or on peut voir dans le cinquiéme chapitre de son Commentaire sur le quatriéme livre des Rois, question vint-uniéme, comme soûtenant, que les Gentils non Idolâtres se pouvoient sauver du tems de la Loi de Moïse, en observant celle de la Nature, il assure que cela est conforme aux sentimens de Saint Augustin. *Et sic*, dit-il, *Augustinus vult Platonem salvum esse, & multos alios de Philosophis, qui ad unguem vitia correxerunt; & non erat verisimile de eis ullo modo quod Idola colerent, sed colebant verum Deum.* Il faut faire condanner l'Evêque d'Avila & beaucoup d'autres de calomnie envers Saint Augustin, auparavant qu'on me la puisse imputer, puisque je n'ai cité le dernier en ceci que sur la foi du premier, comme on peut voir dans la Section de Platon. Je juge à propos de rapporter encore en ce lieu deux ou trois des textes de Tostat, bien que ni lui, ni Louis Vives ne soient pas ici dans leur rang eu égard à l'ordre du tems. Le premier texte sera de son Commentaire sur le second chapitre de la Genese, question quatriéme, où il prouve que l'observation du jour du Sabat n'étoit pas commandée avant Moïse, parce que si Dieu l'eût établie dès le commencement du Monde, toutes les Nations y eussent été obligées. *Cum ergo aliæ Gentes non servassent hoc præceptum, peccassent omnes mortaliter. Sed falsum est, quia dicitur, quod omnes antiqui Gentiles ante Evangelium promulgatum poterant salvari in solis præceptis juris Naturalis scilicet. Deum verum diligere supra se, & proximo non nocere; in quibus est totus Decalogus, ut patet Matth. 22. cap. Et sic multi ponunt aliquos Philosophos salvos, ut Socratem, Platonem, & alios, qui tamen Sabbata non custodierunt.* Je prendrai le second texte du chapitre trentiéme, question quatorziéme de son Commentaire sur l'Exode, où il soutient que les Philosophes Ethniques n'étoient pas tenus de déferer aux Ecritures des Hébreux, ni de recevoir le vieil Testament. *Et sic dicendum est generaliter, quod nullus de illis hominibus, qui tempore legis Mosaicæ salvatus fuit in Gentilitate, cognovit Deum Hebræorum esse verum Deum. Sed putabant eum esse sicut unum de Diis aliarum Gentium. Nam cum illi boni essent, & verissime desiderarent colere Deum verum, & co-*

l'Evangile, en obſervant les ſeuls préceptes du droit naturel, qui nous portent à aimer Dieu plus que nous même, & à n'offenſer jamais perſonne; ce qui comprend tout le Decalogue ſelon le texte de l'Evangile. C'eſt dans ſon Commentaire ſur le ſecond chapitre de la Geneſe, où il ajoûte, que pour cela Socrate, Platon, & quelques autres Philoſophes ont pû faire leur ſalut, encore qu'ils

Math. c. 7. art. 12. & c. 22. art. 40.

lerent, ſi ipſi cognoviſſent Deum Hebræorum eſſe verum Deum; nullo modo credendum eſt, quod non converſi fuiſſent ad illam legem, quam ipſe dediſſet, approbantes illam tanquam optimam. Et ſic de Platone & Socrate dicendum eſt & de cæteris, quod licet cognoverint quod verus Deus ſit aliquis, & illum coluerint, ignoraverunt tamen an Deus Hebræorum eſſet verus Deus: imo non crediderunt eſſe verum Deum. Pour troiſiéme texte on peut voir ce qu'il écrit dans le chapitre cent ſeptiéme de ſon cinquiéme Paradoxe où traitant du premier âge, & de ceux qui vivoient dans la Loi de Nature, il ſoutient, que les Gentils qui l'obſervoient ſe pouvoient ſauver. Et après avoir montré que le paſſage de l'Apôtre, *Omne quod non eſt ex Fide, eſt peccatum, ad Rom. cap. 14.* ne veut dire autre choſe ſinon que, *quicquid eſt contra id, quod homo credit eſſe bonum, eſt peccatum,* il uſe de ces termes: *Nam ſicut nunc per contritionem cum propoſito confitendi & obediendi Eccleſiæ in ſatisfactione peccatorum, tolluntur reatus; ita & tunc & ab origine creati ſæculi in quacunque gente hoc obtinuit, ut ſola contritione peccamina delerentur. Unde etiamſi quis eo tempore tota vita Idola coluiſſet, aut aliis ſe facinoribus & flagitiis immiſcuiſſet, mox ut de eis doleret, remiſſa erant, dicente Ezechiele: Si impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis ſuis, omnium iniquitatum ejus, quas operatus eſt, non memorabor, cap. 18. Æqualem enim vigorem contritio omni tempore habet.* Il enſeigne la même doctrine dans ſon Commentaire ſur le Livre de Ruth, & en a beaucoup d'autres lieux. Mais pour revenir à St. Auguſtin, quelque paraphraſe qu'on puiſſe faire ſur une autre de ſes Epitres, qui eſt la nonante-neuviéme, & quelque interpretation qu'on lui donne, l'on ne ſauroit la lire ſans reconnoitre manifeſtement deux choſes; la premiere, qu'il attribuë beaucoup des Vertus aux Païens: la ſeconde, qu'il a ſouhaité, ſans l'eſperer néanmoins, que ceux qui les avoient poſſedées fuſſent exemts des peines de l'Enfer.

ne solemnisassent pas le jour du Sabath. Sur le chapitre trentiéme de l'Exode, il continuë *Qu.* 14. à dire, qu'ils n'ont pas été exclus de la felicité non plus, bien qu'aucun d'eux ne reconnut le Dieu des Hébreux pour le vrai Dieu, le mettant seulement au rang des autres Divinités du Paganisme, parce qu'ils n'étoient pas obligés de croire les Ecritures des Juifs, ni de déferer aux Loix de Moïse. Et il repete la même doctrine sur le quatriéme livre *c.* 5. *qu.* 21. des Rois, prenant Saint Augustin à garant, qui n'a pas fermé le Paradis à beaucoup de Philosophes Gentils eu égard à leur bonne vie, & à ce qu'ils avoient toûjours suivi la raison, comme un bon guide, ne faisant rien contre ses préscriptions, ou, comme parlent les Ecoles, *contra dictamen rationis* (*l*).

(*l*) Les Peres, que j'ai cités avant St. Augustin, étans plus anciens que lui, il est tems de rapporter les textes de ceux, qui ont vécu depuis, & de l'autorité desquels je me suis prévalu, tant pour me justifier, que pour faire voir la suite de la doctrine, que nous avons dit être la commune de l'Ecole. J'ajoûterai pour cela les sentimens de quelques Auteurs recens dont la doctrine & la pieté ne peuvent être revoquées en doute.

Commençons par Saint Theodoret Evêque de Cyr, dont voici l'explication sur le second chapitre de l'Epitre de Saint Paul aux Romains, verset neuviéme: *Similiter autem, inquit & Iudæos & Græcos, & inique agentes puniet, & pietatis ac justitiæ curam agentes coronis dignabitur. Græcos autem nunc voçat, non eos, qui ad divinam prædicationem accesserunt, sed eos, qui ante divinam Incarnationem fuerunt. Non autem iis vitam æternam pollicitus est, qui idola adorarunt, sed iis, qui extra legem quidem Mosaicam vitam egerunt, pietatem autem Deique cultum amplexi sunt, & justitiæ curam gesserunt.*

Les livres de la vocation des Gentils qu'on a voulu attribuer à Saint Ambroise, ne peuvent pas être de lui, puisqu'il y dis-

Lib. 1. c. 21.

Dominicus Soto (*m*) ne peut ſouffrir dans ſon traité de la nature & de la grace ceux de l'opinion contraire, qu'il nomme injurieux envers la Nature humaine, & maintient que le ſecours général de Dieu ſuffit au libre arbitre pour ſe porter au bien.

pute contre les Pélagiens, dont l'héreſie n'a paru qu'un peu de tems après le ſien. Ils ſont ſans doute de leur grand adverſaire Saint Proſper, diſciple de Saint Auguſtin, & l'un des plus determinés defenſeurs de ſa doctrine. Or, outre la maxime qu'il établit dès le premier chapitre du ſecond livre, & qu'il confirme dans le trentiéme, que Dieu veut, que tous les hommes ſoient ſauvés, ou ſelon les termes du vint cinquiéme chapitre: *Deum ob generalem gratiam omni tempore velle omnes ſalvos fieri, at peculiari gratia quoſdam tantum:* Il paſſe outre dans le dix-ſeptiéme du même livre, où il parle ainſi: *Quod ſi forte quemadmodum quaſdam Gentes, quod ante non norunt, in conſortium Filiorum Dei novimus adoptatas, ita etiam nunc in extremis Mundi partibus ſunt aliquæ Nationes, quibus nondum gratia Salvatoris illuxit: non ambigimus, etiam circa illas occulto judicio Dei tempus vocationis eſſe diſpoſitum, quo Evangelium, quod nondum viderunt, audiant atque ſuſcipiant. Quibus tamen illa menſura generalis auxilii, quæ deſuper omnibus ſemper hominibus eſt præbita, non negatur: quamvis tam acerbò natura humana vulnere ſauciata ſit, ut ad agnitionem Dei neminem contemplatio ſpontanea plene valeat erudire, niſi, obumbrationem cordis vera lux diſcuſſerit, quam inſcrutabili judicio Deus juſtus & bonus, non ita præteritis ſæculis quemadmodum in noviſſimis diebus effudit.* Voilà ſon ſentiment favorable aux Nations qui n'avoient pas encore été éclairées des lumiéres de l'Evangile, annoncé de ſon ſiécle ſeulement aux Ecosſois, comme il le témoigne ſur la fin de ſon livre *contra Collatorem.* Que n'eût-il point écrit en faveur d'un noveau Monde, s'il ſe fût découvert de ſon tems?

(*m*) *Dominicus Soto* combattant l'opinion de Grégoire de Rimini, & de ſes ſuffragans, dans ſon premier livre de la Nature & de la Grace, chapitre vint uniéme emploie ſes paroles; *Non poſſum, fateor, non ægre ferre, quam hoc ætatis naturam humanam nonnulli proſtraverint, affirmantes nil prorſus boni in moribus liberum arbitrium auxilio generali Dei poſſe, at quidquid ab homine naturaliter procedat, peccatum eſſe: Id quod ſemper abſurdiſſimum judicavi.*

Erasme, si je le puis placer ici, combat pour le salut de l'ame de Ciceron dans une Préface sur les Questions Tusculanes, soûtenant, que s'il a sacrifié aux Idoles, il ne l'a fait que par force, & pour obeïr aux Loix; ce qu'il juge pouvoir servir d'excuse valable à quelques-uns de ce tems-là.

Sepulveda (*n*) écrit à Serranus une lettre pour lui prouver qu'on peut avec raison bien *Ep. 91. qu. 1. l. 7.*

(*n*) Ex Ioannis Genesii Sepulvedæ Cordubensis Epistolarum libro septimo. I. Genesius Sepulveda Petro Serrano, Doctori Theologo. S. P. D. Epistola XCI.

Commentarium tuum in primum Aristotelis de moribus Librum, quod mihi cum Epistola misisti, ex parte legi, & quidem libenter; nam ut perlegerem, me partim ipsius longitudo, partim meæ magnæ occupationes prohibuerunt. Cæterum ut ex ungue Phidias leonem æstimasse fertur, sic ego ex primo capite, in quo magnum ingenium, magnamque doctrinam profers, nec abhorres a moderato dicendi genere, & politioribus Philosophis conveniente charactere, de toto opere conjecturam feci, accurate id scriptum esse, & varia eruditione plenum, tibique de optima studiorum indole gratulatus sum, quæ nihil aridum, nihil jejunum profert, sed omnia copiosa, & exuberantia: ita ut multis etiam scitu dignis resecatis, & in alium locum, aliudque scriptionis genus rejectis, justa & legitima enarratio relinqui posse videatur. Sed ut libere tecum pro jure nostræ amicitiæ, & quia sic ipse per Epistolam hortaris, agam, in eo tuam vel diligentiam, vel æquitatem nonnihil desideravi, quod te nimis severum, & acerbum præbuisse visus es in Philosophos etiam probatissimæ vitæ, id est, in viros optimos & sapientes in causa ipsorum capitali, quam extra ordinem cognoscendam, & judicandam amicorum rogatu, ut scribis, suscepisti. Sic enim ais, Primum hoc indubitatum apud Catholicos supponitur, neminem asserere posse, salutem eos Philosophos (Ethnicos scilicet & sapientes mundi) consecutos fuisse, & causas deinde subjicis, & testes, auctoresque producis. De quo tuo dogmate ut nominatim memorarem, & in id summatim nonnihil dissererem, ea maxime ratio me hortata est, quod ego in libro de justis belli causis a me nondum impressione edito, sed Regii consilii jussu multis descriptis exemplis, Complutum, Salmanticamque missis evulgato, eundem locum obiter cum tractarem, sententiam a tua diversam secutus fueram, quam

penser de la Beatitude des Philosophes Ethniques, & particuliérement de celle d'Aristote.

nunc tuis rationibus victus damnare videri poteram, si tuum Commentarium, in quo mihi multa probantur, sine ulla exceptione commendarem. Itaque faciendum putavi, ut earum, quas secutus sum rationum summam complecterer, & tibi meum judicium in universum exquirenti de hac parte proponerem, ut intelligas me non sine magna causa in illam opinionem discessisse. Quarum rationum caput est, nullum fuisse genus hominum, cui Deus Optimus Maximus & idem Clementissimus, qui vult omnes homines salvos fieri, & ad veritatis agnitionem, ut Paulus ait, venire (1. Timoth. 2.) non aliquod juris, legumque præsidium præberet, quo salvi esse possent Deum venerando, & jussis ejus obsequendo. Cujus præcepti Auctorem habemus Petrum Apostolum, ita differentem in Actis Apostolorum (c. 10.) Non est personarum acceptor Deus, sed in omni gente, qui timet Deum, & operatur justitiam, acceptus est illi. *Quam sententiam explicans Augustinus in Epistola, quæ est ad Deogratias Presbyterum, numero quadragesima nona 1. in responsione ad secundam quæstionem:* Ab exordio, *inquit*, generis humani quicunque in Deum crediderunt, eumque utcunque intellexerunt, & secundum ejus præcepta pie & juste vixerunt quandolibet & ubilibet fuerint, per eum proculdubio salvi facti sunt. *Constat autem ab orbe condito ad Christi adventum duo duntaxat jura à Deo mortalibus esse data: unum quod moribus constaret ad normam rectæ rationis, quæ imago est æternæ legis mentibus hominum naturaliter consignata, directis, quod jus naturale dicitur, perpetuum, & immutabile, quo mortales omnes uterentur. Alterum scriptum, quod jus Mosaïcum nominatur, propterea quod per Mosen datum est, ad naturale jus cæremoniis quibusdam, & præceptis judiciariis & quasi civilibus additis, quo jure gens tantum Iudaïca, cui datum est, teneretur. Nam ut est in Epistola ad Romanos c.* 7. Quæcunque lex loquitur, iis, qui in lege sunt, loquitur. *Et in Psalmo 147.* Non fecit taliter omni nationi, & judicia sua non manifestavit illis. *In Deuteronomio quoque scriptum est (c. 33.)* Legem præcepit nobis Moises hæreditatem multitudinis Iacob. *Itaque cæteræ gentes nec Mosaïco, nec alio divino jure quam naturali tenebantur, ejusque præceptis servandis salutem animarum consequebantur, ut Paulus in eadem ad Romanos Epistola (cap. 2.) declarat his verbis:* Non enim auditores Legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur. Cum enim gentes, quæ legem non habent, naturaliter ea, quæ legis sunt, faciunt, hi legem non habentes ipsi sibi sunt lex, qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis. *Naturaliter enim dixit Paulus, id est, ut Thomas exponit, ad præscriptum legis naturæ, quæ petenda, fugiendaque docet: in eundemque sensum paulo post ait,*

Le Pere Gretzerus qui a voulu reprendre Sepulveda, comme aiant parlé trop affirma- *Lib. de var. cœl. Luc. c. 13.*

Si igitur præputium juſtitias legis cuſtodiat, nonne præputium illius in Circumciſionem reputabitur? & præputium ex natura legem conſummans judicabit te, qui per literam, & circumciſionem prævaricator legis es? *Quam Pauli ſententiam, & auctoritatem Thomas idem ſecutus (in ſumma ſecundi libri parte prima, quæſt. 98. art. 5.) Gentiles ante Chriſti adventum ſola lege naturali obligatos, & ejus præceptis faciendis ſalvos fieri ſolitos fuiſſe, confirmat, quamvis auxilio legis Moſaïcæ facilius ſervarentur: Idemque teſtatur ſecunda parte quæſtione ſecunda art. 7.* Alfonſus *autem* Toſtatus *noſter auctor graviſſimus, in libro, quem de Paradoxis inſcripſit, non ſolum incunctanter probavit hanc ſententiam, ſed multis etiam verbis, multiſque capitibus rationem explicavit (Paradoxò quinto, art. 170. ad cap. 134.) qua Gentiles a Deo peccatorum veniam impetrarent. Cujus orationis ſumma eſt, Gentilibus uſque ad Chriſti paſſionem, & promulgatum Evangelium peccatum originale deleri ſolitum; in pueris quidem per fidem parentum, ſi quis fideles parentes haberet, id eſt, qui de Deo recte ſentirent, quæ naturaliter ſentiri poſſunt, & idolorum immunditias caverent; in adultis autem per primum actum bonum, quem in Deum dirigerent. Mortalia vero peccata per contritionem eiſdem Gentilibus, ut nunc Chriſtianis remitti. Atque hos quidem Auctores, has rationes ſecutus, Ethnicorum Philoſophorum qui ex præceptis legis naturæ vixerunt, cauſam defendi poſſe exiſtimavi. Niſi forte putamus cæteris Ethnicis hominibus per legem naturæ viam ad ſalutem patuiſſe, eandem Philoſophis fuiſſe intercluſam, qui in Deo ex rebus creatis intelligendo cæteris erant perſpicaciores, & in virtute non ſolum voce, ſed vita etiam & factis docenda ætatem conſumſerunt. Supereſt ut ad rationes, & teſtimonia, quæ te in oppoſitam perſuaſionem induxerunt, paucis reſpondeamus, & quam vim habeant explicemus. Quarum rationum ſumma, niſi fallor, triplici capite continetur. Primum, quod ſervandis naturalibus præceptis non faciebant quod erat in ſe, ut a Deo de via ſalutis edocerentur. Deinde, quod cum ejus naturalia præcepta cognoſcerent, ipſis tamen non parebant. Poſtremo, quia Chriſti fidem, ſine qua nulla eſt ad ſalutem via, non habebant. De primo igitur capite primum diſſeramus. Non faciebant, inquis, quod erat in ſe Philoſophi, quo digni eſſent, ut de via ſalutis divinitus edocerentur, nec enim ad hoc ſatis erat præcepta legis naturæ ſervare. Quid opus facto ſit, ut homo, quod erat in ſe, feciſſe intelligatur ad bonum aliquod impetrandum a Deo, non eſt hujus loci diſputare. Nam ſive id poſitum eſt in libero hominis arbitrio, ſive in auxilio Dei, ſive quod verius eſt in utroque, & ſine hoc conatu ſalvus fieri nemo poteſt; hunc iis omnibus affuiſſe, quibus ſalus contigit in lege naturæ, non*

tivement, incline néanmoins pour le salut d'Aristote, mais avec cette loüable retenuë, que

potest dubitari, nisi forte nemini contigisse putas, quod perspicue Historia sacra convincitur, ut docet Augustinus in ea, de qua dixi Epistola (Epist. 49.) de his ipsis rebus edisserens, cujus verba infra scripta sunt. Cum enim nonnulli commemorantur in sanctis Hebraïcis libris jam ex tempore Abrahæ, nec de stirpe carnis ejus, nec ex populo Israël, nec ex adventitia societate in populo Israël, qui tamen hujus sacramenti participes fuerunt: cur non credamus etiam in cæteris hac atque illac gentibus alias alios fuisse, quamvis eos commemoratos in eisdem auctoritatibus non legamus? Ita salus religionis hujus, per quam solam veram salus vera, veraciterque promittitur, nulli unquam defuit, qui dignus fuit, & cui defuit, dignus non fuit. *Hæc Augustinus. Adde quod ille conatus, qualiscumque est, quocunque jure divino homines uterentur, & quibuscunque sacramentis essent initiati, etiam Evangelicis, semper ab eo postulatus est, qui ex odio peccati a se commissi ad Dei gratiam saluti necessariam aspiraret. De hac enim præparatione ad gratiam, quæ latius patet, & fuit omnibus omni tempore necessaria, disserendum magis erat, quam de illa altera hominem dignum, seu idoneum faciente, qui de Christi mysteriis divinitus extra ordinem doceretur, quod paucis singulari Dei beneficio contigit. Nos enim, & ut arbitror ii, qui tuam sententiam sciscitabantur, non de privilegio, sed de communi priscarum gentium conditione laboramus. Quod secundo loco Ethnicos Philosophos a Paulo in Epistola ad Romanos (cap. 1.) damnatos esse dicis, scis eo loco Paulum de improbis, & vitiosis, idolorumque cultoribus memorare, qui cum Deum cognovissent, non sicut Deum glorificaverunt, quorum hominum conditio in omni religione damnatur: nobis autem de viris sapientibus, & optimis sermo est, qui unum Deum agnoscebant, & venerabantur, ejusque præceptis ad juris naturalis præscriptum obtemperabant. De quibus Paulus idem non ita multis verbis interjectis disserens, non quod auditores, sed quod factores legis essent, justificatos esse testatur, quippe qui sine doctrina Mosaïcæ legis naturaliter, id est naturali ratione docti, præcepta legis ejusdem ad mores scilicet pertinentia facerent. Hæc enim eadem sunt utriusque legis veteris, & item Evangelicæ communia, & omnia divina. Quod objicis postremo de fide Christi, quo præsidio ad salutem omni tempore necessario veteres Philosophos instructos fuisse negas, si claram & expressam fidem in Philosophis postulas, idem argumentum valebit in Hebræos. Quotus enim quisque veterum Iudæorum claram habuit Christi, ejusque mysteriorum notitiam, aut fidem? Non igitur aperta, & explicata Christi fides priscis vel*

que Dieu ſeul a la connoiſſance certaine de ce qui en eſt. Par où il montre bien, qu'il eût

Hebræis, vel Gentilibus neceſſaria erat ad ſalutem, ſed intecta, & complicata ſatis fuiſſe præſidii, Theologi magno conſenſu declarant, auctorem adhibentes Paulum, qui ad Hebræos ſcribens (c. 11.) Oportet, *inquit*, accedentem ad Deum credere, quia eſt, & inquirentibus ſe renumerator exiſtit. *Quem locum enarrans Thomas*, Gentilibus, *inquit*, qui ſalvi facti ſunt, ſufficiebat credere, Deum eſſe remuneratorem, quæ remuneratio non fit, niſi per Chriſtum. *Quam eandem ſententiam in ſumma Theologiæ repetit (2. 2. qu. 2. art.) præfatus paulo ante (quæſt. 1. art. 7.) illis Pauli verbis omnium articulorum fidem implicitam contineri. Quæ igitur objeciſti, ea parum, aut nihil videntur obſtare, quominus Ethnici Philoſophi, qui Deum eſſe, & curam gerere rerum humanarum, præmium & pœnam pro cujuſque merito retribuentem, credentes, recte ex naturæ legibus vixerunt, ſalvi fuiſſe cenſeantur, quo in numero vel in primis fuiſſe Ariſtotelem non tam ex aliorum ſermone, quam ex ipſius ſcriptis licet exiſtimare. Nam unum eſſe Deum Optimum Maximum, quamvis multis nominibus appellatur, multis in locis confirmat, ut in lib. 12. de prima Philoſophia, & lib. de mundo ad Alex: itemque in lib. de motu animalium, in quo de ipſius immobilitate, & ſumma potentia Iovis nomine memoravit. Eundemque curam gerere rerum humanarum, & ſapientes maxime diligere & remunerari, Eth. lib. 10. (cap. 9.) teſtatur. Quod vero pertinet ad Ariſtotelis mores, ſcio ab ejus iniquis, & invidis Stoicis, Epicureiſque ſiniſtros quoſdam de ipſo ſermones ſatos fuiſſe ad Ariſtotelicæ doctrinæ de moribus auctoritatem minuendam, ut qui ingenio & rationibus pares eſſe non poterant, hunc mendaciis, & calumniis oppugnarent, vulgoque perſuaderent, Ariſtotelis vitam ab oratione diſcrepaſſe, ab eodemque ſua dogmata contrariis factis, quorum eſt majus quam orationis teſtimonium, fuiſſe damnata. Ariſtoteles enim, qui omnem de moribus doctrinam ad communem hominum ſenſum, qui vim habet legis naturalis, & proborum hominum conſuetudinem prudentiſſime accommodavit, ſummum bonum, de quo eſt omnis Philoſophorum diſſenſio, in uſu virtutis non impedite collocavit. Hanc enim partim adverſa valetudine & calamitatibus, partim inopia earum rerum impediri docuit, quæ res adjumenta ſunt ad uſus vitæ, tum neceſſarios, tum etiam liberales. Itaque virtutem in ſummo bono, quæ felicitas quoque nominatur, principem locum obtinere, bona tamen corporis, & externa adeſſe oportere, ne virtus utilibus, aut etiam neceſſariis adminiculis, & quaſi inſtrumentis deſtituta, infirmior ſit ad officia, & res præclaras gerendas. Sed nec ſine voluptate vitam beatam contingere ſcripſit, non quavis, ſed ea, quæ ex uſu, & ingenerato habitu virtutis exiſtit, iramque & cupiditatem, & cæteros affectus, ſi modum teneant,*

ſait conſcience de prononcer un jugement de condannation abſoluë, comme ſont pluſieurs, contre ce Philoſophe & ſes ſemblables.

non eſſe à virtute & conditione ſapientis alienos, cum in his moderandis virtus moralis ſit occupata. Epicurei voluptatem ſummum bonum eſſe contendebant. Stoïci vero ſola virtute vitam beatam metiebantur, etiam ſi quis vir optimus extrema inopia & maximis calamitatibus urgeatur, reclamante Paulo, qui ad calamitates, quibus Chriſtiani initio naſcentis Eccleſiæ conflictabantur, intuens in hanc vocem proripuit: Si in hac vita tantum ſperantes ſumus in Chriſto, miſerabiliores ſumus omnibus. *Præterea nec iram, nec cupiditatem in ſapientem, quales ſe videri volebant, cadere contendebant, ut tacita contemtus rerum humanarum, & divinæ cujuſdam conſtantiæ, & integritatis profeſſione ſeſe vulgo, & ſuam diſciplinam commendarent. Ita cum Ariſtotelis doctrina, & ejus præceptis a natura ductis, ut Epicureorum libido & diſſolutio, ſic Stoïcorum ineptiæ, venditatio cum eorum exiſtimationis jactura a Peripateticis convincerentur, factum eſt, ut multi ex his duabus diſciplinis, quæ poſt mortem Ariſtotelis invaleſcere cœperunt, æmuli & obtrectatores ejus exiſterent. Quorum vanitatem & petulantiam Suidas diligentiſſimus auctor, & idem prudentiſſimus paucis verbis adnotavit in verbo, Ariſtoteles, qui cum de calumniis Timæi cujuſdam in Ariſtotelem petulanter jactis memoraſſet:* Sed is, *inquit*, dum talia jactat, vix hominum numero mihi habendus eſſe videtur, circulator, petulans, & rabula loquaciſſimus. Ariſtoteles enim notarius naturæ fuit, cui ſcilicet natura ipſa ſcribenda dictabat, & qui calamo intellectum irrigabat, qui nihil fortaſſe rebus utilibus indigebat: quanquam figmentum refellere majoris artificii eſt, & ſupervacaneum. *Cæterum invidendi calumniandique occaſio inde primum Græculis quibuſdam leviculis, & famelicis hominibus data eſt, quod Ariſtoteles a Philippo Rege Macedoniæ vocatus, Lyceo relicto, in aulam veniſſet, ibique pro virtutis, & doctrinæ magnitudine indulgenter fuiſſet habitus, quaſi literarum ſtudio, in quo ſolum acquieſcebat, & in quo dies ac noctes, ut res ipſa docet, ad extremum ſpiritum conſumens extinctus eſt, contemto, inertiæ ſeſe, atque deſidiæ, & deſidioſorum voluptatibus tradidiſſet. Quorum omnium levitas, & impudentiſſima mendacia valido ſcriptorum ejus argumento redarguntur: tot enim libros Ariſtotelem in omni doctrinarum genere ſapientiſſime, & cum magna & conſentiente hominum approbatione confeciſſe conſtat, ut miremur eis elucubrandis unius hominis ætatem ſuffeciſſe. Quo declaratur Ariſtoteles in ſtudio literarum, & optimarum rerum contemplatione, id eſt in optima virtute, & divinæ felicitatis æmula omnem ætatem conſumſiſſe, jucunditate ſcilicet laborem minuente, quæ, ut peri-*

Le Pere Trigault suivant les mémoires du Pere Riccius l'un des Apôtres de la Chine,

ti noverunt, & ipse expertus testatur Ethicorum libro decimo, maxima capitur, cum ex omni virtutis habitu, & usu, tum maxime intellective, ut nec corporeas, turpesque voluptates desideraret, nec locum, tempusve relinqueret ad eas fruendas, & more desidiosorum consectandas. Nam ut eodem authore (Ethic. 10. cap. 4.) & usu rerum didicimus, ut res maxime placent sic in eas quisque, & in eis operatur, voluptate opera perficiente, & absolvente, & Philosophia voluptates præbet tum puritate, tum firmitudine mirabiles. Cujus Philosophiæ, quæ & sapientia dicitur, amor in animos rebus virtuti contrariis occupatos, & criminibus contaminatos non cadit: Quoniam in malevolam animam non intrabit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. *Quod non solum de divina illa sapientia, quæ virtutes omnes inprimisque theologales dictas complectitur, & suggerit, sed etiam de humanitus inventa Philosophia & maxime morali verissime dicitur. Moralis enim Philosophia quæ latissime patet, pertinetque ad omnes vitæ partes & rerum publicarum, legumque ferendarum rationem, & moralium dogmatum, quæ a recta ratione æternæ legis imagine proficiscuntur, cognitio & inventio in vitiosum, & intemperantem hominem cadere non potest, cum sit inquinata ejus & mens, & conscientia, ut Paulus ait, hoc est corrupta ratio, & intellectus obcæcatus, ita ut mala pro bonis judicet, & bona pro malis virtute destitutus. Quæ virtus causa est recte de principio, ut ipse Aristoteles docet, existimandi. Principium autem in rebus agendis est finis, ut suppositiones in Mathematicis. Quo fit, ut vitiosus male judicet de fine qui non solum voluptates corporeas infrænis consectatur, sed etiam maxime consectandas esse corrupta ratione judicat (Ethic. 7. cap. 8.): quo morbo qui laborat, is quomodo potest convenienter rectæ rationi, a qua ipsius utraque animæ pars, appetitus, & ratio longe abhorret, philosophari? & de bonis malisque rebus, quarum norma virtus & vir probus est (Ethic. 10. c. 5. & 6.) recte constituere, & præcepta dare? præsertim si quis, ut Aristoteles maxime fecit non alienis vestigiis insistat, sed suo ingenio, & judicio nitatur, & alienos errores convincat, cui ex suo de cæterorum bonorum sensu, ad quem omnia moralia præcepta accommodantur, judicandum est, & statuendum: quæ omnia cum Aristoteles ex omnibus mortalibus, qui via & ratione naturali philosophati sunt, rectissime & prudentissime præstiterit, non modo non vitiosus, sed vir optimus & temperantissimus fuisse certissima ratione declaratur, auctore item Augustino, qui in libro de utilitate credendi,* Honestissime, *inquit,* vir bonus fuisse creditur, cujus literis generi humano, posteritatique consultum est. *Quod si Aristoteles affectibus humanis, ut homo erat, nonnunquam cessit, ut sæpe cessisse certum habeo, in multis enim delin-*

ne doute point que beaucoup de vertueux Chinois n'aient pû se sauver en observant la simple Loi de Nature, & avec le secours special du seul Dieu, qu'ils reconnoissoient pour auteur du Ciel & de la Terre.

quimus omnes, septiesque in die cadit justus; & optimus est, qui minimis urgetur: iis tamen qui longo usu virtutis habitum induerunt, post peccatum pœnitentia statum animum subeunte, facilis est ad insitam virtutem receptus, & expeditior in gratiam cum Deo redeundi conatus. Qua in causa si quis validis argumentis non contentus, testes etiam requirit, unum scilicet, qui pro multis sit, producamus Philippum Regem Macedonum, de quo supra mentionem feci; Principem, ut inter auctores constat gravissimum & prudentissimum, cujus auctoritate, quæ omni pondere gravior est habenda quam omnia malevolorum testimonia, facile ipsorum calumniæ convincuntur. Extat ejus ad Aristotelem Epistola, qua se Alexandro filio actum esse certiorem eum facit, seque Diis immortalibus gratias agere profitetur, non tam quod sibi natus sit filius, quam quod Aristotelis tempore natus, a quo educatum eum, & doctum se regnique successione dignum evasurum speraret. Qua in re non solum ad ingentem doctrinam, sed multo etiam magis ad probatissimos Aristotelis, & publica fama commendatos mores regem sapientissimum spectasse, ipse suis verbis perspicue declarat. Accedit Plutarchi auctoris gravissimi testimonium, qui de hac re in ipsa Alexandri vita memorans sic ait: Philippus cernens ingenium Alexandri tale esse, quod cogi omnino nollet, facile autem sermone ad officium faciendum pertraheretur, ipse etiam suadere potius quam mandare ei instituit: musicesque & encycliorum doctoribus haud satis institutionem ejus credens, quam rem majoris negotii futuram arbitraretur (ut est apud Sophoclem) quod fræna multa, multaque gubernacula desideret, Aristotelem Philosophorum clarissimum & sapientissimum accersivit, *ut filii scilicet mores a turpitudine cohibendo, ad virtutem & honestatem incitando formaret. Quod a magistris non solum ratione & verbis, sed multo magis vita, & exemplo recte factorum præstatur: verba enim cum discrepant a vita, ut idem Philosophus ait Eth. 10. non sunt nisi verba, id est inanis & infirma ad fidem faciendam ostentatio. Qualis erat eorum, de quibus Paulus ait,* Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. *Sed hæc hactenus, de quibus libenter feci, ut paulo verbosius loco non alieno memorarem, ut optimo & sapientissimo viro, optimeque de mortalibus præsertim nostri ordinis merito, apud te virum probum & doctum, ejusque Philosophi imprimis studiosum, justo adversus invidorum & malevolorum*

Enfin, pour ne pas faire un plus long dénombrement des textes de tous les Scholastiques, qui ont jugé avec les précedens en faveur des Gentils, Pererius, Catharinus, Salmeron, Vignerius, Della Certa, Cajetan, & assez d'autres (*o*) ont convenu en ce senti-

obtrectationes patrocinio gratiam aliquam referam. Vale. Ex Mariano sexto Idus Maij 1554.

(*o*) L'Evêque Gaspar Casalius, Portugais, fit un livre *De quadripartita hominis justitia*, pendant qu'il étoit au Concile de Trente, dans lequel *part. 1. lib. 1. cap. 12.* après avoir établi l'opinion favorable aux Païens, il maintient que l'Eglise n'aiant rien determiné sur ce sujet, il est permis de suivre telle opinion que l'on veut, pourvû qu'on ait toûjours recours à la Foi du Médiateur implicite ou explicite. I'ai nommé ici beaucoup de Scholastiques, qui ont été du même avis le plus avantageux aux Gentils. On y peut ajoûter François Victoria, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, & Nicolas de Lyra de celui des Cordeliers, mais le dernier plus ancien que l'autre de deux cens ans; avec Ioannes Arboreus, Durandus de Sancto-Portiano, Petrus Paludanus, Capreolus, Gabriel Vasquez, Grégoire de Valence, Antonius Scaynus, Ph. Gamachæus, Martinus Beccanus, Gerv. Bijonius, & tant d'autres encore, que ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit rapporter les textes de tous.

Leonard Aretin, Secretaire de quatre Papes, & Chancelier, il y a plus de deux cens ans, du Senat de Florence, se moquant de quelques scrupuleux, qui defendoient la lecture des Poëtes, use de ces termes: *At Plato & Aristoteles legebant, quibus si te aut gravitate morum, aut intelligentia rerum anteponas, nullo modo feram. An tute aliquid discernere putas, quod illi non viderint? Christianus, inquis, sum; at illi forte suo more vixerunt. Quasi vero honestas gravitasque morum non tunc eadem fuerit quæ nunc est, &c.* Il ne dit rien par là qui regarde le salut des païens; mais il leur attribuë l'usage des Vertus, que d'autres leur dénient si précisément.

Raphaël Maffei, comme le nomme Leandre Albert dans sa description de l'Italie, autrement dit Raphaël de Volterre, les a bien davantage favorisés dans l'Avant-propos de son treisiéme livre *Commentariorum Urbanorum.* Il a donné ce titre à son ouvrage, à cause qu'il le composa dans la ville de Rome. Et bien que d'abord il l'eût dedié tout entier au Pape Iules Second, il n'a pas laissé de lui faire encore une petite Préface au devant du treiziéme livre, où commence son Anthropologie,

ment, que rien ne nous obligeoit à desespe-rer de la felicité éternelle des Païens, qui n'é-

& où il ne feint point de declarer à ce Souverain Pontife la bonne opinion qu'il avoit de quelques Gentils, tant à l'égard de leurs vertus, que de leur salut. Voici comme il s'en explique, & c'est ce qui m'a obligé de le citer quand je parlerai de Seneque. *Cujus (Ecclesiæ quæ a primo Abelo justo cœpit) per omnes ætates fuere participes & Philosophi multi, & alii moribus prædit, Deum optimum maximum colentes, ac quod post fatum ex eis restaret tutum ipsius fore providentia putantes. Atque ut alios jam receptos prætcream, quis ex Græcis Pythagoram, Socratem, Aristidem, Apollonium, ex Latinis item Numam, Nasicam, Paulum Æmilium, & Æmilianum filium, Catones duos, deinde Senecam, Trajanum, Titum, quorum modestiæ tam multa nobis exempla traduntur; non existimaverit curæ Deo fuisse dum viverent, ut verum sapientiæ lumen, quod nunquam etiam ex sententia Platonis in vita serum est, quandoque adipiscerentur; & cum postea defunctis mitius actum extitisse?*

Sixtus Senensis, qui dédia sa sainte Bibliothéque au Pape Pie Cinq, après avoir opposé dans le sixiéme livre annot: 51. des passages de St. Augustin, à ceux de St. Iean Chrysostome, de St. Iustin Martyr, & de St. Clement Alexandrin, sur le sujet que nous traitons, conclud pour ces derniers, en ce qu'ils ont favorisé le salut des Païens vertueux & non Idolâtres, & use de ces propres termes: *Gentilibus, si qui absque Mediatoris notitia salutem sunt consecuti, satis fuit implicitam habere fidem, in unius Dei credulitate inclusam, hoc est ut Deum esse crederent humani generis servatorem, juxta ordinem in sua admirabili providentia occultum, & aliquibus ipsorum Vatibus ac Sibyllis peculiari privilegio revelatum.*

Iacobus Faber Stapulensis se fait lui-même cette proposition sur le second chapitre de l'Epitre aux Romains. *Putandumne igitur est his etiam temporibus aliquos absque tradita lege salvari posse?* Voici sa réponse. *Etsi secreta Dei judicia soli Deo sunt relinquenda, respondeat tamen forsitan quispiam: Si putamus quasdam ignoti orbis regiones, ad quas nondum Evangelium perlatum sit, nondum auditum: ubi habitatores naturali lege Deum diligant ex operum magnificentia jam cognitum, & proximos ut suos consimiles; parentes officiose colant; injustitias, quas sibi fieri nolint, ad alios vitent; & cætera, quæ lex divina (excepto ceremoniarum ritu) mandat, faciant: quod si eventu aliquo Naturæ sancita transgrediantur, pœniteant, suspirentque ad eum quem parentem orbis, & tanti ornatus ac providentiæ credunt authorem, naturalique instinctu veniam precentur: tales, inquam, credere salvandos fore, neque divina pietate (cujus misericordia plena est terra) indignum, neque Apostolicæ sententiæ adversum. Verum cæteris existen-*

tant pas morts idolâtres, ont moralement bien vécu, avant l'Incarnation de nôtre Seigneur.

tibus paribus, gloriam salvandorum qui legem acceperunt, & circa quos divini ritus rite peracti sunt, longe fore eminentiorem, quemadmodum gloria Solis cæteris eminentior est Astris. Cui si dixeris, sine Fide impossibile est placere Deo: Respondebit, eos fidem habuisse, ut qui ex operibus agnitum Deum glorificaverunt. Si rursus adjeceris, scriptum esse, Qui crediderit, & baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur; Fatebitur, sed etiam scriptum esse, Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ; & continuo subjunctum esse quod adductum est. Ergo primo eundum est, primo prædicandum est Evangelium, & tunc ubi auditum est, ubi prædicatum, procul dubio qui non crediderit condemnabitur. Atqui in principio hujus quæstionis suppositum erat, nondum ad eos quemquam ivisse, nondum quemquam prædicasse. Verum & forsitan addet; Si etiam in orbe ignoto iam à multis sæculis Iudaica Sabbata, & antiquas justificationes quipiam observarent, neque Angelo, neque Propheta, neque Apostolo aliquo Deus eis Messiam jam venisse significasset, ac veteris legis figuras ex veritatis præsentia, ut & tenebras ex præsentia lucis finem accepisse, ipsos adhuc judaizando pietatis suæ fructu non privandos. Quod si adiicias; Ergo Tartari forsan hoc tempore in lege Naturæ salvabuntur? Protinus insicias ibit. Nam auditum Evangelium, & visa Evangelica signa respuerunt. Non autem sic esse oportuerit de orbe hactenus incognito, sed in dies id oraculum, In omnem terram exivit sonus eorum, adimpleri secundum tempora visitationis, omniscicæ divinæ dispensationis, quæ novit quod tempus cuique idoneum. Hinc temporibus his incognitas orbis plagas discooperuisse, ut Christus Dominus Rex omnium sæculorum ubique annunciaretur. On peut bien juger que ce Professeur de l'Université de Paris ne pensoit pas, qu'il fût impossible aux Gentils, qui ont précedé la venuë de N. Seigneur, de se sauver, puisqu'il croit que depuis même sa Nativité, & encore à présent, ceux des païs où son Evangile n'a pas encore été publié, ne sont pas indignes de sa misericorde en observant le droit de Nature. Et que les Iuifs même, si cette hypothese pouvoit être véritable, ce que je ne crois pas, y pourroient faire leur salut, en observant la Circoncision, & les autres préceptes de l'ancienne Loi, puisqu'il leur auroit été impossible d'avoir connoissance de celle du Batême. Il faut observer ici, qu'encore que Natalis Beda ait fort rigoureusement repris certaines propositions de Iacobus Faber, avec quelques autres d'Erasme, qui méritoient à son jugement d'être censurées & qu'en effet la Faculté des Theo-

Ep. 1. ad Timoth. cap. 2.

Les raisons de tous ces grands Docteurs sont fondées principalement sur la bonté de Dieu, qui veut, comme dit Saint Paul, que tous les hommes soient sauvés, ne les aiant créés que pour les rendre participans de la félicité éternelle, qui est leur fin derniere. Il n'y a donc point d'apparence d'en exclure les Gentils, pour n'avoir pas observé la Loi Judaïque, vû que la plûpart d'entre eux n'en eûrent jamais aucune connoissance; & que d'ailleurs elle ne les obligeoit pas, comme nous avons dit, mais seulement le peuple Hébreu, à qui elle avoit été particulierement donnée. Autrement il sembleroit, que Dieu les auroit astreins à l'impossible, & leur auroit proposé une fin, où ils ne pouvoient pas arriver, ce qui ne peut-être dit sans impieté & sans blasphème.

Ad Rom. c. 2. art. 11.

D'ailleurs, le même Apôtre nous assure, qu'il n'y a point en Dieu d'acceptation de personnes, ni de cette προσωποληψία des Grecs,

logiens de Paris semble avoir condannées, par l'approbation qu'elle donna aux corrections de Beda: L'on ne voit point pourtant, qu'il ait rien trouvé à redire au passage que nous venons de rapporter, ce qui tient lieu évidemment d'une formelle approbation.

Pomponace dans son cinquiéme livre *De Fato & libero arbitrio* chapitre septiéme, s'explique là-dessus en ces mots, *quamquam Deus voluerit ab æterno omnes homines esse beatos, intelligendum tamen est de beatitudine quæ debetur homini ex puris naturalibus, ad quam per pura naturalia pervenire possunt: quam beatitudinem multos ex gentibus existimo habuisse, qui vixerunt secundum regulam Naturæ, &c.*

qui fait préferer les uns aux autres. Sentence qui nous eſt repetée une infinité de fois dans l'un & l'autre Teſtament (*p*). Pourquoi n'au-

(*p*) Le paſſage du quatriéme chapitre de la premiere Epitre de St. Paul à Timothée, qui porte que *Deus eſt Salvator omnium hominum maximè Fidelium*, eſt interpreté par St. Chryſoſtome, & par St. Ambroiſe, de la conſervation des Infideles durant leur vie ſeulement. Quelques-uns l'entendent de ce que Dieu eſt le Sauveur de tous les hommes par les aſſiſtances générales, qu'il leur donne, l'étant des Fideles d'une façon particuliere; ce qu'a ſuivi M. Godeau, Evêque de Grace, dans ſa Paraphraſe. Cornelius a Lapide après avoir rapporté la premiere explication, lui préfere celle de l'Archevèque Théophylacte & d'autres en ces termes: *Secundo & planius Deus eſt Salvator omnium hominum, quantum eſt ex parte ſua, quia omnibus Chriſtum Salvatorem, & media, quibus ſalvari poſſint, exhibuit: maxime tamen eſt Salvator Fidelium, quia hiſce fidem, ſpem, gratiam, maxima & proxima ſalutis adjumenta actu contulit, hoſque præ aliis curat & amat. Ita Theophyl. & Anſelm.* Le texte de Theophylacte eſt tel, *Deus eſt ſervator omnium hominum, maxime Fidelium, hoc eſt, omnes quidem vult ſalvos fieri, & hic & illic: majorem autem curam hic circa Fideles oſtendit.*

Le Pere Campanella a dit depuis à peu près la même choſe dans ſon Livre de la Prédeſtination c. 12. en ces termes: *Nam poſt Chriſti mortem, per quam conſummationem, & abolitionem acceperunt vetera Sacramenta, & firmitatem nova, ſi quis ante promulgatum Baptiſmum (quod factum eſt in Pentecoſte Iudæis, gentibus vero, quando Evangelium illis eſt prædicatum ita ſufficienter ut convinci deberent; unde multis reſtat adhuc prædicandum, nec obligantur ad baptiſmum, quomodo enim credent ei, quem non audierunt?) Si, inquam quis circumcidiſſet tunc ante promulgatum baptiſmum infantes ſuos, ſalvati eſſent, non quidem ex Circumciſione jam abolita, ſed ex fide teſtificata per illam, vel aliam ceremoniam ſaltem interiorem, ut omnes probant, præſertim Sotus lib. 2. de Iuſtitia & Iure qu. 5. art. 4.* Ie veux mettre encore ici ce que Campanella écrit un peu auparavant dans le même chapitre. *Vide quam mirifice Patres, & mox Divus Thomas amplificant gratiam Dei, etiam ubi non habent expreſſum de hoc verbum Domini, ratione illuminati ex ordine providentia argumentando, etiam in Gentilibus fuiſſe ſolam fidem remedium efficax, etiamſi informis fuiſſet; ac ceremonias exteriores, nobis vocatas Sacramenta, fuiſſe ex dictamine rationis, non ex inſtituto Dei, niſi quas Hebræi & deinde Chriſtiani acceperunt, quæ tamen nec valent, niſi ut fidei præſtationes ex divino inſtituto, & non ſicut em-*

roit-elle pas lieu aussi bien à l'égard des Païens, qui ont vécu pendant le tems de la Loi, que

plastra Chirurgorum: & eadem fides operatur in nobis, & in omni Natione, quæ explicito remedio, nobis revelato, caret. Quoniam Christus, ut ait Sanctus Iustinus, est Dei Verbum, & Ratio, dictans in corde hominum rationalium, quid pro salute agendum est in omnibus Gentibus. Ergo si nulli defuit remedium in ulla lege, natione, & ætate; nullus vere reprobatus est antecedenter ad culpam, & ad neglectum remedii. Ce Livre a reçû l'approbation Romaine, & celle de la Sorbonne de Paris.

Voici les propres termes du Pere Pierre du Iarric Iesuite, pris du quatriéme livre de son Histoire des Indes Orientales chapitre dix huitiéme où il parle des Chinois: *Au reste leur Histoire célébre fournit aucuns de leurs Rois, qui ont été si gens de bien, que peut-être auront-ils été sauvés en la Loi de Nature, vû les heroiques actes de vertu qu'ils ont fait, s'il faut croire à ce qu'on en trouve écrit en leurs livres. Car d'ailleurs on ne sait point, qu'ils aient été adonnés à l'idolatrie: ains plûtôt qu'ils ont fait profession de l'adoration d'un seul Dieu.*

Hieronymus Aleander fit imprimer à Rome, & dédia au Cardinal François Barberin l'explication *symboli navis Ecclesiam referentis*, où il parle ainsi: *Neque vero ambigendum est, quin & aliqui ex Ethnicis ante Christi adventum æternam sint adepti salutem, quod præ cæteris ostendit Divus Prosper lib. 2. de vocatione Gentium cap. 1.* Il croit après Iustin, que Socrate & Heraclite ont été Chrétiens & sauvés. Que Dieu recompensoit la bonne vie & l'innocence des Ethniques d'une connoissance obscure de Iesus Christ, par laquelle ils se pouvoient sauver. Et qu'Héraclite prit cette connoissance des Sibylles; d'où vient que ce Philosophe dit dans le premier livre des Tapisseries de Clement Alexandrin, qu'elles avoient paru au Monde par une voie non pas humaine, mais toute divine.

Fortunius Licetus a écrit deux livres, *De pietate Aristotelis erga Deum & homines*, qui n'ont été mis au jour qu'en mille six cent quarante cinq. Tout son ouvrage justifie la doctrine de ce Philosophe, en ce qu'il semble qu'elle ait de plus contraire au Christianisme. Mais le dernier chapitre du premier livre, *Unde salus animæ Aristotelis vere colligi posse videatur*, est exprès pour sa beatitude éternelle, la fondant principalement sur cette contrition, qu'on lui attribuë dans le dernier moment de sa vie, & sur la bonté infinie de celui, *cujus proprium est misereri semper & parcere*, si l'Eglise ne nous trompe point dans ses prieres journalieres. Deux Inquisiteurs Généraux ont approuvé ces livres, que l'Auteur a dédiés au Pape Innocent Dix séant pour lors dans la Chaire de Saint Pierre.

Ie veux finir ces Preuves qui pourroient aller à l'infini, par

de ceux, qui étoient auparavant, & en faveur de qui nous l'avons déja alleguée?

les sentimens de deux personnages dont l'erudition & la pieté doivent être de très grande considération. Le premier sera l'Ayeul de Monsieur le Chancelier, qui a eu soin que l'ouvrage d'un si digne prédecesseur fût mis en nôtre langue par l'une des Plumes que nous aions la plus capable de s'acquiter de cette charge. Voici donc ce que je transcris du quatriéme chapitre des Elemens de la connoissance de Dieu & de soi même, composés par Messire Pierre Seguier, Président en la Cour de Parlement de Paris. *Il y en a quelques-uns, lesquels considérans les bonnes actions que ces Philosophes ont exercées durant leur vie, ne desesperent point de leur salut, & excusent en quelque sorte leur Idolâtrie, puisqu'elle ne procedoit point de leur jugement, mais qu'elle étoit un effet de la coutume publique, & qu'ils la voioient autorisée par les anciennes Loix du païs, & confirmée par les Ordonances du Prince. Quant à nous, si l'on nous presse de dire nôtre sentiment sur cette matiere, nous esperons, si cela se peut legitimement esperer, que ces anciens Philosophes, qui ont exercé des actes de Iustice, & de pieté, qui ont mené une vie sans tâche & sans reproche, & qui ont reconnu & adoré un seul Dieu, trouveront grace auprès de Dieu même; que sa misericorde infinie consumera leurs defauts, & leur pardonnera l'ignorance où ils ont été des Mysteres de Iesus Christ.*

Le second est le Bien-heureux Evêque de Géneve St. François de Sales, lequel dans son Traité de l'Amour de Dieu, livre onziéme, chapitre second reconnoit, *que les Vertus peuvent être pratiquées par les Infideles, bien qu'elles ne soient pas recompensées d'un loier éternel. Si vous voulés*, dit-il, *rendre sainte la Vertu humaine & morale d'Epictete, de Socrate, ou de Demade, faites-la seulement pratiquer par une ame vraiement Chrétienne. Et notés*, ajoûte-t'il, *que toute œuvre vertueuse doit être estimée œuvre du Seigneur; voire même quand elle seroit pratiqué par un Infidele.* Ce qu'il prouve par la guerre de Nabuchodonosor contre les Tyriens, qui fût juste & agréable à Dieu.

En vérité, il y a dequoi s'étonner, que toutes ces autorités tant anciennes que modernes, ne puissent rien sur l'esprit de ceux, qui veulent faire recevoir leurs sentimens particuliers au préjudice de ce que toutes les Ecoles Catholiques ont enseigné publiquement jusqu' ici. I'ai répondu déja aux textes de St. Augustin, qui semblent favoriser la doctrine de ces gens-là. Et ajoûte qu'il a donné lui-même la regle de ce qu'il faut observer en de semblables rencontres, contre des personnes si attachées à leurs opinions singulieres. C'est dans son Epitre dixneuviéme, qu'il écrit à St. Ierôme qui se vouloit servir contre lui de l'autorité d'Origene, & de St. Chrysostome. St. Augustin

Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.

C'est aussi une maxime en Théologie, qui ne reçoit point de contradiction, que Dieu ne refuse jamais sa grace à ceux, qui font tout ce qu'ils peuvent pour s'en rendre dignes. Or les Païens, qui ont vécu vertueusement suivant les lumieres du droit de Nature, & soumet-

répond à cela ; qu'il n'y a que les seules Ecritures Canoniques que nous soions obligés de suivre ; & qu'il faut tirer ses convictions des textes sacrés, si l'on veut établir quelque chose avec certitude. Pourquoi cette maxime n'auroit-elle pas lieu à son égard ? Il a été trop juste pour vouloir établir un droit sur les autres, dont il se prétendit être exemt. Aussi ai-je remarqué assez de points de doctrine, où l'on n'est pas accoutumé d'acquiescer à ses opinions. Celle qu'il a eûë touchant les enfans morts sans Batême, n'est pas reçûë. On ne le suit pas non plus en beaucoup de choses qui touchent la Prédestination, & le pèché Originel. Il a douté si les Cieux ne seroient point un jour de la societé des Bienheureux. Et chacun sait, qu'encore qu'il ait tenu avec quelques Peres, que les Anges étoient corporels, l'Ecole a préferé ce que St. Denys, St. Chrysostome, & St. Cyrille ont enseigné au contraire. En tout cas, puisqu'il a écrit diversement sur le sujet que nous traitons, c'est sans doute qu'il ne nous a obligés à rien ; & que comme le Docteur Angelique dit dans son Opuscule soixante & douziéme, qu'aiant mis dans ses livres des choses différentes, il laisse à son Lecteur l'élection libre de celle qui le contenteront le plus. St. Augustin ne nous a pas oté la même liberté. Et par consequent nous ne saurions mieux faire, que de l'interpreter comme le même Saint Thomas, & tout ce que nous avons cité de Docteurs l'ont fait. Quiconque se sera donné le loisir de les voir, ne fera pas difficulté de dire, que c'est une maxime dangereuse, *dogmaque impietatis plenissimum*, de soutenir qu'aucun Païen, pour vertueux qu'il ait été, & quoiqu'il fût exemt d'idolâtrie, ne reconnoissant qu'un seul Dieu tout Bon, & tout Puissant, n'ait pû en quelque façon que ce soit, ni même par une grace extraordinaire du Ciel, obtenir la remission de ses pèchés. Comme c'est une erreur évidente, *fœdaque in Patres calumnia* (pour user encore des termes dont on s'est voulu servir là dessus) d'écrire, que jamais Saint Iustin, Saint Chrysostome, Saint Ambroise, Saint Augustin, ni aucun des Peres n'ont crû, que Socrate, ou quelqu'autre tel Philosophe Gentil, pût en aucune façon, ni même par la Bonté infinie de Dieu, participer à sa misericorde.

tant leur libre arbitre à la raiſon, ont fait tout ce qui étoit de leur pouvoir, puiſqu'ils ne connoiſſoient point d'autre Loi que la naturelle. On doit donc croire, que Dieu ne leur a pas dénié ſa grace, ni ſon aſſiſtance, & par conſequent, qu'ils peuvent être du nombre des Bien-heureux.

Celui-là doit encore être crû avoir fait tout ce qu'il a pû, qui a témoigné d'aimer Dieu de tout ſon cœur, & ſon prochain comme ſoi même, puiſque toute la Loi & les Prophetes dépendent de ces deux préceptes, par le paſſage de Saint Mathieu que nous avons déja cité. Or nous ſavons, que beaucoup de Philoſophes Gentils ſont arrivés à la connoiſſance d'un Dieu ſouverainement bon, ce qui le rend aimable ſur toutes choſes: Et qu'ils ont enſuite conſidéré tous les hommes comme des enfans d'un ſi bon Pere, qui devoient par conſequent s'aimer comme freres, & ne faire jamais l'un à l'autre ce que chacun d'eux n'eût pas voulu qui lui eût été fait en particulier; précepte fondamental de toute leur Morale. Ceux donc, qui ont ſi bien executé ce qui eſt de cette Loi gravée dans nos cœurs, qui comprend toute celle de Moïſe (encore qu'ils ne l'euſſent pas reçûë comme les Juifs écrite ſur les tables de pierre) parce qu'ils ſe

Cap. 22. art. 40.

ſont laiſſés conduire à la lumiere naturelle, aidée ſans doute de la grace, & que comme parle l'Apôtre, ils ont été une Loi vivante à eux mêmes; ceux-là, dis-je, ne doivent pas être condannés aux peines éternelles comme ſont les méchans, & il eſt bien plus croiable, qu'ils ont reçû la recompenſe promiſe aux Juſtes.

Ep. ad Rom. 2. *c.*

En effet, outre que les Païens ont eu les vertus Morales & intellectuelles, comme nous l'avons expliqué dès le commencement de ce Diſcours, on peut-dire, qu'ils n'ont pas été entierement dépourvûs de celles que nous nommons Théologales, & qui nous viennent par infuſion Divine, pour une fin ſurnaturelle. Car nous avons déja vû que Saint Thomas leur accorde la Foi envélopée. On ne ſauroit douter, qu'en contemplant la bonté de Dieu, ils n'aient eu l'eſperance qu'il leur feroit miſericorde: Et ils n'ont pas été ſans charité, puiſqu'ils n'ont pû donner les attributs de toute bonté au ſouverain Etre, comme ils ont fait, ſans l'aimer ſur toutes choſes. Auſſi n'y auroit-il point d'apparence d'avoüer, qu'ils euſſent bien eu un amour parfait pour leur patrie & pour leurs amis, ce que leurs Hiſtoires nous forcent de croire, & de leur dénier celui de Dieu, qui eſt beau-

coup plus naturel, & plus raiſonnable. Comment peut-on-s'imaginer aprés cela, que tant de belles vertus aient été malheureuſes? Vû même qu'encore que nous ne ſuivions pas l'opinion de Scot, de Gabriel, & de Cajetan, qui nous ont enſeigné, que cet amour de Dieu ſur toutes choſes donnoit une diſpoſition à la grace: Et bien que nous croions par l'autorité des Conciles, que toutes les vertus enſemble ne ſont pas des attraits ſuffiſans pour nous concilier cette grace, qui eſt un pur don du Ciel; Si eſt-ce que nous ne pouvons rien penſer de plus conforme à la bonté, & à la juſtice de Dieu, que de préſuppoſer qu'elle n'a pas dénié ſon aſſiſtance ordinaire, & même extraordinaire, à ceux qui l'ont invoquée par la pratique de toutes ces vertus. C'eſt ce qui a fait dire au grand Saint Grégoire de Nazianze, qu'il croioit que l'uſage des vertus Morales où étoit ſon pere, l'avoit comme porté à la connoiſſance de nôtre Réligion, & que la Foi qu'il avoit reçûë, en étoit en quelque façon la recompenſe. Cela ſe lit dans l'Oraiſon funebre que la pieté du fils lui fit prononcer à l'honneur de ſon pere en la préſence de St. Baſile. Ce qui n'empêche pas, que la grace ne ſoit un préſent gratuit, que Dieu nous fait, ſemblables paſſages des Pe-

Dom. Soto l. 1. de Gratia cap. 21.

Morum probitas eum nobis vendicabat, unde retulit fidem in præmium præcedentium virtutum.

res devans être toûjours interpretés au ſens, que l'Egliſe leur donne, & ſelon la doctrine des Conciles. Car de vouloir, comme quelques-uns ont fait, que les Païens ne reçûſſent que des recompenſes temporelles de toutes leurs bonnes œuvres, & que leur vertu fût aſſez reconnuë par l'eſtime qu'on faiſoit d'eux, & par la gloire qui accompagnoit leur vie; c'eſt à mon avis les traiter avec trop de rigueur, de leur donner un partage où les plus méchans ont aſſez ſouvent l'avantage ſur eux. N'a-t-on pas vû de tout tems le vice triompher dans une opulence pleine d'éclat, & la vertu languir de néceſſité parmi le mépris? La bonne fortune ne s'eſt-elle pas toûjours déclaré auſſi ennemie des hommes vertueux, qu'elle a ſouvent favoriſé les plus abandonnés au mal? Il ne ſemble pas d'ailleurs raiſonnable de reſtraindre toute la félicité de ceux-là, quand ils en jouïroient en ce monde, au moment qu'ils ont à y être, ni de les priver en ce faiſant de leur fin principale, qui eſt la béatitude éternelle.

Ainſi l'on conclut en faveur des Gentils, qui ont moralement bien vécu, qu'ils ont pû ſe ſauver avec l'aſſiſtance Divine, dans la Loi de Nature depuis le tems même d'Abraham, auſſi bien que les Hébreux dans celle que

Dieu

Dieu leur donna, encore que les premiers n'obſervaſſent ni la Circonciſion, ni le jour du Sabbath, ni aſſez d'autres ceremonies qui regardoient ſeulement la nation Judaïque (*q*).

(*q*) Je crois qu'il eſt arrivé dans cette controverſe la même choſe dont il y a long tems qu'on s'eſt plaint en d'autres diſputes, où l'on alloit à de grandes extremités faute de s'entendre. Ciceron & Seneque ont fait cette remarque au ſujet des conteſtations, qu'avoient de leur tems les Stoïciens contre d'autres Philoſophes, qui combattoient ſouvent enſemble pour des mots, quoiqu'ils euſſent tous le même ſentiment des choſes. Cela n'arrive que trop encore tous les jours parmi nous, où l'on voit plus de ces ὀνοματομάχους, comme les nomme Critolaüs Phaſelite dans Clement Alexandrin, *Lib. 2. Strom.* que d'hommes qui jugent ſolidement des matieres, ſans s'amuſer aux termes dont on les embrouïlle. Et certainement ſi nous n'entendons autre choſe par le mot de Vertu Morale qu'une habitude de l'ame, par laquelle nous ſommes portés à faire des actions raiſonnables, je ne vois pas bien, comme on la peut dénier ſi abſolument qu'on fait aux Païens. On la definit encore dans l'Ecole, une habitude élective, ou de la volonté, qui conſiſte dans une médiocrité raiſonnable. Et l'on en donne aſſez d'autres deſcriptions que je me ſouviens d'avoir conſiderées au commencement de ce Traité, faiſant voir comme elles ſe rapportent toutes à une même penſée. Cela préſuppoſé de la ſorte, comment peut-on ſoutenir que les Païens n'aient jamais eu de véritables Vertus Morales ; ſi l'on ne prouve au même tems qu'ils n'ont jamais fait d'actions raiſonnables, ou qui fuſſent conformes à la Raiſon ? Or de le prétendre ainſi c'eſt à peu près la même choſe, que ſi l'on vouloit maintenir qu'ils ont été tous fous & courans les ruës ; qui eſt une propoſition ſi extravagante, que je ne penſe pas que perſonne la voulût defendre. Ie ſai bien que les Stoïciens ne reconnoiſſoient autrefois pour vertueux que leur Sage, qui étoit un oiſeau bien rare ; ou ſelon Macrobe, *Lib. 2. in Somn. Scip.* que les Philoſophes ſeuls. Mais qui peut ignorer auſſi le jugement qu'on a toûjours fait de leurs paradoxes ? Et qui ne voit que l'abſurdité de l'opinion que nous combattons eſt beaucoup plus grande que la leur, puiſqu'elle veut faire paſſer tous les Païens qui ont été, pour des inſenſés, ou des gens ſans raiſon, s'ils n'ont eu jamais aucune Vertu morale, qui n'eſt qu'une habitude aux actions raiſonnables. Cette conſequence eſt ſi apparente, qu'une des plus éloquentes plumes de ce ſiécle, qui a voulu défendre la plus rigoureuſe interprétation des paſ-

Car pour ce qui eſt du pèché originel, l'Ecole nous apprend qu'il étoit effacé en la perſon-

ſages de St. Auguſtin ſur ce ſujet, n'a pû s'empêcher d'accorder *dans le Liv. de la corrup. de la Nature par le pèché*, aux Gentils les Vertus Morales, ſe contentant de les exclure des Chrétiennes, que perſonne à mon avis ne leur voudroit attribuer. Il eſt vrai qu'à cauſe que cet Auteur a cru *p. 259. 295. 297.* que St. Auguſtin ne reconnoiſſoit point de Vertu qui ne fût Chrétienne, il ajoûte, que dans la doctrine de ce Pere l'on eſt obligé de condanner celle des Païens comme fauſſe, & comme étant plûtôt un pèché déguiſé qu'une vraie Vertu. C'eſt une étrange contradiction de nommer Vertu Morale en un lieu, ce qu'on prétend ailleurs être un vice. Et nous aurons bien mal emploié le tems & l'argent dans les Colleges, ſi toutes les definitions qui s'y enſeignent du Vice & de la Vertu ſont trompeuſes de la façon. Nous avons dit que les Vertus des Gentils comparées aux Chrétiennes leur ſont tellement inferieures, qu'elles paroiſſent imparfaites, parce que ne pouvant rien produire pour le Ciel comme celles-ci qui ſont accompagnées d'une grace ſurnaturelle, les premieres ne ſont preſque pas conſidérables dans une ſi deſavantageuſe oppoſition. Ajoûtés à cela que les Chrétiennes étant plus divines qu'humaines, &, comme l'obſerve celui dont nous venons de parler, toutes dans l'excès auſſi bien que les Héroïques; ce n'eſt pas merveille que les autres qui conſiſtent dans une médiocrité morale, ne paroiſſent quaſi point auprès des premieres. Mais ces comparaiſons ne détruiſent pas la nature des choſes, & cela n'empêche nullement, que la Vertu Morale des Païens toute inhabile qu'elle eſt en ce qui touche le ſalut éternel, ne ſoit une véritable Vertu. Parler autrement, c'eſt apporter un jargon nouveau dans l'Ecole, qui me ſemble ſi peu intelligible, que j'oſe prendre à témoin la conſcience de ceux qui s'en ſervent s'ils s'entendent bien eux mêmes là deſſus.

Et puiſque nous avons été contraints de leur repliquer ce peu que nous venons de dire, qui n'empêche pas, que nous ne reſpections d'ailleurs le zèle & leur ſcience très conſidérables, ils me permettront, s'il leur plait, que je refute en fort peu de paroles une préſuppoſition qui ſert de baſe à toute leur doctrine touchant la Vertu des Païens. Ils poſent pour un article conſtant, qu'elle n'étoit fondée que ſur la vanité & ſur l'amour propre; d'où ils concluent qu'elle étoit vicieuſe, & par conſequent indigne de porter le nom de Vertu. Nous tombons d'accord, que ceux d'entre les Gentils, qui ne l'ont jamais ſuivie que par de ſi mauvais motifs, ne méritent pas le nom de vertueux; & nous croions même, que le nombre de ceux-ci étoit ſans comparaiſon le plus grand, puiſqu'il n'y

ne des enfans, par la Foi implicite de leurs parens & en celle des plus âgés, par la pre-

a que trop de personnes encore aujourd'hui parmi nous, qui ne se portent aux actions, qui paroissent recommandables, que par de semblables principes. Mais nous nions absolument, que tous les Ethniques eussent sans exception le même defaut; & la raison jointe à la Charité, nous obligé d'avoir meilleure opinion de quelques uns d'entre eux, tenant pour vraisemblable qu'il y en avoit qui n'embrassoient la Vertu & ne la cultivoient, que pour être agréables à Dieu, & parce qu'ils étoient persuadés qu'il se plaisoit à leur voir faire de bonnes & loüables actions. Ie ne voudrois pour le bien prouver que les belles Paraphrases qu'on a fait sur ces textes de Seneque, où il reconnoit que nous ne pouvons entrer en alliance avec Dieu que par le moien de la Vertu: Qu'elle est l'unique disposition qu'il demande pour nous approcher de lui, qui avoüe pour ses enfans ceux qui la reconnoissent pour Mere: Et que le Ciel est l'héritage de ceux qu'elle veut adopter. Est-il possible qu'après avoir fait tenir de tels discours à un Infidele, qui parle en effet en mille lieux de ses œuvres avec la même pieté, l'on se puisse imaginer que lui & ses semblables ne fissent jamais aucune action de celles qu'ils nommoient vertueuses, que par une pure vanité; & jamais pour plaire au Ciel, ou pour obeir à la volonté de celui qui ne voioit rien de plus à son grè ici bas qu'un homme vertueux? *Non video quid habeat in terris Iupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem*, dit Seneque au même livre de la Providence qu'on cite. Qu'on fasse réflexion sur tout ce qu'ont écrit là dessus les Pythagoriciens aussi bien que ceux de la Secte de Zenon, & on sera contraint de reconnoitre, que comme ils tenoient les hommes vicieux pour les ennemis capitaux de Dieu, ils croioient aussi que le même Dieu aimoit les gens de bien, & ceux qui suivoient la Vertu; d'où l'on ne sauroit s'empêcher de conclure, que ceux qui avoient de telles opinions, ne fussent pour faire quelquefois de bonnes actions plûtôt pour satisfaire aux Loix Divines, & par la considération d'enhaut, que portés de pure vanité, ou de cette sorte d'amour propre, qui est un crime. Car généralement parlant, il n'est pas toûjours condannable comme l'on veut établir; & quand Dieu nous a commandé d'aimer nôtre prochain à l'égal de nous-mêmes, il a bien montré que nous pouvions avoir de l'amour pour nôtre propre personne, sans offenser sa Majesté Divine. St. Thomas enseigne qu'il n'y a que celui qui est desordonné, & qui passe jusqu' au mépris de nôtre Créateur, qui nous fasse pècher. Plusieurs ont fait distinction pour cela entre l'amour propre, & l'amour de soi-même. Et Platon a dit au cinquiéme livre de

miere bonne action qu'ils adressoient à Dieu si heureusement, qu'il l'avoit agréable. Quant ses Loix, que la trop grande affection qu'on se porte, est la source de tous nos pèchés; qui est une sentence tout à fait Evangelique. Mais il n'y a point d'apparence de condanner indifféremment en qui que ce soit toute sorte d'amour propre. Il n'est pas vrai non plus, & je l'ai déja observé dans ce Livre, qu'à parler absolument ce soit un vice, comme on le veut faire passer d'aspirer à la gloire. Il y a une ambition honnête, & un juste desir d'honneur, que le Christianisme ne blâme pas, non plus que le Gentilisme. Autrement St. Thomas auroit eu tort de dire qu'on doit élever un jeune Prince dans le desir de la gloire, pour lui donner le goût des Vertus. Et la doctrine de Chassanée conforme à celle des Iurisconsultes, seroit fausse, que ce qui ne se peut faire sans la perte de l'honneur, ne se peut du tout point faire, à cause qu'en ce sens-là ce qui est honteux est reputé impossible. Que le plus austere de l'opinion contraire mette la main à la conscience, & me dise fidélement s'il est entierement exemt de ce desir d'être en estime, que je soutiens n'être pas illicite. Si est-ce que les Païens dont on ne peut souffrir la moindre ambition, ont été si moderés en cela, qu'ils mettoient souvent le plus haut point de la gloire à la mépriser, *gloriam qui spreverit, veram habebit*, dit celui-là dans Tite Live *Dec. 3. l. 2.* On n'a qu'à remarquer ce beau passage pris de la fin d'une des Lettres de Seneque. Qu'un homme veritablement vertueux doit faire litiere de sa reputation, & fouler aux pieds le point d'honneur, où il est question de conserver son innocence, *Iustus esse debet cum infamia, & tunc si sapit, mala opinio bene parta delectat.* Celui-là sacrifie à la vaine gloire, & non pas à la Vertu, qui ne fait des actions vertueuses que pour en tirer de la gloire, *qui virtutem suam publicari vult, non virtuti laborat, sed gloriæ.* Qu'on me dise après cela, surquoi l'on se fonde pour maintenir contre le sentiment de tous les Historiens, que l'action de continence dont usa Scipion à l'égard de cette belle Captive, ne procedoit que d'une grande ambition, & d'une pure vanité qui le possedoit? Pourquoi n'imagine t-on pas plûtôt, vû nos conjectures précedentes, que son intention étoit de faire une chose qu'il croioit être agréable à l'Auteur de la Nature, parce qu'elle étoit vertueuse? En effet, outre qu'il n'y a que Dieu, qui soit scrutateur des cœurs, & qui pénetre jusques dans le plus interieur de nôtre ame, la raison, ni les commandemens Divins ne souffrent pas que nous usions d'une pire interpretation sur ce que font les autres, que celle que nous serions bien-aise qu'on donnât à nos propres actions. C'est la même chose de toutes celles des Gentils,

aux pèchés mortels, la remiſſion leur en étoit faite par le moien de la Contrition, de la mê-

qu'on prend auſſi en mauvaiſe part contre la fidélité des Hiſtoires, & en donnant le démenti à tous les Auteurs, tant ſaints que profanes, qui les ont propoſées à imiter; les premiers aiant ſouvent fait honte aux Fideles, comme nous l'avons montré, de ce que les leurs n'arrivoient pas à un ſi haut degré de perfection. N'eſt ce pas dénigrer d'une plaiſante maniere l'amité de Pithias & de Damon, de dire qu'elle pouvoit proceder de vanité plûtôt que d'affection, & d'ambition que de fidélité? Choiſiſſés la plus vertueuſe action des Chrétiens, & voiés ſi elle ne peut pas être diffamée par ceux qui voudront prendre la licence de la regarder d'un auſſi mauvais côté? Car d'écrire ſimplement que St. Auguſtin en a quelquefois uſé de la ſorte, nous avons répondu à cela ſuffiſamment, & fait voir comment ſon zèle devoit être interpreté. Il a néanmoins parlé ſouvent d'une toute autre façon ſur le même ſujet, & notamment dans ſa Cité de Dieu, qu'il nomme lui-même ſon grand œuvre dans ſes Retractations. Et en tout cas tant de Peres de l'Egliſe qui l'ont précedé ou ſuivi, & dont nous venons de rapporter les textes, ne nous permettent pas de nous attacher ſi étroitement à un avis ſingulier dont il s'eſt departi un ſi grand nombre de fois. Qu'on ſe ſouvienne de ce que nous liſons dans la Chronique de Proſper Aquitanus, que ſous l'Empire d'Arcadius & Honorius, un peu avant le commencement de celui de Pharamond dans nos Gaules, & par conſequent du ſiécle même de Saint Auguſtin, l'héréſie des Prédeſtinés ſe fit ſentir, qui vint de la mauvaiſe interprétation qu'on donnoit aux Ouvrages de ce grand perſonnage, *quæ ab Auguſtini libris male intellectis accepiſſe dicitur initium.* Ce ſont les propres termes de Proſper, que nous conſidérons tantôt pour avoir été auſſi attaché à la doctrine de St. Auguſtin, que contraire à celle des Pélagiens.

Mais c'eſt paſſer de beaucoup les bornes que je me ſuis preſcrites. Ce peu ſuffit pour répondre à ceux qui ne veulent pas que jamais aucun Païen ait fait une ſeule action vertueuſe par un bon mouvement, rapportant les meilleurs œuvres de tous les Ethniques à l'amour propre & à la vanité. Certes il y a trop d'aigreur, pour ne pas dire d'injuſtice, dans un telle propoſition. Les plus gens de bien d'entre eux ſe portoient ſans doute aux bonnes actions, comme je l'ai remarqué, pour ſatisfaire à leur conſcience, qui les obligeoit à ſuivre la Loi Naturelle écrite dans leurs cœurs, & qui n'eſt pas moins une Loi Divine que celles qui ſont venuës depuis. *Dabo legem meam in viſceribus eorum, & in corde eorum ſcribam eam*, dit le Tout-puiſſant dans Ieremie. Tous les

me façon que nous croions que les Chrétiens l'obtiennent aujourd'hui. Jusques-là que hommes reçoivent en naissant un raion de la supréme Raison, ou du Verbe Eternel qui les convie à l'observation de cette Loi. Ie sai bien que sans la Grace ils n'avançoient rien en ce qui concerne le salut éternel. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a voulu dire, que cette Grace n'ait point été donnée aux hommes avant la venuë du Fils de Dieu. St. Epiphane a refuté les Manichéens, qui ne vouloient pas que personne eût été sauve avant la 15. année de l'Empire de Tibere. Et nous apprenons du Pape Leon, que la Grace a été dès le commencement du monde en vertu du Verbe Divin. Tout le bien que l'homme a fait depuis ce tems-là, a été par une Grace qu'il a reçûë de Dieu, comme Auteur de la Nature, si le bien n'étoit que naturel; ou du même Dieu comme Auteur d'une plus haute Grace, si le bien étoit surnaturel. Tant y a que je n'ai jamais pensé à sauver determinément pas un Gentil, pour vertueux qu'il ait été, quoique j'aie dit qu'à l'égard de Socrate ou de ses semblables dont St. Iustin & assez d'autres Peres ont eu très bonne opinion, il y avoit peut être de la temérité à soutenir leur dannation, & à dénier que Dieu par une Grace extraordinaire ne pût leur avoir fait misericorde. Or sans parler d'aucune des questions de la Grace, où je n'entre point, je repete seulement, qu'encore que les Vertus Morales des Paiens fussent steriles pour le Ciel, ce n'est pas à dire pourtant qu'elles ne fussent pas Vertus, & beaucoup moins qu'elles fussent des vices dans leur principe qui n'ait été que vanité. Ils les ont considérées & suivies pour l'amour du Ciel, dont ils ont crû qu'elles tiroient leur origine. Pindare *Ode 6. Isthm.* les nomme sur cela, θεοδμάτους ἀρετάς, *à Deo insitas virtutes vel collatas.* Et dans *l'Ode. 1. Pyth.* il reconnoit que toutes les vertus, soit du corps, soit de l'esprit, viennent de Dieu. Mais quand les meilleures actions des Gentils n'auroient pas eu cette intention formelle & expresse de plaire à Dieu, il ne s'ensuit pas néanmoins qu'elles fussent vicieuses; puisque la Morale même Chrétienne nous apprend, qu'il suffit pour en faire de vertueuses, qu'elles se rapportent sinon actuellement, pour le moins virtuellement à Dieu; ce qui arrive quand nous faisons avec affection une œuvre à cause qu'elle est bonne, parce que c'est aimer par là tacitement cette éternelle Bonté, dont elle participe, & cette infinie Sagesse qui est la premiere & souveraine Loi de tout ce qui est Bien. Saint Thomas *2. 2. qu. 23. art. 7. in concl.* nous apprend d'ailleurs, qu'une Vertu, pour être imparfaite, ne laisse pas d'être quelquefois une véritable Vertu, *erit quidem vera Virtus, sed imperfecta, nisi referatur ad finale & perfectum bonum:* ce qui peut ser-

Tostat soutient que les Païens mêmes qui avoient adoré les Idoles toute leur vie, & *Parad. 5. cap. 107.*

vir de fondement & de resolution à toute cette question,

Si les Païens n'avoient point eu de vertus, ni fait jamais aucunes bonnes œuvres, parce qu'elles étoient inutiles à leur salut, ne s'ensuivroit-il pas qu'aucun Héretique n'auroit la moindre vertu, vû que par cette doctrine ses meilleures actions seroient des crimes, puisqu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise? Il ne faudroit donc jamais demander justice à un Iuge autre que Catholique, ni a un Prince Infidele, parce que c'est les exhorter à faire du mal, vû qu'ils sont incapables de tout bien, & qu'il n'y a point selon le sentiment contraire d'actions indifférentes. Et il resulte encore, il me semble, cette consequence du précepte général que Dieu a donné à tout le genre humain, de travailler, qu'il a commandé le pêché en commandant l'action, eû égard à ceux qui n'en peuvent faire aucune qui ne soit vicieuse. Pour le moins ne sauroit-on nier qu'il ne les eût obligés à l'impossible; ce qui est directement contre la determination du Concile de Trente, *Deus impossibilia non jubet.* Outre que par la doctrine même de Saint Augustin, *lib. 5. de lib. arbitr. c. 18.* il n'y a point de pêché en ce qui ne peut être évité, *quis peccat in eo, quod cavere nullo modo potest?* En vérité, il y a dequoi s'étonner, que des gens qui avancent de si étranges maximes, osent se moquer des Paradoxes du Portique, étant certain qu'ils en debitent qui ont besoin d'autant de faveur pour être soufferts, que tous ceux des Stoïciens *vid. Ians. de la reform. de l'homme int.* Ne voions-nous pas dans des livres imprimés depuis peu, qu'il n'est pas permis de prendre plaisir à l'harmonie des sons & des voix? Que ces personnes font un crime de la curiosité de connoitre les choses, ce qu'ils appellent concupiscence des yeux, & vain desir de savoir, pallié du nom de science: Qu'ils nomment maladies de l'ame la recherche des secrets de la Nature: Qu'ils ne pensent pas qu'on puisse regarder sans pêcher, une araignée, qui prend des mouches dans ses toiles: Et qu'ils condannent cette autre curiosité d'apprendre non seulement ce qui se fait en Asie, mais même ce qui se passe au dedans de nôtre païs, sur la terre ou sur la mer, ce sont leurs termes. Ie n'ignore pas que toutes ces pensées se peuvent expliquer pieusement, & qu'elles ont été écrites dans des sentimens de grande devotion: Mais je les rapporte pour faire voir, que, comme elles ne doivent pas être prises à la lettre, ni à la rigueur; ce qu'ils disent de la Vertu des Païens a besoin de même d'une favorable interprétation. Elle n'est point Vertu, & paroit un vice comparée à celle des Chrétiens, qui est accompagnée, d'une grace spéciale, nous en demeurons d'ac-

commis de très énormes crimes, en recevoient pardon dès l'heure, qu'ils étoient toucord. Mais qu'on ne lui puisse donner absolument le nom de Vertu Morale, prise pour une constante disposition à bien faire & à suivre la raison, selon la definition dont l'on a convenu de tout tems dans l'Ecole, c'est ce qui est entierement paradoxique, & à quoi il n'est pas possible de donner les mains, vû le sentiment contraire de tous les Docteurs de l'Eglise, qui n'ont pas moins respecté St. Augustin, que ceux qui le veulent prendre à garent d'une telle doctrine. De même que ce seroit une moquerie de soutenir que les Gentils n'avoient nulle sorte de savoir, qui est une vertu intellectuelle, sur ce prétexte qu'ils ne possedoient pas la science qui est dans les Livres saints. Il n'est pas plus selon la raison de prétendre qu'ils n'aient eû aucune Vertu Morale, pour n'avoir pas été gratifiés de celle qui vient du Ciel par une grace surnaturelle. Dirons-nous sans être ridicules, qu'Aristote, Euclide, & ces autres grands Maitres des sciences, n'étoient que des ignorans? C'est la même chose de soutenir que Socrate, Aristide, & leur semblables, si nous leur en pouvons donner, n'eûrent jamais de Vertu, & ne commirent en toute leur vie que des crimes. Voiés en quels termes la Philosophie parle de Socrate, d'Anaxagore, & de Seneque, en consolant Boëce, *Lib. 1. de consol. Philos. pros. 3.* & vous jugerés facilement, que les Chrétiens de son tems étoient bien éloignés de ces opinions si extrêmes & si inhumaines. L'idolâtrie même de quelques Ethniques ne corrompoit pas de telle sorte tout le bien de leur nature, qu'ils ne pussent faire aucune bonne action. Tant s'en faut, comme on assure qu'il ne croit nulle part de plus beau gazons, ni d'herbe qui soit plus verte, qu'au sommet d'Etna, & de ces autres Montagnes qui vomissent des feux presque continuels: on rémarque de même que les plus beaux exemples de Morale se trouvent dans les siécles les plus corrompus; la Vertu s'y fortifie contre le vice: & l'opposition des contraires fait qu'ils éclatent au double de part & d'autre. Il faut changer tous les principes de la doctrine des mœurs, ou reconnoitre que les vertus & les vices, sont si peu incompatibles, qu'ils logent presque toûjours en même lieu. Car quoique Virgile pour nommer Busiris le plus méchant des hommes, l'appelle *Illaudatum*, comme celui qui n'aiant nulle bonne qualité, ne méritoit par consequent nulle loüange, ce qui le rendoit le plus détestable qu'on se puisse imaginer *vid. Macrob. 6. Satur. c. 7.* Si est-ce qu'il faut prendre cela Poëtiquement, Busiris n'aiant pas laissé d'avoir quelques parties recommandables, & quelques vertus ensevelies dans la multitude & l'extremité de ses vices. En effet, nous aprenons de

chés d'une parfaite repentance, se fondant sur le passage d'Ezechiel, qui porte, qu'aussitôt *Cap. 18.*

Quintilien *Lib. 2. Instit. c. 17.* que ces derniers n'empèchèrent pas qu'un Policrate ne devint son Encomiaste, & n'écrivit son Eloge aussi bien que celui de Clytemnestere, pour tenir compagnie à l'accusation de Socrate. Iosephe *Lib. 20. Antiq. Iud. c. 7.* n'a fait nulle difficulté de nommer cette indigne compagne de Neron, cette célébre Poppée, une femme pieuse, parce qu'elle avoit favorisé la demande des Iuifs. C'est au même sens que Lactance *Lib. 5. de Iustitia c. 15.* attribuë aux anciens Romains la Foi, la Temperance, la Probité, l'Innocence, & l'Integrité, quoiqu'ils ne possedassent pas cette exacte Iustice, qui dans la connoissance du vrai Dieu, fait que nous lui rendons le culte que tous les hommes lui doivent. Et nous avons rapporté le passage de Saint Grégoire de Nazianze, *Orat. 19.* où il dit, que les vertus de son pere Infidele avoient été recompensées du don de la Foi, & que ses mœurs l'avoient rendu Chrétien devant qu'il en fit profession. Car il faut rémarquer qu'il étoit alors de la Réligion des Hypsistariens, composée du Gentilisme & du Iudaïsme. L'on s'y moquoit des Idoles, mais le Feu y étoit honoré & les Lampes respectées, quoiqu'on n'y adorât qu'un seul Dieu: La Circoncision n'y étoit pas reçûë: Le Sabbat néanmoins s'y fêtoit, & l'on y observoit l'abstinence de certaines viandes comme parmi les Hébreux. Ces impuretés n'ont pas empèché Saint Grégoire de parler aux termes que nous avons dit, de celui qui étoit encore Iuif & Gentil. Et certes, je ne saurois assez m'étonner de ceux, qui sous le prétexte d'embrasser fort étroitement la doctrine de Saint Augustin, s'éloignent si formellement de celle de tous les Peres Grecs & Latins, dont l'Eglise a les Ouvrages en si grande recommandation.

Cet endroit me fait souvenir de repartir un mot à l'objection de quelques-uns, qui se sont imaginé, à ce que j'apprens, qu'après avoir convaincu Aristote d'Idolâtrie par son Testament, je ne laissois pas de le sauver. Ie répons qu'il n'est pas vrai que je l'aie fait. Mais que la fausseté des Testamens n'étant pas fort extraordinaire dans la vie civile, & considérant que ceux qui ont mis ce Philosophe entre les Bienheureux, avoient pû voir aussi bien que moi ce qu'on écrit de sa derniere volonté, je n'ai pas voulu le condanner déterminément aux peines éternelles. Aussi que Cœlius Rhodiginus lui donne une répentance à l'article de la mort, que Collius soutient avoir pû mettre Anaxagore dans le Paradis. Certes, les voies de Dieu aussi bien que ses jugemens sont impénetrables. Et l'Eglise n'aiant rien prononcé là-dessus, c'eût été une témerité à moi d'y rien définir; encore que j'aie assez témoigné que si l'Idolâtrie d'Aristote qui paroit dans son Testament,

que l'impie a quité ſon impieté, pour ſuivre l'équité & le chemin de la Juſtice, ſon ame eſt vivifiée. Et toutefois on ne peut pas dire, qu'ils ſe ſauvaſſent ſans la Foi du Médiateur, parce que leur repentance étoit accompagnée d'une confiance en la miſericorde de Dieu, qui leur faiſoit croire qu'il étoit le liberateur des hommes par les moiens dont il lui plaiſoit d'uſer, & ſelon que ſa Providence en avoit ordonné; en quoi dit Saint Thomas, conſiſtoit leur Foi implicite en Jeſus Chriſt (*r*). De cette façon ils venoient à être bienheureux par la vertu du Sauveur à venir,

2. 2. *qu.* 2. *art.* 7.

eſt véritable, je ne doutois point de ſa dannation. *Melius eſt dubitare de occultis, quam litigare de incertis.* C'eſt une regle de Saint Auguſtin, *Lib. 8. de Gen. ad lit. cap. 5.* dont je m'étonne que ceux qui ſe diſent tant ſes Sectateurs ne font mieux leur profit.

(*r*) Je n'ai pas écrit touchant la Foi implicite des Païens, qu'elle n'étoit rien autre choſe que la connoiſſance naturelle de Dieu. Ie n'ai jamais parlé de la Foi, ni de la Grace, que comme de dons du Ciel, & de préſens gratuits, que Dieu fait aux hommes. Ie dis après St. Thomas, que cette Foi implicite des Païens conſiſtoit en la confiance qu'ils prenoient ſur la miſericorde de Dieu, laquelle leur faiſoit croire qu'il étoit le Liberateur des hommes par les moiens dont il lui plaiſoit d'uſer, & ſelon que ſa Providence en avoit ordonné. C'eſt être bien injuſte de m'imputer après cela, que je fais dépendre la Foi implicite d'une nuë connoiſſance de quelque Divinité. Ie maintiens ſeulement, qu'il eſt fort vraiſemblable, que ceux d'entre les Gentils non idolâtres, qui poſſedoient un ſi parfait uſage de raiſon & de lumiere naturelle, que St. Juſtin les a pour cela nommés Chrétiens, ont été quelquefois favoriſés de la Grace extraordinaire, & ont eu cette Foi implicite que le Docteur Angelique & toute l'Ecole leur attribuë. Mais il eſt aiſé de reconnoitre que ce qui choque le plus ici ceux de qui nous nous plaignons, c'eſt la différence qu'on met ordinairement, & dont nous n'avons pas fait dif-

comme nous esperons de l'être par la même vertu du Sauveur déja venu. Que si l'on op- *Cap. 1.*

ficulté de nous servir, entre la Foi obscure ou envelopée, & celle qui est nette ou expliquée, ce que signifient les mêmes mots d'implicite & d'explicite. Certainement, il y a lieu d'admirer leur hardiesse, pour ne pas emploier un plus rude mot, à se moquer d'une distinction si nécessaire, comme si c'étoit une impieté que d'en user, sous ce prétexte qu'on ne la voit point dans St. Augustin. Car parce qu'on fait entendre par là fort clairement, & au sens qui ne leur plait pas, ce qui peut être douteux dans beaucoup de lieux de la Sainte Ecriture, & de St. Augustin même, sur la matiere que nous venons de traiter; ils ne font pas de moindres invectives contre cette solution, qu'ils pourroient faire si nous la tenions de quelque dangereux Hérésiarque, *vid. Ians. de statu nat. lapss. c. 4. 16. & fere ubique.* A la vérité, ils suppriment autant qu'ils peuvent le nom de St. Thomas, qui nous l'a transmise après l'avoir reçuë de ses maitres: jugeant bien que de mal parler d'un si grand personnage, c'est autant envers plusieurs personnes que de se condanner soi-même. Mais n'est-ce pas à peu près la même chose, d'accuser, comme ils font, sa doctrine d'hérésie, & de nommer tantôt Suarez, & tantôt un autre, Pélagiens ou du moins Semi-Pelagiens, parce qu'ils la suivent. Quiconque prendra garde de quelle façon tous les Hérétiques se moquent de la même distinction dans leurs Livres, s'étonnera que des Catholiques osent entrer dans une si grande liaison de sentimens avec eux.

Je ne parle pas ainsi pour blesser en rien le zèle de ceux, qui condannent l'opinion que j'ai soutenuë dans ce Livre. Rien ne m'empêchera de respecter le savoir & la pieté de beaucoup d'entre eux de qui je tiendrois à honneur d'être instruit aux choses où je me puis être mépris, n'étant pas sujet à m'opiniâtrer, par la grace de Dieu, comme je le suis à faillir. Et je proteste avec vérité que le ressentiment contre des particuliers, qui se sont efforcés de décrier mon travail, n'est pas ce qui m'a fait ajoûter ces remarques à la premiere impression. Il y a long tems que je sai qu'on ne doit jamais entreprendre d'écrire si l'on n'est resolu de mépriser cette sorte de Critiques, & toutes leurs persecutions. Les œuvres mêmes du Tout puissant ont trouvé des Controleurs. Et je suis assez averti qu'il ne sort point de Livre en public sans ces petites traverses, comme s'il étoit des productions spirituelles de même que des véritables accouchemens, qui ne se passent jamais, quelque favorables qu'ils soient, qu'on n'y souffre des trenchées C'est pourquoi l'on ne sauroit peut-être se proposer rien de plus vain, ni de moins reüssible, que de recevoir l'approbation d'un chacun. Aussi

poſe à cela que Saint Paul a prononcé de grandes maledictions contre les Gentils, dans ſon Epitre aux Romains; on répond qu'il n'a pas entendu parler des bons, ni des vertueux dont il eſt ici queſtion, mais ſeulement des méchans, & de ceux que Dieu avoit laiſſé tom-

n'ai-je jamais aſpiré à choſe ſemblable, ſelon que je me ſouviens de l'avoir déja déclare dans d'autres Ouvrages que celui-ci. Et bien loin d'avoir de ſi creuſes penſées, j'ai fait de tout tems mon profit de ce que diſoit un Philoſophe nommé Bion, il me ſemble, qu'à moins que d'être converti en quelque friand gâteau, ou en vin de Thaſo, le plus eſtimé de ſon ſiécle, il étoit impoſſible de plaire à tout le monde. Mais encore faloit-il faire voir la calomnie de ceux qui m'imputoient d'avoir cité à faux les Auteurs, que j'avois pris à garent. En effet, je n'ai rien avancé au ſujet de la Vertu des Païens, que ce que les Peres de l'Egliſe, & les plus grands Scholaſtiques nous ont enſeigné. Le Bibliothéquaire Eugubinus, Evêque de Kiſame, a compoſé dix livres *de perenni Philoſophia*, qu'il dédie au Pape Paul III. & où il prouve, mais principalement dans le dernier, que tous ces renommés Philoſophes des Gentils; nomméṁent Platon & Ariſtote, ont eu une Philoſophie très conforme à nôtre Théologie Chrétienne. Il ne ſe trouvera point que j'aie parlé d'eux ſi avantageuſement dans tout mon Livre, ni que j'aie fait plus d'état des Vies de ces Philoſophes anciens, compoſées par Diogene Laërce, que de celles de nos Saints; quoique Melchior Canus *Lib. 8. de locis c. 6.* ſe ſoit diſpenſé d'écrire, que les premieres avoient été dreſſées beaucoup plus ſéverement, & plus judicieuſement que toutes nos Legendes; leur préferant encore ce que Plutarque nous a laiſſé des Hommes Illuſtres, & Suetone des douze premiers Ceſars. C'eſt ce que je ſoûmets au jugement d'un équitable Lecteur, aiant appris de Clement Alexandrin *Lib. 1. Strom.* à ne me ſoucier guères d'être repris, pourvû que je ne le puiſſe pas être avec raiſon. Ses paroles ſont très conſidérables pour tous ceux qui ſe mêlent de mettre la main à la plume οὐκ οἶμαι γάρ τινα οὕτως εὐτυχὴ γραφὴν ἡγεῖσθαι, ᾗ μηδεὶς ἀντερεῖ· ἀλλ᾽ ἐκείνην εὔλογον νομιστέον, ᾗ μηδεὶς εὐλόγως ἀντερεῖ, &c. *Nullam enim exiſtimo ſcripturam aliquam ita fortunatam procedere, cui nullus omnino contradicat: ſed illam exiſtimandum eſt eſſe rationi conſentaneam, cui nemo jure contradicit.*

ber dans un esprit de reprobation, ou qu'il avoit abandonnés à un sens reprouvé, afin d'user de ses propres termes. Enfin pour terminer ce qui se dit avantageusement du salut des Païens avant l'incarnation, nous remarquerons que plusieurs ont interpreté d'eux ce passage de l'Apocalypse, où Saint Jean parlant des Bienheureux, après avoir nommé ceux d'entre les Hébreux, qui étoient de ce nombre, dit qu'il en vit arriver une grande foule, que personne ne pouvoit compter, composée de toute sorte de nations, de peuples, de tribus, & de langues différentes, qui adoroient l'Agneau immaculé; par où l'on veut, qu'il ait entendu parler de tous ces gens de bien, répandus par le monde de tous côtés (le païs du peuple de Dieu n'en faisant qu'une bien petite partie) qui n'ont suivi, pendant le tems de la Loi Judaïque, que le seul droit de la Nature. Passons maintenant à la considération des mêmes Païens, qui ont vêcu depuis la Nativité de nôtre Seigneur, où commence le tems de la Grace.

Cap. 7.

Le grand Maitre de l'Ecole Chrétienne a prononcé decisivement, que si l'on pouvoit se sauver avec la Foi obscure & envéloppée avant la venuë du Messie, il n'en étoit pas ainsi depuis qu'il a paru dans le monde, & que

De l'Etat de la Grace. 2. 2. *qu.* 2. *art.* 7.

ſon Teſtament y a été publié par tout, parce qu'à compter de ce tems-là, nous ſommes tous obligés, grands & petits, comme il parle, d'avoir la Foi explicite de Jeſus Chriſt & des principaux myſteres de nôtre Redemtion.
Parad. 5. cap. 116. Toſtat rend raiſon de ce ſentiment, & le fonde ſur ce que la Loi de Moïſe n'engageoit à ſon obſervation que les Juifs ſeulement, & non pas les Gentils, comme nous venons de dire; là où l'Evangile du Fils de Dieu étend ſa juriſdiction ſpirituelle ſur tous les hommes de la terre, depuis qu'elle l'a reçû en toutes ſes parties, & juſqu' aux extremités les plus éloignées, comme les Actes des Apôtres nous
Verſ. 8. l'apprennent dès le premier chapitre. Cette opinion néanmoins a beſoin d'être expliquée, & ſi nous pouvons ajoûter qu'elle reçoit quelques exceptions. Car comme Dieu eſt un Agent très libre, du conſentement de tous les Philoſophes & de la meilleure Théologie, il ne ſe lie jamais tellement les mains, qu'il n'agiſſe quelquefois extraordinairement, & qu'au ſujet dont il eſt queſtion, il ne puiſſe ſauver quand il lui plait ceux, qu'il favoriſe
1. ſent. diſt. 43. & alibi. de ſes Graces ſurnaturelles. Auſſi Saint Thomas même a reçû pour véritable l'Hiſtoire de la delivrance de Trajan, par les prieres de Saint Grégoire ſurnommé le Grand. Et quoi-

que les ſavans Cardinaux Bellarmin & Baronius, avec aſſez d'autres bons Auteurs, n'aient pris cette rélation que pour une Fable, ſi eſt-ce qu'on ne ſauroit nier que Saint Jean Damaſcene ne l'ait approuvée. Les révelations de Sainte Brigitte, que les Papes Boniface Neuf, & Martin Cinq, ont recommandées comme pleines de l'Eſprit de Dieu, la confirment. Et l'on ſait que toute *l'Egliſe Greque* (*s*) a long tems fait des prieres publiques pour l'Ame de cèt Empereur Païen. Or quand nous ne voudrions pas nous prévaloir de cette Hiſtoire, comme d'une preuve authentique, du moins nous peut-elle ſervir à faire voir, qu'on n'a jamais tenu pour article abſolument vrai ni néceſſaire, que depuis la publication de l'Evangile, aucun Gentil ne pût en nulle façon obtenir la remiſſion de ſes pèchés. On peut rapporter à même fin ce qui s'eſt écrit du ſalut de Falconille Idolâtre, qu'on veut avoir été rachetée des peines éternelles par l'interceſſion de Sainte Thecle premiere Martyre du Chriſtianiſme. Saint Jean Da-

Serm. pro fid. def.

L. 4. c. 13.

In Euchologio, cap. 96. de mortuis.

(*s*) La priere qu'on lit dans l'Euchologie eſt conçûë en ces termes: *Ut voluntate tua Theclam primam Martyrem exaudiſti pro matre ſua Idolorum cultrice orantem, nec ipſius preces contemſiſti, verum ut ſumme bonus ac reconciliatu facilis, veniam ipſi conceſſiſti: ac rurſum quemadmodum Trajanum per intentam ſervi tui Gregorii Dialogi interceſſionem flagro ſolviſti, exaudi etiam nos te orantes, non pro Idolorum cultrice, ſed pro fideli ſervo tuo, qui te propter imbecilitatem ad iracundiam provocavit.*

mascene n'a pas fait difficulté de le coucher ainsi dans l'un de ses Sermons, & cette seconde autorité jointe aux précedentes montre assez quelle a été l'opinion de beaucoup des Anciens touchant nôtre question. Mais quand ces exemples ne pourroient pas être tirés en consequence, & qu'on devroit tenir pour certaine la dannation de tous les Païens Idolâtres & ennemis de nôtre Loi, comme je pense que c'est le plus sûr, il reste néanmoins deux très importantes difficultés à resoudre. L'une s'il est bien vrai que Jesus Christ ait été annoncé par toute la terre de telle sorte, qu'on n'en puisse remarquer aucune partie, où pour le moins les principaux mysteres de nôtre Réligion n'aient été connus. L'autre, au cas que cela ne soit pas, & qu'il se trouve des lieux qui n'aient jamais ouï parler de l'Evangile, si les Gentils de ces endroits-là sont aujourd'hui de pire condition, que ceux dont nous avons déja parlé, qui vivoient avant la venuë de nôtre Seigneur.

Cui titulus, quod qui in fide, &c.

Quant à la premiere difficulté, c'est une chose certaine que plusieurs Peres, comme Saint Hilaire, Saint Anselme, Saint Jean Chrysostome, & Saint Ambroise, ont crû, que la prédication universelle de nôtre Foi avoit été faite dès le tems des Apôtres. On a interpreté

té ſelon ce ſentiment non ſeulement le paſſage du premier chapitre des Actes, que nous avons cité ci-deſſus, mais encore celui de l'Epitre aux Romains, où St. Paul rapporte à la parole de Dieu, ce que David a dit metaphoriquement de celle des Cieux, qui a été entenduë de toute la terre. C'eſt la même choſe de cet autre endroit de l'Epitre aux Coloſſiens, qui porte que l'Evangile qu'ils avoient reçû, s'étoit déja fait connoitre par tout l'Univers. Il y a pourtant une opinion contraire, que ſuivent Saint Jerôme, Saint Grégoire, le Vénerable Beda, & Saint Auguſtin, par laquelle cette publication de la Loi de Grace n'a point d'autre tems limité, que celui de la fin du monde. Ils veulent que l'Apôtre & les Evangeliſtes aient parlé prophetiquement, conſidérans l'avenir comme s'il étoit préſent; ou avec figure, prenans la plus grande & la plus connuë partie de la terre, pour le tout. Car c'eſt une façon dont on eſt obligé d'expliquer aſſez ſouvent beaucoup de paſſages du vieil & du nouveau Teſtament. Ainſi liſons nous dans le premier livre des Machabées qu'Alexandre le Grand pouſſa ſes conquêtes auſſi loin que la terre ſe peut étendre; bien que perſonne n'ignore, qu'il ne les fit guères que dans l'Aſie, n'aiant que fort peut penetré dans

Cap. 10. v. 18.

C. 1. v. 6.

Cap. 1.

l'interieur de l'Afrique, ni même celui de nôtre Europe, où les Romains ne s'apperçûrent pas seulement de ses victoires. Saint Luc écrit de même, que l'Empereur Auguste fit un Edit portant commandement de procéder à la description de tout le monde, c'est à dire au dénombrement de tous les habitans de la terre. Et néanmoins chacun sait, que ses Ordonnances n'alloient pas plus loin que le ressort de son Empire, qui ne fut jamais de tout le monde, comme on seroit obligé de le croire, s'il faloit prendre les termes de cet Evangeliste dans leur propre signification. Il semble que Saint Thomas ait été d'un avis moien entre ces deux, que nous venons de rapporter, & qui tient de l'un & de l'autre.
1. 2. qu. 106. art. 4. ad 4. C'est dans sa Somme où il fait cette distinction, qu'à prendre la publication de l'Evangile pour un bruit épandu par tout de la venuë de Jesus Christ, on peut soûtenir qu'il a été prèché par toute la terre dès le tems des Apôtres. Mais que si l'on veut parler d'une prédication avec effet, & telle qu'il n'y ait eu Nation, où les fondemens de l'Eglise n'aient été reconnoissables, alors il tient avec St. Augustin, que l'Evangile n'a pas été annoncé en tous lieux, & que cette publication universelle précedera peut-être de bien peu de

tems la consommation du monde. Or ce qui obligeoit ce grand Evêque d'Hippone à nier que dès le siécle des Apôtres la voix de l'Evangile eût été entenduë par tous les coins du monde, c'est que de son vivant encore, comme il l'écrit à Hesychius, qui étoit d'un sentiment contraire au sien, il y avoit beaucoup de Nations dans l'Afrique qui n'en avoient pas ouï seulement proferer le nom, bien loin d'avoir été éclairées de sa lumiere. Les Auteurs de l'Histoire Ecclesiastique ont fait la même observation, & ont remarqué chacun de leur tems des Païs, qui ne faisoient que commencer d'en prendre quelque connoissance. Que pouvons-nous dire aujourd'hui après la découverte de l'une & de l'autre Inde, & la certitude que nous avons d'une terre Australe jusqu' ici inconnuë, & qui ne doit pas être moindre que toutes les trois parties de l'ancien Monde? En vérité c'est ce qui force les plus irresolus à suivre l'opinion de ceux, que nous avons cités avec Saint Augustin, qui eût été bien plus hardi à la maintenir, s'il n'eût été dans l'incredulité des Antipodes. Et c'est pourquoi nous voions tous les Scholastiques modernes, Maldonat, Bellarmin, Tolet, Suarez, Pererius, Lorinus, & Enriquez, qui n'ont point hésité sur cela, ni fait diffi-

Ep. 78. & 80.

Socrat. 1. Hist. c. 15. & 16. Theod. 1. Hist. c. 23. Rufinus 1. Hist. c. 19.

culté de reconnoitre qu'encore tous les jours les vérités de nôtre Réligion ſont portées en des contrées où vraiſemblablement l'on n'en avoit jamais ouï parler. Pour ce qui eſt du Levant, chacun ſait comme le Bienheureux François Xavier a été nommé l'Apôtre du Japon. Et le Pere Turſellin rapporte au quatriéme livre de la vie de ce Saint, que les peuples de cette grande Isle ſe plaignoient ſouvent à lui, de ce que Dieu les avoit traités avec tant de deſavantage, qu'ils ne recevoient ſon Evangile qu'après tous les autres. L'Occident, qui nous a donné le Nouveau Monde, nous fournit quand & quand des témoignages irreprochables de ce que nous diſons en faveur de cette derniere opinion. Car c'eſt tout ce qu'on peut faire de croire pieuſement, & parce que la Foi nous y oblige, que les hommes qu'on a trouvés dans cet autre Hemiſphere ſoient venus d'Adam, & n'aient eu qu'une même origine avec nous. Mais à l'égard de la Réligion Chrétienne, pas un de ceux, qui nous ont donné des Rélations de l'une & de l'autre Amerique Septentrionale & Meridionale, n'a remarqué, qu'il y eût le moindre ſujet de s'imaginer, qu'avant Chriſtophle Colomb aucun Chrétien y eût jamais mis le pied. C'eſt pourquoi Joſeph Acoſta

Cap. 8.

interprete les passages de la Sainte Ecriture touchant la prédication universelle des Apôtres, du monde qui étoit alors connu. Et il représente fort judicieusement en un autre endroit, que comme Dieu avoit disposé l'Europe, l'Asie, & l'Afrique à recevoir avec facilité son Nouveau Testament, par le moien du grand Empire Romain, qui donnoit une commodité aux Apôtres qu'ils n'eussent pas eûë autrement, de faire sans beaucoup de peine ce qui étoit de leur charge: le même Auteur de tout bien avoit permis de même que son Evangile fût porté aux Indes Occidentales, lorsque tant de vastes Provinces, qu'elles contiennent étoient presque toutes reünies sous la domination de deux très puissans Monarques, celui de Cusco ou du Perou vers la mer Pacifique, & celui de Mexico du côté de deçà. Ainsi après tant de graves Docteurs, & de si fortes raisons, que n'avoient pas les Anciens, nous pouvons bien, ce me semble, acquiescer à ce sentiment, que la Foi n'a pas été publiée par tout le monde dès les premiers tems du Christianisme, puisqu'il n'y a pas plus d'un siécle & demi que les voiages de long cours l'ont portée aux Indes; & vû que vraisemblablement tout ce qu'il y a de terres au dessous du détroit du Maire, &

Lib. 1. hist. c. 3 & l. 7. cap. ult.

même du Cap de Beach qui n'eſt guères éloigné de la ligne, en tirant vers le Pole Antarctique, ſont encore préſentement dans les mêmes ténébres du Paganiſme, où elles étoient avant la venuë de Jeſus Chriſt ici bas.

Cela préſuppoſé de la ſorte, la ſeconde difficulté ne ſemble pas fort malaiſée à reſoudre, parce que de mêmes cauſes doivent raiſonnablement produire de mêmes effets, & par conſequent, puiſqu'il ſe trouve des Païens aujourd'hui, qui ſont dans une ignorance des choſes néceſſaires au ſalut, auſſi excuſable que pouvoit être celle des anciens, il n'y auroit point d'apparence de condanner les uns après avoir prononcé, comme nous avons fait, en faveur des autres. Auſſi n'eſt-il pas de la bonté de Dieu d'obliger jamais les hommes à l'impoſſible, & ce ſeroit une impieté de croire qu'il le voulût faire. Comment peut-on donc s'imaginer, qu'un pauvre Americain, qui n'avoit jamais ouï parler de la vraie Réligion il y a deux cens ans, ne pût dès lors en nulle façon éviter les peines éternelles, encore qu'il reſſemblât aux bons Païens, dont nous avons parlé, qui ſe laiſſant guider par la lumiere naturelle de nôtre raiſon, adoroient un ſeul Dieu Créateur de toutes choſes, & vivoient ſans idolâtrie. Car ſi la Na-

ture ne manque jamais aux choſes néceſſaires, ſelon les principes de la Phyſique, croirons-nous dans la Théologie, que l'Auteur de la Nature puiſſe dénier abſolument à un Gentil le moien de ſe ſauver, qui fait pour cela tout ce qui eſt en lui, & qui l'aimant de tout ſon cœur, ſans le connoitre, ne fait rien à perſonne, que ce qu'il trouve bon qu'on lui faſſe? L'Ecole met cette queſtion encore en plus forts termes, ſuppoſant un jeune Païen qui eſt mort un peu après avoir acquis l'uſage de la raiſon, & avant que d'avoir offenſé Dieu mortellement. Ajoûtons, que dans ce peu de tems qu'il a vécu raiſonnablement, il a fait quelque action ſignalée de vertu, qui a été une offrande ſi agréable à Dieu, qu'il s'eſt racheté par ſon moien du pèché originel, ſelon la doctrine que nous avons tantôt expliquée. On demande ſi ce jeune enfant venant à mourir là deſſus, doit être heureux ou malheureux à perpétuité. Il y en a qui ne veulent pas, que le cas de cette hypothéſe puiſſe jamais arriver, la Providence Divine ne le permettant pas. D'autres ſoûtiennent que Dieu ſuſciteroit plûtôt un Ange pour faire connoitre Jeſus Chriſt à cet Innocent, ou même pour le bâtiſer, que de ſouffrir la perte de ſon ame, faute d'un Sacrement. Mais

je ne vois perſonne, qui ait aſſez d'inhumanité pour le jetter dans les flammes de l'Enfer, & la meilleure partie de nos Scholaſtiques lui ouvrent le Paradis. Ie veux faire une autre ſuppoſition de ce qui arrive vraiſemblablement tous les jours, en ces lieux de la terre Auſtrale, & autres qui n'ont point encore été découverts. Car quoique la plûpart de ceux où nous avons mis le pied depuis cent cinquante ans, aient été trouvés remplis d'abomination & d'idolâtrie; ſi eſt-ce qu'en quelques endroits les hommes y vivoient dans la nuë connoiſſance d'une Divinité, ſans ſervir apparemment aux Idoles; & il y a grande apparence que ce doit être la même choſe parmi les autres Nations où nous n'avons pas encore pénetré. Mais quand le Diable auroit établi ſon empire par tout où le vrai Dieu n'eſt pas adoré, cela ne nous empêcheroit pas de ſuppoſer, qu'il pût y avoir des hommes dans ce grand Continent, que nous marquent les Cartes vers le Sud, qui vivent reglément & vertueuſement dans la Loi de Nature. Imaginons-nous en un qui dans cette rectitude morale, ſe porte par la ſeule lumiere de ſa raiſon, comme l'ont fait autrefois ces Philoſophes de la Grece, & même de Scythie, à reconnoitre un ſeul Auteur de toutes choſes.

Je veux croire que les genoux en terre, & les bras croisés vers le Ciel, il use de cette priere dans une extrême repentance de ce qu'il peut avoir fait de mal. Mon Dieu, qui connoissés le plus secret de mon ame, j'implore vôtre misericorde, & je vous supplie de me conduire à la fin pour laquelle vous m'avés créé. Si j'avois assez de lumiere pour m'y porter de moi même, il n'y a rien que je ne voulusse faire pour y arriver, & pour me rendre agréable à vôtre divine Majesté, que je révere avec la plus profonde humilité que je puis. Excusés mon ignorance, & me faites connoitre vos saintes volontés, afin que je les suive de toute la force, que vous m'avés donnée, desirant plûtôt mourir, que de faire jamais aucune action qui vous puisse déplaire. S'il arrive qu'immediatement après cet acte de contrition, capable, selon Tostat, d'effacer toute sorte d'idolâtrie & de crimes, ce pauvre Gentil vienne à mourir, soit par quelque cause interne de maladie subite, ou par un accident inopiné du dehors, comme de la chûte d'un arbre, ou d'une maison voisine, le jugerons-nous danné? Et pourrons-nous bien penser, que Dieu n'ait pas eu agréable une si sainte repentance? Ce n'est pas l'opinion de beaucoup de Docteurs de la plus

haute eſtime, qui nient que Dieu, le plus libre de tous les Agens, ſe ſoit tellement attaché aux Sacremens, pour uſer de leurs propres termes, qu'il ne puiſſe, quand il lui plait, contre l'ordre ordinaire, & par une asſiſtance ſurnaturelle, ſauver des hommes tels que celui dont nous parlons, ſans les Sacremens. Et il eſt très probable que ſi Saint Thomas eût eu de ſon tems la connoiſſance, qui nous eſt venuë depuis d'un Monde nouveau, & de tant de païs Antipodes & autres, où jamais l'Evangile n'avoit pénetré, & où il eſt encore du tout inconnu, il n'eût pas fait difficulté d'accorder, que depuis même l'Incarnation de Ieſus Chriſt, la Foi obſcure & implicite pouvoit quelquefois, accompagnée d'une grace ſpeciale, ſauver ceux, à qui il étoit impoſſible d'avoir la Foi explicite ou dévelopée. Cela ſe recueille manifeſtement de ce qu'il croioit, comme nous avons vû, que l'Evangile eût été prèché par toute la terre dès le tems des Apôtres, ſi non pleinement, pour le moins en ce qui touche la perſonne du Médiateur; ce que toutes les Hiſtoires des Indes nous aſſurent aujourd'hui n'être pas vrai.

Observations sur les

Après avoir examiné ce qui ſe dit des Païens vertueux dans l'Ecole, ſelon qu'ils ſe

ſont trouvés dans l'un des trois Etats de la Nature humaine, il me reſte, avant que de terminer cette premiere Partie, de faire quelques obſervations générales, qui ſe doivent appliquer à tous ces trois tems, & qui donneront beaucoup d'éclairciſſement à nôtre ſujet.

TROIS ETATS EN GENERAL.

Premierement, il faut bien prendre garde que l'affection, que nous pouvons avoir pour quelques Gentils, à cauſe des vertus eminentes, qui nous les recommandent, ne nous faſſe tomber dans une erreur voiſine de celle des Gnoſtiques, que Saint Irenée taxe d'avoir mis en même rang la figure de nôtre Seigneur, & celles de Pythagore, de Platon, & d'Ariſtote. Saint Auguſtin dit, que cette Marcelline Carpocratienne encenſoit les images du Fils de Dieu, & de Saint Paul, d'une pareille devotion que celles d'Homere & de Pythagore. Et l'on a écrit de l'Empereur Alexandre Severe, qu'il avoit dans ſon Cabinet les ſtatuës d'Apollonius & d'Orphée, qu'il reveroit comme celles d'Abraham & de Ieſus Chriſt. Ceux, qui mettroient en parallele les plus illuſtres d'entre les Ethniques avec nos grands Saints Confeſſeurs, Martyrs, & autres, dont l'Egliſe célébre la mémoire, ne s'éloigneroient guères de cette impieté. Et je trouve qu'on n'a pas reproché à Zwin-

Adv. hær. lib. 1. c. 24.

Lib. de Hæreſ.

Ælius Lampridius in eius vita.

gle ſans beaucoup de raiſon, d'avoir confondu d'un ſtyle profane les vertus Chrétiennes avec les profanes, comme ſi l'on n'y devoit mettre aucune différence. C'eſt dans ſon expoſition de la Foi adreſſée à Roi François Premier, où il lui promet, qu'il pourra voir en Paradis Hercule, Theſée, Antigone, Numa, Ariſtide, les Catons, & beaucoup d'autres ſemblables, mêlés avec les Patriarches, la Vierge, Saint Jean, & les Apôtres, parlant ainſi ſans reſpect de ce qu'il y a de plus ſacré dans le Ciel.

Il faut auſſi remarquer, qu'autrefois Pelagius aiant ſoutenu, que ſans la Foi du Médiateur, & ſans l'aide de la grace ſurnaturelle, les Païens vertueux avoient été ſanctifiés par les ſeules forces de leur franc-arbitre, qui s'étoit porté au bien; il fût pour cela condanné d'héreſie par deux Conciles, l'un tenu dans la ville de Milevis en Afrique, l'autre dans celle d'Oranges de nôtre Gaule Narbonnoiſe. La doctrine de l'Egliſe, dont il n'eſt pas permis de ſe ſeparer, porte, que ces forces de nôtre libre arbitre ne ſont pas telles, que nous puiſſions toûjours être abſolument vertueux, & accomplir de nous même ſans jamais faillir tous les Commandemens de Dieu, étant beſoin pour cela que nous ſoions

Can. 4. & 5. Can. c. 7. Conc. Arauſ. II.

aidés de sa Grace, & que la foiblesse de nôtre nature soit appuiée de son secours; ce que le Concile de Trente a fort précisément determiné. C'est pourquoi l'erreur de Zwingle, outre sa profanation, n'a pas été d'avoir simplement ouvert le Paradis à ces Gentils, qu'il estimoit fort vertueux; mais elle a été d'avoir donné dans le Pelagianisme, & d'avoir voulu les sauver sans la grace surnaturelle, & en vertu de l'observation simple de la Loi de Nature; ce qui paroit contraire à la doctrine des Peres, & aux definitions de l'Eglise. *2. primis Can.*

Je serai bien aise encore qu'on considére, qu'à l'égard du thème que nous avons pris, il n'est pas entierement nécessaire de savoir, si les Païens se sont sauvés avec le secours ordinaire ou extraordinaire de la Grace. C'est une question à part sur laquelle on s'exerce tous les jours dans l'Ecole. Et il me suffit pour le présent d'être assuré, qu'il n'est pas impossible, que quelques-uns d'entre eux, qui ont moralement bien vécu, aient eu place après leur mort parmi les Bien-heureux. D'où il s'ensuit, qu'il y a de la témérité, aussi bien que de l'inhumanité, à les vouloir condanner tous aux peines éternelles de l'autre vie, sans misericorde & sans reserve, com-

me plusieurs font. Car il se rencontre des personnes si austeres, qu'elles interdisent l'entrée du Paradis non seulement à Samson, & à Salomon, figures de nôtre Redempteur, mais à nôtre premier Pere même, formé de la propre main de Dieu; l'Abbé Rupert, & Tatian que refute Saint Irenée, avec Marcion & Saturnin, n'aiant pas fait conscience de douter du salut d'Adam; ce que je ne crois pas qu'ils aient pû faire sans une espece d'impieté. Ce n'est pas merveille, si des hommes de cette humeur prennent la hardiesse de danner sans distinction toute la Gentilité. Il y en a d'autres si faciles au contraire, qu'ils ne ferment le Ciel à qui que ce soit. Origene a crû que le Diable même seroit à la fin participant de la Beatitude que son orgueil lui a fait perdre. Et il s'est trouvé des faiseurs d'Apologie pour Judas, qui l'ont voulu mettre au nombre des Saints, comme celui qui n'avoit livré nôtre Seigneur à la mort, que par un grand zèle, sachant que de là dépendoit le salut de tout le genre humain. La voie moienne entre ces deux extrémités est celle qu'on doit ici suivre, de même qu'on fait quasi par tout ailleurs. Et comme nous ne pouvons douter de la dannation de la plûpart des Païens, qui sont morts dans l'infide-

Lib. 3. de Trin. c. 31. l. 3. c. 35. & sequ. Eus. Hist. Eccl. l. 4. cap. 27.

Caiani hæretici.

lité & l'idolâtrie; auſſi ne devons-nous pas deſeſperer de la miſericorde de Dieu, à l'égard de ceux d'entre eux qui ont eu la raiſon pour guide de leurs actions, & par elle la Foi implicite de nôtre Sauveur, accompagnée peut être (*t*) d'une grace ſurnaturelle, au moien de laquelle ils ſe ſont rachetés du malheur des autres.

Mais bien qu'on ſe puiſſe promettre cela, généralement parlant de la bonté de leur Créateur, ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il y ait lieu de s'aſſurer de la felicité d'aucun d'eux en particulier, comme nous ne doutons point de celle de nos Saints que l'Egliſe a canoniſés. C'eſt une comparaiſon qui ne doit jamais être

(*t*) Si l'on veut conſidérer ce que j'ai préſuppoſé ici, on ne m'accuſera pas d'avoir ajoûté à mauvaiſe intention un *peut être* & l'on n'a aucune raiſon de mal interpreter ce mot. *En effet, je poſe dans tout mon Livre pour aſſuré, qu'aucun Païen, pour vertueux qu'il ait été, n'a pû ſe ſauver ſans la Grace ſurnaturelle. Et le* peut être, *dont on ſe plaint, ne regarde que ceux, qui ne l'ont pas euë, au defaut dequoi nous deſeſperons à bon droit de leur ſalut. Car nous ne tenons pas que les Chrétiens mêmes qui ont la Foi explicite, puiſſent arriver à la felicité éternelle ſans la Grace. Si j'avois dit que les Païens vertueux étoient peut être ſauvés ſans la Grace, je ſerois condannable. Mais c'eſt tout le contraire, & j'écris ſeulement, qu'ils ont reçû peut être une Grace ſurnaturelle, au moien de laquelle ils ſe ſont ſauvés, & par conſequent ſans laquelle il n'y a point eu de ſalut pour eux. Au cas néanmoins qu'on trouve que ce* peut être *ait quelque ambiguité qui porte un ſens contraire au mien, je conſens de bon cœur qu'il ſoit raïé.*

Pour les autres erreurs que je puis avoir commiſes, & qui ne ſont pas venuës à ma connoiſſance, je ſouffrirai toûjours d'autant plus patiemment d'en être repris, que je ne ſai rien qui ſoit plus humain que de faillir & de ſe méprendre.

faite. Et je crois que ce qu'il y a de plus certain, lorsqu'on descend jusqu' à examiner le ſalut ou la dannation des Individus, c'eſt de ſuspendre ſon jugement, & de reconnoitre qu'on n'y peut rien determiner avec certitude. Je ſuis néanmoins pour avancer ici ce paradoxe, Que de tous les anciens il n'y en a point dont on doive plûtôt préſumer le bon-heur de l'autre vie, que de ceux qui avoient de leur vivant la réputation d'Athées, & de gens ſans réligion; ſi nous en exceptons quelques monſtres d'hommes, tels qu'ont été un Diagore Melien, un Evemere Tegeate, & un Théodore Cyrenien, qui ne vouloient pas même reconnoitre une cauſe premiere: Encore ſemble-t-il que Clement Alexandrin ait eu meilleure opinion d'eux que de tout le reſte des Païens Idolâtres. Ma raiſon eſt, qu'on nommoit communément Athées de ce tems-là, tous ceux qui s'appercevans de l'impertinence des fauſſes Réligions qui avoient cours, refuſoient d'adorer la multiplicité des Dieux du Paganiſme, n'en pouvant admettre plus d'un. Et c'eſt pourquoi nous avons vû, que Juſtin Martyr a nommé Socrate & Heraclite Chrétiens, encore, dit-il, qu'ils paſſaſſent pour Athées dans le ſiécle, où ils vivoient. Quoiqu'il en ſoit, nous ſommes obligés d'avouer

Adm. ad Gentes. 15.

voüer avec grande ſoumiſſion d'eſprit, que les voïes dont Dieu ſe ſert pour ſauver les hommes, ne ſont pas ſouvent reconnoiſſables; que ſes conſeils, comme dit St. Paul, ſont des abymes impénetrables, & que ſes jugemens n'ont jamais été compris de perſonne (*u*). C'eſt par cette humble déferen- *Ep. ad Rom. c. 11.*

(*u*) Nous ne pouvons pas mieux finir cette premiere partie que d'inſerer ici l'Extrait du troiſiéme Tome de la Philoſophie Françoiſe compoſée par Monſieur de Cerizieres, Aumonier de Monſeigneur le Duc d'Orleans ſur la diſpute de la Vertu des Païens.

Mon deſſein n'eſt pas de me rendre arbitre de l'importante querelle, qui s'eſt aujourd'hui réveillée entre les Diſciples de Ianſenius & ceux qui les combattent: j'ai trop de connoiſſance de moi-même pour ne pas avoüer qu'il y a de plus habiles gens que moi dans l'un & l'autre parti. Ie les revere tous ſi parfaitement, que je ſuppoſe qu'ils ont les uns & les autres quelque raiſon. Et partant ſans me mêler de leur différend, pour conclure cette petite Morale, je veux bien dire mon ſentiment ſur l'eſtime de la vertu des Infideles; & ſans lui donner tout le prix que quelques-uns ne lui refuſent pas, lui accorder ce que perſonne ne lui doit diſputer. Ie ſai qu'il y a des perſonnes ſi zélées pour la Grace, ou ſi ennemies de la Nature, qu'elles ne veulent pas qu'un Païen ait jamais fait une bonne action; au contraire leur opinion eſt que le principe de leurs actions étant infecté du Pèché Originel, & privé des ſecours de la Grace, il faut conclure qu'elles ne pouvoient être que mauvaiſes. On fait St. Auguſtin Auteur de cette rigoureuſe doctrine; mais pour ne point faillir dans un ſujet de cette conſidération, je prétens faire l'Apologie de ce grand homme, puis de montrer le ſentiment des Peres, & en dernier lieu de marquer ce que chacun en peut croire ſans erreur.

Pour le premier, j'eſtime que cet incomparable Prélat n'a pû ſe contredire, & partant qu'il n'a pû condanner les vertus des Infideles, puisqu'il les a tant de fois loüées. N'a-t-il pas dit que la vertu de Caton a été plus parfaite & plus voiſine des vertus de l'Evangile, que celle de Céſar? Y a-t-il apparence qu'il comparât la conſtance, la juſtice & le courage de ce Romain aux vertus du Chriſtianiſme, s'il n'avoit eu que des vices? Mais pour ne pas s'arrêter à un ſeul paſſage, ne nomme-t-il pas en un endroit la continence de Pole-

ce, & par ce néceſſaire abaiſſement d'eſprit, que nous finirons la premiere Partie de nôtre

mon un don de Dieu? en un autre il loüe les aumônes que le Centurion Cornelius faiſoit avant que d'être bâtiſé; il parle avec eſtime de la bonté d'Asverus; il fait des éloges des rares exemples de Seneque; il appelle Ariſtote homme de bien, & croit que Platon eſt ſauvé. Et pour produire une preuve invincible de ſon ſentiment, n'avance-t-il pas dans le cinquiéme livre de ſa Cité, que les Romains reçûrent l'Empire de l'Univers, en vûë de leur vertu: d'où il faut conclure, que ce grand homme a jugé, que leurs actions Morales étoient bonnes, ou que Dieu recompenſoit le vice. Ie ſai bien que cet invincible Protecteur de la Grace a ſouvent parlé en ſa faveur, & que pour détourner les Pélagiens de leur erreur, il rend les actions du franc-Arbitre fort ſuſpectes. Ie n'ignore pas, qu'il prononce en beaucoup d'endroits de ſes Ecrits, que les vertus des Idolâtres n'étoient pas de véritables vertus. Mais qui ne voit qu'on dit qu'un Diamant de Veniſe n'eſt pas un véritable Diamant, ſans dire qu'il ne vaut rien; & que St. Auguſtin a pû aſſurer, que les vertus des Païens étoient fauſſes à l'égard de la gloire éternelle, qu'elles ne peuvent mériter; ou qu'elles n'étoient pas véritables, ſi on les comparoit aux vertus infuſes des Chrétiens? Vouloir que cet Atlas de la Foi ait été Semipélagien, quand il a favorablement parlé des bonnes actions des Infideles, c'eſt lui faire outrage pour lui rendre de l'honneur, & ignorer volontairement qu'il n'a écrit la plûpart des choſes que j'ai rapportées, que dans ſon extreme vieilleſſe; & que ſes Retractations, qui ont des cenſures pour des ſentimens plus innocens que ceux qui approcheroient de l'héréſie, ne diſent rien contre ceux-ci.

On ne peut douter que tous les Peres n'aient tenu les Vertus des Païens pour de véritables vertus, & qu'ils ne les aient loüées. Juſtin le Martyr, Origene, Saint Baſile, Saint Ambroiſe, & Saint Chryſoſtome ne font point de difficulté de nommer quelques Infideles patiens, miſericordieux, ſages, juſtes & temperans. Saint Jerôme plus expreſſément que pas un d'eux, ſoutient ſûr l'Epitre aux Galates, que les Païens ont fait des actions pleines de ſainteté & de ſageſſe; & ſur Ezechiel il aſſure que Nabuchodonoſor reçût des recompenſes temporelles de Dieu: parce qu'il avoit juſtement chatié la ville de Tyr. Qu'on examine ceux, qui ont écrit depuis ces célébres Docteurs juſqu' à Saint Thomas, on les trouvera tous conformes dans ce même ſentiment.

Et à n'en point mentir, il ſemble qu'ils ne peuvent en avoir d'autre ſans choquer l'Ecriture & la raiſon. Le vieux Teſtament publie cette vérité en beaucoup d'endroits, & témoigne que les

entreprise, pour voir dans la seconde quelle opinion nous devons avoir de la vie de cer-

actions purement morales des Infideles avoient quelque sorte de mérite. Ainsi dans l'Exode les deux Sage-femmes Phua & Sephora reçoivent la bénediction de Dieu, pour avoir épargné les Enfans Hébreux, contre le cruel commandement de les faire mourir. Ainsi Daniel exhorte Nabuchodonosor de racheter ses pèchés par les aumônes: & pour ne point oublier la Loi de Grace, n'y avons-nous pas le témoignage que le Saint Esprit rend à l'Eunuque de la Reine de Candace, qui par le bon usage des foibles lumieres qu'il avoit, invita la bonté de Dieu de lui communiquer les surnaturelles? Ie dis qu'il l'invita, non point qu'il les meritât; parce que je sai bien que la volonté de l'homme ne peut rien pour son salut, si elle n'est secouruë de la Grace surnaturelle de Jesus Christ. Cela ainsi supposé, ne sommes-nous pas contraints d'avoüer, que Dieu a recompensé de méchantes actions, ou que celles de ces deux femmes Infideles ont été moralement bonnes; & que Daniel exhortoit Nabuchodonosor à des crimes, le portant aux œuvres de pieté, s'il est vrai qu'on ne puisse rien faire d'agréable à Dieu sans un secours surnaturel? Voici la raison. Pourquoi la volonté de l'homme considérée dans la pure Nature, ne se pouroit-elle pas élever à quelques actions loüables & vertueuses sans la Grace, de la même façon, que son Entendement peut connoître beaucoup de vérités naturelles sans l'assistance de la Foi? N'est-il pas ridicule de dire, que parmi les Païens un enfant qui saluë son pere, & qui par une pieté naturelle lui rend ses devoirs pèche? Qu'un homme qui s'expose pour le salut de sa patrie, qui soulage la misere de son prochain, ou qui se fait violence pour ne pas tomber dans quelque impureté, quoi qu'il se porte à ces actions par le seul motif de l'honnêteté qu'il y a dans ces actions, se soüille de crimes? Certes, les Saints Peres n'auroient pas tant loüé l'action de ce Spurina, qui pour ne point donner de sales mouvemens aux femmes, se défigura volontairement, si sa générosité étoit indifférente ou vicieuse.

On exclame ici que cette doctrine va insensiblement dans l'indifférence des Réligions, qu'elle ruine la Grace du Sauveur, établissant un autre principe du mérite que son Sang. A n'en point mentir, si elle étoit si outrageuse à sa bonté, que de renverser sa Croix; j'estime qu'il n'y auroit pas assez de supplices dans l'Enfer même pour punir ceux qui oseroient la publier. Mais il y a grande différence entre faire des actions, qui soient moralement bonnes, & en faire qui le soient Chrétiennement; celles-là étans insuffisantes, celles-ci absolument nécessaires au salut. Il y a grande différence

tains Païens qui ont été dans la plus haute estime parmi les Grecs ou les Romains; & avec quel respect nous pouvons être obligés de

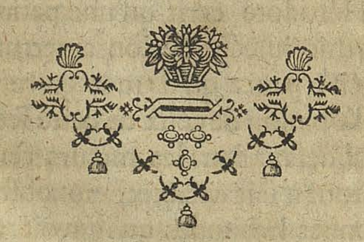
entre ce qui n'est pas digne de la gloire éternelle, & ce qui ne mérite que les supplices de l'Enfer. On peut dire que les actions moralement bonnes des Païens ont été desagréables à Dieu, entant qu'il ne les a pas acceptées pour leur salut, mais on ne sauroit dire sans offenser sa bonté & sa justice, qu'il les trouve indignes de quelque petite recompense temporelle, bien moins qu'elles méritent positivement son indignation.

A ce que l'on oppose avec tant de chaleur, que cette doctrine met des fondemens à l'indifférence des Réligions, je voudrois bien qu'on me le fit voir. Je n'ai jamais ouï que pas un de ceux qui reconnoissent les actions morales des Païens pour bonnes, eût assez de témerité pour assurer qu'elles soient suffisantes au bonheur de la vie éternelle. Il n'y a que le Sang du Fils de Dieu qui monte jusques là. Tout ce que fait l'homme hors du secours de sa Grace, ne sont que de foibles élans qui ne l'élévent pas de la Terre. Si la Vertu Morale separée de cette assistance ne le peut sauver, pourquoi veut-on qu'elle le danne?

Mais quoi, s'il se trouvoit un homme qui vécût moralément bien au milieu de la Gentilité, seroit-il sauvé en vûë de ses actions vertueuses? Il n'y a personne assez impie pour le soutenir; je dis au contraire, quelque pieté naturelle qu'il eût, que toute sa vertu ne lui serviroit à rien que pour flêchir la misericorde de Dieu à quelque secours secret de la Grace surnaturelle, qui le tireroit de son impuissance: Parce que je ne me saurois persuader que la Providence manque à ceux qui font tout ce qui est en leur pouvoir, & qui ne laisse aucun bien qu'ils connoissent. J'avouë qu'il est presque impossible de se conserver dans cette innocence naturelle; mais supposé que par une conduite extraordinaire quelqu'un se garentit du pêché, & qu'il s'exerçât dans tout le bien que sa raison lui dicteroit, j'estime qu'il y auroit du blaspheme de dire que la bonté de Dieu l'abandonnât dans cet état; & je tiens avec beaucoup de savans Théologiens, qu'il feroit plûtôt un miracle, que de le laisser perir par le defaut d'un secours, qui ne lui peut venir que de lui. Et en cela je n'avance rien qui soit injurieux à la Grace de Jesus Christ, puisque j'avoüe qu'un Païen ne peut rien faire de méritoire pour la gloire, sans elle: mais je maintiens seulement, que comme elle a remonté avant la Naissance du Messie à ceux qui parmi les Païens vivoient moralement bien; de même qu'elle s'écouleroit à ceux, qui sous les Poles de l'Amerique se tiendroient exactement à la prati-

parler de quelques uns d'entre eux, dont le salut est desesperé, & qui sont morts notoirement dans l'Idolâtrie.

que de cette justice, que la raison naturelle leur inspire. Le sang du Sauveur est un fleuve de misericorde & de bonté, qui est dans le Monde pour le rendre fecond en bonnes œuvres; s'il arrose tout ouvertement l'Eglise, & qu'il se précipite à gros boüillons à ceux qui ont le bonheur d'y vivre, ne soions pas si cruels que d'en envier certains petits filets, qui s'échappent par des conduits secrets & cachés à la prudence humaine, & qui vont chercher au fond de la Barbarie ces pauvres ames, à qui la droite raison a servi de Loi au defaut de l'Evangile. Elle ne sont pas directement dans l'heureuse Catégorie de l'Eglise, je l'avouë, mais elles y sont indirectement par l'ardent desir d'y être, si Dieu leur avoit entierement manifesté ses volontés. En voilà assez sur ce sujet, ceux qui veulent plus d'éclaircissement peuvent avoir recours aux Théologiens, ou sans se donner la peine de les consulter, lire cet excellent ouvrage de la Vertu des Païens dont le titre a fait peur à beaucoup de personnes, qui pour n'avoir pas eu la connoissance de ce qu'il traitoit, se sont soulevés avec trop de zèle contre le dessein de son Auteur, qui est plûtôt d'honorer la grace du Messie, que de trop accorder au franc Arbitre. Benissons Dieu de ce qu'il nous communique ses faveurs avec plénitude au milieu des Sacremens, & ne croions pas qu'il en refuse quelque legere participation à ceux qui par le bon usage de leur Liberté sollicitent sa bonté de leur faire la même grace.



DE LA VERTU DES PAYENS.

SECONDE PARTIE.

Sen. lib. 4. de benef. c. 26. & l. 5. c. 15.

La Morale des Stoïciens a été reprise par tout le reste des Philosophes, d'avoir rendu les Vertus si inséparables les unes des autres, qu'il étoit impossible à leur dire, d'en posseder une sans les avoir toutes. Par le même raisonnement il ne se pouvoit faire qu'un homme vertueux eût le moindre vice, parce que celui, qui se rendoit coupable d'un seul, le devenoit de toute sorte de crimes. Et comme Hérodote écrit qu'une petite fontaine de Scythie infecte de son amertume tout le fleuve Hypanis qu'il met entre les plus grands; l'opinion de ceux de cette secte étoit, qu'un seul defaut dans les mœurs rendoit un homme tout à fait vicieux, nonobstant toutes les bonnes habitudes qu'il avoit acquises auparavant. A la vérité, si cette doctrine fût passée pour véritable, il n'y auroit pas lieu

Lib. 4.

de mettre aujourd'hui en queſtion, ſi les Païens dont nous voulons parler, méritent, que nous deferions quelque honneur à leur mémoire. Car outre que l'infidelité & l'idolâtrie peuvent être reprochées à pluſieurs, on ne ſauroit nier, que les plus accomplis d'entre eux n'aient eu beaucoup d'autres vices, qui ne nous permettroient pas de mettre en conſidération quelques qualités vertueuſes, puiſque le mal auroit néceſſairement anéanti le bien par les maximes d'une ſi étrange Philoſophie, de même qu'un peu de levain aigrit & corrompt toute la maſſe, qui le reçoit.

Mais il y a long tems que l'Ecole a condanné tous ces paradoxes, & que Saint Auguſtin a fait voir, qu'on ſe tromperoit dans l'Ethique, où le bien & le mal ſont ſouvent mêlés enſemble, ſi l'on y vouloit recevoir la regle des Dialecticiens, qui porte, que deux contraires ne ſe peuvent jamais rencontrer en un même ſujet. En effet, le vice & la vertu ſe brouïllent quelquefois de telle ſorte, qu'on voit des hommes fort vicieux faire de très bonnes actions; & d'autres au contraire qui en commettent de très méchantes, bien qu'ils ſoient d'ailleurs dans l'exercice de beaucoup de vertus. Ainſi Théophraſte remarque, qu'avec des pierres fort noires on peut tirer des

In Enchir.

lignes blanches; & Pline, que la couleur de l'argent ne l'empêche pas de faire des marques obſcures ſur le papier. C'eſt la même choſe de certaines perſonnes, dont les operations ſont ſi différentes de leur naturel, qu'il ſemble qu'elles démentent leur principe. Or ce qui eſt encore fort notable dans ce mêlange moral, c'eſt qu'on y obſerve l'union de deux contraires, ſans qu'il ſe forme un temperament particulier des deux, comme il arrive toûjours ailleurs. Un même homme ſera avare & prodigue, ſans jamais être liberal; temeraire & poltron, ſans pouvoir être vaillant. Cela montre bien que la ſcience des mœurs ne reçoit pas toutes les maximes des autres, & qu'elle a ſes regles différentes de celles de la Phyſique, auſſi bien que de la Logique. Tant y a qu'on ne ſauroit nier, que la vertu & le vice ne ſe rencontrent ſouvent en même lieu; ni ſoutenir avec raiſon, que ces deux contraires ſoient abſolument incompatibles. Ils ne l'étoient pas en la perſonne du Roi Philippe de Macedoine, de qui l'on a dit, que jamais autre que lui n'avoit apporté à la Roiauté tant de vertus & tant de vices tout à la fois. Et Polybe le fait encore voir en parlant d'Aratus, qu'il aſſure avoir été hardi & timide tout enſemble. Il n'y

Excer. Conſt. ex Polyb.

Lib. 4. hiſt.

avoit rien de plus vaillant que lui dans ſon païs, ni de plus craintif au dehors, & quand il ſe trouvoit ſur les terres des ennemis. Le même Hiſtorien obſerve là-deſſus comme grand Philoſophe qu'il étoit, qu'on voit aſſez d'eſprits de cette trempe; & que tel eſt courageux dans les perils d'une chaſſe très dangereuſe, qui ne fait paroitre nulle valeur au métier de la guerre. Celui-là paſſera pour invincible dans les duels, qu'on prendra pour un poltron au milieu d'une bataille rangée. Ceux de Candie qui étoient les nompareils aux aſſauts de nuit, & en toute ſorte d'exploits de ſurpriſe, ne valoient rien aux combats reglés, ni où il étoit queſtion d'executer par la force quelque grande entrepriſe à découvert; tout au rebours des Macedoniens, & de ceux d'Achaïe, qui avoient les qualités diametralement oppoſées à celle-là. Enfin, c'eſt une choſe ſi conſtante & ſi ordinaire que cette varieté d'eſprits, & cette inconſtance de mœurs, dont un chacun de nous peut être bon témoin à ſoi-même, qu'à le bien prendre, la plus rafinée perfection a toûjours quelque trait d'imperfection, comme il n'y a point de vin, qui n'ait ſa lie, & comme la plus belle grénade, ſelon le dire de Crates le Thebain, n'eſt jamais ſans le defaut de quelque grain

pourri. Ainſi nous pouvons bien établir cette maxime, que les plus vertueux de ce monde ſont ſimplement ceux, qui ont le moins de vices; & que quant à cette pureté exemte de tout mêlange, ne ſe trouvant pas ici bas, nous ne la devons chercher que dans le Ciel.

Il n'eſt pas raiſonnable néanmoins de confondre cependant le vice avec la vertu; pour être logés en même endroit, ils ne laiſſent pas d'être reconnoiſſables l'une d'avec l'autre; & cela étant ainſi, nous ſommes obligés de diſtribuer à une même perſonne le blâme & la loüange, à proportion du bien & du mal qui ſe trouvent dans ſes actions. C'eſt ſuivant cette regle que je me ſuis propoſé d'examiner la vie de quelques Gentils des plus renommés de l'Antiquité à cauſe de leur mérite. Et parce qu'il n'y en a point qui le ſoient davantage, que ces grands Philoſophes, dont le ſeul nom a ſouvent le pouvoir de nous inſpirer un ſecret amour de la Vertu, nous les choiſirons entre tous, comme les plus propres à nôtre deſſein. Il eſt vrai, que le nombre en étant fort étendu, je fais état de ne m'attacher guères qu'à ceux d'entre eux, qui ont été fondateurs de quelqu'une des ſectes de l'ancienne Philoſophie, parce que ce ſont

ſans doute les plus conſidérables; comme l'on peut dire dans le Chriſtianiſme, que les Chefs de ces illuſtres familles Réligieuſes ſont les premieres perſonnes de leur Ordre en pieté & en ſuffiſance, auſſi bien qu'en la ſuite du tems. Voions donc, ſi ces Sages du Paganiſme nous donneront plus de ſujet de les eſtimer, que de les blâmer; & tâchons de reconnoitre s'il y en a eu quelques-uns, qui aient poſſedé aſſez de lumiere naturelle, pour traverſer, moiennant la grace du Ciel, des ſiécles de ténebres & d'infidelité, comme ont été les leurs, ſans ſe perdre dans l'Idolâtrie où ils étoient nourris. S'ils l'ont pû faire, le cours de leur vie n'eſt pas moins admirable que celui d'Alphée, ou de ces autres fleuves qui conſervent la douceur de leurs eaux parmi l'amertume de celles de la mer. Et nous les pouvons comparer encore à ces ſources d'eau pure & très bonne à boire, qui ſortent du milieu des collines de ſel, qu'Herodote dit, qui ſe trouvent dans les deſerts de Libye. *In Mel-pom.*

Il faut commencer cette recherche par le pere commun de tous les Philoſophes qui eſt Socrate; Car puiſqu'il n'y en a preſque point eu, qui n'aient fait gloire de tirer leur ſavoir, & s'il faut ainſi dire, leur extraction ſpirituelle de ce grand homme, nous lui ferions tort,

& à l'ordre que nous devons tenir, ſi nous ne lui donnions le premier lieu. Ce n'eſt pas que je ne ſache bien, qu'on en peut nommer beaucoup qui ont vécu avant lui. Thales, Bias, Solon, & le reſte des ſept Sages de la Grece l'ont précedé. Anacharſis, Pherecydes, Pythagore, Anaximandre, Anaxagore, & quelques autres, avoient déja paru dans le monde quand il y eſt venu. Mais parce que nous ne les voulons pas tous conſidérer, & que ce n'eſt pas nôtre opinion qu'on doive donner ici la priorité du merite, ſelon celle du tems, comme parmi les Juriſconſultes; nous attribuerons volontiers l'avantage du rang à celui, qu'on a dit avoir le premier de tous fait deſcendre la Philoſophie du Ciel en terre.



DE SOCRATE.

C'EST à cauſe de la Morale que les Anciens ont honoré Socrate de ce bel éloge. Ceux que nous venons de nommer qui avoient philoſophé devant lui, s'étoient contentés de contempler le Ciel, ou de rechercher les cauſes principales de ce qui ſe fait dans la Nature. Mais pour ce qui touchoit les mœurs, fort peu d'entre eux s'étoient ſouciés de cultiver cette partie, qui eſt ſans doute la plus importante de toute la Philoſophie. A la vérité, les ſept Sages, dont nous venons de parler, nous ont laiſſé de fort beaux préceptes moraux, & des ſentences de grand uſage dans la vie civile. Ils n'ont rien eu pourtant de comparable à Socrate, leur vie n'aiant pas été exemplaire comme la ſienne. Et je me ſouviens bien qu'Appien n'eſt pas ſeul, qui a fait l'obſervation, que ceux d'entre eux, comme Pittaque, & Périandre, qui ſe ſont mêlés de la Politique, & qui ont eu part au gouvernement public, peuvent être mis au rang des plus inſupportables Tyrans qu'ait eu la Grece. Si eſt-ce qu'on ne devroit pas parler d'eux, il me ſemble, avec

De bello Mithr.

tant de mépris que quelques-uns ont fait. Nous sommes obligés de croire, qu'ils n'obtinrent cette haute reputation de sagesse, que par de grandes & rares qualités d'esprit, encore que quelques-uns en aient peut-être abusé. Et ceux-là procedent contre eux de mauvaise foi, qui veulent mésurer leur mérite au pied de ces petits proverbes, qu'on leur attribuë, comme s'ils n'avoient acquis toute leur reputation que par ces deux ou trois mots, qui ont été sans doute les devises de chacun d'eux, & non pas le sommaire de leur science, selon le dire de ceux, qui se rendent, à mon avis, ridicules eux-mêmes, en les déprimant si fort. Quoiqu'il en soit, Socrate fut le premier qui s'avisa, que la curiosité des choses d'enhaut, & les disputes de la Physique, avoient rendu trop negligens dans la Morale tous ses prédecesseurs. En effet, il fit profession de mépriser également l'Astrologie, la Géometrie, & la Musique, qui occupoient les meilleurs esprits de son tems, comme nous l'apprenons d'une Epitre de Xenophon à Eschines. Et faisant voir que tout le reste de nos études étoit de peu de considération, au prix de ce qui concernoit les bonnes mœurs, il établit le premier cette troisiéme & principale partie de la Phi-

losophie appellée Ethique, qui imprime dans nos cœurs l'amour de la Vertu, & qu'on a fort bien nommée la Géorgique de nôtre ame. C'est ce qui fit dire aussitôt, qu'il avoit attiré la science du Ciel ici bas, & ce fut pourquoi l'Oracle d'Apollon Pythien, à qui Dieu a souvent permis de reveler beaucoup de vérités, prononça que Socrate étoit le plus sage de tous les hommes. Je sai bien, qu'Origene veut dans le septiéme de ses livres contre Celsus, que cet Oracle ait plus consideré les sacrifices de Socrate, que sa Philosophie, lorsqu'il parla de lui si avantageusement. Mais quelle couleur peut-on donner à un sentiment si particulier, puisque le Paganisme a eu tant de personnes, qui ont fait de bien plus grands sacrifices que Socrate, sans avoir jamais reçû un semblable éloge?

Or outre cette approbation générale de toute la Gentilité; la plûpart des Peres de l'Eglise l'ont eu en si grande véneration, qu'après Justin Martyr, qui a bien osé le nommer Chrétien, comme nous avons vû dans la premiere section de ce Discours, il n'y en a guères eu, qui n'aient crû que Dieu par une grace spéciale lui avoit fait misericorde. Saint Jean Chrysostome, Saint Ambroise, &

Saint Auguſtin ont témoigné qu'ils étoient de ce ſentiment; & tous les Scholaſtiques modernes, qui n'ont pas deſeſperé du ſalut des Payens vertueux, ont été perſuadés de celui de Socrate, ce que Toſtat & quelques autres ont dit en terme exprès. Mais entre tous les Auteurs Catholiques qu'on peut alleguer en ſa faveur, il n'y en a point qui aient mis ſa vertu ſi haut que Marcile Ficin a fait. Il propoſe la vie de Socrate pour une image de la vie Chrétienne, & pour un original parfait, dont on doit s'efforcer d'être la copie. A la vérité, Saint Chryſoſtome écrivant contre ceux, qui ſe moquoient de la façon de vivre des Moines, avoit bien repréſenté Socrate comme un exemplaire de pauvreté Chrétienne; mais il ne l'avoit pas donné pour un Tableau ſi achevé, ni ſi accompli, que Ficin le veut faire paſſer. Xenophon & Platon ont pris la peine de tracer de leur main ce beau portrait; & long-tems depuis Diogene Laërce en a tiré un craion après eux, qui ont été les premiers Peintres du monde pour bien faire la figure des Eſprits. Le plus beau lineament, à mon gré, de tout leur ouvrage, eſt celui par lequel ils nous expriment la fin de Socrate, qui meurt conſtamment accuſé de s'être moqué de la pluralité des

Cap. 2. Geneſ. & Ex. c. 30. qu. 14.

l. 8. Ep.

des Dieux que la Grece adoroit, & d'avoir enſeigné à la jeuneſſe d'Athenes qu'il ne pouvoit y avoir plus d'une Divinité. Car quoique l'un & l'autre de ſes Diſciples aient fait mine de l'excuſer de cela, par leurs Apologies dreſſées exprès, pour rendre ſa mémoire moins odieuſe à ceux de leur tems: Si eſt-il certain, qu'Anitus & Melitus ne prirent point d'autre prétexte pour l'accuſer; & qu'il ne bût la cigue que pour avoir fait leçon de cette nouvelle doctrine. Et c'eſt vraiſemblablement le plus grand ſujet qu'aient eu les Peres de l'Egliſe de bien penſer de ſon ſalut, parce qu'on peut dire que d'être mort pour ſoutenir dans la Loi de Nature l'unité de Dieu, ce n'eſt pas être fort loin du mérite de ceux, qui ont ſouffert le martyre dans la Loi de Grace pour la Foi de Nôtre Sauveur. Surquoi on pourroit ajoûter, qu'aiant été le premier des Philoſophes Payens qu'on ait puni de la ſorte, ſelon que Diogene l'a remarqué, puiſqu'Anaxagore, qui avoit été ſoupçonné d'avoir de mauvaiſes opinions des Dieux, en fut quitte pour un ſimple banniſſement; il ſemble qu'on puiſſe en quelque façon nommer Socrate le premier Martyr du Meſſie à venir, comme nous ſa-

vons que Saint Etienne l'a glorieusement été du même Messie déja venu (*x*).

(*x*) *Comme les dernieres feuilles de ce Livre rouloient sous la Presse, on m'a donné avis que quelques personnes qui avoient eu la curiosité de les voir à mésure qu'on les tiroit, s'étoient scandalisées de ce que j'écris ici à l'avantage de Socrate, comme si je l'avois voulu égaler à nôtre grand Proto-Martyr Saint Etienne; ce qui est très éloigné de mon intention.*

Je les supplie donc de considérer premierement, que toute sorte de comparaisons ne vont pas à l'égalité, & qu'on tire souvent des similitudes entre les plus petites choses, & les plus grandes,

- - - Sic parvis componere magna solebam. *Virg. ecl. 1.*

Justin Martyr n'a-t-il pas bien comparé le même Socrate à Abraham, & à Elie, dans sa seconde Apologie? Et ne savons-nous pas, que Samson avec Salomon passent dans nôtre Théologie Chrétienne pour les figures de nôtre Redemteur? quoiqu'on ne laisse pas de douter du salut de l'un & de l'autre, outre qu'il n'y a nulle proportion du Créateur à ses créatures. L'on ne sauroit nier que Saint Thomas 2. 2. qu. 124. art. 4. n'ait reconnu une espece de Martyre, qu'il appelle Martyrium per quandam similitudinem, *& que dans l'article cinquiéme suivant, il n'enseigne, qu'on peut souffrir le martyre non pas pour la Foi seulement; mais pour toute sorte de vérités. Parce qu'il n'y a point de mensonge qui n'offense la Majesté Divine. Aussi Clement Alexandrin nous avoit déja laissé par écrit, que quiconque observe les Commandemens de Dieu peut être nommé Martyr dans toutes ses actions, qu'il accommode & soûmet à la volonté de son Créateur,* Quicunque Servatoris mandata exequuntur, in unaquaque actione sunt Martyres, *&c. Ce n'a donc pas été une impieté que d'attribuer le Martyre à Socrate s'il est mort pour soûtenir l'unité de Dieu. En effet, le mot de Martyr ne veut rien dire que témoin, selon l'observation du même Docteur Angelique. Et quand je considére qu'il a bien comparé Jesus Christ au même Socrate, & à Pythagore, dans la troisiéme Partie de sa Somme, qu. 24. art. 4. en ce qu'étant deux très excellens Docteurs ils n'ont néanmoins jamais rien mis par écrit; ce qui n'est possible pas vrai à l'égard de Pythagore, comme nous l'avons remarqué sur l'autorité de Diogene Laërce: je ne puis trop m'étonner de ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'on trouve quelque conformité entre le premier & Saint Etienne.*

Je leur repons en second lieu, que n'aiant rien assuré de la béatitude de Socrate, même je proteste que ce seroit témerité d'en rien déterminer, j'ai bien montré par là que je ne prétendois pas de l'égaler à S. Etienne, qui a souffert un véritable Martyre; au lieu que nous ne parlons de celui de Socrate, qu'en quelque façon, *c'est à dire figurement & avec improprieté. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on n'ait pas pris*

Et néanmoins toutes les vertus, dont la vie de Socrate fut un perpetuel exercice, n'empêchèrent pas que la médisance de quelques Gentils ne fût assez insolente pour s'attacher à lui; & le beau sujet de sa mort, tel que nous venons de le rapporter, n'a pû tant obtenir sur deux ou trois des premiers Peres de l'Eglise, qu'ils n'aient quelquefois parlé de lui en d'assez mauvais termes, par un zèle qui a besoin d'être expliqué.

Quant aux Gentils, ce n'est pas merveille, que ceux d'entre eux, qui vouloient paroitre affectionnés à leur fausse Réligion, declamas-

garde à l'une des observations que j'ai faites dans ma premiere Partie pour servir à tout cet Ouvrage. En voici les propres mots: Ceux qui mettroient en parallele les plus Illustres d'entre les Ethniques, avec nos grands Saints Confesseurs, Martyrs, & autres dont l'Eglise célebre la mémoire, ne s'éloigneroient guères de l'impieté des Gnostiques, &c. *Certes, je ne saurois comprendre, comme il est possible qu'on explique si sinistrement après cela ce que j'ai dit de Socrate.*

Pour derniere réponse, je déclare franchement, que la pensée qu'on ose condanner n'est pas mienne. Elle se trouvera dans la plûpart de ceux, qui ont traité le sujet où je l'ai emploiée. Et on peut voir dans Collius Lib. 1. de ani. pag. par. 1. c. 7. p. 432. entre autres ces termes précis, après avoir comparé la mort de Socrate au Batême de sang de nos Martyrs, At ejusdem artis, imo religionis est, in statu naturalis & scriptæ legis, pro confessione unius Dei, ac post agnitum Trinitatis & Divinitatis Christi Sacramentum, pro fide Salvatoris morte mulctari. *Si je n'ai pas suivi par tout ailleurs les sentimens de ce Docteur Ambrosien, c'est un autre fait. Tant y a qu'à l'égard de ce dont il est ici question, la Faculté de Théologie, le Vicaire de l'Inquisition, & le Consulteur du Saint Office de Milan, qui ont donné leur approbation, n'ont rien trouvé à redire en ce qu'il semble qu'on voudroit faire passer pour une impieté dans mon Livre.*

ſent contre Socrate, comme contre un impie & un Athée, qui renverſoit autant qu'il lui étoit poſſible, tous les Autels. C'eſt par là qu'ils émûrent tout le peuple contre lui, après voir fait repréſenter des Comedies de la compoſition d'Ariſtophane, où Socrate ſoutenoit, qu'il n'y avoit point d'autres Dieux que le Chaos, les Nuës, & la Langue; enſeignoit enſuite aux enfans à battre leurs peres; & puis étoit étranglé, & ſa maiſon brûlée avec ſon ſous-maitre Chærephon; le tout pour le jetter dans une haine publique, & afin de porter la populace d'Athenes à le maltraiter. Mais on ne ſauroit attribuer qu'à la ſeule envie, qui en veut toûjours aux plus grands hommes, la calomnie de Porphyre. Lui ſeul écrivit plus de mal contre Socrate, & vomit plus d'injures contre ſa réputation, que tous ſes délateurs n'avoient fait, lorſqu'ils l'opprimèrent de leurs fauſſes accuſations. Ce qui montre bien la vérité du Proverbe Grec, qui porte, qu'on verroit plûtôt une aloüette ſans houpe ſur la tête, qu'une vertu éminente ſans envie.

In Nebulis.

Socrat. Eccl. Hiſt. l. 3. c. 19.

Les Peres, qui ont pris la liberté de faire des invectives contre Socrate, & contre quelques-uns des plus renommés Philoſophes après lui, avoient bien d'autres mouvemens.

Aussi ne pouvoient-ils pas être touchés d'une si honteuse passion, dans une vie si Chrétienne & si parfaite que la leur. Rien ne les a portés à cela que l'extrème impieté des Payens, contre qui ils étoient tous les jours aux prises, & qui osoient bien non seulement préferer Phocylide, Theognis, Isocrate, & ces Philosophes, comme faisoit Julien l'Apostat, à Salomon, à Moïse, & à nos plus grands Saints: mais passer même jusqu'à cette abomination, de comparer la créature à son Créateur, l'homme à Dieu, & Socrate, Epictete, Apollonius, ou quelque autre à Jesus Christ. Pour resister à une si folle opinion qu'ils avoient de leurs Philosophes, Cyrille d'Alexandrie, Gregoire de Nazianze, & Théodoret, n'ont fait nulle difficulté de les déprimer de tout leur possible, & ont crû même qu'ils étoient obligés de les diffamer, pour le bien de tant d'ames, qui se perdoient en les estimant trop, & vû qu'on rendoit leur vertu criminelle, la comparant à celle de nôtre Seigneur. Voilà le fondement de tout ce que nous avons contre Socrate, Platon, & quelques autres de même profession, parmi les écrits des Peres. Et certes je crois que dans un tems pareil au leur, nous serions encore obligés d'en user de la sorte. Mais

D. Cyr. l. 7. cont. Iul. & passim.

Ep. 50. si S. Augustin a fort bien dit au sujet des Donatistes, écrivant au Comte Boniface, que ceux-là avoient tort, qui alléguoient le procedé des Apôtres, pour dire, qu'on ne devoit pas emploier l'autorité des Empereurs au fait de la Réligion, parce qu'ils ne considéroient pas, que leur siécle étoit différent de celui, dont ils parloient, & qu'il faloit se gouverner toûjours selon la diversité des saisons. Si de plus nos Docteurs se servent encore tous les jours fort à propos de cette distinction, aiant égard au tems de l'Eglise naissante, qui ne permettoit pas beaucoup de choses qu'on trouve à présent de fort bon usage: Pourquoi n'alléguerons-nous pas la même raison sur le propos où nous sommes? Et pourquoi ne soûtiendrons-nous pas que le zèle de Saint Gregoire & de Saint Cyrille étoit excusable, dans un âge où toute la terre étoit encore pleine d'idolatrie, & où ils voioient, que la reputation de ces grands Philosophes préjudicioit à l'Evangile, & empêchoit l'avancement de la Foi, ce qu'on ne sauroit dire aujourd'hui? Nous ne sommes pas d'ailleurs obligés d'adhérer inséparablement à toutes les opinions de ces Peres. L'Eglise laisse la liberté des sentimens en ce qui ne touche point la Foi, & l'on quitte souvent S. Tho-

mas pour ſuivre Scot dans l'Ecole. Nous pourrons donc bien faire ici le même jugement de Socrate, que Saint Juſtin, Saint Auguſtin, Saint Chryſoſtome, & preſque tous les Docteurs de l'Egliſe en ont fait, encore que ces deux ou trois autres, que nous avons nommés, ſoient d'un avis contraire, vû même, qu'ils ont en cela tous les bons Auteurs Grecs & Romains, qui les contrediſent.

Voions néanmoins de quels crimes on charge la reputation de Socrate, & pourquoi l'on veut deſeſperer de ſon ſalut. On lui impute le vilain vice de l'ivrognerie, celui, que les Grecs ont nommé Pederaſtie; une extréme colere; & finalement l'Idolatrie, dont ceux mêmes, qui ont fait ſon Apologie, ſont demeurés d'accord, & qui ſemble être toute évidente par ces dernieres paroles, quand il reconnut, qu'il étoit redevable d'un coq à Eſculape. A quoi l'on peut ajoûter ce qu'on a tant dit du Demon duquel il ſe ſervoit.

Pour ce qui touche les excès de bouche, je ſai bien que ſes Diſciples le font boire à la Grecque dans leurs ſympoſes, avec un peu plus de chaleur que la bienſéance ne le permetroit parmi nous. Ce n'a pourtant jamais été juſqu'à s'enivrer, tant s'en faut, ils

remarquent expreſſement, qu'on ne l'avoit jamais vû dans ce miſerable état. Et je ne puis rien rapporter de plus exprès pour juſtifier la calomnie de cette accuſation; que ce qu'obſerve dans ſa vie, Diogene, touchant la peſte, qui travailloit ſouvent la ville d'Athenes. Il dit, que Socrate fut quaſi le ſeul, qui s'en exemta de ſon tems par ſa grande ſobrieté, & pour être le plus temperant des hommes en ſon boire, & en ſon manger.

L'amour maſculin eſt un crime beaucoup plus atroce, puiſqu'il eſt abominable, & s'il faloit avoir égard au ſens qu'on a donné au Proverbe de la Foi Socratique, & aux apparences de la paſſion dont il étoit touché pour Alcibiade, j'avouë qu'il ſeroit fort difficile de l'excuſer. Mais s'il faut juger plus ſainement des choſes, c'eſt de l'Amour même que nous tirerons ſon plus grand mérite. Car jamais homme ne fit profeſſion d'affectionner le genre humain avec tant d'ardeur que lui. Mais c'étoit pour lui imprimer l'amour de la vertu, le retirer du vice, & le porter à la recherche de cette belle Philoſophie, qui lui devoit donner la connoiſſance d'un ſeul Dieu. Delà vient, que Socrate fait gloire dans Xenophon d'être un excellent

Maquereau, ce qui ne peut être pris que ſpirituellement & dans le ſens que nous lui donnons, autrement il faudroit que lui, Xenophon, & tous ceux, qui ont eſtimé ſes écrits, comme a-fait toute l'Antiquité, euſſent perdu, je ne dirai pas la pudeur, mais le ſens. Il ſe vante dans Platon avec la même hardieſſe, & par la même figure, qu'il ne fait rien que des amourettes. Et quand il eſt repréſenté frequentant les reduits où les jeunes hommes de ſa ville s'exerçoient, & où il ſe rendoit tous les jours maitre de l'eſprit de quelqu'un, on ne ſauroit ſans médiſance, ni même ſans abſurdité, l'interpréter autrement que nous faiſons. Que s'il faut le juſtifier par d'autres apparences, chacun ſait, qu'outre ſa Xantippe, il eût encore une ſeconde femme; ce qui peut montrer, que ſes affections n'offenſoient point la Nature. Et ſi il n'y a pas lieu pour cela de lui reprocher ſon incontinence, parce que, comme dit Suidas Auteur à ſon égard ſans reproche, il ne prit deux femmes, que pour obeïr à la Loi d'Athenes, qui ordonnoit, qu'outre la legitime, on eût encore une Concubine, afin de multiplier les habitans de cette ville qui étoient en trop petit nombre.

Je ne ſai pas quelles preuves on peut donner de ſa colere, mais je ſuis ſûr d'en produire de fort expreſſes pour l'en décharger. Premierement on ſait, que les mauvaiſes humeurs de cette inſupportable Xantippe ne ſervirent jamais qu'à exercer ſa patience; ce qui lui faiſoit dire qu'il trouvoit toutes choſes douces & faciles au dehors, après avoir ſouffert cette femme au dedans. Or bien qu'elle fût très inique envers lui, ſi eſt-ce qu'elle rendit un merveilleux témoignage de ſon humeur exemte de toute émotion, quand elle dit qu'elle ne l'avoit jamais vû retourner en ſa maiſon, qu'avec le même viſage, qu'il avoit lorſqu'il en étoit ſorti. Car comme l'ame eſt celle qui donne à un chacun cet air de joie, ou de triſteſſe, qui ſe remarque d'abord, & que c'eſt elle encore qui nous ride ou applanit le front en un inſtant, ſelon ſes mouvemens interieurs; il ne faut pas s'étonner s'il ne paroiſſoit aucun changement dans la face de celui, qui poſſedoit un eſprit invariable, & preſque au deſſus de toute ſorte d'agitation. Nous liſons la confirmation de cela dans Arrien, où Epictete aſſure, que de toutes les qualités de Socrate, il n'y en avoit point qui lui fût plus propre, que celle de ne ſe fâcher jamais, non pas même dans ſes dis-

Lib. 2. cap. 12.

putes, où il souffroit sans alteration d'esprit, autant d'injures qu'on lui en vouloit dire. Aussi nous a-t-on représenté toutes ses conférences pleines d'une douceur inimitable. Il n'y enseigne rien qu'en s'enquerant, & bien loin d'établir ses maximes avec obstination, il semble douter des choses les plus décidées. Un homme qui a le premier protesté, que sa plus certaine science consistoit en la connoissance qu'il avoit, de ne savoir rien de certain, n'étoit pas pour s'opiniâtrer dans une dispute, ni pour se mettre en colere, contre ceux, qui avoient des sentimens contraires aux siens. C'est ce qui fait dire à Ciceron en traitant des passions, qu'il nomme fort proprement des perturbations, que la raison leur doit être comme une médecine Socratique, pour les reduire à la modération. S'il eût cru, que Socrate se fût laissé emporter à la colere, comme le veulent ses accusateurs, il se fût bien gardé de parler si improprement.

On prouve très mal son Idolatrie par les termes, dont ses Disciples se sont servis dans leurs Apologies, quand ils ont écrit, qu'il n'avoit rien innové au fait de la Réligion, aiant toûjours vécu à cet égard comme les autres, & usé des sacrifices, selon qu'ils

étoient alors en uſage. Car déja leur propre interêt, & la crainte de la cigue les peut avoir fait parler de la ſorte. D'ailleurs, il y a lieu de dire, que Socrate, qui n'avoit que la Foi implicite, ſe contentoit de reconnoitre un ſeul Dieu dans la Loi de Nature, ſans vouloir pour cela troubler le gouvernement public par l'introduction d'un nouveau culte, dont il ne pouvoit uſer, ſans violer les Loix de l'Etat: Et que s'il a ſacrifié à quelques Divinités Atheniennes, ç'a été vraiſemblablement par une nue reconnoiſſance des puiſſances d'un ſeul Dieu, qu'il adoroit ſous des noms differens. C'eſt ainſi qu'au dire de Zenon, comme nous verrons tantôt, le nom de Jupiter comprenoit celui de toutes les autres Divinités. Et que Macrobe maintient dans les derniers chapitres de ſon premier livre des Saturnales, que tous les Dieux des anciens ſe rapportoient au Soleil. L'Empereur Julien enſeigne la même doctrine dans l'Oraiſon qu'il a compoſée à la loüange de ce bel Aſtre. Et nous ſommes obligés de croire, que c'eſt ainſi que l'entendoient ces Philoſophes Payens, qui ſe moquoient preſque tous, au rapport de Tertulien, de la pluralité des Dieux; parce qu'il y a grande apparence d'une part, qu'ils faiſoient ce qu'ils pou-

Lib. 1. ad nat. & in Apol.

voient pour n'intereſſer point leur conſcience; & d'autre côté on ne les eût pas ſouſferts, s'ils euſſent témoigné qu'ils avoient une Réligion à part.

Quant à ce que prononça Socrate un peu avant que d'expirer, qu'il devoit un coq à Eſculape, dont il prioit ſon ami de le vouloir décharger; il eſt vrai, que Tertulien ſemble avoir pris cela au pied de la lettre, quand il écrit que c'étoit pour n'être pas ingrat vers Apollon, & pour lui rendre graces de ce qu'il l'avoit nommé le plus ſage de tous les hommes. Mais Lactance l'explique encore plus au deſavantage de Socrate, lorſqu'il attribuë ce ſoin à une pure vanité, & à une crainte d'être mal traité aux Enfers par Rhadamante, en quoi Lactance n'a pas mieux rencontré, qu'un peu après en ſa négation ſi abſoluë des Antipodes. Certes il y a dequoi s'étonner, qu'aiant reconnu ailleurs comme le dernier ſupplice de Socrate ne vint que d'avoir voulu abolir la multitude des Dieux, il lui faſſe ici apprehender de la ſorte ceux des Enfers. Cœlius Rhodiginus n'a pû s'empêcher de maltraiter Lactance ſur cette invective contre Socrate, dont il interprete les paroles dans un ſens beaucoup plus myſtique, qu'il n'eſt beſoin, à ce qu'il me ſemble, de leur donner.

Cap. 46. Apol.

De falſa ſap. l. 3. cap. 20.

Cap. 24. Lib. 5. de juſtitia cap. 15.

Lib. 16. lect. ant. cap. 12.

En effet, je ne crois pas, qu'on les doive rapporter à autre chose, qu'à cette figure qui étoit l'ornement continuel de tous ses propos. C'est l'Ironie ou l'innocente raillerie qui lui plaisoit si fort, comme tous ses entretiens en font foi, qu'il s'en voulut servir même en mourant. Il dit donc en ce dernier accessoire, qu'il devoit un coq à Esculape le Dieu des Remedes, pour signifier qu'il se voioit aux termes d'être bientôt gueri de tous ses maux. L'action de Seneque, étant près de sa fin, reçoit à mon jugement la même explication. Tacite remarque, qu'entrant dans le bain, qui aida à faire ce que le poison n'avoit pû executer, ce grand homme jetta de l'eau sur ses serviteurs qui étoient les plus proches de lui, ajoûtant ces belles paroles, qu'il offroit en forme de sacrifice cette liqueur à Jupiter, surnommé le Liberateur. Je tiens pour assuré, que Socrate & Seneque n'ont voulu témoigner autre chose par leurs derniers propos, qu'un remerciment qu'ils faisoient à Dieu de ce qu'il les tiroit des peines de ce monde. Sur tout il n'y a point d'apparence, de prendre ceux du premier si fort au pis, non plus que ses sermens ordinaires par le chien, par la pierre, ou par le platane, dont il se servoit exprès pour se mo-

Lib. 15. Annal.

quer de ceux, qui juroient par les fausses Divinités de Castor & d'Hercule, dont il vouloit par là prendre le mauvais usage. Et néanmoins Lactance n'a pas fait de moindres invectives contre ses sermens, que contre l'offrande du coq, en quoi son autorité ne peut être de grande considération, vû celle de St. Augustin, qui a fort bien pensé de la façon de jurer de Socrate, lui donnant la favorable interprétation, que nous venons de rapporter. *Lib. de vera Relig.*

Le dernier reproche, qu'on lui fait, regarde le Démon, qu'on dit avoir été le conducteur de sa vie. Si nous voulions rapporter ici tout ce qu'Apulée, Plutarque, & assez d'autres en ont écrit, nous ferions de ce seul article un bien gros volume. Les uns ont crû, qu'il avoit une véritable vision de quelque mauvais Esprit. Les autres, qu'il étoit averti par une voix prohibitive seulement. Et il y en a qui ont pensé, que c'étoit par l'éternuëment, qu'il recevoit les avis de ce qu'il ne devoit pas faire. Mais plusieurs, qui se sont ris de tout cela, ont soutenu, que sa seule prudence, dont Dieu l'avoit si avantageusement partagé, étoit son Démon. Que si l'on veut, qu'il y ait eu quelque chose de plus, on peut prendre en sa faveur l'opinion d'Eusebe, d'Eugubinus, & de Marcile Ficin, qui ont été per- *Lib. 13. de præp. Evang. c. 17. de perenni Phil. l. 8. cap. 20 ad Apol. Pl. pro Socrate.*

ſuadés que ſon bon Ange étoit le véritable Démon, qui le gouvernoit.

Encore que nous aions répondu le plus à la décharge de Socrate, que nous avons pû, ſur tout ce qui lui étoit imputé, je ſerois bien fâché pourtant d'avoir prononcé affirmativement pour ſon ſalut, ni de l'avoir mis avec certitude au rang des Bien-heureux, comme il ſemble que quelques-uns aient voulu faire. Quand il auroit été Chrétien de la façon que Juſtin Martyr l'a entendu, il ne laiſſoit pas d'être comme homme, pècheur d'ailleurs, & nous ne tenons pas que tous les Chrétiens ſoient participans de la béatitude éternelle. C'eſt pourquoi je trouve, qu'on a raiſon de reprendre Eraſme, d'avoir oſé écrire dans un de ſes Dialogues, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il avoit bien de la peine à s'empêcher de dire, O St. Socrate priés Dieu pour nous. Ces paroles ſont trop hardies, auſſi bien que celles qui ſuivent en même lieu, où il parle des ſaintes ames de Virgile & d'Horace. Mais comme je penſe qu'on ne ſauroit ſans témerité, aſſurer que Dieu ait fait la grace à Socrate de le recevoir dans ſon Paradis, je crois que la temerité eſt encore plus grande de le condanner aux peines éternelles de l'Enfer, vû la bonne opinion qu'ont

Vix mihi tempero, quin dicam: Sancte Socrates ora pro nobis. *In conv. Rel.*

qu'ont eûë de lui tant de Saints Peres, & tant de profonds Théologiens. Car puisque nous avons montré, que selon leur doctrine, les Païens vertueux ont pû se sauver par une grace extraordinaire du Ciel, à qui pouvons nous présumer qu'elle ait été plûtôt accordée, qu'à celui que toute l'Antiquité a nommé le sage Socrate? Ce qui me fait juger que tous les pèchés, dont on l'a voulu taxer, ne nous doivent pas détourner de l'opinion la plus humaine, & que j'estime la plus agréable à Dieu, parce qu'elle est la plus charitable, c'est qu'outre ce que nous avons rapporté pour l'en décharger, tout le monde sait que les Atheniens portèrent un deüil public de la mort, qu'ils avoient fait souffrir à un si grand personnage; qu'après avoir ôté la vie à l'un de ses Accusateurs, ils punirent l'autre d'un exil perpetuel; & qu'honorans en suite sa mémoire d'une Statuë d'or, ils reparèrent par un jugement public l'injure qu'ils avoient faite à son innocence. Ajoutés à cela ce que lui peut avoir servi devant la Bonté Divine l'établissement parmi les hommes d'une si utile partie de la Philosophie, qu'est la Morale. Quel amour de la vertu, & quel horreur du vice n'a-t-il point donné par là à toute sorte d'esprits? Et combien de crimes pouvons-nous dire qu'il a em-

pêchés, par les principes, & par les regles d'une si belle science que nous tenons de lui? Car comme nous croions avec raison que le démérite & la peine des Héresiarches croissent, à proportion du mal que cause ici bas la mauvaise doctrine, qu'ils y ont semée; Il est conforme à la même raison de présumer, que la recompense de celui qu'on peut nommer l'un des premiers précepteurs du genre humain, aura été très ample, eu égard à l'utilité grande, que le monde reçoit encore tous les jours de ses enseignemens. Et par consequent, quoique nous ne determinions rien du salut de Socrate, dont il semble que Dieu se soit voulu reserver la connoissance, si est-ce que nous croions qu'on en peut avoir fort bonne opinion; & qu'au moins il n'y a personne, qui ne doive parler de lui avec le respect que mérite un homme de si rare vertu. Passons à la considération de ceux, qui l'ont suivi, & dont les noms ne se lisent point sans quelque titre d'honneur, dans ce qui nous reste des anciens Grecs & Romains.



DE PLATON
ET DE LA
SECTE ACADEMIQUE.

L'ORDRE Chronologique nous présente Platon devant Aristote, qui fût quelque tems son Auditeur. Et quand nous aurions égard au mérite, celui du premier est tel, que Ciceron le préfere en plus d'un lieu au second, le nommant après Panætius, l'Homere des Philosophes, & avertissant ailleurs, qu'il doit être écouté comme le Dieu de ceux de cette profession. St. Thomas, tout Péripatéticien qu'il a été, a fait le même jugement. Saint Augustin estime la façon de philosopher de Platon plus que celle de tous les autres dans sa Cité de Dieu. Et nous savons, que presque tous les Peres de l'Eglise ont été dans ses commencemens Platoniciens, Alexandre d'Aphrodisée leur aiant le premier fait goûter la doctrine du Lycée, que l'Ecole néanmoins n'a reçûë avec le credit qu'elle y possede aujourd'hui, que depuis Albert le Grand, & son Disciple le Docteur Angelique. Or on pourroit penser que l'éloquence singuliere de

Lib. 1. Tusc. qu. l. 5. de fin. & l. 2. de nat. Deor.

Lib. 4. de regim. Princ. lib. 8. cap. 5.

Platon lui auroit causé cette grande réputation, tant envers l'Orateur Romain, que beaucoup d'autres Païens, qui ont crû, que si Jupiter même eût eu à s'expliquer des pensées, qu'avoit ce Philosophe, il ne l'eût pas pû faire en de meilleurs termes que lui. Mais encore que le bien-dire ait de puissans charmes pour se faire admirer, si n'est-ce pas à lui seul que Platon doit la gloire de son nom; sa doctrine & ses mœurs en ont fait la meilleure part; & nous pouvons croire que toutes ces choses jointes ensemble, lui acquirent le beau surnom de Divin, qu'aucun des anciens ne lui a refusé, s'il n'a fait profession publique d'inimitié contre lui, & d'aversion même contre la Vertu. Cela paroit assez par ce qu'on a dit de sa naissance. Car comme celle de tous les grands hommes a toûjours eu quelque chose de prodigieux dans l'opinion des hommes, St. Jerôme observe, que Platon a été tenu pour le fils d'une Vierge & d'Apollon. Il faut prendre de tels contes pour un artifice de celui, qui tâche d'obscurcir par le moien de la Fable les vérités, dont il est le capital ennemi, & de diminuer, s'il pouvoit, la gloire de la Nativité de Nôtre Seigneur. Ainsi le même pere du mensonge a fait écrire aux Tartares, que leur Cin-

L. 1. Advers. Iov. cap. 26.

gis Cham, dont ils publient tant de merveilles, étoit fils d'une autre Vierge, qui l'avoit conçû des raions du Soleil. Car quant à la naissance de Persée, je m'étonne, que Justin Martyr en ait parlé au sujet de celle du Fils de Dieu, Danaé n'aiant jamais passé pour une Vierge plus chaste que les autres maitresses de Jupiter. Tant y a que toutes ces impostures sont ordinairement fondées sur le mérite du sujet qui les appuie. Peut être étoit-ce par ce même motif, que les Egyptiens soutenoient, que l'Esprit d'un Dieu, πνεῦμα θεοῦ, pouvoit engrosser une femme; ce que nous lisons dans la vie de Numa écrite par Plutarque. Que si l'on a fait ce qu'on a pû pour rendre la naissance de Platon miraculeuse, les particularités qu'on rapporte de sa fin, ne sont pas moins considérables. L'on veut, qu'il soit mort au même jour, qu'il étoit venu au monde, de même qu'Attalus, Pompée, Cassius, & depuis peu Henri Roi de Portugal : Et que ce n'ait été qu'au bout de l'an le plus considérable de tous les climacteriques, qui est le quatre-vint & uniéme, avec un passage si doux, qu'il cessa de vivre & d'écrire tout ensemble, si nous en croions Ciceron. Seneque, & depuis Marsile Ficin, ajoûtent que les Mages, qui se trouvèrent

Apol. 2.

Plut. l. 8. des symp. Appian. l. 4. Conestagio lib. 3.

dans Athénes, lui ſacrifièrent dèslors; comme à celui que le Ciel avoit manifeſtement favoriſé, lui accordant une ſi parfaite révolution de neuf fois neuf années. Auſſi dit-on que Denys d'Héraclée ſe fit expreſſément mourir de faim, pour être de ceux, qui finisſoient leur courſe dans un ſi juſte & ſi deſirable terme. Zenocrate, Eratoſthene, & Diogene le Cynique, ſont mit de ce nombre par Cenſorin, qui ſe trompe vraiſemblablement à l'égard du dernier. Enfin nous liſons dans Saint Auguſtin, que Labeo avoit donné le rang à Platon au deſſus de tous les Héros, le plaçant avec Hercule, Romulus, & les autres demi-Dieux de ce tems-là; ce qui eſt conforme aux ſentimens qu'avoit eus de lui Marc Varron le plus ſavant des Romains, pour ne rien dire d'Apulée, & d'aſſez d'autres Academiques, qui ont bien oſé égaler aux Dieux mêmes, ce Fondateur de leur famille.

De die nat. c. 15.

Lib. 2. de Civit. Dei cap. 14.

Mais laiſſons à part toutes ces profanations des Gentils, & voions ce qui a pû obliger les premiers Peres de l'Egliſe à faire plus d'état des Platoniciens que de tous les autres Philoſophes. Il eſt certain que Platon rendit le ſyſteme de ſa ſcience d'autant plus excellent, qu'il étoit composé de ce qu'avoient eu de meilleur trois des plus rares eſprits de la Grece.

Car pour ce qui étoit de la Physique, & des choses qui tombent sous le sens, il voulut suivre les principes d'Héraclite, qu'il jugea les plus solides de tous. Il déféra dans la Logique, & en tout ce qui dépend du seul raisonnement, à Pythagore; comme à celui qui avoit le discours le plus juste, & le plus fidele, ce lui sembloit. Et à l'égard de la Morale & des choses Politiques, il s'arréta à ce que lui en avoit montré son grand Maitre Socrate, qui avoit fait son capital de cette partie, comme nous l'avons remarqué. Ce n'est donc pas de merveille, qu'une si belle & si curieuse doctrine ait été fort estimée, & que d'ailleurs les premiers Chrétiens se soient plûs dans une façon de philosopher, où ils ne voioient quasi rien qui fût contraire à la Foi. Tant s'en faut, les principaux axiomes des Platoniciens s'accommodent si bien avec elle, que St. Augustin reconnu s'être servi fort heureusement de leurs livres, pour se faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités Catholiques: après avoir declaré, qu'il avoit trouvé dans quelques-uns de leurs écrits, presque tout le commencement de l'Evangile de St. Jean, qui contient les plus hauts mysteres de nôtre créance. On ne sauroit nier que Platon n'ait enseigné très expressément l'éternité d'un seul Dieu, Créa-

Lib. 7. confess. c. 9. & 10.

In Sophista.

teur de toutes choses. Il montre au second livre de sa République, comme ce même Dieu, qui est l'Auteur de tout ce qu'il y a de bien au monde, ne fut jamais la cause d'aucun mal. L'Immortalité de l'Ame est établie presque dans tous ses Dialogues; où l'on voit aussi la punition inévitable des méchans, avec la recompense certaine des bons. Dans son Epinomis il donne avis qu'on doit bien prendre garde, de croire qu'il y ait une plus grande vertu que celle de la Réligion, & de la pieté envers Dieu: Et non content d'avoir préscrit le culte Divin au huitiéme livre de ses Loix, il condanne à perdre la vie dans le dixiéme, ceux, qui seront convaincus d'irréligion & d'impieté. De là passant comme de la premiere à la seconde table de ses Ordonnances, il assure que Dieu n'a rien plus à grè, que de voir les parens honorés par ceux, qu'ils ont mis au monde; ordonne des punitions contre les violateurs de ce respect: & en condanne même à la mort, s'il s'en trouve d'assez dénaturés pour lever la main sur leurs peres ou sur leurs meres. Avec quelle chaleur ne poursuit-il point toute sorte d'autres crimes? Le parjure, les meurtres, le larcin sont abominés par tous ses écrits; & il n'y a vice qui n'y trouve sa peine établie, avec une pro-

portion parfaitement Géometrique, pour uſer de ſon propre terme. Enfin, il ſe rencontre tant de conformité en beaucoup de choſes entre la doctrine Academique & celle du Vieil Teſtament, qu'aucun des premiers Docteurs de l'Egliſe n'a douté, que Platon n'eût pris connoiſſance des livres Judaïques en ſon voiage d'Egypte. Euſebe le montre en divers lieux de ſa Préparation Evangelique; Et il fait voir particulierement dans le douziéme livre, que la République décrite par ce Philoſophe, & celle de Moïſe, n'ont preſque été qu'une même choſe. Les Juifs étoient diviſés en douze Tribus: Platon a fait la même diſtribution de ſes Citoiens. Jeruſalem étoit une ville Mediterranée: Platon veut que la ſienne ſoit diſtante de la Mer de quatre vints ſtades; & il décrit ſon terroir peu différent de celui de Jeruſalem. Auſſi Clement d'Alexandrie approuve le mot de Numenius Pythagoricien, qui nommoit Platon le Moïſe Athénien. Et Saint Ambroiſe a crû, qu'il avoit été diſciple du Prophete Jeremie; opinion que Saint Auguſtin ſe repent d'avoir ſuivie dans quelques-unes de ſes compoſitions, & dont il ſe retracte au huitiéme livre de ſa Cité de Dieu, vû qu'il y avoit bien cent ans que Jeremie n'étoit plus, lorſque Platon vint au

Lib. 1. Strom.

Μωσῆς ἀττικίσων. Cap. 11.

monde. Saint Auguſtin montre même en ce lieu là, que ſi la curioſité de ce Philoſophe lui avoit pû faire apprendre quelque choſe en Egypte de la ſcience des Hébreux, ce ne pouvoit pas avoir été par la lecture de leurs livres, que le Roi Ptolomée n'avoit pas encore fait traduire; mais ſeulement pour en avoir oüi parler, & par le moien de quelque interprete, dont il avoit eu beſoin à cet égard, auſſi bien que pour comprendre l'obſcure ſageſſe des Egyptiens. Quoiqu'il en ſoit, la Métaphyſique de Platon s'eſt trouvée ſi voiſine de nôtre véritable Théologie, que Juſtin Martyr, Clement d'Alexandrie, & Euſebe de Ceſarée, ont crû qu'il avoit pénétré juſques dans le myſtere de la Trinité. Le Saint Eſprit, qu'il appelle l'ame du monde, eſt reconnu en pluſieurs lieux de ſes œuvres. Et la perſonne du Fils eſt expreſſément nommée dans la ſixiéme Epitre, qu'il écrit à Hermias, Eraſte, & Coriſque. C'eſt pourquoi Cyrille d'Alexandrie étoit ſi perſuadé que Platon avoit eu cette connoiſſance, qu'il l'accuſe d'héreſie là deſſus, d'avoir multiplié les natures auſſi bien que les perſonnes, & d'avoir mis trois Dieux dans la Trinité, comme les Arriens. Si eſt-ce qu'il eſt très difficile de s'imaginer de quelle façon ce Philoſophe a pû arriver juſques-là, s'il n'y

Apol. 2. l. 1. Strom. Præp. Ev. l. 11. c. 10. L. 1. contra Iul.

a été conduit par le moien de la révelation. Car toute l'Ecole tombe d'accord, que Dieu ne ſe connoit humainement, que par ſes œuvres viſibles, qui ſont ſes créatures. Or cette connoiſſance nous peut bien donner celle d'une eſſence éternelle, & d'un Créateur increé, mais non pas de trois perſonnes qui compoſent une Trinité. Et par conſequent Platon n'a pû, ſans une grace très ſpeciale du Ciel, connoitre ce myſtere, que Saint Thomas avec tous les Peres ont nommé incomprehenſible, & que nous tenons pour une vérité revelée. Il faut donc dire en interprétant Juſtin & les autres qui l'ont ſuivi, que Platon n'en a eu qu'une lumiere obſcure & fort imparfaite; ou bien que s'il l'a euë plus nette & plus claire, ç'a été par le moien des Lettres Saintes, dont il reçût quelque explication en Egypte, & qui lui tinrent lieu de révelation.

Quelque avantage néanmoins qu'eût reçû ſon eſprit de ce côté-là, il n'a pas laiſſé d'être repris de pluſieurs grandes fautes, & ceux qu'il a eu pour contraires, comme chacun en trouve en ce monde, lui ont imputé juſqu'à des crimes qui diminueroient de beaucoup ſa réputation, s'ils étoient tous véritables. Les Chrétiens ſe ſont principalement plaints de ſon Idolâtrie, de ſa Métempſycoſe, de ce qu'il

faiſoit le monde un animal, permettoit dans ſes Loix aux maitres de tuer leurs ſerviteurs, & ordonnoit dans ſa République cette ſcandaleuſe communauté de femmes, qui a tant fait crier Lactance contre lui. *Lib. 3. de falſa ſap. c. 21. & 22.* Mais il n'y en a point, qui l'ait, ce me ſemble, plus rudement traité que Tertullien, quand il a dit dans ſon Traité de l'Ame, qu'il lui déplaiſoit extrémement de voir que tous les Hérétiques empruntoient de Platon des armes pour combattre la vérité, & pour defendre leur mauvaiſe doctrine. Les Gentils d'un autre côté lui ont reproché ſon avarice & ſa gourmandiſe, qui lui firent, diſent-ils, paſſer la mer par trois fois pour s'enrichir auprès des Denys, Tyrans de Sicile, & pour prendre part aux bons morceaux de leur table. Ils l'accuſent enſuite d'avoir eu des amours illicites, le nommant Sathon pour Platon par un équivoque honteux. *Lib. 11. deipn.* Nous en voions dans Athenée qui veulent que ſa médiſance contre Philippe, ait été cauſe, que toute la Grece perdit ſa liberté ſous ce Prince. Ils taxent ſur tout Platon du vice le plus contraire de tous à la Philoſophie, qui eſt le menſonge, pour avoir fait combattre vaillamment Socrate en trois diverſes rencontres, dequoi ni les Hiſtoriens & Orateurs du tems, comme Thucydide & Iſocrate, ni

les Poëtes encore n'ont jamais parlé. Ils ne veulent même que le texte de ses propres Dialogues pour le convaincre d'imposture, dans l'un desquels il reconnoit, que Socrate n'avoit jamais fait voiage de considération, ni été plus loin d'Athénes que l'Isthme du Peloponese. D'où il s'ensuit, qu'il ne peut pas avoir porté les armes où son disciple dit, ni executé les prouësses qu'il lui fait faire dans l'Jsle de Delos. Le tems aussi rend, à leur dire, ces Dialogues ridicules, parce que Parmenides ni Phedrus n'étoient pas de l'âge de Socrate, pour se pouvoir entretenir avec lui; & par consequent le dernier des deux, mort long tems avant Socrate, ne pouvoit pas lui donner de l'amour. Aussi lit-on dans Diogene Laërce, que Socrate aiant oui reciter le Lysis de Platon, s'écria, que ce jeune homme son écolier lui avoit attribué bien des choses, où il n'avoit jamais pensé. Et Gorgias avec Phædon se plaignent encore dans Athenée, de ce que le même Platon leur fait tenir mille propos, dont ils ne peuvent demeurer d'accord.

Idem l. 5. *In Critone.* *In Apolog.* *Lib. 11.*

Pour répondre premierement aux Gentils, il faut remarquer, tant à l'égard de Platon, que de tous ces autres grands Fondateurs de Sectes, dont nous parlerons tantôt; que la ja-

louſie & l'envie, qui regnent encore honteuſement aujourd'hui dans toute ſorte de profeſſions, ont donné lieu à une infinité de médiſances, dont ils ſe ſont déchirés les uns les autres. C'eſt pourquoi la ſeule réputation de Platon, & le témoignage de probité, que lui ont rendu tous les Siécles paſſés depuis lui juſqu'à nous, ſont ſuffiſans pour refuter toutes les calomnies d'Athenée, & de quelques autres, qui ont eu intention de le diffamer. Que s'il faloit uſer de repartie, je ne voudrois rien oppoſer à ce qu'on l'a voulu taxer d'avarice, & d'intemperance de bouche auprès des Tyrans de Sicile, que la liberté de ſes paroles, qu'ils ne pûrent jamais ſouffrir. L'un d'eux lui dit un jour picqué juſqu' au vif, que tous ſes diſcours, étoient de vieillards qui radottent; & les vôtres, lui repliqua-t-il ſont de Souverains, qui tyranniſent; ce qui a beaucoup plus de grace en Grec que nous ne lui en donnons en François, parceque l'alluſion des mots ne s'y trouve pas. Peut-on s'imaginer, qu'un homme venu exprès pour profiter des bonnes graces d'un Roi, lui voulût parler de la ſorte? Et ne ſait-on pas d'ailleur, que Platon refuſa de danſer devant lui, comme fit Ariſtippe, qu'il eût vraiſemblablement imité, ſi l'avarice ou la gourmandiſe euſſent

Γεροντιῶσι τυραννιῶσιν.

eu tant de pouvoir, qu'on dit sur ses affections? Les autres accusations de ses adversaires n'ont peut être rien de plus solide. Et pour ce qui concerne la vérité de ses Dialogues, où l'on veut qu'elle soit fort interessée, à cause qu'il fait parler des personnes mortes ou absentes, qui n'ont jamais tenu les discours qu'on leur attribuë; ceux qui lui imputent cela comme une grande faute, montrent bien, qu'ils ignorent la nature du Dialogue, & les privilèges dont il a toûjours joui. Qu'ils sachent, que ce fils de la Philosophie, comme le nomme Lucien, dont l'Academie & le Lycée ont fait tant d'estime, a le droit de rendre la parole non séulement à ceux qui ne sont plus, ou qui peuvent être éloignés, mais de faire discourir les Dieux mêmes & quand il lui plait les moindres animaux. Quelques-uns voulurent reprendre Ciceron, comme on fait ici Platon, dont cet Orateur se mocque dans le quatriéme livre de ses Questions Academiques. Et les dediant à Marc Varron, il l'avertit de ne trouver pas étrange, qu'on lui eût fait tenir des propos où il n'avoit jamais songé, puisqu'il n'ignoroit pas la coutume des Dialogues. Et qui ne sait point que Xenophon a représénté dans son Convive Callias amoureux d'Autolycus, lorsque celui-ci n'é-

In his. accusato.

Sed nosti morem Dialogorum.

toit pas encore né? De même qu'il fait di-
Athenée l. 5. Deipn. re à Pausanias en faveur d'une vilaine passion, qu'une compagnie d'Amans seroit invincible, à quoi l'on soutient, que Pausanias n'eût pas seulement voulu penser. C'est donc l'usage commun du Dialógue de le pratiquer ainsi, & une grande impertinence d'accuser Platon d'avoir failli dans un genre d'écrire, où il a si bien reüssi, qu'il en a été nommé le Pere, quoique Zenon Eleate en fût véritablement l'inventeur, ou un certain Alexamenus, selon l'opinion d'Aristote. *Diog. Laërt. in Plat.*

Les objections de nos Docteurs sont sans difficulté bien plus considérables: & quoique les fauteurs de Platon tâchent d'interpréter benignement ses Idées, sa Métempsycose, son Animation du monde, & beaucoup d'autres tels points de sa doctrine, qui souffrent quelque favorable explication; si est ce qu'on ne peut pas l'excuser en tout. A la vérité, Saint Justin semble le décharger du crime d'idolâtrie, rejettant sa façon de parler des Dieux de son tems, sur la crainte de la ciguë qu'il avoit vû donner à son Précepteur. Et le Cardinal Bessarion ajoûte à cela que quand *In Calum. Plat. l. 2. cap. 4.* Aristote & Platon ont parlé des Dieux en pluriel, ce n'est pas qu'ils crûssent les fables de leur tems, ni qu'ils reconnussent plus d'un vrai

vrai Dieu tout puiſſant & éternel; mais qu'ils vouloient déſigner par là beaucoup d'autres ſubſtances immortelles, que leur Philoſophie admettoit comme dépendantes du premier principe. Ie ſai bien encore, que le même Cardinal s'efforce de montrer, comme les *Ib. lib. 4. cap. 2.* invectives de Lactance contre la communauté des femmes, que Platon établit dans ſa République, ont été injuſtes & trop ſophiſtiques, vû que les Maſſagetes, les Brachmanes, les Troglodites, & aſſez d'autres peuples qu'il nomme, l'ont reçûë; & que les Lacédemoniens ſous Lycurgue, les Romains ſous Numa, & les Anglois du tems de Céſar, n'en étoient pas fort éloignés. On peut même dire à la décharge de ce Philoſophe, qu'il n'a jamais eu intention de repréſenter un état propre à la ſocieté des hommes, tels que nous ſommes; mais ſeulement de tracer une idée de ce qui ſe pouvoit plûtôt ſouhaiter qu'eſperer ſur ce ſujet. Ciceron a été de cet avis *Ad. 5. de Rep. Plat.* dans ſon premier livre de l'Orateur. Et bien que Marſile Ficin ſe ſoit perſuadé, ſuivant l'imagination de quelques Academiciens, que les Athénes d'Egypte & de Grece étoient avant le Déluge ſemblables à la République de Platon; ſi eſt-ce qu'on voit qu'il s'excuſe lui-même de l'avoir renduë ſi métaphyſique, qu'elle

Lib. 5. & 10. de Rep. & ne recevoit point d'exemple ici bas, & ne devoit être vûë que dans le Ciel. Ce ſont des jeux innocens de ceux de ſa profeſſion, qui ſe plaiſent quelquefois à s'imaginer la perfection des choſes hors de la réalité, comme quand les Poëtes conçoivent un Siécle d'or, ou les Peintres quelque beauté ſi accomplie, qu'il ne s'en trouve point de telle dans le monde, ce qui ne préjudice nullement au mérite des uns ni des autres. Mais nonobſtant, qu'on puiſſe diminuer de la ſorte beaucoup de reproches, qui ont été faits à Platon avec peut-être trop d'aigreur, ſi faut-il reconnoitre qu'il étoit homme, né dans les ténebres du Paganiſme, & qui a écrit pluſieurs choſes ſujettes à correction, en ce qu'elles bleſſent nôtre Réligion. Sa plus forte excuſe doit être tirée de ſon humanité, & de ce qu'on n'a point vû de Philoſophes, qui n'aient eu leurs erreurs auſſi-bien que lui les ſiennes; ce qui ne fait pas pourtant qu'on doive abſolument rejetter tout ce qui vient d'eux, ni que leur ſcience ſoit à mépriſer en toutes ſes autres parties. Car comme a très bien obſervé Saint Grégoire de Nyſſe, il n'y a pas une de toutes les Philoſophies ſeculieres, où il ne ſe trouve quelque choſe de charnel, & qui eſt comme un prépuce qu'on eſt obligé de cou-

In myſt. enarr. vit. Moy.

per, afin que le corps de chacune demeure purifié, par le moien de cette circoncision spirituelle, dont je me souviens qu'Origene parle aussi dans le second chapitre de son second livre sur l'Epitre aux Romains. Nous tâcherons de le faire non seulement à l'égard de la Philosophie Academique, mais encore de toutes les autres, que nous aurons à examiner ci-après. En effet, le Christianisme les reçoit toutes indifféremment, pourvû, dit Saint Augustin, qu'elles reforment leurs maximes, qui sont préjudiciables à la Foi. Par exemple, Platon enseigne avec l'immortalité des Ames, leur passage de corps en corps, qu'elles doivent informer successivement. Coupés cette derniere partie, & retranchés la Métempsycose, vous trouverés le reste de sa doctrine excellent. Il montre dans ses loix, comme les inferieurs doivent être soûmis à leurs superieurs, & que la raison veut, que ceux, qui ont le plus de vertu commandent aux autres; surquoi il attribuë insensiblement aux Maitres un pouvoir qui s'étend jusques sur la vie de leurs serviteurs. Faites la circoncision du dernier article, le surplus ne sauroit être trop estimé. Il tâche d'ôter de sa République ce violent desir de posseder en proprieté, qui cause presque tous les maux de la

Lib. 19. de Civit. Dei c. 19.

vie; & de rendre le bien, ſelon ſa nature, le plus diffus & le plus commun qu'il peut être. C'eſt un deſſein très pieux & qui n'a rien que de Chrétien & d'Apoſtolique. Mais ſur ce fondement il diſſout le plus ſaint & le plus étroit lien de la ſocieté civile, qui eſt celui des mariages, voulant que toutes les femmes ſoient communes, afin que perſonne n'ait rien de particulier. Voilà où il faut encore emploier la circonciſion, pour bien uſer du demeurant, ſelon la regle de Saint Gregoire. Si l'on s'étoit contenté de corriger Platon de la ſorte, perſonne ne s'en devroit plaindre, & l'on pourroit, il me ſemble, rendre avec cela tout l'honneur qui eſt dû d'ailleurs à la mémoire d'un ſi grand perſonnage.

Ce qui a quelquefois obligé les premiers Peres de l'Egliſe à le cenſurer bien rudement, ça été la trop grande eſtime que les Payens faiſoient de lui, qui étoit ſouvent ſcandaleuſe, & qui faiſoit dans ce tems-là où le Chriſtianiſme s'établiſſoit, un grand tort à la Réligion, comme nous avons déja remarqué en parlant de Socrate. Nous voions dans Origene que Celſus avoit eu aſſez d'impieté pour ſoutenir que Jeſus Chriſt tenoit de Platon les plus belles Sentences qu'il eût dites,

Lib. 6. contra Celſum, & D. Auguſt. Ep. 33.

& particulierement celle qui porte qu'un chameau, ou plûtôt un cable, pafferoit plus aifément par le trou d'une aiguille, qu'un homme riche n'entreroit au Roiaume des Cieux, parce que ce Philofophe a écrit, qu'il étoit comme impoffible d'être fort bon & fort riche tout enfemble. Ceux qui ont eu de ces paffions indifcrettes pour lui, & pour fes ouvrages, trouvoient, que la naiffance du Monde, étoit bien mieux couchée dans le Timée, que dans la Genefe. Ce beau païs que Socrate décrit à Simmias dans le Phædon, avoit beaucoup plus de grace que le Paradis terreftre. Et la Fable de l'Androgyne étoit fans comparaifon mieux inventée que tout ce que Moïfe a dit de l'extraction d'Eve de l'un des côtés d'Adam. C'eft ainfi que de ce tems-là les Gentils qui voioient ruiner leurs Autels, tâchoient de leur part à profaner la Sainte Ecriture. Et au lieu de reconnoitre qu'Homere & Platon ont déguifé dans leurs contes fabuleux ce qu'ils avoient appris en Egypte des livres de Moïfe, plus ancien de tant de fiécles qu'aucun Auteur profane; ils étoient fi impertinens que de foutenir tout le contraire, & de vouloir, que Moïfe eût été le copifte des inventions *Lib. 4.* d'Héfiode & d'Homere. Ainfi le même Cel-

ſus compare dans un autre endroit d'Origene, l'embraſement de Sodome & de Gomorrhe, à celui que les Poëtes veulent qu'ait cauſé la témerité de Phaëton dans le monde.

Lib. 6. Et il apparie encore ailleurs la chûte de Lucifer à celle de Vulcain, ou à cette autre des Géans foudroiés par Jupiter, & non pas à la précipitation d'Até, qui ſe voit dans Homere,

L. admon. Gent. comme a fait Juſtin Martyr. Certes, l'ignorance Payenne a été grande, & la malice du Diable extréme, qui eût voulu rendre l'Hiſtoire Sainte moins conſidérable, s'il eût pû, en ſuppoſant des Fables agréables au lieu de ſes divines Vérités. Car aſſez de perſonnes ont remarqué le rapport qu'il y a entre Samſon & Hercule, Elie & Phaëton, Joſeph & Hippolyte, Nabuchodonoſor & Lycaon, Tantale & le mauvais Riche, la Manne des Iſraëlites & l'Ambroiſie des Dieux. Saint Auguſtin met en parallele ſur cela Jonas & Arion.

Lib. 1. de Civ. Dei, cap. 14. La lutte de Jupiter contre Hercule eſt copiée ſur le combat du Patriarche Jacob contre le Tout-puiſſant, ou plûtôt contre un de ſes Anges. Saint Cyrille Archevêque d'Alexandrie, & depuis lui Théophylacte, égalent le même Jonas à cet Hercule, que Lycophron nomme Τριέσπερον, *Trinoctium*, à cauſe qu'il fut trois jours & trois nuits dans le ventre

In cap. 2. Jona.

In caſſ.

d'une Balene, d'où il ſortit avec la pélade. Saint Théodoret ne doute point que Platon n'eût ouï parler du fleuve de feu, que Daniel repréſente au ſeptiéme chapitre de ſes propheties, le Pyriphlegeton du Tartare en étant preſque-une copie dans le Dialogue de l'Immortalité de l'Ame. Et je me ſouviens, que Raphaël de Volterre trouve dans la boëte de Pandore le pèché originel que nous tenons d'Eve. Il y en a qui apparient le ſacrifice d'Iſaac, ou celui de Jephthé, à celui d'Iphigenie, pour qui la Fable ſubſtituë une Biche. Comme cet autre conte de Baucis & Philemon, ſi bien narré dans le huitiéme livre de la Metamorphoſe d'Ovide, ſemble avoir quelque conformité avec la ſortie de Loth de ſa ville, ſuivie de l'embraſement de Sodome & de Gomorrhe. Pietro della Valle prenant, après Baronius & aſſez d'autres, ce qui ſe dit de Saint George & du Dragon qu'il tua, pour une allegorie, écrit dans ſes Voiages, que la fable de Perſée & de l'Orque marine en eſt vrai-ſemblablement le fondement, ces avantures étant contées, comme avenuës toutes deux proche de Joppe en Paleſtine. Voici comme un Poëte Anglois a fait la reduction de ce que l'hiſtoire d'Eve a de commun avec la fable de Proſerpine.

Lib. 12. de Judicio.

Lib. 30. c. de iis qui nuptui.

Audoënus.

Evam delusit Serpens, Proserpina Ditis
Capta dolo, vana spe specieque boni.
Exiit Eva parens Paradiso cur? quia malum
Edit; at in malo nesciit esse malum.
Inferno exisset, malum Proserpina si non
Edisset, taciti nescia virgo mali.
Eva fuit mortis, Proserpina præda Plutonis;
Illa fuit Jovæ filia, & ista Jovis.
Vtraque gustavit vetitum, pœnasque pependit:
Hæc flores, fructus dum legit illa, perit.

Or nous n'avons rapporté tout ceci, que pour faire voir les raisons, qu'ont eu quelques Peres, de condanner avec chaleur le Philosophe dont je parle, & ses livres, puisque les Ethniques d'alors, contre qui ils étoient tous les jours aux prises, osoient bien les mettre au dessus de ceux, que le Saint Esprit a dictés. A présent que cette considération cesse, vû qu'il n'y a rien à craindre de tel, que le Paganisme n'est plus, & qu'encore que le monde ne soit pas purgé d'Impies ni d'Athées, si est-ce qu'il ne se trouve personne qui préfere aujourd'hui Saturne à Dieu le Pere, ni Socrate, Platon, ou quelqu'autre semblable à Jesus Christ; nous pouvons bien dans un tems si différent parler

d'eux avec moins d'animosité, & rendre à leur vertu, aussi bien qu'à leur science, l'honneur qu'elles méritent. Ni l'une, ni l'autre ne sauroient plus rien faire perdre à la Réligion. Et nous ne porterons nul préjudice à la pieté, usant de moins de severité en leur endroit, puisque nous ne ferons en cela que seconder les sentimens de beaucoup des plus saints Docteurs de l'Eglise.

En effet, outre que tous les Peres qui ont été d'avis dans la premiere Partie de ce livre, que les Payens vertueux se pouvoient sauver avec la Foi implicite, n'ont jamais parlé de Platon qu'en très bonne part, nous pouvons voir comme S. Irenée s'est souvent servi des raisons & de l'autorité de ce Philosophe, pour convaincre d'irréligion les Héretiques de son tems. Le Cardinal Bessarion montre, combien saint Denys & tous les Théologiens Grecs l'ont estimé, lorsqu'ils ont emploié ses plus belles distinctions aux mysteres de nôtre Foi. Et S. Augustin s'est déclaré en une infinité d'endroits si passionné pour lui, que Tostat, qui n'a cédé à pas un Scholastique du dernier siécle en la connoissance des Peres, croit que ce grand Prélat d'Afrique n'a point douté du salut de Platon. Ce n'est pas que Tostat ignorât, de quelle façon S. Au-

Lib. 3. advers. hær. c. 3.

Lib. 2. in calum c. 3.

4. Reg. c. 5. qu. 21.

Lib. 1. c. 1. guſtin s'étoit répenti dans ſes Retractations de l'avoir trop loüé: Mais il ne s'enſuit pas, qu'il en eût mauvaiſe opinion pour cela, comme quelques-uns ſe le ſont perſuadé, puiſque les loüanges peuvent être exceſſives à l'égard même des bien-heureux, ſi elles ne ſont proportionnées au degrè de leur béatitude. Que ſi je voiois quelque Auteur conſidérable, qui nous eût aſſurés de la parfaite repentance de Platon, & de cette priere que quelques uns lui font faire à Dieu avant que de mourir, pour obtenir la remiſſion de ſes pèchés, rien ne m'empêcheroit de conclure en faveur de ſon abſolution. Je penſe que le plus ſûr eſt de ne rien aſſurer en cela, ſinon que le rare mérite d'un ſi grand perſonnage nous oblige dans le doute, à ne rien prononcer témerairement contre lui. Car comme S. Bernard a eu raiſon de reprendre Abailard, de ce qu'en voulant trop faire paroitre Platon Chrétien, il ſe montroit lui même preſque Payen; ceux-là ne ſont poſſible pas moins blâmables de l'autre côté, qui ſe mêlent de determiner là deſſus ce que l'Egliſe n'a pas voulu juſqu'ici décider. L'Orateur Romain parlant de nos actions, donne une regle de Morale, qui ſe peut encore, à mon avis, très bien appliquer à la matiere

Ep. 190. Dum multum ſudat, quomodo Platonem faciat Chriſtianum, ſe probat Ethnicum.

que nous traitons. Il dit, qu'on ne doit jamais rien faire de tout ce qu'on ignore qui soit bien ou mal fait. Mon opinion est qu'on ne devroit jamais non plus parler affirmativement dans la Réligion de ce qui est douteux; & cela étant ainsi, on ne peut être sans faute, si l'on prétend de juger Platon définitivement. Il étoit homme, & je ne fais point de difficulté, que comme tel, il n'ait erré dans sa doctrine, & dans ses mœurs. Mais il a beaucoup mérité du genre humain par ses écrits, sa vie a été très exemplaire dans le Paganisme, sa repentance a pû attirer sur lui la grace du Ciel, & nous devons souhaiter que Dieu lui ait fait misericorde.



D'ARISTOTE,

ET DE LA

SECTE PERIPATETIQUE.

Comme Platon a eu ſes admirateurs qui lui ont donné le ſurnom de Divin, Ariſtote a reçû des ſiens les glorieux titres de Génie de la Nature, & de fidele interprete de tous ſes ouvrages. L'un ne ſauroit en cela prétendre aucun avantage ſur l'autre, & ſi l'on peut dire, que les Academiciens, non plus que les Péripatéticiens, n'ont rien fait en parlant ainſi de leurs Chefs, que toutes les autres familles Philoſophiques n'aient pratiqué, lorſqu'elles ont emploié le nom de leurs Fondateurs. Mais il ſemble qu'Ariſtote ſe pourroit glorifier d'avoir encore aujourd'hui ſes Sectateurs, & de regner preſque auſſi puiſſamment dans toutes les Ecoles, qu'il fit jamais dans le Lycée; ce que pas un des autres ne ſauroit prétendre. Car encore que la plûpart des Peres, qui avoient plus d'inclination pour Platon que pour lui, aient fait de grandes invectives contre ſa doctrine, juſ-

ques-là que S. Ambroiſe dans ſes Offices, & Origene refutant Celſus, ſoutiennent, qu'elle eſt beaucoup plus à craindre que celle d'Epicure: Si eſt-ce que depuis qu'Albert le Grand, & S. Thomas principalement, ſe furent donnés la peine d'expliquer, autant qu'il leur fut poſſible, tous les Myſteres de nôtre Réligion, avec les termes de la Philoſophie Péripatétique, nous voions qu'elle s'eſt tellement établie par tout, qu'on n'en lit plus d'autre par toutes les Univerſités Chrétiennes. Celles mêmes, qui ſont contraintes de recevoir les impoſtures de Mahomet, n'enſeignent les ſciences, que conformement aux principes du Lycée, auxquels ils s'attachent ſi fort, qu'Averroës, Alſarabius, Albumaſſar, & aſſez d'autres Philoſophes Arabes, ſe ſont ſouvent éloignés des ſentimens de leur Prophete, pour ne pas contredire ceux d'Ariſtote, que les Turcs ont en leur Idiome Turqueſque, & en Arabe, comme Belon le rapporte. Et j'apprens des Rélations récentes, que les Tartares ont auſſi les livres de ce Philoſophe, traduits en leur langue, dont ils font très grand état, ſur tout à Samarcand, où Tamerlan établit, à ce que diſent nos Hiſtoires, une fort célebre Academie. Ce qui me fait rapporter au ſiécle de

Lib. 3. cap. 14.

V. Bergeron, trait. des Tart.

S. Thomas ſeulement cette réception générale du Péripatétiſme parmi les Chrétiens, & non pas à celui de Charlemagne, du vivant duquel on veut qu'il fût déja en vogue dans l'Univerſité de Paris, la premiere de toutes, & celle qui a ſuccedé aux Athenes des anciens; c'eſt qu'il paroit, que long-tems depuis cet Empereur, on n'y connoiſſoit le nom d'Ariſtote que pour le déteſter. Car Rigordus témoigne que ſous Philippe Auguſte, un Concile tenu contre l'héreſie d'Almaricus, touchant le Regne du Saint Eſprit, en ſuite de celui des deux autres perſonnes de la Trinité, fit brûler la Metaphyſique d'Ariſtote dans Paris, où elle avoit été depuis peu apportée de Conſtantinople, comme celle, qui étoit capable de fomenter toutes ſortes d'héreſies. Et Alexandre Neccam, Docteur Anglois, de l'Ordre de S. Auguſtin, a laiſſé par écrit, qu'on croioit alors, qu'il n'y avoit que l'Anti-Chriſt qui dût bien entendre les livres d'Ariſtote, dont il ſe ſerviroit pour convaincre tous ceux, qui entreroient en diſpute contre lui. Par où l'on peut voir, que fort peu avant Albert le Grand, la Philoſophie Péripatétique n'étoit pas de grande conſidération, & qu'il n'y a eu que le Docteur Angelique, ſon Diſciple, qui lui ait donné cette

De geſtis Ph. Aug.

Lib. de nat. rerum.

grande autorité qu'elle possede dans l'Ecole. En effet, la Secte d'Aristote l'a tellement emporté sur toutes les autres, qu'on a dit qu'il avoit pratiqué ce que font les Ottomans à l'égard de leurs freres, s'étant enfin rendu seul maitre absolu de l'Empire Philosophique.

Or le sujet que nous avons fait voir qu'ont eu quelques Peres de maltraiter Platon, a été encore plus puissant à les émouvoir contre Aristote. Car si Tertullien parloit bien, quand il assuroit des Philosophes en général, qu'ils étoient les Patriarches des Hérétiques, il semble qu'on puisse particulierement imputer ce crime à celui, qui se vante dans son Traité contre les Sophistes, d'avoir le premier reduit la Dialectique en art, n'aiant selon l'observation de Ramus, recommandé aucun de ses ouvrages avec tant de vanité que celui-là. Et certes, si nous en croions Ammonius, Aristote a été l'inventeur de la vraie demonstration, s'étant le premier avisé de séparer de toute matiere les préceptes de la Logique, d'où vient, qu'il ne s'est servi que de lettres toutes nuës, pour bien faire voir, quelle étoit la vertu de la forme Syllogistique. C'est ce qui a fait nommer à Ciceron l'Induction, Socratique, & le Syllogisme,

Lib. de anima.

In vita Arist.

Péripatétique. Ainſi l'on peut préſumer, qu'Ariſtote a fourni les armes à tous ceux, qui ont voulu brouïller la Réligion, & qu'on a toûjours reconnus fort adroits dans l'uſage des regles de ſa Dialectique. Quoiqu'il en ſoit, on ſait, qu'il y a eu des Héretiques, qui ont fait leur Dieu de ce Philoſophe, & que les Carpocratiens, avec les Théodoſiens, & Gnoſtiques, ont adoré ſes Images. Ce n'eſt donc pas ſans cauſe, que les Peres tâchoient de le déprimer, dans un tems où ils n'avoient point de plus grands adverſaires que ceux de ſa ſecte, qui ſubſiſtoit encore, & qui étoit de très grande autorité parmi les Gentils d'alors. Mais outre tout cela ces bons Peres trouvoient dans le corps de ſa ſcience, tant de maximes contraires à la pieté, qu'ils euſſent fait conſcience de ne lui pas contredire. Ils voioient qu'après avoir reconnu dans ſes livres de Phyſique, l'unité d'un Dieu, par la raiſon du mouvement, qui ſuppoſe néceſſairement un premier moteur; & dans ſa Metaphyſique encore une premiere cauſe, & un ſeul principe indépendant, qui eſt le même Dieu; il le faiſoit néanmoins un agent néceſſaire, & ſans prévoiance des choſes d'ici-bas. Que ſon éternité du monde, qu'Alexandre d'Aphrodiſée a cru le plus invariable

Lib. 1. de Invent.

Baron. tom. 3.

D. Iren. l. 1. adv. hær. c. 24.

variable article de toute sa doctrine, étoit incompatible avec la Genese. Que la mortalité de l'Ame se recueilloit de ses principes, par des consequences, qui sembloient inévitables. Que l'Enfer lui étoit une fable, & la Réligion un art de regner. Bref, que les Prophetes passoient dans ses livres pour des atrabilaires, & toute sorte d'Anges ou de Démons, hors ses Intelligences, pour de pures illusions. Toutes ces choses, dont la moindre est une abomination dans le Christianisme, les fit resoudre à diffamer le plus qu'ils pourroient, celui qui les enseignoit. Et certes, on ne sauroit user avec trop de rigueur de la circoncision de Saint Gregoire sur tout cela, si tant est qu'on le lui puisse justement imputer. Car par exemple, pour ce qui touche la Providence de Dieu, encore qu'il semble la nier, à l'égard de ce qui est sublunaire dans sa Metaphysique, si est-ce qu'il montre ailleurs dans sa Morale, que les hommes sages sont très aimés de Dieu, qui recompense leurs bonnes actions, & qui prend soin des choses humaines. Ainsi, comme la mortalité de l'Ame resulte de ses principaux axiomes, selon que nous pensons l'avoir fait voir dans nôtre traité de l'Immortalité, il n'a pas laissé de la déclarer immor-

Lib. 12. Met. c. 9. Eth. Nic. lib. 10. c. 9.

telle en beaucoup de lieux, & nommement où il en parle expressément, comme dans ses livres de l'Ame. C'est pourquoi nos Docteurs n'ont point fait de difficulté pour cela, de suivre, généralement parlant, sa doctrine. Et George Trapezunce, ou de Trebisonde, emploie un livre entier à rendre évidente la conformité, qui se trouve entre sa Philosophie, & la Sainte Ecriture. Comme Porphyre en avoit fait sept, que nous n'avons plus, pour montrer, que Platon, qui étoit fort pieux, & Aristote, ne différoient qu'en ce qu'ils s'étoient servis de divers termes dans de mêmes pensées; à quoi Proclus, Boëce, Ficinus, le Cardinal Bessarion, Foxius, Picus, Carpentarius, & beaucoup des Interpretes Grecs d'Aristote, ont aussi travaillé. Je pense, qu'on se doit souvenir là dessus du surnom de Sphinx, que ces mêmes Interpretes lui donnent presque tous, à cause de cette obscurité affectée parmi une si grande contrarieté de sentimens, qu'il a répanduë exprès en plusieurs lieux de ses œuvres, comme la Seche fait son ancre, afin que les opinions qui lui étoient propres, ne fussent pas si facilement reconnuës. Le témoignage de Themistius est encore ici fort important, quand il assure qu'Aristote enseignoit toute

Lib. 2. compar. Arist. & Plat.

autre chose chez lui, que ce qui se voit dans les livres qu'il a donnés au public; ajoûtant, que c'est une espece de folie, de penser tirer de leur lecture ses véritables pensées, qu'il a toûjours tenuës les plus secrettes qu'il a pû. Mais les Peres, qui avoient leurs motifs, tels que nous avons remarqué, au lieu de faire choix des textes les plus favorables, & d'interpréter les autres par ceux-là, comme nous faisons ordinairement, prenoient les plus scandaleux pour le convaincre d'impieté, & pour rendre odieux par ce moien tout son Péripatétisme.

Il n'a pas été épargné non plus par beaucoup de Païens, & principalement par ceux des autres familles Philosophiques, qui avoient toutes leurs animosités particulieres les unes contre les autres. Les Stoïciens sur tout, & les Epicuriens lui en ont voulu, parce qu'il se trouvoit comme dans un milieu entre ces deux sectes parfaitement contraires, où il recevoit les coups de toutes deux, qui s'accordoient en ce seul point de lui faire la guerre. Les premiers, comme chacun sait, mettoient le souverain bien en la vertu toute nuë, de sorte que leur Sage étoit le plus heureux du monde au milieu de la pauvreté, des maladies, & de toutes les plus grandes dis-

graces de la vie. Les autres aſſuroient que la parfaite felicité ne ſe rencontroit que dans la volupté. Et Ariſtote ſe moquant de la vanité des uns, autant qu'il condannoit la diſſolution des autres, fit élection d'une voie moienne, faiſant dépendre la béatitude humaine, de l'union des biens de l'eſprit, du corps, & de la Fortune. En vérité, on ne ſauroit nier, qu'il n'ait philoſophé en cela beaucoup plus raiſonnablement que les autres, puiſque Saint Paul même a confeſſé exaggerant les calamités des premiers Chrétiens, que ſans la recompenſe de l'autre vie, ils euſſent été les plus miſerables de tous les hommes; ce qui montre aſſez, que le ſouverain bien de celle-ci ne ſe trouve pas humainement parlant, comme faiſoit Ariſtote, parmi les adverſités. Quoiqu'il en ſoit, il ſe rendit par là ces deux ſectes mortellement ennemies, parce que, comme dit fort bien Ciceron, toute l'autorité de la Philoſophie conſiſte à bien regler ce point de la felicité, qui eſt la fin & le but de toutes nos actions; de ſorte que quiconque eſt en différent à cet égard, ne ſauroit éviter une perpetuelle conteſtation ſur tout le reſte. Voici donc les reproches que lui firent ceux, qui ſe laiſſérent le plus emporter aux ardeurs de la diſpute, & aux injuſtes mouvemens de la

Lib. 5. de fin. Qui de ſummo bono diſſentit, de tota Philoſophiæ ratione diſſentit. Summo bono conſtituto in Philoſophia, conſtitu-

haine, qui l'accompagne presque toûjours. En premier lieu, ils lui ont objecté son impieté, qui lui fit faire des sacrifices à une Concubine d'Hermias, après l'avoir épousée, semblables à ceux dont les Atheniens usoient en l'honneur de Ceres Eleusine. Cette action, disent-ils, avec l'Hymne composé à la loüange du même Hermias, le rendirent criminel dans Athenes, & le contraignirent de s'enfuïr à Chalcis, où il s'empoisonna avec de l'aconit, s'il ne s'est pas précipité dans l'Euripe, qui separe l'Isle Eubée du continent de la Grece. Ils l'accusent secondement d'avoir donné le conseil à Antipater de se delivrer d'Alexandre par poison, dequoi Plutarque ne s'est pas tû dans la vie de ce Roi. Et Xiphilin rapporte, que l'Empereur Caracalla voulut faire brûler tous les livres d'Aristote, maltraitant ceux de sa Secte qui vivoient dans Alexandrie, à cause de cette prétenduë conspiration de leur maître contre un si grand Prince, qui lui faisoit l'honneur de se dire son disciple. Enfin, nous voions dans Hesychius, qu'Epicure mal-menoit Aristote, de ce qu'aiant mangé tout son patrimoine, il avoit été contraint de s'enroller à la guerre où il avoit été fort mauvais soldat, & puis de vendre des médicamens. Timée le traite de même dans Poly-

ta sunt omnia.

Diog. Laërc. in vita Aristot.

Ex Dione, l. 77.

In Epic.

Exc. Polyb. be, le nommant paraſite & gourmand. Et le huitiéme livre d'Athenée eſt plein de ſemblables invectives, auxquelles il n'eſt pas malaiſé de répondre, non plus qu'aux pré cedentes.

Premierement pour ce qui eſt de ſon impieté, que ſes ennemis veulent avoir été cauſe de la retraite, qu'il fit en Chalcis, il s'en faut tant qu'on le puiſſe dire criminel de ce côté-là, que vraiſemblablement il ne reçût toute la perſecution que les Atheniens lui firent alors, que pour avoir parlé trop librement de l'exiſtence d'un ſeul Dieu, & avec mépris de tous ceux qu'ils adoroient. Ce fut pourquoi ſe voiant dans la même accuſation, qui avoit fait perir Socrate, & bannir un peu auparavant Anaxagore, il dit, en mettant ordre à ſa ſûreté, qu'il ne vouloit pas donner une nouvelle occaſion aux Atheniens d'offenſer encore en ſa perſonne la Philoſophie. *Ælian. l. 3. c. 36.* Origene a ſi bien interpreté cette action, qu'expliquant le précepte, que donne nôtre Seigneur à ſes Apôtres, de fuïr d'une ville où ils ſeroient perſecutés dans une autre, & refutant Celſus qui s'en étoit voulu moquer avec ſes profanations ordinaires, il lui dit, que l'éloignement d'Ariſtote, dont nous parlons, a été conforme à la Morale de l'Evangile, & *Mat. 10. art. 23. L. 2. contra Celſ.*

qu'il fit la même chose, étant poursuivi calomnieusement, que Jesus Christ conseille à ses Disciples. On peut bien voir en cela l'honneur que reçoit ce Philosophe, lorsqu'un Pere de la considération d'Origene, parle de lui si avantageusement. Gretserus disputant contre Sepulveda du salut d'Aristote, ne doute point, qu'il n'ait voulu éviter par ce bannissement volontaire, la nécessité où on vouloit le reduire, de rendre à des Idoles un culte qu'il croioit n'être dû qu'à Dieu seul. Ce ne fût donc nullement pour avoir déferé des honneurs Divins à Hermias ou à sa Concubine, qu'il s'absenta, s'il ne les voulut pas même accorder aux Dieux que toute la Grece adoroit de son tems. Et je pense, qu'il n'y a pas plus de vérité en cela, qu'en ce que ces adversaires ajoûtent, les uns qu'il prit de l'aconit, dont il se fit mourir; les autres, qu'il se jetta dans ce fameux Euripe de sept reflus par jour, voulant être compris par celui qu'il ne pouvoit comprendre; & quelques-uns encore, qu'il se tua pressé de sa conscience, & des poursuites qu'on faisoit contre lui, sur la mort d'un de ses amis, dont on le chargeoit. Car outre le peu d'apparence d'attribuer cette foiblesse, & ce desespoir, à l'un des plus grands esprits, qui ait paru dans le

De variis cœl. Luth. cap. 13.

Iustin or. paræn. cœl. Rhod. lect. ant. lib. 29. c. 8. Pamelius in not. ad Apol. Tertul.

monde: la diverſité de tant d'accuſations contraires, en montre aſſez la fauſſeté; & l'on peut voir dans Diogene, & dans Denys d'Halicarnaſſe, comme la véritable cauſe de ſa mort fut une maladie, qu'il eût âgé de ſoixante & trois ans; après avoir ſupporté une debilité d'eſtomac, avec tant de force d'eſprit qu'on s'étonna, dit Cenſorin, de le voir arriver juſqu' à ce terme.

De die nat. c. 14.

Il ſuffit de répondre à ce qu'on lui impute de la fin violente d'Alexandre, que Plutarque n'en a parlé, que comme d'un faux bruit: que l'humeur tyrannique de Caracalla lui a bien fait commettre d'autres extravagances; & qu'Ammonius détruit pleinement cette calomnie, quand il aſſure, qu'Ariſtote accompagna ce Monarque dans toute ſon expedition Aſiatique, n'étant retourné en Grece qu'après ſon decès. Car il ne pouvoit pas, cela préſuppoſé, conſpirer avec Antipater qui avoit été laiſſé au gouvernement de la Macedoine. Outre que le corps d'Alexandre étant demeuré pluſieurs jours nud, & ſans être enſeveli, à cauſe de la diſſenſion, qui ſe mit entre ſes Capitaines, c'eſt ſans doute, comme a fort bien obſervé Plutarque, que s'il eût éte empoiſonné, les marques du venin fuſſent bien-tôt parûës ſur lui, vû la chaleur du

païs où il étoit; & néanmoins on n'en eût pas ſur l'heure le moindre ſoupçon, qu'Olympias ne prit que bien ſix ans depuis, ſur quelques faux bruits qui coururent.

A l'égard des injures qu'Epicure, Timée, & quelques autres ont vomi contre ſa réputation, celles du premier ne peuvent être d'aucune conſidération, à quiconque prendra garde, qu'il n'y a quaſi pas un des Philoſophes anciens, à qui il n'ait fait de ſemblables outrages; ce qui ſe voit au même lieu, où Heſychius rapporte ceux, qui vont contre l'honneur d'Ariſtote. Suidas l'a bien vengé de Timée, lorſqu'il le nomme un impoſteur, un inſolent, & un homme, qui ne mérite pas d'être mis au rang des raiſonnables, après avoir parlé ſi inſenſément de celui qu'on a eu raiſon d'appeller le Secretaire de la Nature, vû qu'il ſemble qu'elle même lui ait dicté ce qu'il a écrit de toutes ſes operations. Et Polybe *In Excer.* pourvoit ſuffiſamment à la renommée de ce Philoſophe, remarquant, que rien n'a donné la hardieſſe aux Calomniateurs de l'accuſer, auſſi bien qu'Homere, d'avoir aimé les bons morceaux, que les ſeuls paſſages de leurs œuvres, où ils en ont fait quelquefois la deſcription. Mais quand nous n'aurions point le témoignage de toute l'Antiquité pour

Lib de util. cred. Ariſtote, avec celui de Saint Auguſtin, qui le qualifie homme de bien & de très honnête vie, je ne voudrois point d'autre preuve de ſes mœurs, que le choix que fit de ſa perſonne Philippe de Macedoine, pour l'inſtruction de ſon fils. Chacun ſait quelle fût la prudence de ce pere, qui n'eût rien plus à cœur en toute ſa vie, que la bonne inſtitution d'un ſi grand Succeſſeur. Et nous avons la lettre qu'Ariſtote reçût de lui ſur la naiſſance d'Alexandre, dans laquelle il remercie les Dieux, non pas tant de ce qu'ils lui avoient donné un fils, que de ce que ſa naiſſance ſe trouvoit en un tems, auquel il pourroit recevoir les enſeignemens d'un Philoſophe ſi renommé, & ſi capable d'inſpirer la vertu à l'héritier d'une Couronne. Certes il faudroit être bien injuſte, pour ne pas préferer le jugement de ce Prince à toutes les médiſances, que nous avons rapportées, n'y aiant nulle apparence, qu'il eût voulu approcher d'un enfant qui lui étoit ſi cher, une perſonne dont il n'eût pas connu les mœurs auſſi bien que la ſuffiſance; ni faire élection entre tant de grands hommes qu'avoit alors la Grece, d'un qui eût été diffamé de vices ſi honteux, & ſi reprochables. Auſſi n'a-t-il jamais été accuſé de s'être malacquité de ſa charge; & le rétabliſſement de

la ville de Stagire, sa patrie, que Philippe ou Alexandre firent rebâtir en sa considération; aussi bien que le salut de celle d'Eresse, qu'elle dût à sa seule priere, sont des marques infaillibles du contentement qu'il donna de lui, & du crédit que sa vertu lui acquit dans la Cour de Macedoine.

Plutar. in Alex. Ammonius in ejus vita.

S'il faut maintenant qu'après avoir ainsi vû ce qui s'est dit de part & d'autre, nous nous expliquions ensuite de ce que nous croions qu'on peut raisonnablement penser d'Aristote au tems où nous sommes; Mon opinion est, qu'il faut garder ce respect à l'Antiquité, qui l'a eu en grande véneration, de ne parler jamais de lui qu'avec beaucoup d'estime. Ses écrits nous y obligent encore, qui, tout mutilés qu'ils sont, reglent aujourd'hui le savoir des hommes, fournissant presqu'à toutes les disciplines, les maximes fondamentales dont elles se servent. Et je crois qu'on ne peut le traiter autrement, sans offenser autant qu'il y a de personnes qui font profession des lettres, ne pensant pas qu'il s'en trouve aucune, de la façon que nous sommes institués, qui ne lui doive la meilleure partie de ce qu'elle a d'acquis. Mais en ce qui concerne le salut ou la perte de son ame, je me trouverois très embarassé s'il faloit se derminer là-dessus,

& qu'il ne fût pas permis de demeurer dans le doute, que je prétens être le plus sûr parti, que nous puissions prendre. Car il ne me semble pas raisonnable de conclure son malheur éternel sur la considération de ses fautes, puisque le plus juste tombe sept fois le jour, & qu'il peut s'être repenti aussi bien que ceux dont nous avons déja parlé. Beaucoup moins le voudrois-je condanner, comme a fait le Pere du College Ambrosien, Collius, pour s'être donné la mort à soi-même, aiant fait voir tantôt le peu d'apparence, qu'il y a de le tenir coupable de ce crime. D'un autre côté j'ai bien de la peine à le justifier, comme font ceux, qui ne hesitent point à le placer parmi les Bienheureux. Le Docteur Sepulveda est de ceux-là, qui a soutenu son opinion publiquement & par écrit du tems de Charles Quint. Le Jesuite Gretserus aiant voulu reprendre Sepulveda de trop de hardiesse, avouë néanmoins, qu'il incline en faveur d'Aristote aussi bien que lui, n'improuvant en cela que sa façon de parler affirmative. Et Cœlius Rhodiginus non content de donner à ce Philosophe une véritable repentance dans l'article de sa mort, avec des larmes pleines de douleur & d'esperance qu'il offrit à cette Premiere Cause, qui est Dieu;

Prov. Salom. c. 2.

Lib. de anim. Pag.

Lect. ant. l. 17. c. 34.

ajoûte, que plusieurs ont crû qu'Aristote avoit eu quelque prénotion ou avantconnoissance de l'Incarnation de Jesus Christ, sur ce qu'il repetoit souvent avec estime un vers de l'Odyssée, qui porte que les Dieux Immortels ne font nulle difficulté de se revétir de nôtre nature humaine, lorsqu'ils ont envie de nous instruire. Or il est très difficile de s'imaginer qu'un si haut mystere, qui n'a passé que pour scandale aux Juifs, & pour folie aux Gentils, selon les propres termes de Saint Paul, ait pû aucunement être prévû par un Philosophe Païen; quelque conférence qu'Aristot eût euë avec ce Juif, dont parle Clement Alexandrin (*). Et quant à cette parfaite contrition qu'on lui attribuë en mourant, outre qu'elle n'est garantie par aucun Auteur de marque, il y a beaucoup de raisons qui m'empêchent de la croire véritable. La premiere est, que nonobstant le passage de sa Morale, que nous avons cité, il a prononcé nettement dans sa Métaphysique, comme en lieu propre, que Dieu ne prenoit nulle part aux choses, qui se passoient sous le Ciel; &

Lib. 1. Strom. p. 304.

(*) Tout ce que Clement Alexandrin dit sur ce point se reduit à ce que le Péripatécien Clearque avoit dit, qu'il connoissoit un Juif, qui avoit eû de conversations avec Aristote. Ce passage ne seroit pas d'une petite autorité, s'il étoit du Clearque, qui fût un des plus célébres disciples d'Aristote, mais il est vraisemblablement d'un Clearque plus moderne.

nous voions, que Diogene avec Hesychius, qui ont écrit sa vie, font couler cette proposition, comme un article très constant de sa doctrine, dequoi presque tous ses Commentateurs, notamment les Grecs & les Arabes, sont aussi demeurés d'accord (*). Quelle apparence, cela étant, de le faire invoquer à son aide l'Etre des Etres, ou la Cause des Causes, qu'il croioit sourde, & plus aveugle que Tyresias, comme dit le Poëte, en toutes nos affaires? Ma seconde raison est fondée, sur ce que tous ses principes semblent favoriser la pernicieuse créance de la mortalité de l'Ame, selon que nous l'avons déja observé ici, & plus particulierement dans nôtre petit Discours Chrétien de son Immortalité; d'où il s'ensuit, qu'il n'étoit pas pour faire cette priere à Dieu, parce qu'elle est ridicule en la bouche de ceux, qui pensent que tout meurt avec le corps. Pour derniere raison, je vois dans les termes de son testament, d'où les Jurisconsultes enseignent, qu'on doit tirer les plus véritables sentimens des hommes, des marques d'un esprit, qui n'étoit nullement dégagé de l'Idolâtrie. Il ne dit pas en riant, comme Socrate, qu'il doit un Coq à Escu-

(*) Valerien Magni, Capucin, a publié en 1647. un Ouvrage de l'Athéisme d'Aristote.

lape; mais il ordonne ſerieuſement qu'on le décharge d'un vœu qu'il avoit fait pour la ſanté de Nicanor, & qu'on faſſe faire quatre animaux de pierre, de quatre coudées chacun, pour être placés dans les Temples où Jupiter & Minerve étoient adorés, en la ville de Stagire. Ce ne ſont pas là des legs, il me ſemble, d'une perſonne, qui eût la Foi implicite, & qui perſuadée dans la Loi de Nature, de l'exiſtence d'un ſeul Etre ſouverain, lui ait préſenté ſon cœur en mourant, pour obtenir ſa miſericorde. Voilà ce qui m'empêche de prononcer auſſi poſitivement que d'autres font, pour la felicité éternelle d'Ariſtote; bien que je la lui ſouhaite d'autant plus ardemment, que je me ſens ſon redevable de la plus ſolide partie de mes études humaines. Elles m'ont appris, que nous ne ſaurions trop honorer la mémoire de nos Peres ſpirituels; la ſienne me ſera toûjours en ſinguliere vénération à cet égard, & n'oſant pas former un jugement du tout à ſon avantage, ſur la juſte crainte, que j'ai d'offenſer la pieté, je demeurerai dans un doute reſpectueux, que je penſe qui ne peut être déſagréable à Dieu.



DE DIOGENE, ET DE LA SECTE CYNIQUE.

Encore qu'Antisthene soit le fondateur de la famille Cynique, nous faisons choix néanmoins de Diogene son disciple, parce que sa vie a été beaucoup plus célébre, & que plusieurs à cause de cela l'ont nommé le Prince des Cyniques, comme l'on peut voir dans une Oraison de l'Empereur Julien. *Orat. 6.* Et certes, Origene, Saint Jean Chrysostome, Saint Jerôme, & assez d'autres Peres en aiant parlé très honorablement, ils nous donnent sujet de faire plûtôt nos réflexions sur lui, que sur aucun autre de la même Secte. Elle eût son nom du lieu où Antisthene faisoit ses leçons, fort peu éloigné de l'une des portes d'Athenes, & qui se nommoit Cynosarges; bien qu'on ait dit depuis, que la façon de vivre trop libre, & comme canine, que pratiquoient les Cyniques, les avoit fait nommer de la sorte. Quoiqu'il en soit, ceux de cette profession se moquoient de ce titre injurieux, le rendant même honorable & de respect envers d'autres, qui les considéroient sans

ſans paſſion particuliere. Ce fut pourquoi Diogene demanda en riant à Alexandre, qui l'étoit venu voir, s'il n'avoit point eu de peur, que le chien le mordit. Et l'on voit dans le diſcours de ſa vie beaucoup de plaiſantes reparties, qu'il fit à ceux, qui le penſoient injurier de ce vilain mot.

On ne ſauroit pourtant nier que les Philoſophes Cyniques n'aient mérité de grands reproches à l'égard de beaucoup d'actions deshonnêtes, qu'ils vouloient faire paſſer pour indifférentes. Ce n'eſt pas qu'ils ne fiſſent un ſingulier état de la Morale. Car de toutes les parties de la Philoſophie, ils ne cultivoient que celle-là, ſe moquans de la Dialectique, de la Phyſique, & même des diſciplines liberales, comme l'on peut voir dans Diogene Laërce, à la fin de la vie de Menedemus. Et il obſerve dans celle de nôtre Diogene, que ce Philoſophe faiſoit gloire d'ignorer la Muſique, la Géometrie, & l'Aſtrologie, comme choſes du tout inutiles. Mais nonobſtant que les Cyniques s'appliquaſſent ſi particulierement à la ſcience des mœurs, ils ne laiſſèrent pas d'y commettre de ſi lourdes fautes, qu'on ne ſauroit uſer avec trop de rigueur de la circonciſion de Saint Grégoire, pour retrancher les abus de certaines maxi-

mes, dont ils ſe ſervoient. Par exemple, ils poſoient pour fondement, que tous les biens de ce monde appartenoient à Dieu. Ils ajoûtoient enſuite, que l'homme ſage étoit l'Image de Dieu, & ſon ami très intime. D'où ils concluoient, que puiſque toutes choſes ſont communes entre les amis, le Sage pouvoit ſe ſervir de tout ce qui eſt en ce monde, comme de choſe qui lui appartenoit. Ce raiſonnement, dont Diogene uſoit d'ordinaire, a ſes premieres propoſitions fort bonnes, mais dont la conſequence, qui ôte la proprieté des biens à ceux, qui les poſſedent de bonne foi, eſt pleine d'injuſtice, & va au renverſement de toute ſorte de polices. On peut dire néanmoins, que les Cyniques n'ont pas été les ſeuls, qui ont voulu prendre cet avantage, en qualité de Philoſophes & de Sages, puiſque les Stoïciens ont toûjours proteſté, que le leur alloit du pair avec Jupiter, & qu'ils lui ont donné des prérogatives peu différentes de celles, que nous venons de rapporter. Voici une autre façon d'argumenter, qui eſt plus propre aux Cyniques, & qui les a portés à des ſaletés tout à fait abominables. Ce qui eſt bon, diſoient-ils, eſt bon par tout. Or il eſt bon de boire, de manger, & de faire le reſte des actions naturelles. Il n'y a donc

point de mal à manger par les ruës, & à faire en plein marché, comme le reste des animaux, tout ce que les hommes ne pratiquent ordinairement que dans la solitude, & parmi les ténebres. Par ces belles regles de Logique naturelle, Hipparchia se laissoit connoitre à Crates devant tout le monde; & on veut que Diogene ait fait une ordure en lieu public, y exerçant une chirurgie, pour user du terme dont les Grecs expliquent cela, capable de donner de la honte à l'effronterie même, quand l'action ne seroit point accompagnée d'un crime detestable. Certainement il y a dequois s'étonner, qu'une Secte, qui avoit de si prodigieuses maximes, fût soufferte, & il faut croire, qu'elle étoit bien recommandable d'ailleurs, puisqu'on la toleroit encore du tems de Saint Augustin, nonobstant de si grands defauts. Je me souviens d'avoir lû dans Ciceron un passage fort exprès sur ceci, & qui ne va pas peu à la décharge de Diogene, si tant est qu'on le puisse en quelque façon excuser, comme faisoit Chrysippus, qui ose même le loüer dans Plutarque, de ce que nous condannons le plus en lui. C'est où Ciceron traite dans le premier livre de ses Offices, de l'autorité des coutumes, montrant combien nous devons déferer par tout à l'u-

Lib. 3. contra Acad. cap. 18.

L. des Contred. des Stoïques.

ſage établi par une longue ſuite d'années. Que ſi Socrate, ou Ariſtippe, dit ce grand Orateur Romain, ont fait ou prononcé quelquefois des choſes, qui ſont formellement contraires à nos mœurs, il ne faut pas que perſonne préſume de les imiter en cela, ni de s'attribuer la même licence, que ces perſonnages avoient acquiſe par des qualités toutes divines, & par leurs vertus vraiement héroïques. Les propoſitions ſcandaleuſes, avec les actions infames de quelques Cyniques, doivent être interpretées comme Ciceron l'ordonne. Et nous voions en effet, que Diogene lui même a ſouvent reconnu, qu'il ſe portoit exprès à des extremités vicieuſes, pour ramener les autres au milieu de la vertu; diſant, qu'il imitoit en cela les Muſiciens excellens, qui ne font nulle difficulté dans un concert, qu'ils gouvernent, de pouſſer leurs voix un peu au delà du ton, où ils veulent ramener ceux qui ont diſcordé. D'ailleurs *Orat. 6.* l'Empereur Julien ſoutient dans l'Oraiſon que, nous avons déja citée, & qu'il compoſa contre un Cynique, qui abuſoit de ſa profeſſion, que Diogene ne s'abandonnoit en public à ces fonctions naturelles, qu'on lui reproche, que pour ſe moquer de ceux, qui faiſoient, ce qui lui ſembloit, bien pis que lui, & pour re-

prendre une infinité de perſonnes, qui n'aiant point de honte de commettre mille actions de violence, d'avarice, & d'injuſtice, dans les plus grandes aſſemblées, font mine de rougir & de trouver mauvais ſi un autre s'y décharge d'une goutte d'eau. Que ſi quelqu'un prétend uſer des mêmes libertés qu'on veut que Diogene ait priſes en de certaines rencontres, il faut auparavant, dit Julien, d'un ſentiment tout pareil à celui de Ciceron, qu'il faſſe proviſion de toutes les vertus, qui rendoient ce Philoſophe ſi admirable, & qu'il accompagne ſa liberté de la juſtice, de la temperance, & de la force d'eſprit, qui paroiſſoient en tout le reſte de ſes actions. En effet, le vrai Cynique, dont Arrien nous a laiſſé l'idée au troiſiéme livre des Propos mémorables d'Epictete, ne doit rien entreprendre, qu'il ne puiſſe executer avec beaucoup de pudeur, de netteté, & de bonne grace. Ce qui fait aſſez comprendre, que Diogene & Crates ne prétendoient pas d'être imités ſi inconſidérement qu'on pourroit bien penſer, & qu'ils ne ſont accuſables que d'erreur, pour avoir tenu pour indifférentes toutes les actions, que la Nature ſemble excuſer. C'eſt pourquoi le premier voiant quelqu'un, qui ſe moquoit de ce qu'il prenoit ſon repas dans une

Cap. 22.

Foire, lui repondit froidement, qu'il ne l'auroit pas fait, si la faim ne l'eût surpris au même lieu.

Or comme il n'y a nulle apparence de vouloir excuser Diogene en toutes les licences, qu'on dit qu'il se donnoit, je trouve aussi fort étrange, qu'on lui reproche des vices, dont apparemment il ne fut jamais coupable. Le Docteur Collius désirant prouver, que la Morale de ce Cynique étoit entierement contraire à celle du Christianisme, rapporte deux de ses reparties, qu'il prétend choquer directement nos préceptes Evangeliques. L'une fut à celui qui lui reprochoit le crime de la fausse monnoie, à qui il fit cette réponse: J'avouë d'avoir été autrefois tel, que vous étes, mais je ne pense pas que vous deveniés jamais tel que je suis. Je veux que cette republique ait quelque pointe d'aigreur, & qu'elle ne fasse pas voir toute la mortification que Saint Matthieu desire de nous, lorsque nous sommes injuriés. Ce n'est pas à dire pourtant, qu'elle soit absolument condannable, comme le prétend Collius. Peut-être que Diogene connoissoit, que le bien de celui à qui il avoit à faire, vouloit, qu'il lui donnât cette touche; auquel cas un Chrétien même eût été obligé d'en

uſer, comme il fit. Et ce qui m'oblige d'en juger de la ſorte, c'eſt, qu'il n'a fait ſouvent que tourner en raillerie de ſemblables attaques; Car à celui qui le penſoit offenſer en l'appellant banni, il ſe contenta de répondre, qu'il n'eût jamais philoſophé ſans cette diſgrace. Et à un autre, qui lui tint ce mauvais langage, que ceux de Sinope ſa patrie l'avoient condanné comme faux monnoieur à un perpetuel exil: Et moi, repliqua-t-il, je les conndanne à une continuelle demeure au miſerable lieu, où ils ſont: Cela fait voir, qu'il diverſifioit ſes réponſes, ſelon les perſonnes avec qui il traitoit, mais qu'elles étoient pourtant plus plaiſantes d'ordinaire que fâcheuſes. La ſeconde de ſes reparties que condanne fort Collius, c'eſt, quand ſe ſentant rudement heurté par quelque faquin, qui portoit une piece de bois, & qui ne lui avoit crié qu'il ſe prit garde qu'après le coup, il le frappa de ſon bâton cynique, & puis lui dit en riant, qu'il prit garde à lui. Ce n'eſt pas là, dit Collius, tendre la jouë après avoir reçû un ſoufflet, ſelon nos divins préceptes. Il eſt certain qu'on voit des exemples de patience beaucoup plus à priſer, que ce que fit alors Diogene. Mais outre, qu'il le faut conſidérer comme un Payen, qui ne pouvoit

pas arriver de lui même à toute la perfection que la Loi de Grace nous a depuis enſeignée; encore y a-t-il trop de rigueur à le maltraiter là deſſus. Car comme Collius avoit lû ce trait de Diogene dans celui du même nom, qui a écrit les vies de tous ces anciens Philoſophes, il pouvoit auſſi obſerver qu'en un autre lieu le même Auteur conte l'affaire tout autrement, & fait demander ſimplement à Diogene, qu'on avertiſſoit de ſe prendre garde après avoir été heurté, ſi l'on avoit intention de le frapper une ſeconde fois, voulant dire que l'avertiſſement étoit inutile à l'égard de la premiere. D'ailleurs, quand la chaleur d'un premier mouvement lui auroit fait diſtribuer un coup de bâton à cet étourdi, il n'y auroit pas dequoi en faire un ſi grand crime. Et il a donné aſſez d'exemples de patience, qui ſe liſent au même endroit, pour obtenir pardon de cette petite ſaillie, outre qu'il y paroit plus de gaieté que de bile. Aiant reçû un ſoufflet de quelqu'un, il en témoigna ſi peu de reſſentiment, qu'il ſe contenta de lui dire en riant: Certes je n'avois pas bien ſçû juſqu'à cette heure le grand avantage qu'il y a de porter un habillement de tête. Une autre fois qu'il eût été excedé de coups dans un feſtin par de jeunes gens, il

n'en voulut point tirer d'autre réparation, que de faire voir leurs noms écrits auprès des plaies, qu'ils lui avoient faites. Son disciple Crates pratiqua depuis la même chose, à l'égard d'un Joueür de Guitarre, nommé Nicodromus, qui l'avoit blessé au visage, où il se mit un écriteau, portant ces mots, De la main de Nicodromus, par une gentille allusion, à ce que les grands Peintres ont accoutumé d'écrire au pied de leurs ouvrages. C'est donc à tort qu'on a voulu depuis peu condanner Diogene, pour n'avoir pas sçû porter avec assez de patience les injures qu'il recevoit, vû que lui & ceux de sa Secte ont fait des leçons de souffrance à toutes les autres. Il faut que j'ajoûte ici à l'égard du crime de la fausse monnoie, pour lequel il est certain, qu'il fut contraint de quitter son païs, que comme lui même ne le nioit pas dans l'un de ses livres, aussi est-il excusé par tous les Anciens, sur ce qu'il ne s'y porta que par l'avis de l'Oracle d'Apollon. Les uns disent, que ce Dieu le vouloit tirer par là de son païs, & le jetter dans sa vocation philosophique. Les autres, comme l'Empereur Julien, soûtiennent, que le sens de l'Oracle alloit à lui faire abandonner les erreurs populaires, & les sentimens du vulgaire, comme une mon-

Orat. 6. & 7.

noie qui ne lui étoit pas propre. Tant y a qu'il prit d'abord la réponſe Delphique au pied de la lettre. Et on veut que depuis il lui ait donné l'interprétation que nous venons de dire, ſe ſervant d'une monnoie bien différente de celle du peuple, ſi nous entendons par elle les maximes & les façons de vivre, qu'il ſuivit. Il eſt certain, qu'il entra un jour dans un théatre comme tout le monde en ſortoit, & qu'il dit à ceux, qui s'étonnoient de cela, qu'on ne lui voioit faire pour l'heure que ce qu'il vouloit pratiquer toute ſa vie, allant toûjours contre le cours de la multitude, & ne s'accordant avec elle preſque en pas une de ſes opinions.

Ses adverſaires lui ont encore reproché quelques amours avec cette fameuſe Courtiſane Laïs, qui lui faiſoit des faveurs gratuites, qu'Ariſtippe achetoit bien cherement. On l'accuſe auſſi de s'être fait mourir par gourmandiſe, aiant mangé trop avidement d'un Polype de mer, ſelon Athenée, ou d'un pied de bœuf qui émût ſa bile, ſelon Laërce, lequel rapporte néanmoins deux autres cauſes de ſon trépas. Et à la vérité, aiant vécu quatrevints dix ans, il ſe ſeroit aviſé bien tard d'être gourmand, & pour un morceau de fort petite tentation. Outre qu'on ſait,

Athen. lib. 13. Idem, lib. 7.

qu'il s'eſt ſouvent moqué de ſon vivant, de ceux, qui faiſoient des ſacrifices pour obtenir la ſanté, où néanmoins ils commettoient des excès de bouche capables de la leur faire perdre. Enfin, on peut voir dans le même Athenée, des invectives contre les Cyniques en général, qu'on taxe de n'avoir eu aucune des bonnes qualités de l'animal, qui leur a donné le nom, quoiqu'ils en poſſedaſſent toutes les mauvaiſes conditions. *Lib. 13.*

Mais ſans s'arréter à ce qu'il paroit plus d'animoſité que de vraiſemblance en la plûpart de ces choſes, on en a écrit au contraire de ſi avantageuſes pour lui & pour ceux de ſa Secte, que le bien de celles-ci excede ſans proportion le mal des autres, qui deviennent par ce moien fort peu conſidérables. A l'égard de ſon ſyſteme Philoſophique, qui ne regardoit, comme nous avons dit, que la ſeule Morale, rien ne peut mieux décharger ſes profeſſeurs de toutes les ſaletés qu'on leur a voulu imputer, que la ſeule approbation des Stoïciens, reconnus pour les plus auſteres de tous les Philoſophes, & qui ſe fuſſent bien gardés de donner leurs ſuffrages à des perſonnes, dont la vie eût été ſi pleine d'ordures. Or chacun ſait, qu'ils vivoient en fort bonne intelligence avec les Cyniques,

σύντομον ἐπ' ἀρετὴν ὁδόν. *Diog. Laërt. in Mened. in Zenone* *Orat. 6.*

comme n'aiant les uns & les autres qu'une même fin, de vivre ſelon la vertu, en quoi ils conſtituoient le ſouverain bien. C'eſt pourquoi les mêmes Stoïciens nommèrent le Cyniſme la plus courte voie que l'on pouvoit tenir pour arriver à cette belle vertu. L'Empereur Julien le compare à ces boëtes peintes de ſilenes & de groteſques par le dehors, qui n'ont rien que de précieux au dedans, ce qu'Alcibiade avoit déja dit de Socrate. Et pluſieurs ont voulu qu'Hercule en eût été le Fondateur, plûtôt que Diogene ou Antiſthene, la nudité du Cynique, avec laquelle il ſurmonte tant de violentes paſſions, étant ſemblable à celle de ce domteur de monſtres; comme le bâton & le biſſac du premier ne nous repréſente pas mal la maſſuë & la peau du Lion de celui-ci. Auſſi lorſque Saint Auguſtin enſeigne dans ſa Cité de Dieu, que le Chriſtianiſme reçoit toute ſorte de Philoſophes, il dit, que les Cyniques mêmes y ſont admis en cet équipage que nous venons de décrire, & ſans quitter leur façon de vivre, pourvû qu'ils changent ſeulement quelques axiomes contraires à la Foi.

Idem, & Lucian. in Cynico. *Lib. 9. cap. 19.*

Quant à la perſonne de Diogene, les plus grands hommes de l'Antiquité l'ont eu en admiration. Alexandre le mit à un ſi haut

point, qu'il protesta au sortir d'une conference, qu'ils eurent ensemble, que s'il n'eût été Alexandre, il eût voulu être Diogene. Seneque ne se peut lasser de le loüer en mille lieux, & l'aiant nommé *virum ingentis animi* dans son livre de la Tranquilité de nôtre vie, il ajoûte ce bel éloge à tous les autres, que si quelqu'un n'est pas bien assuré de la felicité de Diogene, celui-là peut encore revoquer en doute l'état des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur béatitude. Saint Jean Chrysostome le propose comme un modele de beaucoup de vertus réligieuses, au second des livres qu'il a faits contre ceux, qui méprisoient la vie Monastique. Saint Jerôme parle de lui très honorablement: il le nomme plus grand & plus puissant qu'Alexandre; étale toutes ses vertus devant Jovinien, pour lui en faire honte; & décrivant sa mort tout autrement que nous ne l'avons ci-devant rapportée, & qu'aucun Auteur Payen, que je sache, ne l'a écrite, il le fait expirer au pied d'un arbre, avec ces derniers propos, qu'il donnoit la mort à la fiévre, plûtôt, qu'il ne la recevoit, comme s'il eût été sûr de son immortalité. Il ne faut pas oublier là dessus ce que Plutarque, & un Demetrius cité par Laërce, ont observé, que Diogene mourût

Lib. 2. contra Jovinia. cap. 9.

Lib. 8. Sympos. qu. 1.

auprès de Corinthe le même jour, qu'Alexandre finit ſes jours dans Babylone; tant on s'eſt toûjours plû à tirer des paralleles entre l'un & l'autre, & à égaler ce Philoſophe preſque nud, à celui qui conquit autant de parties du monde, qu'il en étoit venu à ſa connoiſſance. L'eſtime, qu'on faiſoit du premier, parût bien alors aux honneurs qu'on rendit à ſa mémoire. Car la diſpute fut ſi grande entre ceux, qui ſe vouloient attribuer la gloire de lui donner ſepulture, que le Magiſtrat de Corinthe fut contraint d'interpoſer ſon autorité, & de le faire enterrer auprès de la porte, qui conduiſoit à l'Iſthme du Peloponeſe. Son tombeau y fut orné d'une colomne qui portoit un chien de marbre Parien, le plus eſtimé qu'euſſent les Anciens; ce qui montre bien, que le mot de Cynique n'étoit pas tenu pour injurieux, ſelon nos précedentes conjectures. Ceux de Sinope lui dreſſèrent auſſi des ſtatuës d'airain après ſa mort, nonobſtant le traitement qu'ils lui avoient fait pendant ſa vie, croiant qu'il leur étoit très avantageux de ſe pouvoir vanter d'avoir eu un tel Citoien. Pour ce qui eſt des Atheniens, je ne veux point d'autre preuve de l'eſtime qu'ils faiſoient de Diogene, que la punition d'un jeune homme qu'ils condan-

nèrent au fouët, pour lui avoir rompu ſon tonneau, lui en donnant un autre au nom de la ville. Il ne nous reſte aujourd'hui que les titres des livres qu'il avoit compoſés, dont nous ne ſaurions voir la liſte dans Laërce ſans en regretter la perte. En effet, outre l'excellence des matieres qui devoient être bien traitées, Diogene avoit une éloquence ſi puiſſante, qu'en parlant même il perſuadoit tout ce qu'il vouloit. On dit, qu'Oneſicritus l'un de ſes diſciples, Hiſtorien d'Alexandre, & qui fit le voiage des Indes avec ce Prince, voiant, que deux de ſes enfans, qu'il avoit envoiés d'Egine en la ville d'Athenes, y étoient demeurés l'un après l'autre ſans ſe pouvoir ſeparer de Diogene, ſe reſolût de les aller querir, & qu'il y fut retenu lui même, comme ſes fils, par les charmans propos de ce Philoſophe. Mais je crois que ce qu'on peut dire de plus fort à ſa recommandation; c'eſt le mépris qu'il faiſoit ouvertement de la multitude des faux Dieux, qu'on adoroit de ſon tems. Quelques perſonnes admirant en ſa préſence les beaux préſens mis dans un Temple de Samothrace, par ceux, qui avoient évité les perils de la mer, il leur dit hardiment, que les dons promis par d'autres, qui avoient fait naufrage, euſſent

Plut. in vita Alex. & Diog. Laërt.

été en bien plus grand nombre si l'on en eût pû tenir regitre. Les Atheniens aiant declaré par un Decret qu'on devoit reverer Alexandre pour le Dieu Liber ou Bacchus, il les pria de vouloir aussi ordonner que Diogene fût pris pour le Dieu Serapis. Ces railleries sont assez voir, ce qu'il pensoit des réligions pleines d'impieté, dont la Grece faisoit alors professions. Je sai bien, que Ciceron rapporte un trait de lui, qui le pourroit faire passer pour un homme méconnoissant toute sorte de Divinité, quand il osa dire de cet insigne voleur Harpalus, qu'il sembloit n'être en ce monde, que pour y porter témoignage contre l'existence des Dieux. Mais il semble, qu'il se soit purgé de ce crime par sa réponse à un certain Lisias Apotiquaire, qui avoit eu la hardiesse de lui demander s'il croioit véritablement, qu'il y eût des Dieux: Comment, lui dit-il, ne le crois-je pas, si je vous tiens pour l'un de ceux, qu'ils haïssent le plus? Il y en a qui ont attribué la même repartie à un autre Philosophe nommé Theodore. La liberté de Diogene parût sur tout à témoigner son aversion contre toute sorte de superstition. Il apperçût un jour quelqu'un, qui se lavoit, en intention d'effacer par ce moien les crimes, dont

il se sentoit coupable; (comme nous apprenons des Rélations du Levant, que beaucoup de Gentils le pratiquent encore tous les jours, se baignans dans le fleuve Indus, ou dans le Gange, à même dessein.) O miserable, s'écria Diogene, est-il possible, que vous ignoriés, que les fautes de la Morale, non plus que celles de Grammaire, ne se purgent pas avec de l'eau, & sur tout, que les premieres ne s'en vont pas si facilement! Aiant été prié par les Atheniens de se faire enroller au nombre de ceux, qui participoient à leurs plus secrets mysteres, ce qu'ils appelloient se faire initier, & s'y voiant exhorté par la considération de ce qu'il n'y avoit, à leur dire, que les Initiés qui présidassent là bas, & qui fussent admis dans les champs Elisiens: Ce seroit une chose bien ridicule, leur répondit-il, si tant de braves hommes, comme Agesilaus & Epaminondas entre autres, étoient présidés en ce païs là par des gens de néant, pour n'avoir point eu de part à vos initiations. C'est ainsi qu'il donnoit hardiment à connoitre le peu de compte, qu'il faisoit de leurs cérémonies supersticieuses, méprisant le peril qui n'étoit pas petit, de parler si nettement en faveur de la vérité, & contre les abus du tems.

Or rien ne m'a tant obligé à faire voir par toutes ces remarques, quel étoit le génie de Diogene, & avec combien de raiſon les Chrétiens auſſi bien que les Payens l'ont eu en ſi haute eſtime, que l'extrême rigueur, & j'oſe dire injuſtice, dont on a uſé depuis peu en ſon endroit. Car pour me taire de ceux, qui ne proferent jamais ſon nom, que pour le rendre ridicule, & comme ſi ſa perſonne n'avoit rien eu pour tout de recommandable, il s'eſt trouvé un Ecrivain parmi nous ſi peu équitable, je ne veux pas uſer d'un plus rude mot, qu'il n'a point fait de conſcience de comparer Diogene & Démocrite, à Bruſquet, & à Maitre Guillaume, qu'il aſſure avoir été pour le moins auſſi ſages que ces Philoſophes. Bon Dieu, eſt-il poſſible qu'on s'écarte juſqu'à parler de la ſorte! Il dit que Plutarque & Laërce ſe fuſſent bien paſſés de tranſmettre juſqu'à nous les ſottiſes de ces deux faquins, dont l'un ne mérite autre éloge d'honneur, que celui d'un Farceur, ſavoir Démocrite, & l'autre d'un gros gueux de l'oſtiere. Bref, continuë-t-il, toute leur différence ne ſe trouvoit que comme de Maitre Guillaume à Jean Farine, & de Bruſquet à Pantalon; Diogene étant un fou & maniaque parfait, Démocrite un bouffon

Le P. Garaſſe Doctr. curieuſ. p. 135.

perpetuel; ce ſont ſes propres termes. En vérité, il n'y a point d'eſprit raiſonnable, ni tant ſoit peu connoiſſant la nature des choſes, qui n'en ſoit ſcandaliſé, & que de ſi extravagantes ſimilitudes ne jettent dans l'indignation. Je ne trouverois pas étrange qu'on leur reprochât les vices, qu'ils peuvent avoir commis, & qu'on excitât l'averſion de tout le monde contre les crimes & les saletés, dont nous avons été contraints de toucher quelque choſe. Je ne voudrois pas non plus aſſurer que Diogene ne fût auſſi Athée que cet Ecrivain le fait, rien ne m'obligeant à ſuſpendre ma créance à cet égard, que l'autorité des Peres qui ont parlé de lui en ſi bonne part. Mais de le ſoutenir tel, parce qu'il ſe moquoit des Dieux de la populace, c'eſt une très vicieuſe conſequence, & qui va contre ce que tous les Docteurs ont tenu au ſujet de Socrate, de Platon, & des autres Payens non idolâtres, comme nous avons vû aux ſections précedentes. Il n'y a pas plus d'apparence de le vouloir rendre ridicule par ſa pauvreté volontaire, & par ſon tonneau, que toute la ville d'Athenes honora. Et c'eſt peut-être tomber dans la bouffonnerie dont on le taxe, de rapporter là deſſus comme l'on a fait, ce que les ivro-

gnes pratiquent dans un cabaret, où ils se servent du cou d'une bouteille en guise d'un chandelier, pour l'amour du vin qui la leur fait affectionner aussi bien qu'à Diogene son tonneau. Ces railleries sont si basses, & prises d'un si mauvais lieu, qu'on devoit s'en être abstenu. A l'égard de sa lanterne, je demeure d'accord que ce seroit être ridicule de la porter aujourd'hui à même dessein qu'il faisoit, mais il y a mille choses semblables des Anciens, dont on se pourroit rire en les prenant à la rigueur de la sorte; & il se faut souvenir de ce que nous avons remarqué de Diogene, qu'il détonnoit quelque fois exprès pour ramener les autres, & rendre le concert meilleur. D'ailleurs cette action de chercher un homme, s'explique par beaucoup de rencontres pareilles, & de façons de parler qui lui étoient ordinaires. Sortant d'nn bain public, quelqu'un lui demanda si la presse y étoit grande: il répondit qu'il y avoit laissé beaucoup de monde, mais qu'il n'y avoit point vû d'hommes. Il en dit une autre fois autant au retour des Jeux Olympiques sur une même interrogation. Et je rapporterois deux ou trois autres traits semblables, si toute leur grace ne consistoit aux termes Grecs, qui ne peuvent pas être bien

rendus en nôtre langue. Tout cela ensemble fait voir, qu'il ne chercha cet homme imaginaire avec sa lanterne en plein midi, que pour faire mieux comprendre & retenir par une action extraordinaire, ce qu'il avoit si souvent donné à entendre, que la chose du monde la plus rare étoit de voir un homme, tel qu'il doit être, c'est à dire raisonnable, la raison seule nous distinguant du reste des animaux. Certes, c'est bien laisser aller sa plume à l'essor, que de présumer qu'on sera passer une personne pour folle, en interpretant sinistrement de certaines actions, que toute l'Antiquité a sçûës, & qui n'ont pas empêché, qu'elle n'ait eu cette même personne en grande vénération. Alexandre qui n'avoit pas sujet ni comme Souverain, ni comme disciple d'Aristote de favoriser la secte Cynique, vû sa contrarieté au Péripatétisme, & qu'elle n'épargnoit non plus les Princes que les moindres particuliers, a néanmoins honoré Diogene de son vivant à l'exemple de toute la Grece. Ciceron, Seneque, Plutarque, & s'il y a eu encore quelques plus grands Auteurs parmi les Anciens, n'en ont parlé qu'avec admiration. Saint Chrysostome, Saint Jerôme, & assez d'autres Peres de l'Eglise, l'ont proposé à imiter en beaucoup

de choſes aux fideles de leur tems. Et petits hommes que nous ſommes, nous prétendrons nonobſtant cela de le faire paſſer pour un je ne ſai qui, ou pour un inſenſé? Et nous préſumerons tant de nôtre jugement, que de le croire aſſez conſidérable, pour l'emporter ſur celui de tant de rares perſonnages après deux mille ans d'approbation?

Diſons un mot de Démocrite puiſqu'on la voulu apparier avec Diogene, nous reſervans à parler plus particulierement de ſa façon de philoſopher, lorſque nous traiterons tantôt de celle d'Epicure, qui tenoit de lui ſes Atomes, & ſes principaux axiomes. L'Ecrivain, de qui nous nous plaignons, dit, qu'il n'y a rien de plus inepte, ni de plus impertinent, qu'un ris indiſcret. Je l'avouë. Mais je ſoutiens, que celui de Démocrite aiant été reveré de toute l'Antiquité, auſſi bien que le pleurer d'Héraclite, ne doit pas être pris pour tel. En effet, c'étoit un ris fondé ſur une profonde méditation de nôtre foibleſſe, & de nôtre vanité tout enſemble, qui nous fait concevoir mille deſſeins ridicules dans un lieu, où il croioit que toutes choſes dépendoient du hazard, & de la rencontre fortuite des atomes. Comme Héraclite pleuroit ſur le même ſujet, à cauſe de

Lucian. in vit. auct.

l'inévitable fatalité, d'un Empyreume, ou embrasement général, que le monde ne pouvoit éviter, & qui devoit reduire en cendres avec les hommes tout ce qu'ils y affectionnent si tendrement. On peut voir dans Hippocrate, l'un des plus sérieux esprits de toute l'Antiquité, le jugement qu'il fit du rire de Démocrite, & comme il trouva que les Abderitains, à la priere de qui il étoit venu voir ce grand rieur, avoient plus besoin d'Ellebore, que celui, qu'ils croioient être tombé en frénesie. Je pense, qu'il y auroit plus de sujet de l'en accuser, s'il étoit vrai, qu'il se fût crevé les yeux pour mieux philosopher, comme Ciceron l'a écrit. Et néanmoins cet excellent Orateur ne laisse pas d'emploier toutes les forces de son art à le louër en divers lieux de ses ouvrages; & il le préfere tellement dans ses Questions Academiques à Cleanthe, à Chrysippe, & aux autres Philosophes, qui ont été depuis lui, qu'à son avis ils ne paroissent tous que de la cinquiéme classe, pour user de ses propres termes, quand on les compare à Démocrite. C'est donc à tort, qu'on le veut aujourd'hui convaincre de folie sur un ris discouru & philosophique, comme étoit le sien. Et il n'y a pas plus d'apparence d'appeller faquin celui, de qui

Ep. 2. ad Damagetum.

Lib. 5. de fin. l. 1. de nat. Deor. & l. 4. Acad. qu.

Diog. Laërt. ex Herod.

le pere avoit eu l'honneur de recevoir chez lui ce grand Roi Xerxes, qui laiſſa des Précepteurs exprès pour inſtruire le fils d'un tel hôte. *Lib. 4.* Je ſai bien qu'Athenée dit, que Démocrite fut cité en jugement pour avoir conſumé ſon patrimoine; & que Laërce veut, que ſes voiages l'aiant obligé à faire cette grande dépenſe, il ait couru fortune de perdre le droit du ſepulcre de ſes ancêtres par les Loix de ſon païs. Mais l'un & l'autre conviennent en ce point, qu'auſſitôt qu'il eût fait voir ſon grand Diacoſme, le plus excellent de tous ſes livres, il fut abſous de la rigueur de la Loi; & le dernier ajoûte, que le public lui fit préſent de cinq cens talens, l'honorant encore de beaucoup de figures de bronze, qui furent conſacrées à ſa gloire. Ce n'eſt pas là le traitement, qu'on fait à des faquins, & à des bouffons; qui n'ont pas auſſi accoutumé de mettre leur ſouverain bien dans une aſſiette d'eſprit tranquille & conſtante, comme faiſoit Démocrite ſous le nom de l'Euthymie, & de ce célébre ἐυεστῶ dont on a tant parlé.

Après avoir rendu ce que je crois, qui étoit dû à la vertu de ces deux perſonnages, nous finirons ce chapitre de la Philoſophie Cynique par une franche reconnoiſſance, qu'encore qu'à mon avis Diogene mérite, que

nous honorions ſa mémoire plûtôt que de la diffamer, ſi eſt-ce que je ne vois rien, qui nous puiſſe obliger à bien penſer de ſon ſalut, comme nous avons fait de celui des autres, dont nous avons déja parlé. Ses erreurs ont été grandes dans la Morale; on l'accuſe d'avoir commis des crimes déteſtables, comme nous avons vû; & ne paroiſſant point qu'il s'en ſoit jamais repenti, on ne ſauroit que très mal juger de lui à cet égard. Cela n'empêche pas pourtant, qu'il n'ait eu d'ailleurs de rares parties d'eſprit, & qu'on ne le puiſſe tenir pour un très grand Philoſophe Païen. Sur tout on doit bien prendre garde de penſer, que tous ceux de ſa Secte n'aient été que des hommes de néant, comme quelques-uns l'oſent dire. La pauvreté des Cyniques a été très honorable, & leur mendicité de celles, qu'on préfere à toutes les richeſſes du monde. Certes, quand il n'y auroit que la conſidération de ce Démetrius ſi hautement loüé par Seneque, & qui dédaigna ſi généreuſement l'amitié & les préſens de l'Empereur Caligule, ce ſeroit être déraiſonnable de parler d'eux de la ſorte. Auſſi n'eſt-ce pas l'opinion de pluſieurs, qu'on doive être ſi injurieux en leur endroit. Il y en a, qui les comparent en beaucoup de choſes à nos plus auſteres Ré-

Lib. 7. de benef. c. 8. & 11.

ligieux. Et Lipſe n'a fait nulle difficulté d'écrire, que ſans le defaut de la pieté & de la honte, dont les Cyniques font un mépris qui ne peut être trop blâmé, leur pauvreté, leur patience, & le reſte de leurs vertus, les rendoient très ſemblables aux Peres Capucins de ce Siécle Ce que je rapporte exprès, pour l'oppoſer aux mauvais jugemens de ceux, qui leur ont été trop contraires. Qu'on ſe ſouvienne du ſouhait qu'Antiſthene faiſoit ſi ſouvent, de devenir plûtôt inſenſé, qu'eſclave de la volupté, & l'on n'aura pas ſujet de croire, que lui, ni ſes diſciples, ſe ſoient portés par une pure intemperance, aux actions, qu'on leur reproche, & que nous avons condannées, parce qu'elles ſont d'ailleurs à déteſter. Mais quoi? S'il faut haïr les hommes à cauſe de leurs fautes, reſolvons nous d'être inhumains, & de n'aimer jamais perſonne.

Lib. 1. manud. ad Phil. Stoï. c. 12.

Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθείην. Diog. Laërt. in Antiſth.

Qui vitia odit, homines odit.



DE ZENON CYPRIOT DE LA VILLE DE CITIE, ET DE LA SECTE STOIQUE.

Il y a plusieurs Zenons, comme l'on peut voir dans Diogene Laërce, qui en nomme jusqu'à huit, dont les uns ont été Historiens, les autres Médecins, ou Grammairiens, & la plûpart grands Philosophes. Mais il ne nous a donné la vie que de deux, dont le plus ancien est l'Eleate, Inventeur de la Dialectique, & celui qui cracha sa langue contre le Tyran Nearche. L'autre est le Cypriot de Citie, que nous avons choisi entre tous les Stoïciens, à cause qu'il est le Fondateur de leur famille, qui reçût son nom des portiques où ce Philosophe se plût à discourir publiquement dans Athenes. Il y vint par un naufrage, qu'il reputa depuis si avantageux, qu'on l'oüit souvent se loüer de la faveur des vents, qui l'avoient si heureusement fait échoüer dans le port de Pirée. Et il se

Tunc secundis velis navigavi cum naufragium feci.

porta du tout à l'étude, sur la reponse (dit-on) d'un Oracle, qu'il avoit consulté touchant le cours de sa vie, par lequel la couleur des morts lui étoit reçommandée, ce qu'il interpreta fort bien du teint pâle que contractent ordinairement les hommes studieux.

Or de toutes les Sectes, la sienne sans doute a été la plus austere, d'où vient cet axiome que nous lisons dans sa vie, Que les Sages sont toûjours severes, & ne disent jamais rien pour plaire, mais seulement pour profiter. C'est pourquoi les Stoïciens étoient les plus contraires de tous les Philosophes aux Epicuriens, aux Cyrenaïques, & aux autres, qui mettoient le souverain bien dans la volupté. Pour eux, ils le constituoient en ce seul point, de vivre conformement à la Nature, c'est à dire vertueusement & selon l'usage de la droite raison, parce que suivant leur doctrine nous sommes tous naturellement portés à cela. Cleanthe, Chrysippe, avec le reste des successeurs de Zenon, se sont tellement attachés après lui à cette maxime fondamentale de toute leur Ethique, qu'ils ont soutenu, qu'on pouvoit être heureux au milieu des plus grands tourmens, & nonobstant toutes les disgraces de la Fortune, pourvû qu'on fût vertueux. Et c'est en ceci que la Secte Stoï-

que a le plus de convenance avec le Christianisme, où tant de glorieux Martyrs ont souvent témoigné que la joie & le contentement n'étoient pas incompatibles avec les flammes, les rouës, & les taureaux d'airain. Il est certain, que beaucoup de Chrétiens, comme Arnobe, & Tertulien entre autres, ont eu l'humeur merveilleusement portée à la severité Stoïque. Pantænus, qui fut envoié aux Indes Orientales, pour y annoncer l'Evangile, avoit été Stoïcien, & on l'élût pour cela dans Alexandrie, comme le plus propre en cette qualité, à convertir les Brachmanes, qui sont les Philosophes du Levant, qu'on nomme Bramins aujourd'hui. Saint Jerôme dit expressément, qu'en beaucoup de choses la doctrine du Portique s'accorde fort bien avec celle de l'Eglise. Et nous savons, que Saint Charles Borromée assuroit, il y a peu, qu'il ne trouvoit point de plus belle lecture, que celle des Propos d'Epictete, pour le salut de qui Saint Augustin n'a pas fait conscience d'emploier ses souhaits. En vérité, on ne sauroit prononcer rien de plus Orthodoxe, ni de plus Chrétien, que ce qu'ont dit souvent ceux de cette Secte sur toutes les parties de la Philosophie. Ils ont parlé de Dieu, comme n'en reconnoissant qu'un, à qui Zenon

Eus. Hist. Eccl. l. 5. cap. 10.

In Isa. cap. 10.

ſoutenoit, que les noms quaſi de tous les autres Dieux appartenoient, parce qu'à les bien examiner, ce n'étoient que des titres dont les hommes, & particulièrement les Grecs, avoient voulu ſpecifier les effets différens de la bonté & de la puiſſance Divine. De-là vient que ce Philoſophe condannoit tous les ſermens qui ſe faiſoient en invoquant les Dieux d'alors; & qu'il ne juroit que par le caprier en riant, comme Socrate par le chien, ou par le plane, ou platane. C'eſt encore pourquoi les Stoïciens n'accordoient l'Immortalité qu'à un Dieu ſouverain ſeulement, tous les autres devoient finir dans le général embraſement de l'Univers, où le feu ne reſpecteroit que le grand Jupiter. Et ils ont fait des leçons de ſa perfection, & de tous les attributs qu'on lui donne ſi conformes à ce que la Réligion nous enſeigne, que nos plus ſaints Docteurs les ont quelquefois admirées. Qui eſt ce qui a mieux ſçû traiter qu'eux les difficultés épineuſes de la Providence, qu'ils étendoient ſur tout, & de la Deſtinée, lorſqu'il a été queſtion de les accorder avec nôtre libre arbitre, & de ſauver la contingence des choſes fortuites? Ils ont crû, comme nous, la création du monde, ſi contraire à la doctrine des Péripatéticiens. Et non ſeu-

Sen. ep. 9. Cic. 4. Acad. qu. Sen. Tr. in Herc. Oet. Plutar. contr. des Stoïc.

lement ils ont prévû ſa fin, parce qu'elle eſt naturelle à ce qui a eu commencement, & d'autant que la corruption des parties eſt un argument de celle du tout: Mais ils ont même aſſuré, comme nous venons de voir, que cette fin arriveroit par l'action du feu qui convertiroit toute la Nature en la ſienne, de la même façon à peu près que nous ſommes obligés de le croire comme une vérité revelée. Sur tout, on ne ſauroit aſſez eſtimer l'amour extrême, dont ils étoient tranſportés pour la Vertu. Elle n'a jamais paru avec plus d'éclat parmi les Grecs, que quand elle s'eſt revétuë d'une reſolution Stoïque. Les plus grands hommes de la République Romaine ont été Stoïciens, les Catons, les Tacites, les Thraſées, les Varrons. Chacun ſait quel rang mérite entre les Empereurs Marc-Antonin, ſurnommé le Philoſophe pour avoir ſuivi les principes de Zenon, qu'il apprit de Junius Ruſticus, & d'Apollonius de Nicomedie ſes maitres. Et Joſephe nous aſſure, que la Secte des Phariſiens, dont il faiſoit profeſſion, la plus autoriſée de toutes parmi les Juifs, & qui avoit ſans doute, après Dieu, inſpiré le courage dans ces belles ames des Machabées, n'étoit preſque en rien différente de celle des Stoïciens.

Xiphil. ex. Dion. l. 61.

In vita ſua.

Il faut qu'ils souffrent néanmoins, que nous pratiquions chez eux la même circoncision, avec laquelle nous avons retranché jusqu' ici les defauts, qui se sont trouvés parmi les autres familles Philosophiques. La leur après avoir eu de si belles pensées de la Divinité, n'a pas laissé d'errer lourdement, enseignant que Dieu n'étoit rien autre chose que l'Ame du Monde, lequel ils considéroient comme son corps, & tous les deux ensemble comme un animal parfait. C'est ce qui faisoit dire Stoïquement à Seneque dans son livre contre les superstitions, qu'il ne pouvoit souffrir ni Platon, qui se figuroit un Dieu sans corps, ni le Péripatéticien Straton, qui le représentoit comme un corps sans ame. Ceux du Portique avoient de la peine à concevoir, que l'Esprit de Dieu pût être diffus par toute la Nature, sans s'y incorporer, qu'il la pût informer sans être sa forme, & qu'il pût animer le Monde sans être son Ame. Plutarque reproche aussi à Zenon d'avoir soutenu, qu'on ne devoit jamais bâtir de Temple à la Divinité, opinion qu'Herodote dit avoir été commune en Perse. Et Chrysippe est accusé d'avoir fait Dieu aussi cruel, que le Roi Dejotarus, qui tua tous ses enfans à la reserve d'un seul, afin de lui laisser son Roiaume plus entier;

Apud D. Aug. l. 6. de Civ. Dei, c. 10.

Contrad. des Stoïq.

tier; sur ce que ce Philosophe disoit, que Dieu suscitoit exprès les grandes guerres comme celle de Troie, pour décharger la terre d'une trop grande multitude d'hommes.

Les Stoïciens n'ont pas moins failli en ce qui concerne nôtre humanité, & notamment à l'égard de la principale partie qui nous compose. Car comme ils vouloient, que tous les Dieux hormis le premier, les Demons, les Génies, & les Intelligences, que nous nommons des Anges, finissent avec le monde dans ses embrasemens periodiques qu'ils s'imaginoient; leur doctrine portoit aussi, qu'encore que nos Ames subsistassent quelque tems après leur separation du corps, si est-ce qu'elles ne pouvoient éviter l'action du feu, lors de ces incendies & de ces consomtions générales, où elles étoient converties, comme toutes les autres choses de la Nature, en leurs premiers principes, se reünissant à cette grande Ame de l'Univers qui est Dieu. C'est à cause d'une telle reünion qu'on croit qu'ils ont quelquefois si magnifiquement parlé de nôtre Immortalité, n'y aiant nul moien d'accorder leurs passages différens là dessus, si l'on ne se sert de cette interprétation. Ciceron, *Lib. 1. Tusc. qu.* qui traite souvent assez mal les Stoïciens comme Academicien qu'il étoit, se moque d'eux

ſur cela, diſant, qu'ils rendoient nôtre condition à peu près auſſi conſidérable que celle des Corneilles, puiſque nôtre Ame n'étoit pas de moindre durée, bien qu'elle fût enfin ſujette à la commune deſtinée des choſes mortelles. Il eſt vrai que Chryſippe contrediſoit ici ſon Précepteur Cleanthe, n'accordant pas un ſi long âge à toute ſorte d'Ames, mais ſeulement à celle des Sages. Et comment ces Philoſophes euſſent-ils pû en avoir d'autre opinion, puiſqu'ils les croioient ſi corporelles, que celle des hommes écraſés par quelque ruïne inopinée, periſſoit dès l'heure même à leur dire, parce qu'elle étoit briſée & diſperſée avec le corps, qui ne lui laiſſoit aucun paſſage aſſez libre pour ſortir toute entiere?
Ep. 57. Je ſai bien, que Seneque n'eſt pas de cet avis dans l'une de ſes Epitres, mais en le contrediſant, comme il a fait ſouvent ce que les Stoïciens avoient de contraire à ſes ſentimens particuliers, il dit expreſſement que c'étoit là un des points de leur doctrine.

Elle n'a été nulle part ſi reprehenſible que dans la Morale, où non contente de mépriſer les biens du corps, & de la Fortune, comme choſes indifférentes, avec des termes moins recevables à cauſe de leur nouveauté, elle ſe fait remarquer par une infinité de parado-

xes, qu'on peut dire autant d'extravagances, qui lui ſont propres. Ciceron les nomme les merveilles des Stoïciens, & Seneque les propos inoüis ou inopinés du Portique, parce qu'ils ſurprennent d'étonnement ceux, qui les entendent. Selon cette hardie façon de propoſer tout ce qu'on ſe peut imaginer, ils maintenoient que toutes les vertus étoient tellement ſemblables entre elles, que l'une n'avoit pas plus de perfection que l'autre, ni celle de Jupiter même que celle de Dion; comme en ce qui eſt vrai, une choſe ne peut pas être nommée plus vraie qu'une autre. Ainſi Chryſippe oſoit dire, qu'il n'y avoit pas plus de vertu à mourir pour ſon païs, qu'à s'abſtenir de baiſer une vieille femme qui ſeroit déja ſur le bord de ſa foſſe, ou à ſouffrir conſtamment la morſure d'une puce. Ces mêmes vertus ne ſont pas dans leur doctrine des habitudes, qui nous faſſent agir ſelon la raiſon; elles ſont auſſi bien que les vices des animaux, qui habitent chez nous, ſans que nous nous en appercevions. Et ſi quiconque en poſſede une ſeule, il les a toutes par néceſſité, parce que ce ſont bêtes de compagnie, qui ne ſe ſeparent point, & qui ne vont jamais l'une ſans l'autre. Il eſt vrai, que Chryſippe ſoutenoit, qu'on les pouvoit perdre après les

4. Acad. quæſt. Mirabilia Stoïcor. inopinata.

Plut. des comm. conc. contre les Stoïq.

avoir possedées, au lieu que Cleanthe les faisoit inseparables de celui, qui les avoit eûës en sa possession.

La doctrine des contraires les obligeoit à dire le même de ce qui est opposé à la vertu, toutes sortes de fautes étoit semblables, & il n'y avoit point de crimes qui ne fussent égaux; comme en matiere de fausseté, ce qui est faux, l'est tellement, qu'on ne peut pas dire qu'il y ait rien qui le soit davantage. Celui qui vit à cent lieuës de Rome, n'en est pas plus absent qu'un autre qui se promene aux environs. Le Pilote qui brise son vaisseau chargé de paille, n'est pas moins à reprendre, que s'il l'étoit d'or ou de pierreries. Et la raison est une ligne, qu'il n'importe pas de combien vous passiez, depuis que vous l'avés une fois franchie. Avec ces belles comparaisons on ne commettoit pas plus de mal en tuant son pere, qu'en coupant la gorge à un poulet; & l'on armoit la main des plus scelerats à faire les plus grandes méchancetés, comme si ce n'eussent été que des bagatelles. Si ce n'est qu'on veüille dire qu'ils détournoient aussi grandement du vice, d'autant que les moindres fautes devenoient irremissibles par leurs principes. Il n'y avoit point de petits coupables, ni de vicieux à demi;

quiconque avoit la moindre tache en ſa conſcience, étoit un fou parfait, & un inſenſé. Si Ariſtide pèchoit tant ſoit peu, il ſe rendoit auſſitôt égal à Phalaris. Et n'y aiant point de degrè de malice, qu'ils nommoient autrement folie, tous les méchans, & tous les fous ſe reſſembloient, auſſi bien que les ſages & les vertueux, qui n'avoient pas plus de ſageſſe ni de vertu les uns que les autres.

Mais les Stoïciens n'ont jamais avancé de ſi extraordinaires, ni de ſi ſurprenantes propoſitions, qu'à l'égard de ces derniers, lorsqu'ils ſe ſont plûs à repréſenter leur Sage ſi parfaitement accompli, que ſouvent ils ont été contraints d'avoüer eux-mêmes, qu'encore que le modele en fût au Ciel, on ne voioit rien de ſi exquis, ni de ſi achevé ſur la terre. Ce Sage exemt de paſſions, & toûjours égal à ſoi-même, n'étoit jamais ſurpris de quoi qui lui arrivât, dautant qu'il avoit prévû tous les évenemens de la Fortune, qui ne trouvoit point de priſe ſur lui, & qui ne pouvoit empêcher, qu'il ne fût dans une joie continuelle, le reſte des hommes n'éprouvant que des réjoüiſſances imparfaites. Il rencontroit en ſoi-même ce qui lui étoit néceſſaire pour vivre très content; & parce que d'ailleurs toutes les richeſſes du monde lui appar-

tenoient, il vivoit ſeul dans l'opulence. Philon le Juif s'eſt contenté de dire, que tout homme de bien & vertueux étoit libre; les Stoïques aſſurent, qu'il n'y a que leur Sage qui le ſoit, & que le reſte des hommes doivent être reputés des Eſclaves. C'eſt bien plus, il n'y a que lui de Roi véritable, qui exerce ſon empire juſques dans les liens, ſi le hazard veut qu'il y tombe; comme un Lion, diſoit Diogene, qu'on ne captive jamais de telle ſorte, qu'il ne ſe faſſe craindre par ceux mêmes qui le tiennent. Oſerai-je ajoûter cette impieté en termes Païens? Jupiter n'a que ſon Immortalité dont il ſe puiſſe prévaloir

Sen. ep. 53. & paſſim.

ſur le Sage, qui poſſede de ſon côté cet avange, qu'il eſt auſſi heureux que lui dans ce peu de tems qu'il vit, puiſque ce n'eſt pas un petit artifice de renfermer beaucoup de choſes dans un fort étroit eſpace, & de poſſeder autant de béatitude pendant un ſiécle, que Jupiter durant toute l'Eternité. D'ailleurs tout grand Dieu qu'il eſt, il ne joüit de ſa felicité que par le privilège d'une nature Divine, là où le Sage n'eſt redevable de la ſienne, qu'à lui même, & à la force de ſon eſprit. J'avois bien lû dans Philoſtrate, que les Brachmanes s'eſtimoient des Dieux, à cauſe, dit Jarchas leur Prince au grand Apollonius,

Lib. 3. cap. 6.

qu'ils étoient hommes de bien & vertueux. Mais de ſe mettre au deſſus du Thrône du Tout-puiſſant, il n'y a eu depuis Lucifer, comme je crois, que les Stoïciens qui l'aiant oſé entreprendre, en le rencheriſſant de beaucoup par deſſus cet inconſideré, dont l'attentat n'alloit qu'à s'égaler aucunement à Dieu. Certes, aprés cela nous pouvons bien rapporter le reſte des attributs que ces Philoſophes ont donnés à leur Sage. Il eſt le ſeul des hommes, qui ſait aimer, & qui mérite qu'on l'aime. Auſſi n'y a-t-il que lui qui poſſede la beauté, la nobleſſe, l'éloquence & les ſciences en perfection. Car comme il n'ignore rien, il ne héſite jamais en pas une de ſes opinions, & il s'y prend ſi bien dans tout ce qu'il fait, que juſqu' à cuire des lentilles, quelqu'un dit dans Athenée, qu'on y remarque auſſitôt ſon addreſſe. Mais elle n'eſt pas reſtrainte comme celle des autres à quelque profeſſion particuliere, la ſienne s'étend par tout, & comme l'on dit qu'Iſmenias joüoit excellemment de toutes les flûtes qu'on lui préſentoit, il n'y a rien où ce Sage ne reüſſiſſe juſqu' à donner de l'admiration. On peut voir encore une choſe merveilleuſe dans Plutarque, c'eſt que s'il étend ſeulement ſon doigt ſagement, tous les Sages, qui ſont ſur

Et ero ſimilis Altiſſimo.

Lib. 4. Deipnoſ.

Des com. concept.

la terre le reſſentent. Au ſurplus, il ne ſe trouve de vrai Magiſtrat, de Prophete, ni de Sacrificateur que lui, qui ne profere jamais le moindre menſonge, & qui a le don d'impeccabilité. Les Bramins du Roiaume de Narſingue ont, à ce qu'ils prétendent, le même privilège encore aujourd'hui. Car aprés s'être abſtenus pour un tems de la plûpart des plaiſirs de la vie, ils croient devenir Abduts, c'eſt à dire impeccables, quelque licence qu'ils ſe donnent. Strabon dit quelque choſe de ſemblable au quinziéme livre de ſa Géographie des Brachmanes leurs prédeceſſeurs, qui ne gardoient la diſcipline, dont ils faiſoient une exacte profeſſion, que juſqu' à trente-ſept ans. Et Jean Leon nous fait voir dans ſon Afrique, une eſpece de Réligieux, qui croient parvenir par cinquante degrés d'auſterité à une nature ſi Angelique ſelon la Loi trompeuſe de Mahomet, qu'ils ne ſauroient plus pècher, s'ils en ſont crûs, encore qu'ils ſe miſſent en devoir de le faire. Que ſi le Sage des Stoïques eſt incapable de pècher & de faire injure à qui que ce ſoit, il ne l'eſt pas moins de la recevoir. Son ame ne peut être pénétrée, quelque deſſein qu'on ait de l'offenſer, non plus, dit Plutarque, que le corps du Cenée de Pindare. Et il eſt invulnerable

Liv. des propos étr. des Stoïq.

aux injures, parce qu'il faudroit avoir son consentement pour le blesser, ou même qu'il se donnât le coup de sa propre main. Je m'étonne, cela présupposé, qu'on lui donne encore cette autre qualité de ne pardonner jamais, si l'on ne l'entend à l'égard des fautes, où il n'intervenoit que comme juge, & hors de son propre interêt. Sa dureté se fondoit sur une fausse créance, qu'on ne pèchoit jamais par ignorance, mais toûjours par quelque malice, qui devoit être punie. Aussi que tous pèchés lui paroissans égaux, les moindres étoient des crimes irremissibles. Il n'avoit non plus jamais pitié de personne, dautant qu'il prenoit la misericorde pour un déplaisir des miseres d'autrui. C'est pourquoi ne pouvant être touché d'aucune passion, ni par consequent d'aucun déplaisir, il n'avoit garde d'être misericordieux. Au contraire il faisoit un vice de cette vertu; bien que Seneque veuïlle qu'il executât avec gaieté d'esprit, les mêmes choses où les autres se portoient par compassion.

In nolentem non cadit injuria. Nemo læditur nisi à seipso.

Nous acheverons la peinture de ce Sage Stoïque, & de ses paradoxes, par l'un des plus contraires à la lumiere naturelle, & à nôtre Réligion. La premiere abhorre ces morts violentes, qu'on se donne à soi-même

par deſeſpoir, ou par quelque autre paſſion auſſi déreglée; ce que les Grecs ont exprimé par le ſeul mot ἀυτοχειρία, dans une liberté de compoſition, qu'ils prenoient, qui n'a pas ſuccedé aux Latins, & qui nous eſt beaucoup moins permiſe. La ſeconde, qui eſt la Réligion, les defend expreſſement, ſans que l'exemple de Samſon, ni celui de quelques Vierges ſemblables à cette Sophronie, ſous Maxence, puiſſe être allegué, parce que, dit Saint Auguſtin, ce ſont des actions où l'Eſprit de Dieu agiſſoit par un inſtinct particulier, & qui n'en peuvent pas juſtifier d'autres par leur autorité. Les Stoïciens ſoutenoient au contraire, que comme l'on quitte le jeu, quand on veut, & qu'on ſort de table de même, le Sage pouvoit auſſi abandonner la vie quand bon lui ſembloit, & que de là dépendoit le principal point de ſa liberté. Je ſai bien, qu'ils n'ont pas été les ſeuls, qui aient enſeigné cette doctrine, & que ceux-mêmes qui mettoient le ſouverain bien dans la volupté, ont été de même avis. L'un des Ptolomées fut contraint de défendre la chaire au Philoſophe Hégeſie de Secte Cyrenaïque, parce que la plûpart de ceux qui l'entendoient diſcourir des miſeres de la vie, & de la reſolution, qu'on doit prendre de s'en delivrer par la

Lib. 1. de Civ. Dei, c. 21. & 26.

Cic. 1. Tuſc. qu. Val. Max. lib. 8. c. 9.

mort, ſe la donnoient au ſortir de ſon auditoire. Celle de Calanus devant Alexandre, & cette autre de Zarmarus en préſence d'Auguſte, nous aſſurent que de tems immémorial les Indiens ſe ſont jettés gaiement dans des buchers ardens, comme ils font encore tous les jours. Et le poiſon qu'on donnoit à Marſeille, par une coutume venuë de l'Isle de Ceo, à ceux qu'un excès de bonne ou de mauvaiſe fortune portoit au deſir de mourir, eſt une preuve de l'approbation que beaucoup de peuples ont donnée à ces morts volontaires. Cela me fait ſouvenir d'une penſée de Pline l'ainé, qui a crû, que la Nature n'avoit produit les poiſons, qu'afin de nous préparer un remede aſſuré contre toute ſorte de miſeres. Tant y a que pluſieurs ont tenu pour un ſi grand bien de mourir, quand on le veut, que ce bon vieillard Severianus n'uſa point d'autre imprécation contre l'Empereur Hadrien qui opprimoit ſon innocence, que de lui ſouhaiter, qu'il ne pût pas mourir lorſqu'il en auroit le plus d'envie, en quoi il ſembla depuis que Dieu avoit exaucé ſa priere. Mais entre tous les anciens, il n'y en a point eu, qui ſe ſoient ſi fort opiniâtrés à ſe maintenir dans cette liberté de mourir, que les Stoïciens; de façon, que pour un des au-

Strabo lib. 15. Dio Caſſius l. 54.

Lib. 2. Cap. 63.

Dio Caſſius. l. 69. & Spartianus.

tres familles philoſophiques, qui avançoit ſes jours violemment & avant le tems, il y en avoit cent de celle de Zenon, qui les finiſſoient de leur propre main. Auſſi leur en donna-t-il l'exemple en s'étranglant après une chûte, dont il prit l'accident pour une dénonciation des Parques, qui l'appelloient en l'autre monde. Sans mentir, c'eſt ce qu'on ne ſauroit trop condanner, comme contraire à la Nature & à la raiſon. Car il ne ſe trouve que l'homme entre tous les animaux, qui ſe tuë lui même, ſelon la remarque de Joſephe: Si ce n'eſt que nous le combattions de l'autorité du plus grand Hiſtoriographe, qu'ait eu la Nature, qui aſſure qu'entre les Oies quelques-unes ſe font mourir en retenant par opiniâtreté leur reſpiration. Mais quand cela ſeroit véritable, que gagnerions-nous de plus avantageux pour le Sage Stoïque, ſinon, qu'il ſeroit capable de ſe donner une mort d'Oiſon? La raiſon nous apprend d'ailleurs, qu'on ne ſe peut défaire ſoi même, ſans exercer l'infame métier de Bourreau, & ſans commettre un crime pire que le parricide, puiſqu'il n'y a ni pere ni frere, qui nous ſoit ſi proche que nous mêmes. Joignés à cela l'outrage, qu'on fait à Dieu, sans le congé de qui nous chaſſons par cet acte une

Lib. 3. de bello Iud. cap. 14. *Pline lib. 10. c. 22.* contumaciâ ſpiritu. revocato.

Ame du lieu, où il nous l'avoit donnée en dépôt ſeulement. N'eſt-ce pas être deſerteur de milice, de quitter ſon poſte, & de s'enfuïr honteuſement ſans le congé de ſon Général? Et n'offenſons-nous pas la République, quand nous lui ôtons un homme, de qui peut-être elle pourroit ſe prévaloir en beaucoup de rencontres? En tout cas, c'eſt être ridicule de priſer tant une action commune à beaucoup d'Epicuriens, & même à un débauché d'Apicius, lequel, après avoir dépenſé avec infamie la meilleure partie de ſon bien, ſe tua de deſeſpoir, de ne trouver plus qu'environ deux cens cinquante mille écus dans ſes coffres, dont il pût entretenir ſon luxe & ſa gourmandiſe.

Or quoiqu'une bonne partie de tous ces paradoxes puiſſent être adoucis par une favorable interprétation, ſi eſt-ce qu'il eſt difficile de les conſidérer tous ſans tomber dans les ſentimens du grand Pontife Cotta, qui diſoit autrefois qu'il ne ſavoit pas bien, ſi l'on devoit accuſer les Poëtes d'avoir depravé le jugement aux Stoïciens, ou ſi ce n'étoient point ceux-ci, qui avoient donné la hardieſſe aux premiers, de prendre toutes les licences, dont ils ont abuſé; mais qu'il demeuroit pour conſtant que les uns ne proferoient pas moins

Cic. 3. de nat. Deor.

de folies, de blaſphèmes, ni de prodiges, que les autres. Et ſi la defenſe que faiſoit Pythagore à ſes diſciples de manger des fèves, a pû faire prononcer à l'Orateur Romain, qu'une fiévre chaude ne cauſoit point de réveries ſi extravagantes, qu'il ne ſe trouvât toûjours quelque Philoſophe de leur parti & prêt à les ſoûtenir; certes, il y a bien plus de raiſon de le dire au ſujet de tant de paradoxes, & de tant de penſées exorbitantes des Stoïciens, que nous venons de rapporter. C'eſt ce qui doit nous porter à la reconnoiſſance de nôtre foibleſſe, & nous faire avouër, que ſans l'aſſiſtance d'une lumiere ſurnaturelle, les plus grands eſprits courent fortune de ſe perdre dans les ténebres d'une ignorance, qu'ils ne peuvent pas d'eux-mêmes ſurmonter.

Lib. 2. de Divin.

Les anciens ont encore reproché beaucoup de choſes, tant à Zenon en particulier, qu'en général à ceux de ſa Secte. On s'eſt plaint de lui de ce qu'il avoit écrit, que la connoiſſance des Arts liberaux étoit fort inutile, comme on peut voir dans Diogene; & de ce qu'il établiſſoit la communauté des femmes dans ſa République, avec quelques autres pareilles maximes, qui ne peuvent pas être bien defenduës. Ceux de ſa Secte

étoient auſſi repris de ce qu'ils avoient plus d'égard à la ſubtilité des paroles, qu'à la ſolidité des choſes. C'eſt ce qui fait remarquer à Ciceron, que ſouvent les Stoïciens, à l'imitation de leur Chef, en voulant corriger les Péripatéticiens ne diſent que la même choſe qu'eux, tout leur différent ne conſiſtant, à le bien prendre, qu'en la varieté des termes nouveaux, dont les premiers s'expliquent. Ils ont été ſi groſſiers dans la Phyſique, qu'ils penſoient, que le Soleil ſe nourriſſoit des vapeurs de l'Ocean, & la Lune de celle des Eaux douces. Et quoique leur Morale fût pleine de ſévérité en apparence, ſi eſt-ce qu'on leur fait voir, qu'ils n'étoient pas ſi auſteres, que nous avons dit dès le commencement de cette Section. Car ce qu'on rapporte de Chryſippe en eſt une grande preuve, puiſqu'on a dit de lui, qu'il étoit un pilier ſi néceſſaire à ſoutenir le Portique, que ſans lui il ne pouvoit ſubſiſter. Or l'hiſtoire de ſa fin conte, qu'aiant vû manger des figues à un Ane, il commanda qu'on lui préſentât enſuite du vin à boire, & ſe mit à rire avec tant de force là deſſus, qu'il en mourut. Plutarque aſſure auſſi, que ce Philoſophe avoit écrit un livre des Offices ou Devoirs de la vie, dans lequel il ſoûtenoit, qu'un homme

Lib. 3. de fin. & lib. 4. Tuſc. qu.

Diogen. Laërt. in Chryſ.

Contred. des Stoiq.

ſage devoit être toûjours prêt à faire trois fois la culbute, pourvû qu'il y eût un talent à gagner. C'eſt au même lieu où il enſeignoit encore, que ce Sage n'étoit pas repréhenſible de faire la Cour aux Rois, & de les aller viſiter juſques dans la ville de Panticapée de la Cherſoneſe Taurique, ou même juſques dans les deſerts de Scythie, au cas qu'il y dût faire ſon profit. Cela eſt bien éloigné, dit Plutarque, de la rigueur de ceux, qui blâment Calliſthene d'être allé trouver Alexandre, ſur l'eſperance de lui faire rebâtir Olynthe, comme il avoit déja fait Stagire en conſideration d'Ariſtote. Et les Philoſophes, qui ont loüé Xénocrate, Ephore, & Ménedeme, d'avoir refuſé ce grand Prince, lorſqu'il les invitoit à le venir voir, ont été ſans doute bien plus ſeveres que les Stoïciens, qui permettent à leur Sage d'aller ainſi chercher le gain par tout où il penſe le trouver.

Que s'il faut maintenant que nous parlions équitablement de Zenon, & de ceux, qui l'ont reconnu pour leur Chef, nous ſerons contraints d'avouër, nonobſtant toutes ces invectives, que ç'a été un très grand perſonnage, & qui a eu l'honneur de fonder l'une des plus célébres Compagnies de tou-

tes

tes celles, dont nous avons entrepris de parler. Le ſeul catalogue de ſes œuvres montre bien, qu'il ne mépriſoit pas les ſciences ainſi qu'on a voulu le lui imputer; outre que Chryſippe ſon diſciple l'a ſuffiſamment purgé de cela, lorſqu'il les a reconnuës pour le principal ornement de ſon Sage, comme on peut voir dans le même Diogene, qui ſemble avoir dit en ceci deux choſes aſſez contraires. On y lit auſſi la lettre qu'écrivit le Roi Antigone à Zenon, pour l'attirer en Macedoine. Et certes, le refus qu'il fit d'y aller, avec néanmoins beaucoup de civilité, eſt une preuve valable, que lui, ni ceux de ſa Secte n'étoient pas ſi fort dans la recherche des Princes, ni dans la pourſuite du bien, que nous diſions tout à cette heure. Surquoi je penſe qu'on doit ſoigneuſement prendre garde à ce que j'ai déja touché, & que Lipſe a très judicieuſement obſervé, qu'il ne faut faire nul état de tout ce que Ciceron & Plutarque ont écrit contre les Stoïciens, parce que l'un & l'autre étant Academiques, ils ont beaucoup donné à leurs paſſions, & ſe ſont ſouvent déclarés trop ennemis du Portique. Si eſt-ce que le premier n'a pas craint en parlant du ſouverain bien, de faire dire à Caton, comme Stoïcien, que c'étoit une queſtion *Lib. 3. de fin.*

qui n'avoit été traitée que très foiblement par les Péripatéticiens, à cause que l'ignorance de la Dialectique ne leur permettoit pas de presser davantage les matieres. Et dans un autre endroit il reconnoit, que les Stoïciens ont mieux sçû definir que personne, usant de ces propres termes traduits en nôtre langue: Encore que nous persécutions sans cesse ceux du Portique, comme faisoit Carneades, j'ai peur qu'il ne faille confesser ici, que ce sont les seuls Philosophes que nous aions. Il est aisé de juger par là, combien ils ont été excellens en cette partie du raisonnement? puisque les plus habiles hommes d'aujourd'hui, & qui ont été depuis fort longtems, ne se sont servis que de la seule Logique d'Aristote, dont Ciceron témoigne qu'on faisoit un si grand mépris de son vivant, que les Stoïciens se moquoient du Péripatétisme à cet égard. Les Anciens ont particulierement fait tant d'état de la Dialectique de Chrysippe, que c'étoit une façon de parler ordinaire parmi eux, que si les Dieux pratiquoient cet Art là haut dans le Ciel, ce devoit être indubitablement avec les regles de ce Philosophe, vû, qu'ils n'en pouvoient pas avoir de meilleures. Mais nous pouvons dire généralement parlant, que la Philoso-

Lib. 4. Tusc. qu.

Diog. Laërt. in Chrys.

phie de Zenon a été autrefois la plus ſuivie de toutes. Sextus l'Empirique témoigne, qu'en ſon ſiécle qui étoit celui des Antonins, elle avoit plus de Sectateurs qu'aucune autre. Et c'eſt pourquoi vraiſemblablement nos premiers Chrétiens ont ſi ſouvent, & ſi fortement declamé contre les Stoïciens, qu'ils conſidéroient comme la plus puiſſante compagnie, dont ils euſſent à combattre la doctrine en beaucoup de points très importans. Cela n'empêche pas pourtant, que hors les maximes contraires à la Foi, ſes profeſſeurs ne fuſſent extrémement recommandables en beaucoup de vertus, & que les bonnes mœurs d'Epictete, ou de quelques autres Stoïciens de vie parfaitement exemplaire, ne méritent bien, que nous faſſions des ſouhaits pour leur ſalut ſemblables à ceux de S. Auguſtin, ne les appuiant que ſur la bonté extraordinaire de Dieu. Quant à Zenon, encore qu'on ne puiſſe pas nier qu'il n'ait été un très grand perſonnage, puiſque tous les ſiécles depuis lui juſqu'à nous en ont convenu; ſa fin néanmoins telle que nous l'avons repreſentée, ſans aucune marque de repentance, ni d'invocation Divine, nous empêche de pouvoir rien penſer que de très miſerable touchant l'état de ſon Ame.



DE PYTHAGORE,

ET DE LA

SECTE PYTHAGORIQUE.

LA Philoſophie Payenne a eu deux branches premieres & principales; l'une qu'on nomme Jonienne à cauſe de Thales ſon Auteur, de qui toutes les ſectes, dont nous avons traité juſqu' ici ont tiré leur origine; l'autre Italienne, qui reconnoit Pythagore pour ſon Fondateur, ſoit qu'il ait été Italien, ou, que venu de Samos, il ait paſſé la meilleure partie de ſon âge dans un bout de l'Italie, qu'on nommoit alors la Grande Grece. De cette derniere branche ſont ſorties pluſieurs autres familles philoſophiques, comme l'Epicurienne, & la Pyrrhonienne, que nous conſidérerons tantôt après avoir donné tout ce chapitre à Pythagore, & à la Secte Pythagorique, puiſqu'elle eſt la plus ancienne, & que ſon ſeul nom demande cette préference.

Il n'y a guères d'Auteurs anciens, qui n'aient fait mention de Pythagore, & quatre d'entre eux nous ont particulierement donné

ſa vie par écrit, Diogene Laërce, Malchus autrement dit Porphyre, Jamblique, & un Anonyme dont Photius produit l'extrait dans ſa Bibliotheque. Or quoique cette ſorte de compoſition ne s'entreprenne guères qu'en faveur de ceux de qui l'on veut parler, ſi eſt-ce qu'on remarque dans la vie de ce Philoſophe, parmi une infinité de choſes, qui vont à ſa gloire, aſſez de particularités qui lui peuvent être reprochées, & qui en effet ont donné lieu à de très grandes calomnies. Je ne m'amuſerai pas à les refuter par le menu, tant parce qu'il y a des Apologies, qui ont déja été faites exprès ſur cela, qu'à cauſe, que les plus conſidérables crimes, qu'on lui impute, comme celui de la Magie, ſe trouveront ridicules, pour peu que nous examinions le mérite de ce grand Homme. Mais dautant qu'il eſt l'un des Payens, des vertus de qui pluſieurs Peres de l'Egliſe ont fait le plus d'eſtime, nous nous efforcerons de tirer de ſes principales actions, & de ſes plus notables ſentimens, une connoiſſance de ſa perſonne la plus exacte, que nous pourrons; ce qui ſervira tant à reprimer la médiſance de ſes ennemis, qu'à montrer qu'il n'eſt pas indigne de l'approbation de nos Docteurs, & de celle qu'il a reçûë preſque de tout le mon-

Naudé Apol. cap. 3a.

de. Je n'en veux point d'autre preuve parmi les Gentils, que ce qu'a obſervé Ciceron au ſujet de Numa, qu'une erreur populaire faiſoit paſſer pour Pythagoricien. Car il dit, qu'elle n'avoit point d'autre fondement, que la grande reputation des diſciples de Pythagore, qui fut cauſe, qu'on nommoit communément en Italie Pythagoriciens tous ceux, que la ſcience & la ſageſſe avoient rendus recommandables. Selon cette façon de parler, les Romains comme fort mauvais chronologues, donnèrent le ſurnom de Pythagoricien à leur Roi Numa, quelques ſiécles après ſa mort, nonobſtant, qu'il fût plus ancien que Pythagore, qui ne parût dans le monde que du tems de Tullus Hoſtilius ſelon Tite Live, ou de Tarquin le Superbe, ſi nous en croions le même Ciceron & Aulu Gelle. Sa réputation n'a guères été moindre parmi les Juifs, ainſi qu'on peut le voir dans Joſephe, qui lui donne le premier rang entre tous les Philoſophes, prétendant néanmoins, qu'il devoit à la Synagogue des Hébreux les plus beaux traits de ſa Philoſophie. Il le nomme dans un autre endroit avant Anaxagore, Platon, & les Stoïciens, parlant de ceux, qui ont le mieux penſé de la Nature Divine. Et il compare ailleurs les Eſſéniens

Lib. 4. Tuſc. qu.

Lib. 1. Hiſt.

Lib. 1. Tuſc. qu.

Lib. 17. cap. 21.

lib. 1. & 2. contra Apionem. & lib. 15. ant. Iud. cap. 15.

aux Pythagoriciens, comme ils ont eu véritablement beaucoup de conformité ensemble, selon qu'il décrit ceux-là au septiéme chapitre du second livre de la guerre Judaique. Clement Alexandrin, & Saint Ambroise appuient le jugement de Josephe, le dernier supposant, que Pythagore étoit Juif d'extraction; & l'autre qu'il s'étoit laissé circoncire par les Prêtres d'Egypte, pour être instruit en leur Philosophie, qu'ils tenoient des Juifs, rapportant l'opinion de ceux, qui l'ont même pris pour le Prophete Ezechiel. Ce qui est très constant sur cela dans Diogene, & dans tous les autres Ecrivains de sa vie, c'est, qu'il voiagea non seulement en Egypte mais encore en Phœnicie, & en Chaldée, où il eût la conversation des Mages qui étoient les Philosophes du païs, & où il apprit vraisemblablement beaucoup de choses de la Réligion des Hébreux. Quoiqu'il en soit, Saint Ambroise a mis dans un autre lieu de ses Epitres la probité de Pythagore & sa sagesse à un si haut prix, qu'il ne croit pas, qu'on lui doive comparer aucun des Philosophes anciens. Et quand le grand Maitre de l'Ecole declare, qu'il le tient, avec Socrate, pour les deux plus vertueux qu'ait eu le Paganisme, il lui donne, ce me semble, le

Lib. 3. ep. 70.

Lib. 1. Strom.

Ep. 20.

S. Thom. 4. de regim. Prin. 4. & in 3. parte.

premier rang entre ceux, qui possedoient la Foi implicite, dont nous nous sommes expliqués dans la premiere Partie de ce livre. Essaions donc selon nôtre projet de montrer par les plus essentielles parties de sa vie, que ce n'est pas à tort, qu'on a si bonne opinion de lui.

La premiere chose que je remarque en ce grand personnage, c'est la rare modestie, dont il accompagnoit toutes ses actions. Ce fut elle, qui lui fit refuser dès le commencement le titre de Sage, que prenoient de son tems tous ceux de sa profession. Il protesta, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul, & contentant de celui de Philosophe, ou d'Ami de la Sagesse, il fut comme le Parrein de la Philosophie, & batisa du beau nom de Philosophe tous ceux, qui l'ont porté depuis lui. Ce fut encore la même modestie, qui lui fit donner cet important conseil à son grand ami l'athlete Eurymene, de ne combattre jamais pour obtenir la victoire, s'abstenant d'en venir jusques-là, parce que l'envie, qui la suit, ne sauroit être trop évitée. Et nous voions dans Jamblique qu'avant que de recevoir ceux, qui se présentoient pour être ses disciples, il les éprouvoit trois ans durant par diverses sortes de mépris, afin d'être assuré de

Cap. 17. de vita Pyth.

leur humilité, dont il faisoit la base de toutes les autres vertus. N'est-ce pas ce qui se pratique tous les jours dans nos maisons Réligieuses? Et Pythagore n'avoit-il pas la même pensée sur cela que Salomon, qui conjoint dans ses Proverbes l'humilité, & la sagesse, comme deux compagnes inséparables? Les superbes ressemblent aux Cyprès élevés, qui ne portent que des fruits inutiles; ce Philosophe étoit comme une vigne rampante, qui a produit les siens si excellens, & en si grande abondance, qu'ils sont encore à présent une des plus douces pâtures de nos ames.

Vbi est humilitas, ibi & sapientia. *Prov. cap. 11.*

Ce qui relève extrèmement sa modestie, & qui lui donne un merveilleux éclat, c'est l'extraordinaire capacité de son esprit, qu'on nous assure avoir reüni toutes les sciences en un, & formé cette parfaite encyclopedie où tant de personnes ont aspiré depuis lui. Ses livres nous le feroient voir plus particulierement, s'il nous en restoit quelque chose davantage que les titres. Car encore que Plutarque & assez d'autres nient, qu'il ait jamais rien écrit, non plus que Socrate, Arcesilaus, & Carneades; si est-ce que Diogene Laërce fait voir clairement, & par de bonnes autorités, qu'ils se sont grandement mécomptés

In Alex.

en cela. Il avoit traité la Morale, la Politique, & la Physique, n'aiant pas même, dit Diogene, négligé la Médecine. Mais ce fut dans les Mathématiques principalement où il se rendit admirable. Il inventa de nouvelles regles d'Arithmetiques, & mit la Géometrie à sa perfection, qui n'avoit auparavant que les premiers Elemens, qu'un certain Mœris avoit trouvés. Bref, il se plût si fort dans ces parties de la Mathématique, qu'on nomme pures, qu'aiant trouvé le théoreme, qui se voit dans la quarante-septiéme proposition du premier livre d'Euclide, il en sacrifia d'aise aux Muses une hécatombe de cent bœufs. Proclus dit néanmoins, qu'il se contenta d'en immoler un. Et Porphyre soutient, que ceux, qui ont le mieux sçû cette histoire, ne parlent que d'un bœuf fait de farine, qu'il mit sur l'autel pour remercier Dieu d'une si belle invention. On peut juger s'il méprisoit les Méchaniques par ce qu'Aristoxenus avoit écrit, que les Grecs tenoient de lui leurs poids, & leurs mesures. Pour ce qui est de l'Astrologie, nous lisons dans Pline, que ce fut ce Philosophe, qui découvrit le premier la nature de la Planete de Venus; c'est à dire, comme Pline l'explique, & Parmenide dans Diogene Laërce,

qu'il s'apperçût le premier que Vesper, & Phosphore ou Lucifer, n'étoient qu'une même étoile. On remarque de même, que le Ciel n'avoit jamais été nommé κόσμος avant lui. C'est une chose certaine, que ses disciples, & Philolaus entre autres, eurent un Systeme Astronomique, qui leur étoit particulier, & dans lequel ils supposoient le mouvement de la terre; de sorte, que tout ce qu'on en dit aujourd'hui de si vraisemblable, n'est rien qu'une illustration de l'opinion, que les Pythagoriciens ont autrefois soutenuë. Certes, il faut que Pythagore eût une connoissance bien parfaite du Ciel & de la Terre, puisqu'il assuroit dès son tems par raison ce que l'experience a montré depuis être véritable, qu'il y avoit des Antipodes. Et sans doute que la plûpart de ses prédictions n'avoient point d'autre fondement, lors qu'il donnoit avis des tremblemens de terre futurs, des pestilences à venir, & des tempêtes, que les vents devoient exciter sur la mer; ce qui a peut-être donné lieu à mille contes fabuleux, dont on se sert pour le convaincre de Magie. Car nous lisons dans la vie de son Maitre Pherecydes, qu'il a souvent prévû les mêmes choses par de mêmes moiens, comme en bûvant de l'eau d'un puits, qui fit

conjecturer à l'un & à l'autre des tremblemens de terre, qui arrivèrent, selon qu'ils l'avoient dit. Je ne veux pas oublier jusqu'à quel point Pythagore porta la Musique, qui semble n'être d'usage, que pour le plaisir. Il s'en servit si utilement dans la Morale, qu'il adoucissoit les plus violentes passions de l'ame par la mélodie, témoin ce jeune homme desespéré d'amour, qu'il remit en son bon sens avec un air Spondaïque ou Sacrifical. Toutes les autres agitations d'esprit étoient appaisées de même par des sons, qu'il avoit appropriés à chacune en particulier; comme les Médecins ont des remedes singuliers aux diverses maladies du corps. Jamblique qui use de cette comparaison, ajoûte, qu'avec de certaines chansons il concilioit à ses disciples un très doux sommeil, & qui produisoit des songes le plus souvent véritables. Si je voulois expliquer ici ce qu'il enseignoit de la Musique des Cieux, & s'il la croioit sensible, selon que le dit Porphyre, ou bien seulement par analogie, de façon, qu'elle ne fût compréhensible que par l'entendement, il faudroit s'y arrêter plus, que le lieu ne le permet; & puis, ce que j'en ai dit dans un discours Sceptique de la Musique, peut bien m'exemter de la peine d'une redite.

Mais Pythagore n'a rien eu de considérable comme la pieté, dont on nous fait voir qu'il étoit touché dans la reconnoissance d'un souverain Etre. Il admiroit sa Providence éternelle, & defendoit pour cela de demander rien à Dieu en particulier, parce qu'il ne croioit pas, que personne sçût assez ce qui lui étoit propre. Car d'interpreter autrement ce précepte, & au sens, que lui donnent ceux, qui le veulent faire passer pour une defense absoluë de prier Dieu, c'est prendre plaisir à se tromper d'autant plus lourdement, qu'ils imputent ailleurs à Pythagore, d'avoir fait souvent des Sacrifices, qui étoient toûjours accompagnés de prieres. En vérité, je ne doute point, qu'il n'ait commis la faute de tous les autres Philosophes, que la crainte faisoit s'accommoder au culte Divin établi de leur tems. Mais je soûtiens, que le précepte de ne demander rien de précis à Dieu, parce que nous sommes tous dans l'ignorance de ce qui nous est le plus expedient, ne peut être justement blâmé par un Chrétien, qui dit tous les jours à Dieu que sa volonté soit faite, se soûmettant par là à sa Providence, selon le sentiment de ce Philosophe. Peut-on dire, qu'autre chose, que le respect, qu'il portoit à la Divinité, lui fit condanner ceux,

Lib. 2. Hist. nat. cap. 6. Collius. cap. 24.

qui juroient par elle, & qu'il disoit se devoir efforcer d'être dignes d'être crûs d'eux-mêmes, sans la mêler dans leurs sermens? Chacun sait, que ses disciples n'assuroient rien, que par le nombre quaternaire, sinon, qu'ils prenoient quelquefois leur maitre à témoin de la vérité de ce qu'ils soûtenoient. Pour moi je suis persuadé, que ce grand homme ne reconnoissoit qu'une cause premiere, & qu'un seul Dieu, Auteur de toutes choses, quoi qu'il n'osât pas se declarer là-dessus ouvertement. On rapporte un conte de lui, qui montre bien ce qu'il pensoit de la pluralité des Dieux de son siécle, & de toute la Théologie du Gentilisme. Il feignit d'être descendu aux Enfers, où il avoit vû les ames d'Hésiode & d'Homere, la premiere attachée à une colomne d'airain, la seconde pendante à un arbre, & environnée de serpens, à cause des mauvais discours de l'un & de l'autre de ces Poëtes, touchant les choses du Ciel, où ils avoient introduit presque tous les Dieux des Payens. Mais il ne jugeoit pas, qu'on pût desabuser le peuple là-dessus: C'est pourquoi il se contentoit d'user de quelques propos énigmatiques, par l'un desquels il defendoit à ses disciples de cheminer dans les grands chemins; c'est à dire de suivre les

ſottes opinions du vulgaire. Et par un autre il leur enjoignoit de ne porter jamais la figure des Dieux gravée ſur des anneaux ; ce qu'on a toûjours pris pour une prohibition, de réveler ce qu'il leur avoit enſeigné de la nature Divine. Je mettrois entre les marques de ſa pieté la ferme créance qu'il avoit de l'Immortalité de nos Ames ; s'il ne s'étoit ſi fort mépris en cette ridicule Métempſychoſe dont on le fait Auteur, que c'eſt un des points de ſa doctrine, qui a le plus de beſoin d'une bonne circonciſion.

Or il ne pouvoit avoir cette connoiſſance de Dieu ſans l'aimer, ni être touché de cet amour ſans en avoir pour la vérité ; vû même, qu'il avoit appris des Mages, au dire de Porphyre, qu'à conſidérer Dieu humainement, on ne lui pouvoit donner de plus beau corps que la lumiere, ni d'autre ame que la vérité. Pythagore ajoûtoit à cela, que rien par conſequent ne nous pouvoit rendre ſi ſemblable à Dieu, que d'être véritables. Et il ſe rendit ſi exact dans la recherche de cette reſſemblance, qu'on veut, qu'il n'ait reçû le nom de Pythagore, qu'à cauſe que ſes paroles n'étoient pas trouvées moins véritables, que celles d'Apollon ſurnommé Pythius. C'eſt d'où eſt venu ce mot ſi ordinaire parmi les

Grecs, *αὐτὸς ἔφα* il l'a dit; par ce que ses disciples n'avoient rien de plus fort que son autorité, pour assurer ce qu'ils vouloient qu'on tint pour certain. Le mensonge est honteux en la bouche de toutes personnes, mais il le tenoit infame dans celle d'un Philosophe, qui fait profession particuliere de rechercher la vérité, comme la plus agréable nourriture de son esprit.

Que s'il aimoit ce qui est vrai, il n'affectionnoit pas moins ce qui est juste. Aussi sont-ce deux choses si conjointes, qu'elles ne sont prises souvent que pour une même. Saint Thomas interpretant dans la premiere partie de sa Somme un endroit du Psalme quatre-vint quatriéme, où la Vérité est mise pour la Justice, montre fort bien, que cette Justice en Dieu est très proprement nommée une vérité, & qu'en nous-mêmes ces deux vertus passent quelquefois sous une seule nomination. Pythagore témoigna l'estime qu'il faisoit de la Justice, par le précepte mysterieux, qu'il donna, de ne s'asseoir jamais à table, que le sel n'y eût été mis auparavant; ce que tous les Interprétes ont expliqué de la Justice, qu'il vouloit qui intervint en chacune de nos actions. Et certes comme le sel conserve tous les corps, qui le reçoi-

Qu. 21. art. 2.

reçoivent, la Justice seule maintient la société des hommes, qui peuvent si peu subsister sans elle, que les Pirates mêmes sont contraints de lui donner lieu parmi eux, & de la mêler dans le partage de leurs brigandages. Je sai bien, que Carneades harangua contre elle dans Rome publiquement; qu'à son imitation Ciceron faisoit tenir le parti de l'injustice à L. Furius Pilus dans ses Livres de la République; & qu'on veut, que le Philosophe Phavorinus se soit encore exercé sur le même sujet. Mais toutes ces galanteries Academiques ne sont que des jeux innocens, semblables aux éloges de la fiévre, ou de la folie, & qui ne font rien contre ce qu'a dit Pythagore si à propos & si serieusement à l'honneur de la Justice, & des Loix, qu'il nommoit, selon ses façons de parler ordinaires, les couronnes des villes, parce qu'on ne les pouvoit toucher sans crime, & sans violer le respect qui leur étoit dû.

D. Aug. l. 2. de civ. Dei. c. 21.

Il ne faut pas oublier ici de remarquer avec combien de soin il cultivoit l'amitié. C'est lui qui a dit le premier, que toutes choses devoient être communes entre les amis, & qu'un ami étoit un autre soi-même. Et nous savons en effet, que ses disciples ont vécû dans une communauté de biens, peu différen-

Κοινὰ τὰ φίλων.

te de celle, qui s'est pratiquée depuis entre les premiers Chrétiens. C'est pourquoi Aulu Gelle a observé, que les Romains usoient du mot Grec κοινόβια, pour exprimer les lieux, où plusieurs personnes vivoient en commun, retenant le nom, & la chose, de l'institution de Pythagore. On peut considérer trois tems différens dans l'amitié, le commencement, le milieu, & la fin; il a donné des regles fort précises de chacun. Pour le premier il defendoit de fraper dans la main de toutes personnes indifféremment: voulant dire, qu'on devoit bien prendre garde de ne se pas lier d'amitié, qu'on n'eût soigneusement reconnu auparavant l'humeur de celui, qui se présentoit pour la contracter. Pendant le cours de l'amitié il vouloit qu'elle fût conservée avec une fidelité si exemplaire, qu'il n'y a rien eu parmi les anciens de semblable à cet égard, à ce qu'on rapporte de quelques Pythagoriciens. Denis le Tyran contoit luimême régentant à Corinthe, comme il avoit été refusé par Pithias & Damon, de faire le tiers dans une amitié où il leur avoit vû exposer la vie l'un pour l'autre, avec une franchise, que toute sa Cour admira. On peut bien lire encore dans Jamblique l'histoire de Clinias & Prorus, avec quelques autres, qui

Lib. 1. noct. Att. cap. 9.

ſont voir, que jamais perſonne n'a étendu les devoirs d'amitié, juſqu' où Pythagore les faiſoit aller. Quant au dernier tems, qui eſt celui de la rupture, il ne croioit pas, que ceux de ſa Secte, après avoir ſi bien commencé, le dûſſent jamais éprouver. Et il condannoit ſi fort les amis douteux, ou inconſtans, qu'à mon avis c'étoit contre eux, qu'il avoit donné le précepte, de ne ſouffrir point d'hirondelle ſur le toit de la maiſon. Je ſai bien, que Porphyre & Jamblique l'ont autrement interpreté. Mais j'ai pour moi tous ceux, qui ont pris cet animal pour le ſymbole des amis intereſſés, qui nous viſitent pendant le beau tems de la proſperité, & nous quittent auſſitôt que l'Hiver paroit, ou que le moindre vent d'une mauvaiſe fortune commence à tirer contre nous. Certes, l'amitié des hommes vertueux doit être immortelle, ou ſi elle reçoit quelquefois quelque diminution, à cauſe que l'imbecillité de nôtre nature ſe mêle par tout, il faut qu'ils imitent cette même nature, qui procede bien plus lentement en ce qu'elle corrompt, qu'en ce qu'elle engendre. Et comme la mer, qui monte en cinq heures, en emploie ordinairement ſept à deſcendre, on ne ſauroit moins faire, que d'uſer de quelques périodes ſem-

blables en l'amitié, lors qu'elle éprouve de l'agitation, & la raiſon veut, que nous ſoions beaucoup plus tardifs à l'éloignement, s'il eſt néceſſaire, qu'aux approches.

Pluſieurs ont attribué à Pythagore une abſtinence plus grande, que ne dit Diogene Laërce ſous l'autorité d'Ariſtoxene. Car Jamblique ne veut pas, qu'il ſe diſpenſât ſeulement de manger des fèves, & de ce qui peut être de mauvaiſe nourriture; il lui ôte toute celle des viandes, dont Ariſtoxene aſſuroit qu'il avoit librement uſé, à la reſerve du bœuf, & du mouton. Et l'extrait de Photius, dont nous avons parlé, porte, que les Pythagoriciens étoient ſi fort dans la créance de la Métempſychoſe, qu'ils ſe fuſſent plûtôt paſſés d'alimens, que de tuer les animaux, pour en uſer comme nous faiſons. Je laiſſe à d'autres à examiner la façon de vivre particuliere de ce Philoſophe, pour dire en général, qu'il étoit ſi ſobre, que Saint Jerôme le propoſe à Jovinien avant Socrate, & Antiſthene, comme celui de qui la retenuë dans le boire & manger pouvoit donner de la confuſion aux Chrétiens de ſon tems. Cela me fait ſouvenir de ce qu'on lit dans les Recüeils de Conſtantin, comme aiant été écrits par Diodore, que les diſciples de Pythagore faiſoient

de tems en tems dresser de très beaux festins, que s'étant mis à table, après avoir bien excité leur appetit en regardant tout ce qui leur avoit été servi, ils se levoient sans y toucher, avec une temperance, qui n'est pas hors d'usage, à ce qu'on dit, parmi quelques uns de nos Réligieux.

Or Pythagore n'avoit pas moins d'abstinence en beaucoup d'autres choses, & principalement en ce qui lui pouvoit donner de la joie, ou de la tristesse. Car Porphyre dit expressément que personne ne le vit jamais rire ni pleurer, bien qu'il reconnoisse qu'outre le plaisir de la Musique, il prenoit quelquefois celui de la danse. Ce qui montre assez, que le reglement de ses mœurs à cet égard, procedoit d'une excellente moderation d'esprit, plûtôt que d'une influence de Saturne.

Mais entre toutes ses abstinences je n'en crois point de plus considérable, que celle du parler, qui a rendu si mémorable le silence Pythagorique. Plutarque dit dans ses Propos de table, qu'une des raisons, qu'eût Pythagore, de defendre qu'on mangeât des poissons, fut de voir, qu'ils étoient muëts, ce qui les lui fit mettre presque au rang de ses disciples. Et il reçût du Bœuf les premieres leçons, qu'il fit à sa langue, pour lui apprendre à se taire, si nous en croions Apollonius

Lib. 6. cap. 6. dans Philoſtrate. Quoi qu'il en ſoit, outre le ſilence de cinq ans, dont l'on a tant écrit, il vouloit, qu'on le pratiquât tellement pendant tout le cours de la vie, que ceux de ſa Secte étoient plûtôt reconnus par là, que par la parole. Ce fût ce qui rendit Epaminondas ſi taciturne, aiant été inſtruit, avec Philippe de Macedoine, que les Thebains avoient en ôtage, par Lyſis Pythagoricien; & ce qui fit dire, qu'il n'y avoit homme de ce tems-là qui ſçût davantage, & qui parlât moins qu'Epaminondas. *Cent. 1. pr. 83.* Les Arabes ont là-deſſus une façon de s'expliquer fort Pythagorique, quand ils diſent qu'un fou a toûjours le cœur ſur la langue, mais qu'un homme ſage retire la ſienne auprès du cœur. Il y en a, qui ont crû, que cette inhoſpitalité, dont nous avons dit, que Pythagore vouloit qu'on uſât envers les hirondelles, regardoit ces grands diſcoureurs avec qui l'on ne doit jamais contracter de ſocieté. Et l'une de ſes plus belles ſentences porte, que nous ne devons pas être moins fideles à garder le depôt d'un ſecret, que celui d'un threſor. Pour moi j'eſtime d'autant plus le ſilence Pythagorique, qu'il s'accommode merveilleuſement bien avec nôtre Réligion. Salomon le recommande dans toutes ſes œuvres, & il dit particulie-

rement dans ſes Proverbes, que les levres tiennent lieu de fortereſſe aux hommes ſages, comparant ceux, qui ne ſe peuvent taire à une ville toute ouverte & ſans murailles. Le chatiment de ceux, qui travaillèrent à cette élevation inſenſée de la Tour de Babel, fut de parler beaucoup & ne rien faire de bien. Nous tenons le ſilence des Cloitres pour l'une des plus grandes auſterités qui s'y exercent. Et la cérémonie, dont on uſe dans le ſacré College de fermer & ouvrir la bouche aux Cardinaux, n'a pas peu de rapport à ce que Pythagore pratiquoit parmi ſes diſciples. *Cap. 14. & 25.*

Faiſons ici une petite réflexion ſur leur conduite politique, qui nous peut beaucoup ſervir à les mieux reconnoitre. Car nous voions par une lettre que Pythagore écrit à Anaximene, qu'il ne croioit pas, que la Philoſophie dût empêcher les hommes de ſe mêler du gouvernement public, lui déclarant, qu'il intervenoit ſouvent dans les différens qui portoient de ſon tems les Italiens à ſe faire la guerre les uns aux autres. A la vérité, quelques-uns de ſes Sectateurs furent nommés Sebaſtiques, ou Réligieux, parce qu'ils ne vaquoient qu'à la contemplation. Il en eût d'autres, qu'on appelloit Mathématiciens, à cauſe de l'Aſtrologie, Géometrie, ou telle autre *Incertus aut. apud Phot.*

partie des Mathématiques, qui les occupoit. Mais il s'en trouvoit aussi, qui portoient le surnom de Politiques, dautant qu'ils s'adonnoient principalement à juger des interêts de l'Etat. Photius, de qui nous apprenons cela, fait une autre distinction, entre ceux, qui étoient les plus familiers avec Pythagore, qu'on nommoit Pythagoriciens, les disciples de ceux-là qui furent nommés Pythagoriens, & les plus éloignés de sa personne, qui suivoient sa doctrine en divers lieux, & se contentoient d'être dits Pythagoristes. Or je ne doute point que ses amis intimes ne fussent dressés de sa main au maniement des affaires publiques, comme le témoignent bien ces renommés Legislateurs, Charondas, & Zaleucus, qui étoient du nombre, & qui formèrent le Droit Civil de beaucoup de villes d'Italie, & de Sicile, telle que Crotone, Sybaris, Catane, Agrigentum, Locres, Rhegio, Himere, Taurominium, & quelques autres. Ie tiens encore, qu'il n'y avoit qu'eux à qui il confiât les plus hauts mysteres de sa Philosophie, & sur tout l'importante connoissance d'un seul Dieu tout-Bon, & tout-Puissant, avec le mépris des autres, qu'on adoroit alors, comme une chose qui suit nécessairement cette premiere lumiere. Car par-

Pythagorici. Pythagoræi. Pythagoristæ.

ce que le peril étoit grand d'entreprendre ouvertement la ruïne de tant d'Autels, il pensa que c'étoit assez fait à lui de communiquer sa science à ceux, qu'il jugeoit dignes de l'entendre, & à qui il recommandoit sur tout le secret, ne croiant peut-être pas, que le peuple fût capable d'en faire son profit. Ce que nous avons déja remarqué, en parlant de la pieté de ce Philosophe, m'oblige à faire un tel jugement, & le grand avantage, que ses disciples prétendoient sur le reste des hommes, m'y confirme. En effet, on peut voir dans Jamblique, qu'on leur reprochoit, qu'ils s'estimoient de petits Dieux terrestres, & les autres hommes des bêtes, qu'il faloit subjuguer. C'est pourquoi ils soûtenoient, qu'Homere n'avoit nommé les Rois Pasteurs des peuples, que pour nous faire comprendre, qu'on devoit traiter les personnes vulgaires de même que le reste des animaux. Or ils mettoient en ce rang tous ceux, qui n'étoient pas de leur societé, dautant qu'ils les voioient encore dans les erreurs grossieres des fausses Réligions, comme gens qui n'avoient pas pris ces hautes connoissances de la Divinité, dont Pythagore avoit fait leçon seulement à ceux, qu'il affectionnoit le plus. Ainsi le même Jamblique observe ailleurs, qu'ils cro-

De vita Pyth. c.35.

Protreptic. 14.

ioient être entierement au deſſus des Loix, ne voulans pas ſeulement voir les lieux, où la Juſtice s'exerçoit, qui n'avoit à leur dire nulle jurisdiction ſur eux. Et l'on ſait, que leur coûtume étoit de dreſſer des ſepulcres vuides, ſelon l'uſage de ce tems-là, à ceux de leur Secte, qui en étoient ſortis, comme ſi c'eût été quitter la vie que d'abandonner leur famille. Avec ce grand courage l'Hiſtoire nous apprend, qu'ils affectoient par tout l'abſoluë puiſſance, & qu'ils en ont ſouvent abuſé juſqu' à ſe rendre intolerables en beaucoup de lieux, ce qui a même été cauſe de leur totale ruïne. Voici comme elle arriva. Un des premiers hommes de la ville de Crotone nommé Cylon, deſira d'être admis au nombre de ceux, avec qui Pythagore traitoit le plus privément. Le refus que l'humeur altiere de ce prétendant lui fit recevoir, le porta juſqu' à un tel reſſentiment, qu'il conſpira avec ſes amis contre Pythagore & ſes diſciples, & les faiſant paſſer pour des Athées, & des factieux, qui ne viſoient qu'à la tyrannie, il excita une ſédition, dans laquelle ils perirent preſque tous par le feu, qui fut mis au logis où ils s'étoient retirés. Quelques-uns diſent, que Pythagore étoit alors abſent, les autres veulent qu'il ait été l'un des deux

ou trois, qui se sauvèrent, mais qu'il perit dans une autre conjuration, qui se fit à Métapont, semblable à celle de Crotone. C'est une chose constante, que ce premier incendie en excita de pareils presque dans toutes les villes d'Italie & de Sicile, où il y avoit des Colleges de Pythagoriciens. Or quoique le principe de leur calamité soit plein d'injustice, il est certain pourtant, que le desir, qu'ils avoient de dominer, fut ce qui donna le plus de prise sur eux à la calomnie, & ce qui excita l'envie & la haine de la multitude contre toute leur Secte. Je pense en effet, que c'est la principale cause de sa perte, qui fut si voisine de son origine, que peu s'en faut, qu'on ne puisse dire que Pythagore en vit le commencement & la fin. Car depuis sa mort & cette grande persecution de tous les siens, qui arriva au même tems, il n'y a eu que fort peu de Pythagoriciens épars çà & là par le monde, & qui n'osoient même, à ce que dit Porphyre, reveler le plus secret de leur Philosophie, si tant est, qu'ils en eussent connoissance, leur maitre, comme nous avons remarqué, ne le communiquant qu'à ceux d'entre eux, qui étoient le plus dans sa confiance, & qui perirent presque tous dans cette conjuration Cylonienne. Ce n'est pas,

que je ne me ſouvienne bien, que Diogene Laërce lui donne des ſucceſſeurs en ſa doctrine juſqu' à la dix-neuviéme génération, ou pour mieux dire juſqu' à la neuf ou dixiéme, ſelon la correction de Lipſe. Mais par le texte même de Diogene cela ne s'étend que juſqu' aux diſciples d'Euritus & de Philolaüs, vers le ſiécle d'Alexandre le Grand; ce qui n'eſt pas comparable à la ſuite qu'ont euë la plûpart des autres familles Philoſophiques. Quoiqu'il en ſoit, Ciceron ſemble témoigner en plus d'un endroit, qu'il n'y avoit presque plus de ces Philoſophes de ſon vivant. Et Seneque dit, que du ſien leur Ecole étoit deſerte & ſans Précepteur. Il faut obſerver qu'outre cette premiere & principale cauſe de leur peu de durée, Porphyre en donne trois autres, qui méritent d'être conſidérées. La premiere, qu'ils ne s'expliquoient guères, que par les nombres, faiſans de l'Arithmetique la principale partie de leur Philoſophie, ce qui la rendoit trop énigmatique & obſcure. La ſeconde, qu'ils s'étoient tous ſervis du dialecte Dorique dans leurs compoſitions, ce qui cauſoit une ſeconde obſcurité, & faiſoit que leurs Livres n'étoient preſque pas intelligibles. La derniere, que Platon, Ariſtote, & ces autres grands Chefs d'ordres philoſophi-

4. Tuſc. qu. & lib. de univ. lib 7. qu. Nat. cap. ult.

ques, aiant pris ce que la Secte Pythagorique avoit de meilleur, qu'ils transportèrent chacun dans la leur, en déguisant leur larcin, ils la rendirent moins considérable, ne lui laissant rien de propre, que ce qu'ils estimoient le moins, & par où même ils tachoient de la rendre ridicule avec leurs interprétations calomnieuses. Ainsi se perdit cette fameuse Compagnie, & le plus essentiel de sa doctrine, bientôt après qu'elle eût paru dans le monde. Voions à cette heure quel jugement nous devons faire de son Fondateur, & de ceux de ses disciples, qui ont approché le plus près de son mérite.

L'insolence de quelques Païens, qui ont osé comparer la créature au Créateur, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de Socrate, s'est fait notablement paroitre au sujet de Pythagore. Ils ont feint qu'il fut nommé & salüé par le Génie d'un fleuve lorsqu'il le traversoit, afin de rendre moins considérable la voix du Saint Esprit, qui fut ouïe sur le Jourdain au Batême de Jesus Christ. C'est dans le même dessein, qu'ils ont debité pour des vérités une infinité de fables, qui se disoient de ce Philosophe, assurans, qu'il faisoit lire dans le rond de la Lune, ce qu'il écrivoit sur un miroir convexe, qu'il arrêtoit les Aigles volans; qu'il avoit une cuisse d'or, ou

d'ivoire ſelon Origene; qu'il entendoit le chant des oiſeaux, & commandoit à tous les animaux les plus feroces, comme les Ours; bref, qu'il ſe faiſoit voir au même inſtant en des lieux très éloignés l'un de l'autre, tels que ſont *Tauromininium* de Sicile & Métapont d'Italie. Or quoique la fauſſeté de tous ces contes ſoit aſſez évidente, & particulierement celle du premier, par la diverſité dont il eſt rapporté, Malchus nommant ce fleuve, que Pythagore paſſoit avec ſes amis, Caucaſus; Jamblique Neſſus, ou Neſtus; d'autres Cauſus, au rapport de Saint Cyrille & Apollonius d'Alexandrie, ſurnommé le Dyſcole, ſe contentant de dire, que c'en étoit un, qui coule au deſſous de Samos: Si eſt-ce que le zèle de pluſieurs Chrétiens ne fut pas ſatisfait en rejettant toutes ces impoſtures, à cauſe de l'opiniâtreté de leurs adverſaires, qui ne ſe pouvoient paier d'une ſimple négative. Mais en s'accommodant à leur infirmité, on reçût pour autant de vérités Hiſtoriques les merveilles, qu'ils racontoient de Pythagore, ſous cette proteſtation, qu'il n'avoit rien operé en cela, que par artmagique, & avec l'aide des mauvais Demons. C'eſt-ce qui lui a donné une ſi grande réputation d'avoir été Negromancien, & ce qui fait, que nous voions tant

Cap. 6.
L. 3. adv. Iulia.

d'invectives contre lui dans quelques Peres, qui ont crû faire beaucoup pour la pieté, d'en user de la sorte. Que s'il faut en un tems bien différent du leur, & où nous n'avons plus rien à démêler avec les Païens, juger de ce grand personnage sur les apparences, je pense qu'on y peut proceder de la sorte.

Premierement l'impieté de ceux, qui ont voulu tirer des paralleles de lui au Fils de Dieu, toute abominable qu'elle est, ne doit pas faire de préjudice à celui, qui n'étoit plus au monde il y avoit long-tems, lorsqu'ils se sont avisés de cela. Car le blaspheme de Celsus, qui préferoit la patience d'Epictete à celle du même Redemteur, ne peut pas être imputée non plus à ce pauvre Stoïcien, pour le rendre criminel des fautes d'autrui. Et si le Philosophe Apollonius avoit été aussi vertueux, que quelques-uns l'ont crû, il ne seroit pas raisonnable, que la mauvaise intention, qu'avoit Philostrate d'opposer tant de faux miracles, qu'il lui faisoit faire, à ceux de Jesus Christ, dans un Livre composé pour complaire à l'Imperatrice Julie, nous fit condanner absolument Apollonius. Les crimes sont personnels, & il y auroit de l'injustice à le rendre responsable de la malice de Philostrate, aussi-bien que Pythagore de celle des Pa-

Origen. lib. 7. contra Cels.

ïens, qui se sont servis de son nom, pour rendre moins adorable, s'ils eussent pû, celui du Fils de Dieu.

En second lieu toute sorte de Magie n'est pas defenduë, & l'on peut voir dans tous les Ecrivains de la vie de Pythagore, que celle qu'ils lui attribuent n'est pas des reprouvées. Ils disent, qu'il fut jusqu' en Chaldée, où il apprit la science des Mages, qui n'a jamais été prise que pour l'Astrologie, dont il n'y a que les abus, qui soient condannés. Et de fait, la meilleure partie des Peres honore après Saint Jerôme la mémoire des Mages, que l'Etoile miraculeuse amena jusques dans Bethléem, parce que c'est le nom, qu'on donne aux Sages ou aux Philosophes, dans tout l'Orient. Or, outre cette connoissance des Cieux fort propre à se faire admirer, Pythagore fut disciple de Pherecyde, le plus grand Physicien de ce siécle-là, & qui prédisoit aussi-bien qu'Anaximandre beaucoup de choses futures, comme entre autres les tremblemens de terre, par des raisons purement naturelles. Il ne faut pas douter, que Pythagore n'eût appris sous un si grand maitre les plus rares secrets de la Nature, & que par le moien des vertus occultes, ou des sympathies & antipathies des corps physiques, il ne pût

faire

faire mille belles choſes, qui ſont priſes pour autant d'actions Magiques par le commun des hommes. L'art des nombres, qu'il avoit étudié en Egypte avec tant de perfection, le pouvoit encore rendre ſuſpect de Magie auprès des ignorans, parce qu'on y pratique mille gentilleſſes, qu'ils prennent pour autant de divinations. Je veux me taire de la Géometrie, & des Méchaniques, *Iambl. cap. 18.* qui ont auſſi leurs merveilles, & dont Pythagore faiſoit tellement ſon jeu, qu'il ne nommoit point autrement la Géometrie que ſon Hiſtoire, à cauſe peut-être du divertiſſement facile, qu'il y prenoit, ou parce que ſes propoſitions ſe ſuivent, & ſont entenduës l'une par l'autre, comme les parties d'une narration Hiſtorique.

Mais jugeons un peu de cela ſur le vraiſemblable, puiſque c'eſt tout ce qu'on peut faire aux choſes douteuſes, & qui ſont de la nature de celles-ci. Y a-t-il apparence qu'un homme profondément ſavant, & ſi peu ambitieux tout enſemble, que nous l'avons fait voir, cherchât à ſe faire eſtimer par des tours de Magie, tels qu'on les lui attribuë? Sa pieté, & la connoiſſance qu'il avoit d'un ſeul Dieu tout-Bon, & tout-Puiſſant, pou-

voient-elles souffrir qu'il eût recours aux mauvais Demons? L'amour de la vérité, qui lui donna le nom de Pythagore, & qui le rendit le plus crû sur sa parole de tous les Païens, a-t-il quelque rapport avec les impostures des Sorciers, & les illusions trompeuses dont on veut qu'il ait usé? Certes, si nous considérons toutes ses autres vertus ensuite, qui le firent adorer après sa mort, & convertir en un Temple, à ce que dit Iustin, le lieu de sa demeure ordinaire; avec ce que les plus savans siécles du monde ont pensé de lui: il sera presque impossible, que nous jugions si mal de sa personne, que de la mettre au rang des plus infames Negromanciens, comme il le faudroit par nécessité, si la moindre de toutes ces fables magiques, que nous avons rapportées, avoit quelque fondement.

Lib. 20. hist.

Or encore que nous aions dit jusqu' ici beaucoup de choses, tant à la recommandation, qu'à la décharge de ce Philosophe, ce n'est pas à dire pourtant, que je prétende, qu'il fût sans defauts, & que je ne déteste l'impieté des Gnostiques, & de cette Marcelline, qui adoroient son image, selon que j'ai déja remarqué dans la premiere par-

tie de ce Livre, ſous l'autorité de Saint Irenée, & de Saint Auguſtin. Quand Pythagore n'auroit point erré, comme il a fait en beaucoup d'autres points, ſon Idolâtrie ſeule, pour le moins à l'égard du culte exterieur, le rend coupable d'un très grand crime. Mais parce que d'ailleurs, par une grace ſpeciale du Ciel, ſes vertus Morales étoient accompagnées de la connoiſſance d'un ſeul Etre ſouverain, qu'il a pû invoquer à l'article de la mort, & lui demander pardon de toutes ſes fautes; je ne voudrois pas aſſurer ſa dannation, comme d'autres l'ont fait, & je crois qu'il eſt plus ſûr de ſuſpendre nôtre jugement là deſſus, puiſque celui de Dieu nous eſt inconnu. Quelques-uns veulent, qu'un ſi grand perſonnage ait été aſſaſſiné ſur le bord d'un champ ſemé de fèves, parce qu'il n'oſoit y mettre le pied, ce qui eſt tout à fait ridicule. D'autres le font perir de faim & de miſere, après quarante jours de priſon. Et il y en a qui aſſurent, que la mélancholie ſeule le tua, après la perte de tant de ſes amis. En quelque façon que ç'ait été, n'étant pas mort ſubitement, il a pû ſuplier cette Bonté infinie, dont il étoit venu un raion juſqu'à lui, de

lui faire miſericorde; & nous ne ſaurions ſans témérité, ni peut-être ſans crime, comme nous l'avons tant de fois répeté, préſcrire des bornes aux graces extraordinaires du Tout-puiſſant. Si l'on conſidére la grande doctrine de ce Païen, ſes préceptes touchant l'adoration Divine, ſa Morale, qui lui faiſoit examiner tous les ſoirs & tous les matins très ſoigneuſement ſa conſcience, avec le reſte des qualités, qui l'ont rendu ſi admirable, il eſt impoſſible, qu'on ne diſe, que c'eſt grand dommage, que tant de belles vertus n'aient été Chrétiennes. Il ne faut pourtant pas conclure poſitivement, qu'elles ſoient malheureuſes pour toûjours. Et je penſe, qu'on doit plûtôt ſouhaiter avec quelques-uns des Peres de l'Egliſe, que par des voies, qui nous ſont inconnuës, le Ciel les ait couronnées de gloire. Cela peut être préſuppoſé d'autant plus librement, que Salomon ne veut pas, qu'une méchante ame reçoive jamais le don de la Sageſſe. Je ſai bien, que pluſieurs ont interprété cela de la Sageſſe divine ſeulement. Mais il eſt vrai auſſi, que d'autres l'étendent juſqu' à celle, dont la ſeule Philoſophie Morale nous rend capables, & qui ne comprend pas les vertus

In malevolam animam non introibit ſapientia. *Sap. c. 1.* *Sepulveda ep. 91.*

Théologales, comme fait la premiere. C'eſt choſe certaine, qu'entre tous ces anciens Philoſophes, Pythagore a toûjours été reconnu pour l'un des plus vertueux, & par conſequent, s'il y a lieu d'eſperer quelque choſe de leur ſalut, on peut bien, ce me ſemble, ne pas deſeſperer du ſien. La même choſe doit être dite de ceux de ſa Secte, qui l'ont imité, & qui étoient ſans doute les plus grands ennemis du vice de tous les Gentils, ſi nos conjectures ne nous trompent.



D'EPICURE,

ET DE LA SECTE EPICURIENNE.

Ce que les ſaintes Lettres ont dit d'Iſmaël, ſe peut fort bien appliquer dans les profanes à ce Philoſophe voluptueux. Il a eu la main levée contre tous les autres: & celle de tout ce qu'ils étoient n'a jamais ceſſé de travailler à ſa ruïne. En effet, on peut voir dans Diogene Laërce & dans Heſychius, qu'Epicure prenoit plaiſir à médire de tous ceux, qui avoient acquis le plus de reputation dans la Philoſophie. Il n'épargna pas même Democrite, l'appellant ordinairement Lerocrite, ou Cenſeur de bagatelles, encore qu'il tint de lui & de Leucippus ſes Atomes imperceptibles, & que ſes Jardins ne fuſſent arroſés que des fontaines du premier, pour parler avec Ciceron, plûtôt qu'avec Lactance, qui dit, qu'Epicure avoit hérité de la folie de tous les deux. Mais ſi ſon humeur ſatyrique ne ſouffroit pas, qu'il épargnât perſonne, auſſi n'a-t-il été exemt des atteintes d'aucun de ceux de ſa profeſſion, & on peut bien le nommer le hibou des Philoſophes, que tous les au-

Lib. 1. de nat. Deor. Lib. 3. de falſa Sap. cap. 17.

tres ont pourſuivi d'une conſpiration commune. Ce n'eſt pas choſe difficile que d'en deviner la cauſe. Nous avons déja remarqué, comme le plus important article de toute la Philoſophie étoit celui du ſouverain bien. Or parce qu'Epicure le mit dans la volupté, il n'eût pas ſeulement pour contraires ceux, qui ſe diſoient heureux au milieu des tourmens, comme les Stoïciens, mais encore tous ceux, qui croioient que l'honnêteté de leur condition étoit bleſſée par un terme ſi odieux, que celui de volupté. Et véritablement, puiſque la Morale de preſque tous les autres n'avoit rien de plus exprès que les préceptes de reſiſter aux voluptés, & puisque l'auſterité de leur vie, qui les rendoit principalement conſidérables, alloit apparemment contre cette fin voluptueuſe, que ſe propoſoit Epicure, ce n'eſt pas merveille, que ſa Secte fût en ſi mauvaiſe intelligence avec les autres. Elles ne laiſſoient pas de ſe faire aſſez ſouvent la guerre entre elles, mais elles convenoient néanmoins toutes en ce point de s'oppoſer aux Epicuriens, & de s'unir autant de fois qu'il étoit queſtion de combattre leur doctrine touchant le ſouverain bien.

Je me ſuis ſouvent étonné là deſſus, pourquoi nous ne liſions point de ſi grandes in-

vectives contre Ariſtippe & les Cyrénaïques ſes diſciples, qu'on en voit contre Epicure & ceux de ſa famille dans tous les Livres des Anciens. Car c'eſt une choſe conſtante, que les premiers recherchoient une volupté, beaucoup plus infame, que n'étoit celle des derniers. Les Cyrénaïques ne conſidéroient que les mouvemens voluptueux du corps; & comme ils préferoient ſes plaiſirs à ceux de l'ame, ils tenoient auſſi, que les douleurs corporelles étoient beaucoup pires, que celles de l'eſprit, ne faiſant état de la vertu, qu'autant qu'elle pouvoit ſervir à la volupté, comme on n'eſtime une médecine, qu'à cauſe, qu'elle eſt utile à la ſanté, ſelon leur comparaiſon ordinaire. Epicure au contraire ne parloit ouvertement que d'une volupté tranquille & repoſée; proteſtoit, qu'il la tenoit inſéparable de la vertu, & prouvoit l'avantage de celle de l'ame entre autres raiſons par un argument preſſif, que le corps ne reſſentoit ni le plaiſir, ni la douleur, que dans le ſeul intervalle de leur préſence, là où les contentemens auſſi bien que les fâcheries de l'eſprit étoient ſenſibles dans toutes les trois parties du tems, le paſſé, le préſent, & le futur. A ſon dire les plus ſolides plaiſirs conſiſtoient même en la mémoire du bien paſſé,

Diog. Laërt. in Ariſtip. & Epic. Lact. lib. 3. de falſa Sap. c. 7.

parce que tout ce qu'on ſe promet de l'avenir eſt incertain, & ce qui eſt préſent ne ſe poſſede jamais ſans crainte, pouvant être à tous momens alteré. De ſorte, qu'il n'y a, ſelon cette doctrine, que le ſeul ſouvenir, qui nous donne de pures & véritables ſatisfactions. Or, peut-être qu'une Philoſophie ſi ſcandaleuſe que l'étoit celle des Cyrénaïques, les fit juger plus dignes de mépris que de refutation, & qu'on ſe contenta de voir une Secte ſans ſuite & abandonnée, qui enſeignoit, outre ce que nous venons de rapporter, qu'il n'y avoit rien qui fût naturellement juſte ou injuſte, honnête ou deshonnête, les Loix & les Coûtumes ſeules en aiant fait la diſtinction. Mais il n'en fut pas de même à l'égard des Epicuriens, dont le nombre & la doctrine attirèrent les contradictions de toutes les autres Compagnies Philoſophiques.

Je ſai bien, qu'on peut trouver étrange que je parle de la doctrine d'Epicure, comme de quelque choſe conſidérable, vû le reproche, que lui ont fait preſque tous les hommes de lettres de les avoir mépriſées. Ciceron le taxe de cela en plus d'un endroit, & particulierement du peu d'eſtime, qu'il faiſoit de la Dialectique. Quintilien le confirme avec

Lib. 1. & 2. de fin. & lib. 1. & 2. Tuſc. qu.

Fugere omnem diſciplinam navigatione quam velociſſima jubet. *lib. 12. inſtit. cap. 2.*

une façon de parler merveilleuſement hardie, quand il dit qu'Epicure commandoit à ſes Ecoliers de s'éloigner à toutes voiles du païs des diſciplines. Athénée non content de l'avoir maltraité dans le troiſiéme & ſeptiéme Livre de ſes Deipnoſophiſtes, l'appelle ignorant de tout le cercle des ſciences dans le treiziéme Livre du même ouvrage. Et le Philoſophe Sextus commence ſon entrepriſe contre les Mathématiciens, c'eſt à dire en ce lieu là contre ceux, qui font profeſſion d'être ſavans, par une préſuppoſition qu'Epicure l'étoit ſi peu, qu'il ne ſavoit pas même parler purement ſa langue naturelle. Mais comme je ne voudrois pas nier, qu'il n'y ait eu beaucoup d'Epicuriens très ignorans, notamment ceux, qui ne ſongeoient qu'à ſe veautrer dans toute ſorte de voluptés, & qui ont été communément nommés pour ce ſujet les pourçaux d'Epicure: je crois auſſi, qu'il faut tomber d'accord, que pluſieurs de cette Secte n'ont pas vécu de la façon, ni dans cette profonde & honteuſe ignorance, qu'on leur a voulu imputer. Sur tout, c'eſt être ridicule, de vouloir faire paſſer Epicure pour un homme ſans lettres. Le nombre & la qualité de ſes œuvres ſur les plus belles matieres des ſciences montrent aſſez le contraire.

Il a plus écrit, au rapport de Diogene Laërce, qu'aucun autre Philoſophe, & plus que Chryſippus même, qui fut nommé ſon Paraſite, parce qu'il tâchoit de l'égaler dans ſes compoſitions, ne diſant bien ſouvent que les mêmes choſes, qu'Epicure avoit déja traitées. A la vérité, ils étoient en cela différens, que Chryſippe rempliſſoit ſes Livres d'une infinité d'autorités, & de paſſages entiers, qu'il prenoit des autres, là où Epicure affectoit de ne citer jamais perſonne, de ſorte, qu'en trois cens volumes, ou Cylindres, comme les nomme Origene, il n'y avoit pas un ſeul Auteur allegué, & l'on n'y voioit que la ſeule & nuë expoſition de ſes ſentimens. C'eſt en partie ce qui lui acquit la reputation de n'être pas ſavant, qu'il augmentoit ſes écrits autant qu'il pouvoit, & parce que, comme dit Sextus au lieu que nous venons d'alleguer, il étoit bien-aiſe qu'on le prit pour un Philoſophe naturel, qui n'avoit point eu de Précepteur, & qui ne devoit toutes ſes lumieres qu'à la bonté de ſon eſprit. Cela n'a pas empêché pourtant, qu'on ne l'ait accuſé d'avoir debité pour ſiens les Livres des Atomes de Democrite, & ceux d'Ariſtippe de la volupté. Sextus donne encore une autre raiſon de ce mauvais bruit, fondée ſur

ἀυτοδίδακτος καὶ ἀυτοφυὴς φιλόσοφος.

ce qu'il parloit très mal de Platon, d'Ariſtote, & généralement, ſelon que nous l'avons déja remarqué, de tous ceux, qu'on eſtimoit le plus, à cauſe de leur doctrine; ce qui le mit dans la mal-veillance d'une infinité de perſonnes. Son plus grand ennemi fut un Nauſiphanes, dont il avoit été auditeur, & qu'il ne laiſſoit pas de ſurnommer le Poumon, pour le noter de peu d'eſprit, proteſtant, qu'il n'avoit jamais rien remarqué dans tout ſon ſavoir, qui pût ſervir à devenir ſage, ni qui fût capable d'avancer un homme dans la vraie Philoſophie. Mais le mépris qu'il fit de la Logique, excita plus que toute autre choſe l'averſion des autres Philoſophes contre lui. En effet, il ſe plaignoit, que la Phyſique & la Morale étoit preſque toutes corrompuës par cet Art de diſcourir avec trop de ſubtilité. Et il ſoutient dans le cinquiéme des Tuſculanes de Ciceron, que cette grande attention, qu'on apportoit au choix des paroles, & aux fineſſes du raiſonnement, avoit reduit les hommes à ne faire quaſi plus de cas des bonnes penſées, & qu'au lieu d'une Philoſophie ſimple & naïve, ils l'avoient renduë toute captieuſe & Sophiſtique. Si eſt ce qu'on ne peut pas dire qu'il mépriſât abſolument la méthode de bien argumenter, & de

former de bonnes conſequences. On ſait, que ſa Philoſophie avoit trois parties auſſi-bien que celle des autres, & qu'il ſubſtitua la Canonique au lieu de la Dialectique; c'eſt à dire qu'il retint cette ſcience après en avoir retranché les excès, & corrigé les abus. Auſſi voit-on bien par ce peu de lumiere qui nous reſte de ceux de ſa Secte, qu'ils n'ignoroient pas les ſciences, dont ils condannoient la vanité. Et quoique Ciceron les traite ſouvent fort mal comme Academicien, faiſant prendre à Cotta l'avantage ſur Velleius, autant qu'il lui eſt poſſible; ſi eſt-ce que le dernier montre aſſez, que les Epicuriens n'avoient pas moins d'étude que les autres, ni même d'adreſſe à ſe defendre, lors qu'ils étoient attaqués.

Ce que j'ai dit juſqu'ici en faveur d'Epicure, & de quelques-uns de ſes Diſciples, n'eſt pas pour les juſtifier de beaucoup de crimes, dont je les tiens coupables, ni pour les égaler à ces autres Philoſophes, de qui nous avons parlé en ſi bonne part. Les Epicuriens ont eu des opinions ſi impies de la Divinité; Leur doctrine touchant la nature de nos ames, qu'ils faiſoient corporelles, & périſſables, a été ſi déteſtable: Et quelque interprétation qu'ils aient donnée à leur fin

voluptueuſe, elle a cauſé tant de ſcandales, & produit tant de maux dans le monde. que je tiens pour deſeſperé le ſalut d'Epicure, & de tous ceux, qui ont ſuivi la pernicieuſe doctrine, qu'il enſeignoit. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant, s'ils ſont malheureux en l'autre monde, que nous leur devions imputer en celui-ci des fautes, qu'ils n'ont pas commiſes. Ils en ont aſſez fait de véritables, ſans que nous leur en donnions de ſuppoſées. Et quand il n'y auroit que le témoignage de S. Jerôme, & de Seneque, deux Auteurs, que le Chriſtianiſme & le Paganiſme revèrent extrémement, je m'empêcherai bien de croire, que ſi Epicure a lourdement erré en de certaines choſes, il n'ait jamais rien dit de raiſonnable ailleurs; & que s'il eſt danné pour quelques vices très énormes, il ne puiſſe pas avoir eu l'uſage des vertus qu'une infinité d'Ecrivains ſans reproche lui attribuent. Pour ce qui regarde Seneque, encore qu'il le rende ridicule dans ſon quatriéme Livre des Bienfaits, ſur le ſujet de la Divinité, à qui il n'avoit laiſſé que le ſoin d'éviter les ruïnes d'une quantité innombrable de mondes, qui tomboient autour d'elle; ſi eſt-ce qu'il a parlé très honorablement de lui en beaucoup d'autres lieux, & en effet les plus belles let-

tres, qu'il adreſſe à ſon ami Lucilius, ſont fondées ſur des préceptes d'Epicure, dont il ne ſe peut laſſer de loüer les ſentimens. Quant à Saint Jerôme, il dit des choſes merveilleuſes à la recommandation de ce Philoſophe, dans ſon ſecond Livre contre Jovinien, il le propoſe aux Chrétiens pour leur faire honte de leurs débauches, & il obſerve, que toutes ſes œuvres n'étoient remplies que d'herbes, de fruits, & d'abſtinences. Conſidérons maintenant ce qui a pû obliger l'un & l'autre de ces deux grands perſonnages à faire des jugemens ſi avantageux pour lui. *Cap. 8.*

C'eſt une choſe ſi conſtante, que la volupté d'Epicure étoit accompagnée de toute ſorte de temperance, qu'on voit par ce qu'il écrivoit à ſes plus intimes amis, qu'ordinairement ſes meilleurs repas ſe faiſoient avec un peu de fromage, qu'il joignoit au pain & à l'eau. Le même ſe peut dire de ſes véritables diſciples, qui ne bûvoient que fort peu de vin, & n'uſoient que de vivres très ſimples & très communs, comme le témoigne Diocles dans Diogene, & comme les plus grands ennemis même de leur Secte l'ont confeſſé, quand ils ont voulu mettre la main à la conſcience. Que ſi les dernieres paroles des hommes ſont les plus conſidéra-

bles de toutes, ſelon les termes de la Juriſprudence, il ne faut que lire celles d'Epicure à Idomeneus pour une preuve entiere de ce que nous ſoûtenons. Il lui proteſte, qu'il tient pour bien-heureux le dernier jour de ſa vie; & qu'encore que les douleurs, qu'il reſſentoit dans la veſſie & dans les entrailles, fuſſent extrèmes, y aiant quatorze jours, qu'une pierre bouchoit le conduit de ſon urine, il recevoit néanmoins un tel contentement d'eſprit, dans le ſouvenir des raiſons Philoſophiques, dont il ſe pouvoit attribuer l'invention, qu'il en retiroit une agréable compenſation à ſon mal. D'un autre côté ſa Morale porte, que les tourmens n'empêchent pas la felicité du Sage, encore que la douleur puiſſe tirer de lui quelques ſoûpirs. Que ce Sage ne recherchera jamais d'amour une femme, dont les Loix lui defendent la jouïſſance. Qu'il expoſera ſa vie d'autant plus librement, qu'il ſait, que la mort ne doit pas être miſe au rang des choſes mauvaiſes. Qu'encore que la ſanté ſoit un bien fort déſirable à beaucoup de perſonnes, il s'en trouve pourtant pluſieurs, qui la doivent tenir pour indifférente, d'où vient peut-être le ſouhait de bienfaire, ἐυπϱάττειν, qu'il mettoit au commencement de toutes ſes lettres, au lieu de

de celui de ſe bien porter, dont uſoient les autres. Qu'il y a des douleurs préferables à la volupté, laquelle ne doit pas toûjours être embraſſée. Que celle, où il mettoit le ſouverain bien, n'étoit pas une volupté de gourmand ni de débauché, comme quelques-uns par ignorance, ou par méchanceté l'en avoient voulu accuſer. Qu'il vaut bien mieux être infortuné & raiſonnable tout enſemble, que de jouïr d'une fortune favorable, & n'être pas dans un bon uſage de la raiſon: ce qu'il exprimoit mille fois mieux en ces termes, εὐλογίϛως ἀτυχεῖν, ἢ ἀλογίϛως εὐτυχεῖν: ajoûtant pour l'une des plus certaines maximes de la vie, que cette bonne fortune ne ſe trouvoit que bien rarement conjointe avec la ſageſſe. Enfin il poſe pour fondement de toute la ſcience des mœurs, qu'on ne ſauroit vivre heureux ni avec plaiſir, ſi non autant que nôtre felicité eſt accompagnée de prudence, d'honnêteté, & de juſtice, qui ſont des qualités qu'il eſtimoit inſéparables de la vraie & ſolide volupté. Certes, voilà bien des axiomes, dont le moindre eſt capable de deſábuſer ceux, qui ont fait de ſi mauvais jugemens de la Philoſophie d'Epicure, pour ce qui regarde le ſouverain bien.

A la vérité, l'on a voulu dire, que toutes ces belles ſentences n'étoient pas conſidérables, parce qu'elles ne s'accordoient nullement avec d'autres où Epicure ſe contrediſoit manifeſtement. Il y a eu même des perſonnes, qui ſe ſont perſuadées, qu'il n'avoit autre deſſein, que de tromper le monde avec ſes propos ſi honnêtes & ſi vertueux, s'en ſervant comme de douceurs agréables pour faire avaler le poiſon de ſa volupté. Ciceron le compare, ſelon ce ſentiment, à Caïus Gracchus, qui parloit comme un Avocat Fiſcal du bon ménagement des Finances, au même tems, qu'il les diſſipoit toutes par ſes profuſions. C'eſt par là, ajoûte Ciceron, que les plus ſimples ſont trompés, & ce ſont de ſemblables diſcours, qui ont rendu ſi grand le nombre des Sectateurs d'Epicure. Mais qui eût jamais bon droit dans le plaidoié de ſon adverſaire? Et qui pourroit éviter de perdre ſa cauſe, ſi l'on s'arrête à ce que dit une partie contraire? D'ailleurs, comme a fort bien répondu Seneque à cette ſorte d'inſtance, on ne reproche pas moins à Platon & à Zenon qu'à Epicure, qu'il y avoit trop de différence entre leurs vies & leurs Livres. N'eſt-ce pas, dit ce Philoſophe Eſpagnol, ce qu'on impute preſque toûjours aux plus hon-

Lib. 3. & 5. Tuſc. qu. & lib. 2. de fin.

Lib. d. vita beata cap. 18.

nêtes gens, lors qu'on n'a rien de plus pressant à leur dire? Il faut l'entendre justifiant dans un autre endroit Epicure de la mauvaise reputation, qu'il avoit acquise, à cause de la vie infame de quelques uns des siens. C'étoient des personnes, comme il remarque, qui apportoient leurs vices & leurs débauches dans l'Ecole de celui, qui parloit avantageusement de la volupté. Ils étoient bien-aises de couvrir d'un manteau de Philosophes leur luxe, aussi-bien que leur luxure, & quoique la volupté d'Epicure fût pleine de sobrieté, & plûtôt seche & aride, que molle & efféminée, ils ne laissoient pas de commettre mille dissolutions dans sa famille, qu'ils y avoient apportées, & non pas apprises. Car si la volupté, dont il faisoit profession, a quelque chose de mauvais, c'est en ce que son seul nom scandalise au dehors, bien qu'elle n'ait rien au dedans que d'honnête. Je veux dire franchement mon opinion, ajoûte Seneque, encore que je sache assez, qu'elle offensera tous nos Stoïciens; les préceptes d'Epicure sont accompagnés non seulement de droiture & de sainteté, mais encore d'austerité, s'ils sont considérés de près. Sa volupté consiste en fort peu de chose, & il la regle par les mêmes loix, que nous avons

Cap. 12. & 13.

accoûtumé de donner à la vertu. Il lui commande d'obeïr & de s'accommoder à la Nature, qui trouve sa satisfaction dans de certaines bornes, au lieu que la luxure & la débauche ne sont jamais contentes. Je m'empêcherai donc bien de dire avec la plûpart des nôtres, que la Secte d'Epicure enseigne à mal faire. J'avouë néanmoins qu'elle a fort mauvais bruit, & qu'elle est même infame, quoiqu'à grand tort, & sans l'avoir mérité; ce qui n'est si bien connu de personne, que de ceux, qui l'ont pénétrée jusqu'au dedans, & qui savent le plus secret de sa doctrine.

Si quelque zelé Partisan d'Epicure avoit écrit de la sorte, sa deposition pourroit être suspecte, & il y auroit lieu de douter, que celui qu'il defend avec tant d'ardeur, meritât toutes les loüanges qu'il lui donne. Mais qu'un capital ennemi du vice, tel que Seneque, engagé dans une compagnie formellement contraire à celle des Epicuriens, parle si honorablement de leur fondateur, dans un tems, où l'animosité des Sectes étoit en pleine vigueur, parce qu'elles subsistoient encore, c'est-ce qui le justifie si pleinement ce me semble, avec les textes de ses propres œuvres, & l'autorité de St. Jerôme, que je

ne vois nulle apparence d'être d'un ſentiment contraire. En effet, tout ce qui s'eſt dit contre la volupté d'Epicure, doit être rapporté ou à la pure calomnie de quelques Payens, ou au zèle de beaucoup de bons Peres Chrétiens, qui ont crû, qu'on ne pouvoit trop diffamer un homme ſans Réligion, comme nous allons montrer qu'il étoit; ou à la vie ſcandaleuſe & abominable de ſes faux diſciples, qui ſe firent deteſter par tout le monde, abuſans tellement de la felicité voluptueuſe, qu'il propoſoit, que ſes peines éternelles en ont peut-être augmenté, ce qu'il faut reſerver au juſte jugement de Dieu.

Il eſt bien plus aiſé d'excuſer Epicure ſur ce point de la volupté, qu'en ce qui touche ſes opinions de la Divinité. Et néanmoins ſon impieté n'a pas été de s'être moqué, comme il a fait plus ouvertement qu'aucun autre, des Dieux & des Réligions de ſon tems Ce mépris ſemblable à celui de Socrate, & de la plûpart des Philoſophes, dont nous avons examiné les ſentimens, étoit plûtôt méritoire que condannable. Et véritablement, Lucrece a eu ſujet de le loüer par deſſus tous ceux de ſa profeſſion, qui n'oſèrent jamais s'expliquer nettement comme lui ſur ce ſujet. Il fut le premier, qui prononça courageuſe- *Lib. 1.*

ment ce qu'il en penſoit, & qui oſa publiquement ébranler, autant qu'il lui fut poſſible, les fondemens de tous les Temples de la Grece, en declamant contre la vanité du culte, qui s'y exerçoit. Ce n'eſt pas être impie, diſoit-il, d'ôter au peuple, & à la multitude, des Dieux tels qu'elle ſe les figure; l'impieté conſiſte à penſer d'eux les mêmes choſes, que fait le peuple, & à ſuivre à cet égard les opinions de la multitude. Mais il faloit enſuite reconnoitre un ſouverain Etre, & adorer une ſuprême bonté, comme ont fait les autres. Ce n'eſt pas qu'il n'ait ſouvent parlé de Dieu, en le nommant un animal immortel & bienheureux. Mais outre que Ciceron, & Sextus Empiricus ſoutiennent, qu'en ſon ame il n'en croioit point du tout, n'eſt-ce pas preſque la même choſe de n'en point admettre, que de le repréſenter, comme il fait, ſourd & aveugle pour tout ce qui nous concerne? Les ſoins & les empêchemens, dit-il, ne s'accordent pas bien avec un état parfaitement heureux, non plus que la colere ou la miſericorde, qui ſont des paſſions d'une nature infirme, & qu'on ne peut attribuer à Dieu ſans lui faire tort. Car ajoûte-t-il en un autre endroit, comme ce qui eſt heureux & immortel n'a jamais d'affaires, qui l'occupent, il

Lib. 1. de nat. Deor. & 2. de Divin.
Adv. Math. ib. 8.

οὔτε αὐτὸς πράγματα ἔχει, οὔτε ἄλλῳ παρέχει.

n'en donne auſſi jamais aux autres, il ne trouble le repos de perſonne, & c'eſt ſe tromper lourdement de croire, qu'il puiſſe en quelque façon que ce ſoit être émû de pitié ou de haine. Avec ces belles maximes, qui n'ont pas peu de rapport à ce que nous avons remarqué de l'opinion d'Ariſtote, touchant les choſes ſublunaires, il ſe moquoit de toute ſorte de Réligion, comme de la choſe du monde la plus vaine, & la plus ridicule, puiſque Dieu ne pouvoit être flechi par nos prieres, ni prendre le moindre interêt dans aucune de nos adorations. C'eſt-ce qui a fait uſer de ces termes à Ciceron, au ſecond Livre de la Nature des Dieux, qu'Epicure les avoit rendus monogrammes, parce que tels, qu'il les avoit figurés, jouïſſans de leur béatitude en eux-mêmes, & ſans ſouci du genre humain, ils n'étoient preſque pas reconnoiſſables. On ne ſauroit donc nier, qu'Epicure n'ait été l'un des plus impies de tous les Philoſophes de l'Antiquité.

Je ne juge pas à propos pour nôtre deſſein d'examiner davantage ici le ſurplus de ſa doctrine. Il étoit perſuadé, que le Soleil ni le reſte des Aſtres n'étoient pas plus grands que ce qu'ils nous paroiſſent à l'œil, ou que ſi nous y étions trompés par la vûë, c'étoit de

fort peu, déferant ainsi au jugement de tous les sens plus qu'aucun autre Philosophe n'a jamais fait. Il s'imaginoit une infinité de mondes, non pas seulement par succession des uns aux autres, comme les a crûs Origene, mais qui subsistoient tout à la fois dans un espace infini, & avec de certains intervalles appellés Intermondes. Bref, il a eu un grand nombre d'opinions particulieres dans la Physique, dont Lucrece a composé son Poëme, & qui ont été si bien reçûës, que l'Ecole d'Epicure a duré plus que toutes les autres, sans intermission, & avec cette prérogative, qu'aucun de ses disciples ne le quittoit pour prendre parti ailleurs, au lieu qu'il en recevoit tous les jours une grande quantité, qui abandonnoient les autres Sectes, pour s'enroller dans la sienne. Je n'ignore pas le mot ingenieux d'Arcesilaüs là-dessus, qui dit, qu'on ne s'en devoit pas étonner, parce que c'étoit une chose facile de convertir des hommes en chatrés, mais qu'on ne pouvoit pas rétablir ceux, qui avoient une fois perdu leur virilité; voulant dire, que la volupté d'Epicure effeminoit tellement les hommes, qu'ils devenoient incapables de se remettre dans un genre de vie moins dissolu. Cependant la galanterie de cet Academicien

D. Hieron. ep. 60. D. Basil. hom. 4. hexam.

n'a aucun fondement véritable. Nous avons montré, que la volupté, dont il parle, étoit toute autre, qu'il ne la présuppose. Et je suis certain que si le travail d'un des plus savans hommes de ce siécle (*) voit le jour, où tout le systeme de la Philosophie Epicurienne est expliqué, avec la circoncision nécessaire des parties qui offensent la pieté & les bonnes mœurs, on reconnoitra, qu'il se soûtenoit fort bien en tous ses membres, que les raisons, qui l'appuioient n'ont pas eu moins de probabilité, que celles de tant d'autres systemes différens, qui avoient leurs defauts aussi bien que celui-ci les siens. Car, par exemple, l'infinité des Mondes, dont Democrite avoit déja fait leçon, ne seroit-elle pas disputable encore aujourd'hui par raisons Physiques, si l'autorité de l'Eglise ne lui étoit contraire? Anaximene, Archelaüs, Aristarque, Xenophane, Zenon Eleate, Anaximandre, Diogene Apolloniate, Leucippe, & assez

Gassendus.

D. Thom. 1. p. qu. 47. art. 3.

(*) C'est le savant Gassendi, qui a ramassé avec une extréme diligence tout ce qui se trouve sur la doctrine & sur la personne d'Epicure chez les anciens, & il a reduit sa philosophie en un Systeme complet, comme on le peut voir dans le livre, qu'il a publié, *de vita, moribus & doctrina Epicuri.* Outre cet ouvrage de Gassendi, nous avons encore une *vie d'Epicure* en françois, imprimée à Paris en 1679. & un Traité: *de vita & moribus Epicuri*, imprimé à Amsterdam en 1693. qui sont les productions du savant Monsieur du Rondel, où l'on trouve des remarques très curieuses sur la philosophie d'Epicure.

d'autres, qui l'ont defenduë, ne ſont pas de moindre autorité que Thales, Pythagore, Anaxagore, Héraclite, Zenon de Citie, Platon, & Ariſtote, qui ont été de l'avis contraire. Métrodore ſe perſuadoit tellement la pluralité des mondes, qu'il ne trouvoit pas moins d'abſurdité à vouloir, que toute une campagne ne fût faite que pour produire un ſeul épi de bled, qu'à ſoutenir l'unité de ce monde dans l'étenduë infinie d'un ſi grand Univers. Et il faut croire, que les preuves d'Anaxarche en faveur de cette opinion, étoient bien puiſſantes, puiſqu'elles firent pleurer Alexandre, qui ne s'étoit pas encore rendu maitre abſolu des trois parties du Monde qu'il connoiſſoit. En effet, les deux raiſons de Platon, l'une, que nôtre Monde ne ſeroit pas parfait, s'il ne comprenoit tout en ſoi; l'autre, qu'il pècheroit en ſa forme, s'il ne reſſembloit à ſon Archetype, qui eſt unique, ne concluent pas ſi néceſſairement, que pluſieurs ne les aient combatuë. Et tout ce qu'a dit Ariſtote dans ſon *Cap. 8.* premier Livre du Ciel, & dans le dernier de ſa Métaphyſique, où il prouve auſſi l'unité du Monde par celle du premier Moteur, n'eſt *Orat. contra Idola.* pas demeuré ſans repartie. C'eſt pourquoi Saint Athanaſe aiant écrit, que Dieu n'avoit

expreſſément créé qu'un ſeul monde, afin qu'on ne pût pas former un argument de la pluralité des Dieux ſur celle de divers Mondes, ajoûte fort bien, que cela ne ſe doit pas prendre pour une demonſtration évidente, par ce qu'il eſt certain, que Dieu pouvoit créer des mondes innombrables s'il eût voulu, ſans qu'il eût été permis de blaſphémer contre ſon Eſſence. Ce peu que nous diſons, n'étant pas le lieu de nous étendre davantage ſur le reſte de la doctrine d'Epicure, peut faire voir comme à ne ſuivre que la lumiere naturelle il ne philoſophoit pas ſi groſſierement, que beaucoup de perſonnes ſe le ſont imaginé. Et nous pouvons finir cette Section, en maintenant, qu'encore qu'il ſût très impie, que ſon ſalut par conſequent ſoit deſeſperé, & que ſa Philoſophie contint, comme nous l'avons remarqué, pluſieurs maximes, qui ſont à rejetter, on ne doit pas laiſſer de le mettre au rang des plus ſignalés Philoſophes, qu'ait eu le Paganiſme. Sa volupté n'étoit point ſordide; il a vécû ſi ſobrement, que les Peres en font quelquefois honte aux Chrétiens; & toutes ſes mœurs ont été telles, qu'après avoir atteint l'âge de ſoixante & douze ans avec honneur, il mourût regretté d'un nombre infini de ſes amis, ſa patrie lui faiſant élever des Statues de

cuivre, dont elle voulût honorer sa mémoire. Il ne faut pas oublier ce que Numenius Pythagoricien a observé, que jamais la Secte d'Epicure n'a été divisée, ni remplie de factions différentes comme les autres. C'est pourquoi le même Numenius la compare dans Eusebe au corps d'une République bien composée, & dont le bon gouvernement ne souffre aucune sorte de sédition. En vérité, Epicure a eu un grand nombre de disciples, qui l'ont fort deshonoré par une vie la plus infame & la plus détestable, qui se puisse dire. Mais aussi s'en est-il trouvé d'autres, qui ont maintenu sa Secte en reputation, & qui ne doivent pas être mis au rang de ceux-là. Ciceron même est contraint d'avouër, qu'encore qu'il n'approuvât pas la doctrine des derniers, il étoit obligé néanmoins d'estimer leur façon de vivre. Et il reconnoit, qu'au lieu qu'on accusoit les autres Philosophes de parler beaucoup mieux, qu'ils ne vivoient, les Epicuriens tout au rebours avoient les actions beaucoup meilleures, que le discours, parce que leurs propos pouvoient être mal interpretés, & il étoit impossible de trouver à redire en ce qu'ils faisoient. Il est besoin de faire ces distinctions, si l'on ne veut confondre toutes choses au préjudice de la vérité.

Præp. Ev. l. 14. c. 5.

Lib. 2. de fin.

DE PYRRHON,

ET DE LA

SECTE SCEPTIQUE.

SI Pyrrhon eût été tel, que plusieurs l'ont representé, je ne pense pas que personne eût voulu suivre ses sentimens, & nous serions même ridicules de nous amuser à les examiner. Rien ne m'oblige à le faire, que l'opinion où je suis, qu'il est peut-être de ce Philosophe comme de la plûpart de ceux, dont nous avons déja parlé, à-qui mille choses ont été faussement attribuées; outre ce qu'ils ont fait, comme Diogene le Cynique, d'extraordinaire & de discordant, exprès pour ramener les autres dans une juste consonance morale. Je sai bien qu'Antigonus Carystius disoit, que Pyrrhon ne voulût pas se détourner ni pour un chariot, ni pour un précipice, ni pour la rencontre d'un chien enragé, & que ses amis seuls le préservoient de tous ces inconveniens. Mais pourquoi croirons-nous plûtôt cet Antigonus, qu'Ænesidemus, qui a écrit huit Livres de la Secte des Pyrrhoniens, & qui assure, que leur Chef ne

Diog. Laërt. Photius in bibl.

commit jamais aucune de ces extravagances? Certes, elles ont si peu d'apparence, & il est si difficile de s'imaginer, comment un si grand nombre de Philosophes les auroient approuvées, que je ferois conscience d'y déferer, quand elles ne seroient contredites par personne, & que le reste de la vie de Pyrrhon ne les convaincroit point de fausseté. En effet, on tombe d'accord qu'il vécût près de quatre-vint dix ans, & qu'il passa la meilleure partie de ce tems-là dans les voiages, aiant été trouver les Mages de Perse, & s'étant abouché dans l'Inde avec les Gymnosophistes. Est-il vraisemblable, qu'un homme, qui se précipitoit dans toute sorte de dangers, fut arrivé jusqu'à un si grand âge? Et qu'il eût pû avoir par tout assez d'amis pour le delivrer de tant de perils, qui sont presque inévitables à ceux, qui vont par le monde avec le plus d'adresse & de prévoiance? Quoiqu'il en soit, on le doit considérer comme Fondateur d'une grande Compagnie, qui étoit récommandable en beaucoup de façons; même quand il n'y auroit que ce que nous lisons dans sa vie, qu'il fut créé Souverain Pontife par ceux de son païs, cela seroit suffisant pour montrer la calomnie de ses ennemis, n'y aiant nulle apparence,

qu'on eût donné une importante charge à un homme, qui eût été ſujet à de ſi grands caprices. Ses Sectateurs n'ont pas été ſeulement appellés Pyrrhoniens de ſon nom, ils en ont eu trois ou quatre autres, qui ſe rapportent tous ſelon leur étymologie aux doutes dont ces Philoſophes faiſoient profeſſion, dans une recherche continuelle de la vérité. C'eſt ce qui les a fait nommer Ephectiques, Zeteriques, Aporetiques, & plus communément encore Sceptiques, qui ſont des appellations ſynonymes, qu'on leur a données presque indifféremment pour marque d'une irréſolution, qui leur étoit particuliere.

Or quoi qu'ils reconnuſſent tous Pyrrhon pour leur Maitre, avec tant d'eſtime, que leur coûtume étoit de le comparer au Soleil, ſi eſt-ce qu'à leur dire, les plus grands hommes qu'eût eu la Grece avant lui, avoient déja jetté les premieres ſemences de leur doctrine douteuſe. Ainſi l'on peut voir dans Diogene Laërce qu'ils nommoient Homere leur Prince, & qu'ils citoient non ſeulement Archiloque, Euripide, Xenophane, Empedocle, & Democrite, pour avoir été de leur ſentiment; mais qu'ils vouloient même faire paſſer les ſept Sages de Grece pour autant de Philoſophes Sceptiques, interprétant toutes leurs

Sextus Emp. l. 1. ad. Mat.

Sentences ſelon les principes du Pyrrhoniſme. Et certes, ces principes ont été fort peu différens de ceux de la ſeconde Academie que fonda Arceſilas: D'où vient le mot, que dit de lui dans Euſebe, ce Numenius Pythagoricien, dont nous avons parlé dans la Section précedente, *Qui Pyrrhonicus totus erat excepto nomine, idem Academici præter nomen habebat nihil.* Car encore que ce genre de Philoſophie renonçât à toute ſorte d'axiomes, ne prononçant rien à la mode des Dogmatiques, il avoit néanmoins ſes principes, & notamment celui-ci, qu'on ne ſauroit former aucune propoſition, qui n'en ait une oppoſée d'égale probabilité. Ce n'eſt pas mon deſſein de faire ici une deſcription exacte de toute la Philoſophie Sceptique. Je juge pourtant à propos d'expliquer ſommairement, quelle étoit ſa fin, & de quels moiens elle ſe ſervoit pour y arriver, afin que nous puiſſions mieux conſidérer enſuite de quel uſage elle peut être aujourd'hui, & ce que nous devons penſer de ceux, qui l'ont autrefois cultivée pendant le Paganiſme.

Præp. Ev. l. 14. c. 6.
Idem l. 1. Pyrrh. hyp. c. 6.

Le but où viſe le Sceptique, & où il conſtituë ſon ſouverain bien, c'eſt de poſſeder une aſſiette d'eſprit, exemte de toute agitation, par le moien de *l'ataraxie*, qui regle les opinions,

nions, & de la *metriopathie*, qui modére les passions, de telle sorte, qu'il jouïsse d'un parfait repos tant à l'égard de l'entendement, que de la volonté. Or il n'y a, selon qu'il le conçoit, que la seule Epoque ou suspension d'esprit, qui puisse mettre le sien dans un si heureux état. Et cette Epoque, dont on a tant parlé, ne s'acquiert que par un examen très curieux & très exact des apparences du vrai & du faux qui se trouvent en toutes choses tant sensibles, qu'intelligibles, opposant ordinairement les unes aux autres en toutes les façons possibles. Pour y bien proceder, les Sceptiques ont inventé une Topique particuliere, & se sont servis de dix moiens avec lesquels ils examinent tout ce qu'on leur propose. Phavorinus les avoit expliqués fort au long en dix livres faits exprès, à ce que dit Aulu Gelle, car il ne nous en reste rien que le titre. Diogene Laërce nous les donne, & nous les interpréte même aucunement dans la vie de Pyrrhon. Mais il n'en dit rien de comparable à ce qu'on peut voir dans Sextus Empiricus au quatorziéme Chapitre de son premier livre des Hypotheses Pyrrhoniennes, qui est un chapitre véritablement doré, & le plus considérable de tout son ouvrage. Je ne veux point parler des cinq autres moiens que

Σκέψις ἀντιθετικὴ φαινομένων τε καὶ νοουμένων. *Sextus Emp. l. 1. c. 4. & 31.*

Lib. 11. Noct. Att. c. 5.

Diogene dit être de l'invention d'Agrippa, & dont Sextus traite au chapitre ſuivant. J'ajoûterai ſeulement qu'on lés peut reduire à trois; & que ces trois-là mêmes ſe rapportent à un ſeul, qui eſt le plus général de tous, puiſqu'il les comprend tous en ſoi. C'eſt celui de la rélation, le huitiéme dans l'ordre des dix, & par lequel ceux de cette Secte font voir, que nous ne jugeons des choſes que par comparaiſon, ce qu'ils énoncent en ces termes, *πάντα πρὸς τί*, *omnia ſunt ad aliquid.* Il faut auſſi remarquer, qu'outre ces moiens, ou lieux Topiques, dont les Sceptiques ont uſé, ils ont encore voulu s'aider de certaines façons de parler, qui leur étoient particulieres. Ce ſont celles qu'on a nommées les voix de la Sceptique, comme *je ne ſai; cela peut être; je ne le comprens pas; il ſe peut faire*, & autres ſemblables, qui ſont déduites fort au long dans le même Sextus. Voilà quel étoit en gros le procedé des Sceptiques, pour parvenir à la béatitude, qu'ils ſe propoſoient. Afin de donner quelque lumiere à tout cela, je me ſervirai de l'opinion, qu'avoit Anaximandre touchant le lieu que la terre occupe, qu'il croioit être le centre de l'Univers contre le ſentiment de quelques Pythagoriciens. Ariſtote dit, que ce Philoſophe ne rendoit point

L. 1. c. 18. & ſeq.

Lib. 2. de cœlo c. 13.

d'autre raiſon de l'immobilité de la terre dans le milieu du Monde, ſinon, qu'étant également diſtante des extrémités, elle ne ſavoit de quel côté pancher, & par ce moien demeuroit ferme & arrêtée dans ſon aſſiette. Il uſoit, pour ſe faire mieux comprendre, de deux comparaiſons. La premiere eſt priſe d'un cheveu, qui ne ſe pourroit rompre, s'il étoit également tiré & de même forcé par les deux bouts, parce qu'il ſe feroit un pareil effort en toutes ſes parties, & que n'y aiant pas plus de raiſon de rupture en l'une qu'en l'autre, elle ne devroit par conſequent jamais arriver. Sa ſeconde comparaiſon ſe tire de l'état d'un homme fort affamé, qu'il poſe au milieu de toute ſorte de vivres, & qu'il ſoutient, qui périroit néceſſairement de faim dans une ſi grande abondance, au cas, qu'il eût une pareille envie de chacun de ces vivres, dautant que cette égale inclination l'obligeroit à demeurer éternellement ſans action, & ſans mouvement, n'en pouvant trouver le principe. La même choſe qu'Anaximandre préſuppoſoit de l'immobilité de la terre, & les mêmes exemples dont il ſe ſervoit, peuvent être rapportés pour faire plus facilement entendre ce que nous avons dit du Philoſophe Sceptique. Son eſprit demeure tellement

Cum æque ſe haberet ad extrema.

ſuſpendu entre les vraiſemblances, qui ſe trouvent par tout, que ne ſachant quel parti prendre, ni de quel côté pancher; il ſe trouve comme immobile dans cette belle indifférence de l'Epoque, où eſt le centre du ſouverain bien. En effet, toute la Philoſophie Sceptique peut être conſidérée comme un milieu entre celle des Dogmatiques & celle des Academiques. Car puiſque ce qu'on nomme Philoſophie, n'eſt rien autre choſe qu'une recherche de la vérité, il ne peut y avoir que trois façons de philoſopher. Les Dogmatiques, comme Ariſtote, Zenon de Citie, Epicure, & les autres, que nous avons vûs juſqu' ici, ſe vantent qu'ils ont trouvé la vérité. Carneades, Clitomachus, & le reſte de ceux de la nouvelle Academie, nient, que cette vérité ſoit comprehenſible. Il reſte les Sceptiques, qui tiennent le milieu entre ces deux partis contraires, & qui, après avoir examiné les raiſons des uns des autres, cherchent encore la vérité, n'étant pas bien certains ſi elle ſe peut trouver ou non. On peut voir par là que leur Secte n'eſt pas abſolument contraire à pas une des autres, encore qu'il arrive, que pour tenir le milieu que nous diſons, ils reçoivent des atteintes de tous côtés, où on les traite toûjours comme ennemis, parce qu'ils ne

Sextus l. 1. Pyrrh. hyp. c. 1. & A. Gell. l. 11. c. 5.

prononcent en faveur de perſonne, *inter alios contendentes medii eliduntur.* Tant y a qu'ils ſe vantent d'avoir trouvé ſans y penſer le point de la béatitude, que tous les autres n'ont pû rencontrer dans toutes leurs recherches. C'eſt pourquoi Sextus veut, qu'ils aient été auſſi fortunés en cela que ce Peintre, qu'il nommoit Apelle, & que Pline aſſure avoir été Néalce, ou Protogene. Voiant, qu'il lui reüſſiſſoit très mal en la repréſentation de l'écume d'un chien, ou d'un cheval, il ſe facha contre ſon ouvrage, & jetta deſſus avec dépit l'éponge, dont il eſſuioit ſes pinceaux. Ce fut avec un ſuccès ſi heureux, & un hazard ſi remarquable, que la fortune executa ce que l'Art n'avoit pû faire, imprimant ſur le tableau commencé une écume tellement naturelle, qu'elle fut admirée de tout le monde. Sextus faiſant la reduction de ce conte, dit, qu'il en eſt arrivé tout de même aux Sceptiques. Avoir été long tems en quête de la vérité, croians, que le ſouverain bien dépendoit de ſavoir diſcerner le vrai du faux, deſeſperés de pouvoir jamais parvenir à cette connoiſſance, ils furent contraints d'uſer d'Epoque ou de ſuſpenſion d'eſprit, pour ne ſe pouvoir determiner à rien de certain. Cependant lorſqu'ils ne penſoient à rien moins, ils ſe

Lib. 1. c. 12.

Lib. 35. hiſt. nat. c. 10.

trouvèrent en possession de ce qu'ils avoient tant cherché, s'appercevans bientôt, que c'étoit en cette belle suspension d'esprit que consistoit toute nôtre felicité; parce que l'heureuse tranquilité, que donnent *l'ataraxie*, & la *metriopathie*, ne suit pas moins naturellemens ni moins inseparablement l'Epoque, que l'ombre fait le corps. Ceci suffira pour faire comprendre ce que la Philosophie Sceptique se proposoit pour sa fin. C'est toûjours la plus importante piéce d'un Tout, la premiere en nôtre intention, & celle, dont la connoissance sert davantage à faire entendre le reste.

Entre beaucoup d'objections, que ceux des autres Familles Philosophiques faisoient aux Sceptiques, & dont on peut voir le sommaire dans l'invective d'Aristocles, rapportée par Eusebe contre Pyrrhon & son disciple Timon le Phliasien, j'en remarquerai deux principales, & que je crois le plus attachées au sujet que nous traitons.

Præp. Ev. l. 14. c. 18.

Par la premiere on leur reprochoit, qu'une de leurs voix fondamentales, puisqu'ils ne souffrent pas qu'on leur attribuë des maximes, ni des axiomes, contenoit en soi une contradiction fort honteuse. Car quand ils disent, qu'il n'y a rien de certain, leur proposition

ne peut être vraie, qu'elle ne ſoit certaine; & en ce cas là elle montre par elle-même, qu'il y a quelque choſe de certain. Que ſi la même propoſition eſt fauſſe, outre qu'ils ne l'ont pas dû faire, il s'en ſuit, que celle qui lui eſt oppoſée, ſe trouvera véritable, ſavoir, qu'il y a quelque choſe de certain. Avec ce dilemme les ennemis de la Sceptique prétendoient, qu'ils la pouvoient rendre ridicule. Voici ce que ſes Sectateurs leur répondoient. Premierement, que cette voix, ou cette propoſition, qu'il n'y a rien de certain, n'eſt pas ſi abſolument affirmative, qu'elle ne contienne en ſoi une tacite exception d'elle-même. Ainſi dit Sextus ſur la fin de ſon ſeptiéme livre contre les ſavans, quand Homere a nommé Iupiter le pere des hommes & des Dieux, cela doit néceſſairement être entendu lui excepté, puiſque ce Poëte le reconnoiſſoit pour le premier & le plus grand de tous, & que d'ailleurs il ne croioit pas, que Jupiter pût être pere & fils tout enſemble. En ſecond lieu, ajoûtent-ils, bien que cette même propoſition ne reçût aucune exception, on peut dire néanmoins, qu'elle ſe comprend & s'envéloppe avec toutes les autres, qu'elle condanne d'incertitude, ne prononçant rien contre le général, qui n'ait encore ſon effet par-

ἑαυτὴν συμπεριγράφει. ſe ipſam

circum-ſcribit. *Sextus l. 1. c. 7. Plin. l. 25. c. 5.*

ticulier contre elle-même. Car il y a beaucoup de choſes, qui agiſſent de la façon, & qui ne font rien ſouffrir aux autres ſans s'en reſſentir. Le feu qui devore tout, ſe conſume lui-même avec la matiere, qui lui donnoit nourriture. Hérophile comparoit l'Ellebore à un brave Capitaine, qui excite les autres à ſortir pour combattre, en y allant des premiers, & preſque tous les purgatiſs, dont on ſe ſert contre les mauvaiſes humeurs, ſe vuident avec elles, la faculté, qu'ils ont, les portant, avec ce qu'ils pouſſent, au dehors. La lumiere s'éclaire elle-même, & faiſant paroitre toutes ſortes d'objets, ſe fait auſſi connoitre par ſa propre ſplendeur. Enfin les Sceptiques ont encore uſé ici de la comparaiſon de ceux, qui jettent l'échelle du même pied, dont ils ſont montés où ils deſiroient parvenir, parce qu'elle ne leur eſt plus d'uſage. Voulant dire, qu'ils ſe ſervoient auſſi de quelques voix, ou de quelques propoſitions affirmatives, pour montrer, qu'il n'y a rien de certain, ſans avoir intention de les laiſſer ſubſiſter plus long-tems, que ce qu'il leur en faut, pour établir l'incertitude par tout, les tenant puis après auſſi douteuſes que les autres. Que ſi le langage ordinaire les obligeoit quelquefois à parler plus dogmatiquement, qu'ils

n'euſſent ſouhaité, ils ſoutenoiént, qu'on ne devoit pas prendre cela ſi fort à la rigueur, dautant que parmi eux, quand ils prononcent, que quelque choſe eſt, ou n'eſt pas, ils n'entendent pas l'aſſurer davantage, ſinon, que pour lors, & ſelon leurs termes κατὰ τὸ νῦν φαινόμενον *ſecundum id quod tunc apparet*, elle leur ſemble comme ils le diſent.

La deuxiéme objection importante qu'on a faite aux Sceptiques, tendoit à les rendre odieux à tout le monde. Car parce qu'ils n'admettoient rien de certain, & qu'ils faiſoient profeſſion de douter de toutes choſes, on leur imputoit, qu'ils ruïnoient par là toute ſorte de police, qui ne peut ſubſiſter ſans la Morale, ni celle-là, ſi on ne tombe d'accord de ce qu'elle enſeigne du vice & de la vertu. Qui eſt celui qui voudra obeïr aux loix, s'il doute qu'elles ſoient juſtes? Et qui fera difficulté de commettre les plus grands crimes, s'il ſe flatte dans cette opinion qu'il n'y a peut-être point de mal à les faire? En effet, on peut voir, qu'en ôtant la certitude établie parmi les hommes des choſes honnêtes & deshonnêtes, licites & illicites, on les jette dans une confuſion beaucoup plus grande, qu'elle ne ſe peut exprimer, & que la vie, que nous

nommons à présent civile, deviendroit la plus incivile & la plus déraisonnable, qu'on se puisse imaginer. D'ailleurs, y a-t-il une constitution d'esprit miserable, en comparaison de celle d'un homme, qui doute de tout ce que les sens ou le discours lui peuvent faire comprendre, & qui ne sait pas même, s'il doit se dire créature raisonnable, ou s'il n'est point quelque animal aussi étrange qu'un Typhon, puisqu'on fait tenir ce propre langage à Socrate? Encore les Cimmeriens, dit Lucullus dans Ciceron, allumoient des feux, dont ils éclairoient leurs ténebres. Et la nouvelle Zemble a permis depuis peu aux Hollandois de soulager avec des lampes & des brasiers ardens la longue nuit qu'ils y trouvèrent. Mais l'obscurité, que les Sceptiques veulent établir en toutes choses par le moien de leur incertitude, est si épaisse, & si invincible, qu'elle étoufferoit toutes les lumieres de l'entendement, & nous rendroit tels que des aveugles nés, si on les laissoit faire. Ils répondent à cela, qu'on a tort de les décrier de la sorte, vû qu'ils sont les hommes du monde, qui se soûmettent le plus librement aux loix & aux coûtumes établies, bien qu'ils les suivent ἀδοξάςως, sans opiniâtreté, & sans se départir de l'indifférence Sceptique. Qu'ils

Plato in Phædro

Lib. 4. Acad. qu.

ſont par ce moien plus utiles à la vie civile, où ils n'ont jamais cauſé de troubles, que les Dogmatiques, dont on n'a pû juſqu' à préſent appaiſer les conteſtations. Et qu'à l'égard du particulier de chacun d'eux, il n'y en a pas un, qui ne permette autant à ſes affections naturelles que perſonne, & qui ne défere à ſes ſens comme le reſte des hommes, quoique ce ſoit toûjours avec ſuſpenſion d'esprit, & ſans ſe fier trop en eux, à cauſe de leurs manquemens ſi ordinaires. Comment les Sceptiques pourroient-ils ſubſiſter, & maintenir leur Etre, s'ils étoient en ſi mauvaiſe correſpondance avec leurs ſens? Et ne ſavent-ils pas bien que Pyrrhon même prononça, qu'il étoit impoſſible de renoncer à l'humanité, ou, ſelon ſes propres termes, de dépoüiller l'homme tout-à-fait? Pour ce qui eſt de la partie ſuperieure, ils ne penſent pas être non plus ſi fort à plaindre, qu'on a voulu les repréſenter, puiſqu'au lieu de lui donner pour objet le vrai & le certain, qui ne ſont pas de ſa portée, ils lui ſubſtituent l'apparent & le vraiſemblable; aimans mieux faire à la mode des premiers Grecs, qui ſe contentoient de contempler l'Ourſe Majeure, que de s'égarer en viſant droit au Pole comme les Pheniciens, dans des navigations ſpirituelles, où

Sextus Emp. l. 1. cap. 33. & paſſim.

le vrai & le certain ne sauroient servir que d'une trompeuse Cynosure.

Voions maintenant ce que nous pouvons penser comme Chrétiens, d'une Secte, dont beaucoup de personnes parlent avec mépris, & fort peu avec connoissance.

Déja je tiens pour desesperé le salut de Pyrrhon, & de tous ses disciples, qui ont eu les mêmes sentimens que lui, touchant la Divinité. Ce n'est pas qu'ils fissent profession d'athéisme, comme quelques-uns ont crû. On peut voir dans Sextus Empiricus, qu'ils admettoient l'existence des Dieux comme les autres Philosophes, qu'ils leur rendoient le culte ordinaire, & qu'ils ne nioient pas leur Providence. Mais outre qu'ils ne se sont jamais determinés à reconnoitre une cause premiere, qui leur fit mépriser l'Idolâtrie de leur tems; il est certain, qu'ils n'ont rien crû de la Nature Divine, qu'avec suspension d'esprit, ni rien confessé de tout ce que nous venons de dire, qu'en doutant, & pour s'accommoder seulement aux loix & aux coutumes de leur Siécle, & du païs, où ils vivoient. Par consequent, puisqu'ils n'ont pas eu la moindre lumiere de cette foi implicite, sur laquelle nous avons fondé l'esperance du salut de quelques Païens, qui l'ont possedée conjoin-

Lib. 3. Pyr. hyp. c. 1.

tement avec une grace extraordinaire du Ciel, je ne vois nulle apparence de croire, qu'aucun Sceptique ou Pyrrhonien de cette trempe ait pû éviter le chemin de l'Enfer.

Ce n'est pas à dire pourtant, qu'ils eussent tous les defauts, qu'on leur a souvent attribués, ni sur tout, qu'ils fussent dans une profonde & honteuse ignorance, comme plusieurs se le sont imaginé. Tant s'en faut, il n'y a peut-être point eu de Secte, qui ait pénétré plus avant dans toutes les sciences, que la Sceptique, comme celle qui étoit incessamment aux prises avec toutes les autres, & qui se fût renduë trop ridicule d'entrer en contestation avec elles touchant la vanité ou l'incertitude des disciplines, si elle les eût ignorées, ou si elle n'eût sçû jusqu' où s'étendoit la plus grande connoissance des Dogmatiques. Et certes il n'y a personne, qui puisse lire ce peu d'écrits, qui nous restent des Professeurs de l'Epoque, sans connoitre la vérité de ce que nous disons. Quant à Pyrrhon, il ne composa jamais rien, de sorte, qu'on ne peut pas juger de sa capacité par ses œuvres. Mais outre ce que nous en pouvons présumer sur sa grande reputation, le seul privilège d'immunité, que la ville d'Elis sa patrie accorda en sa con-

ſidération à tous les Philoſophes, nous fait aſſez comprendre ce qui étoit de ſon mérite. C'eſt donc une injuſtice toute pure d'en parler avec tant de mépris que pluſieurs font, & de vouloir traiter tous les Sceptiques comme gens, qui n'auroient eu nulle connoiſſance des bonnes lettres. Leur ignorance n'étoit pas de ces groſſieres ou ſtupides, que les Ecoles nomment craſſes ou ſupines. Elle n'étoit ni de pure privation, ni de mauvaiſe information. C'étoit une ignorance raiſonnable & diſcouruë, qui ne s'acquiert que par le moien de la ſcience, & qu'on peut nommer une docte ignorance, auſſi bien que celle, dont le Cardinal de Cuſa a fait trois livres & une apologie. Car l'extrême ſcience produit ſouvent le même effet, que l'extrême ignorance, & rien ne nous fait ſi paiſiblement ni ſi franchement avouër la foible portée de nôtre eſprit, que quand nous l'avons élevé par l'étude jusqu' à la plus haute connoiſſance, dont il eſt naturellement capable. C'eſt alors qu'informés par tous les titres poſſibles du peu que nous pouvons ſavoir de nous-mêmes, & que détrompés des vaines opinions de ſuffiſance, & de doctrine, nous reconnoiſſons qu'au lieu des certitudes & des vérités dogmatiques, nous devons nous contenter,

humainement parlant, des apparences, & du vraiſemblable, que la Sceptique nous propoſe.

Mais comme on ne ſauroit nier, que cette Philoſophie n'ait beſoin d'être purgée comme les autres de beaucoup de defauts, même à l'égard de ſon impieté, qui demande une bien rigoureuſe circonciſion; je penſe, qu'on peut dire auſſi, que ce retranchement fait, elle eſt peut-être l'une des moins contraires au Chriſtianiſme, & celle, qui peut recevoir le plus docilement les myſteres de nôtre Réligion. Ce qui m'oblige à parler de la ſorte, c'eſt principalement la générale acclamation de tous les Peres contre les Philoſophes Dogmatiques, qu'ils ont communément nommés les Patriarches des Hérétiques, ainſi, que je me ſouviens de l'avoir déja remarqué dans cet ouvrage. C'eſt pourquoi Saint Gregoire, *Nazian. orat. de modo in diſp. ſerv.* qui ſe diſtingue des autres par le ſurnom de Théologien, dit, qu'ils ont été à l'Egliſe comme des plaies Egyptiennes, dont elle a été affligée de toutes les façons poſſibles. En effet, les Decies, les Juliens, ni ſes autres fameux perſecuteurs ne l'ont jamais tant fait ſouffrir par la force ouverte, que beaucoup de ſavans & renommés Philoſophes par leurs ſubtiles diſputes, & par l'artifice de leurs écrits. Or l'on ſait, que rien ne les a tant por-

tés à cela que la présomtion, & l'opiniâtreté, dont la Sceptique s'est declarée si capitale ennemie, qu'on la peut dire en cette considération une Philosophie favorable à la Foi, puisqu'elle détruit ce qui est le plus contraire à cette médiatrice de nôtre salut. Car il n'y a rien que Saint Paul ait plus souvent repeté dans toutes ses Epitres, que de fuïr la vanité des sciences, & des tromperies, dont se servent les Philosophes, lorsqu'ils fondent leurs opinions sur des axiomes, & sur des Elemens du monde, qui n'ont rien de commun avec la doctrine de Jesus Christ. C'est ce qu'il recommande aux Romains, aux Hébreux, aux Ephesiens, aux Galates, & généralement à tous ceux, qu'il a honorés de ses lettres. Mais jamais les Sceptiques n'ont rien dit de plus pressant contre l'orgueil des Dogmatiques, que ce qu'il écrit aux Corinthiens, les avertissant, qu'il faut être fou & ignorant selon le monde, pour être sage & savant selon Dieu, devant qui la plus grande science, & la plus fine sagesse ne paroissent qu'une pure folie. Que si quelqu'un pense, ajoûte ce sacré Vase d'élection, savoir véritablement quelque chose, il ne connoit pas seulement encore de quelle façon il faut, qu'il sache ce qu'il doit savoir. Pour en parler sainement, il est bien difficile

Ep. 1. c. 3. & 8.

difficile de deferer autant qu'on le doit à ces préceptes Apostoliques, sans estimer la modeste suspension d'esprit des Sceptiques, & sans haïr l'arrogance des autres Sectes à soutenir l'infaillible certitude de leurs maximes. Nôtre Réligion est toute fondée sur l'humilité, ou sur cette respectueuse abjection d'esprit, que Dieu recompense de ses graces extraordinaires. Et l'on peut assurer, que la pauvreté d'esprit bien expliquée est une richesse Chrétienne, puisque le Roiaume des Cieux est si expressément promis aux pauvres d'entendement. Ce n'est donc pas sans sujet, que nous croions le systeme Sceptique, fondé sur une naïve reconnoissance de l'ignorance humaine le moins contraire de tous à nôtre créance, & le plus approprié à recevoir les lumieres surnaturelles de la Foi. Nous ne disons en cela que ce qui est conforme à la meilleure Théologie, puisque celle de Saint Denys n'enseigne rien plus expressément, que la foiblesse de nôtre esprit, & son ignorance à l'égard sur tout des choses Divines. C'est ainsi que ce grand Docteur explique ce que Dieu même a prononcé par la bouche de ses Prophetes, qu'il a établi sa retraite dans les ténebres. Car cela étant, nous ne saurions nous approcher de lui, que nous n'entrions

Lib. 1. de myst. ph. c. 1. & 2.

Posuit tenebras latibulum suum.

dans ces myſterieuſes ténebres; d'où nous tirons cette importante leçon, qu'il ne ſe peut connoitre, qu'obſcurément, couvert d'énigmes ou de nuages, & ſelon que dit l'Ecole, en l'ignorant. Mais comme ceux, qui ont fait de tout tems profeſſion d'humilité & d'ignorance, s'accommodent bien mieux que les autres avec ces ténebres ſpirituelles; les Dogmatiques au contraire, qui n'ont jamais eu de plus forte appréhenſion que celle de faire paroitre, qu'ils ignorent quelque choſe, s'y perdent incontinent, & leur préſomtion, d'avoir aſſez de lumiere & d'entendement pour ſurmonter toute ſorte d'obſcurité, fait, qu'ils s'aveuglent d'autant plus, qu'ils croient s'avancer dans des ténebres, que nôtre humanité ne ſauroit pénétrer. Quoiqu'il en ſoit, je trouve que la Sceptique n'eſt pas d'un petit uſage à une ame Chrétienne, quand elle lui fait perdre toutes ces opinions magiſtrales que Saint Paul déteſte ſi fort. Il eſt à peu près de nôtre eſprit comme d'un champ qui a beſoin d'être défriché, & qu'on en arrache les mauvaiſes plantes, avant que d'y jetter la graine, dont on deſire retirer du profit. L'Epoque travaille ſur nous de la même façon. Elle nous ôte toutes ces vaines imaginations de connoitre avec certitude, & de ſavoir avec

infaillibilité, comme autant de ronces & d'épines. Et elle nous rend par cette ſoigneuſe culture, comme une terre bien préparée, & digne de recevoir les ſemences du Ciel, je veux dire ſes graces infuſes, & ſes dons ſurnaturels, qui ne peuvent alors manquer d'y prendre heureuſement racine, & d'y produire des fruits dignes d'une ſi noble agriculture. Ne voions-nous pas tous les jours les vertus Chrétiennes & Théologales, qui reluiſent avec beaucoup plus d'éclat en des ames ſimples & ignorantes, que dans celles des plus ſavans en toute ſorte de diſciplines? Et ne ſavons nous pas, qu'il n'y a point d'eſprits, qui reçoivent les myſteres de nôtre Réligion avec tant de reſiſtance, que ceux, qui penſent ſavoir demonſtrativement les cauſes, & les fins de toutes choſes? Un Muſicien Grec demandoit double ſalaire à ceux de ſes Ecoliers, qui avoient eu par d'autres de mauvais commencemens en ſon art. Les principes des ſciences, & les axiomes des diſciplines, nuiſent ſouvent plus, qu'ils ne profitent aux Catechumènes. Tout ce qu'on pourroit craindre, ce ſeroit, qu'une Philoſophie, ſi accoutumée à douter de tout, & ſi peu aſſurée, que celle dont nous traitons, ne nous donnât de mauvaiſes habitudes, & ne nous fit avoir des

irrésolutions aux choses mêmes où il n'est pas permis d'hésiter tant soi peu, ni d'avoir le moindre doute comme en tout ce qui concerne la Foi & les bonnes mœurs. Mais on ne doit rien apprehender de tel d'une Sceptique, que l'on a renduë Chrétienne par le moien de la circoncision de Saint Grégoire. La Philosophie, généralement parlant, fut autrefois nommée par Saint Cyrille un Catechisme à la Foi. Cela se peut bien mieux dire de cette Sceptique en particulier, qui devient une excellente introduction au Christianisme, & peut tenir lieu de préparation Evangelique. Elle n'a plus de doutes où il est question de la Réligion. Toutes ses défiances meurent au pied des Autels. Et les dons, qu'elle reçoit du Ciel pour une fin surnaturelle, sont si efficaces, que sa Foi, son Esperance, & sa Charité, reglent toutes ses connoissances, & donnent la loi à tous ses raisonnemens. Je trouve aussi l'opinion de Saint Augustin fort considérable pour ce qui concerne la Morale en général. Il montre au dix-huitiéme livre de sa Cité de Dieu, que nous devons plûtôt tenir de l'autorité Divine les préceptes, qui determinent ce qui est vice, ou vertu, que de la raison humaine, qui n'est ni assez puissante, ni assez uniforme, pour se faire uni-

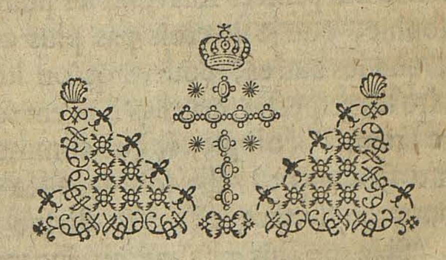
Lib. 1. contra Iul.

Cap. 41.

versellement obeïr. Il n'y a point d'action si vicieuse, comme il le remarque fort bien, qui n'ait été approuvée par quelque Philosophe, ni si vertueuse que quelques-uns de cette profession ne l'aient condannée. Les Peuples mêmes, & les Nations entieres ont eu des sentimens tout à fait contraires à cet égard. Nous serions donc dans une perpetuelle incertitude des choses, qui concernent l'Ethique, si nous n'avions recours à la Loi Divine, qui se fait entendre de tout le monde, & qui n'est contredite de personne. Et puisque la Sceptique Chrétienne ne lui est pas moins soûmise, que toutes les autres Sectes, que nous avons déja catechisées, ses doutes seront d'autant moins à craindre, qu'étant encore Païenne, elle ne laissoit pas de déferer aux constitutions & aux coutumes de son siécle. Voilà ce qui m'a donné des pensées si favorables pour une Philosophie, que je ne crois pas plus criminelle, que les autres, pourvû qu'on lui fasse rendre les respects, qu'elles doivent toutes à nôtre sainte Théologie, & que comme une suivante seulement, elle soit appellée avec les autres au service de cette divine maitresse. Si je me suis trompé au jugement, que je viens de faire, je suis prêt à changer d'avis. L'incertitude Sceptique m'excusera

Vocavit ancillas ad arcem.

ſi je n'ai rien dit de certain ſur ce ſujet. Et en tout cas mon erreur n'accroitra pas le nombre des héreſies, puiſqu'elle ne ſera jamais convaincuë d'opiniâtreté. Mais je ſerois bien aiſe, que les plus grands ennemis de l'Epoque conſidéraſſent avant que de me condanner, que la défiance & la ſuſpenſion ont été nommées par les Dogmatiques mêmes, le nerf, & le membre principal de la Prudence; qu'ils ont cherché la vérité dans le plus pro-
Sap. c. 7. fond d'un puits; que Salomon reconnoit la Sageſſe pour la plus muable, ou la plus changeante choſe de toutes les mobiles, & que
Ep. 1. c. 1. Saint Paul a confeſſé aux Corinthiens, qu'il ne ſavoit rien, ſinon Jeſus Chriſt crucifié. J'avouë que de ſi belles ſentences m'ont fait affectionner les doutes, l'incertitude, & l'ignorance des Sceptiques.



DE CONFUCIUS, LE SOCRATE DE LA CHINE.

SAINT Auguſtin examinant dans ſa Cité de Dieu les différentes Sectes des Philoſophes, pour reconnoitre celle qu'on peut dire avoir le plus de conformité avec nôtre Réligion, decide la queſtion par un jugement général très digne de lui. Il ſoutient, que ſans donner la préference à la Grece, & ſans avoir égard aux païs où ces grands hommes ont fait admirer leur ſageſſe, tous ceux, qui ont enſeigné la puiſſance & la bonté d'un ſeul Dieu Créateur de toutes choſes, ſoit qu'ils aient été Scythes, Indiens, Perſes, Egyptiens, ou de quelqu'autre Nation, doivent être préferés aux autres, aiant approché le plus près des lumieres de la Foi Chrétienne. C'eſt ce qui m'oblige, après avoir parlé de tant de Grecs, à produire un Chinois enſuite, comme le plus éloigné que je puiſſe choiſir, non ſeulement de nôtre demeure, mais encore de nôtre connoiſſance ordinaire, n'y aiant guères plus d'un ſiécle, que l'Europe eſt rentrée en commerce avec ce grand Roiaume; ſi tant

Lib. 8. cap. 9.

eſt que les Chinois puiſſent paſſer pour les Sines des Anciens, ſelon que les uns & les autres nous ſont repréſentés comme les plus Orientaux de toute l'Aſie. Le Pere Trigaut eſt ſans doute celui, qui nous a fourni la plus belle Rélation, que nous aions de ce païs-là, s'étant ſervi des écrits du Pere Matthieu Ricius, dont le zéle, & le ſavoir ne peuvent être trop eſtimés. Et j'ai déja remarqué dans la premiere partie de ce livre, comme ces Peres ont tenu pour aſſuré, que pluſieurs Chinois, aiant moralement bien vécu dans la ſimple obſervation du droit de Nature, ont pû faire leur ſalut éternel, par une bonté & une aſſiſtance particuliere de leur Créateur. La raiſon, que rend le Pere Trigaut de ſon opinion, eſt, qu'entre toutes les Nations la leur eſt apparemment celle, qui s'eſt le mieux laiſſée conduire à la lumiere naturelle, & qui a le moins erré au fait de la Réligion. Car chacun ſait de quels prodiges les Grecs, les Romains, & les Egyptiens remplirent autrefois leur culte divin. Les Chinois au contraire n'ont reconnu de tems immémorial qu'un ſeul Dieu, qu'ils nommoient le Roi du Ciel, & l'on peut voir par leurs Annales de plus de quatre mille ans, qu'il n'y a point eu de Payens, qui l'aient moins offenſé

qu'eux de ce côté-là, & dont le reſte des actions ſe ſoient plus conformées à ce que préſcrit la droite raiſon.

Or toutes les Hiſtoires, que nous avons d'eux, conviennent en ce point, que le plus homme de bien, & le plus grand Philoſophe qu'ait vû l'Orient, a été un nommé Confucius Chinois, dont ils ont la mémoire en telle véneration, qu'ils élèvent ſa Statuë dans des Temples, avec celles de quelques-uns de ſes diſciples. Ce n'eſt pas pourtant, qu'ils le tiennent pour un Dieu, ni qu'ils l'invoquent en leurs prieres; mais ils penſent qu'après le ſouverain Etre, l'on peut ainſi révérer les grands perſonnages, qu'ils croient Saints, & dont ils font une eſpece de Demi-Dieux. Entre pluſieurs circonſtances de la vie de ce Philoſophe, il y en a deux ou trois, qui me font dire, qu'on le peut fort bien nommer le Socrate de la Chine. La premiere regarde le tems, auquel il a paru dans le monde, qui ne ſe trouvera guères différent de celui du vrai Socrate des Grecs. Car ſi la naiſſance de Confucius n'a précedé celle de nôtre Seigneur que de cinq cent cinquante & un an, ſelon la ſupputation du Pere Trigaut, Confucius aiant vécu, comme il a fait, plus

de soixante & dix ans, il y aura peu à dire, que le tems de sa mort n'arrive à celui de la génération de Socrate. D'où il s'ensuit, qu'un même siécle fit voir à la Chine & à la Grece les deux plus vertueux hommes de toute la Gentilité. Ils ont encore cela de commun entre eux, que l'un & l'autre méprisèrent les sciences moins utiles, pour cultiver très soigneusement celle des mœurs, qui nous touche de plus près. De sorte, qu'on peut dire, que Confucius fit descendre aussi bien que Socrate la Philosophie du Ciel en terre, par l'autorité qu'ils donnèrent tous deux à la Morale, que les curiosités de la Physique, de l'Astronomie, & de semblables speculations avoient presque fait mépriser auparavant.

En effet, tous les Arts liberaux & toutes les sciences ont eu cours à la Chine aussi bien que parmi nous. La seule liste des livres, qu'en apporta aux Philippines le Pere Herrade Augustin & ses compagnons, le fait bien voir, n'y aiant presque science, dont il ne se trouvât quelque traité separé, dans ce peu de volumes, qu'ils avoient pû trouver. L'on voit d'excellens Géometres, Arithmeticiens, & Astrologues Chinois. La Médecine est exercée parmi eux avec grande méthode &

Gonz. de Mendoce 1. Part. l. 3. cap. 17.

beaucoup d'experience. Et les opinions, qu'ont quelques-uns dans la Physique, conformes à celles de Democrite & de Pythagore touchant la pluralité des Mondes, montrent assez, combien ceux de cette Nation se plaisent à l'étude des choses naturelles. Mais depuis que Confucius leur eût fait voir l'Importance de l'Ethique, & que reduisant en quatre volumes toutes les belles sentences des Philosophes, qui l'avoient précedé, il en eût composé un cinquiéme de ses propres pensées, il releva tellement la science des mœurs par dessus toutes les autres, qu'on écrit, que depuis lui il ne s'est plus fait de Bacheliers ni de Docteurs à la Chine, qu'en les examinant sur la Morale. C'est une chose certaine, que des trois Sectes de Philosophie qu'on y permet, celle de Confucius, qu'on nomme des Lettrés, a tellement l'avantage sur les deux autres, que tous les Grands du Roiaume en font profession. Je trouve aussi fort remarquable, que cette extraordinaire reputation de savoir, & de prudence, qu'ont acquises les disciples de ce Philosophe, ait eu le pouvoir de faire, que par les Loix de l'Etat eux seuls soient appellés à son gouvernement, & qu'il n'y ait que les Manda-

Trigaut l. 1. cap. 5.

Herrera.

rins, Loytias, ou Lettrés, formés dans ſon Ecole, qui commandent abſolument ſous l'autorité Roiale. Car toutes les autres profeſſions ſont tellement inferieures à celle-là, qu'en ce qui eſt même de la conduite des armées, il n'y a que les Philoſophes de cette Secte, qui donnent les ordres, & toute la Milice tient à honneur d'executer leurs diſpoſitions. Certes ce n'eſt pas une petite gloire à Confucius, d'avoir mis le Sceptre entre les mains de la Philoſophie, & d'avoir fait, que la force obeïſſe paiſiblement à la raiſon. Quel plus grand bonheur a-t-on jamais ſouhaité, que de voir les Rois philoſopher, ou bien les Philoſophes regner? ce rare eſprit a ſçû conjoindre ces deux felicités dans la Chine, où ſa vertu mérite, que le Souverain même ne commande rien, qui ne s'accorde avec ſes préceptes; & où tous les Magiſtrats auſſi bien, que tous les Officiers de la Couronne, étant néceſſairement du nombre de ſes diſciples, on peut dire, qu'il n'y a que les Philoſophes, qui gouvernent un ſi grand Empire.

Il ne faut pas ômettre ce que leurs Hiſtoires rapportent là deſſus à l'honneur de la Philoſophie, car je trouve, qu'elles recomman-

dent par là merveilleuſement la doctrine Morale de Confucius, qui regloit les devoirs politiques, de même que ceux des familles, & des particuliers. Les Hiſtoires de la Chine portent donc, qu'autant de fois, qu'il a été queſtion de témoigner dans toute ſorte de perils ſon affection pour la Patrie, & ſa fidelité envers le Prince, les Philoſophes, dont nous parlons, ont toûjours fait paroitre plus de généroſité, en s'expoſant franchement aux hazards & mépriſant la mort même, que ceux de la profeſſion Militaire, à qui le maniement ordinaire des armes ſemble devoir relever de beaucoup le courage. Or on ne peut pas douter, que de ſi nobles reſolutions n'aient pour fondement les maximes politiques & les belles moralités de Confucius, qui leur enſeignent à être magnanimes, & à perdre librement la vie, lorſque le ſervice de leur Roi ou de leur païs l'exige.

Trigaut l. 1. cap.

Quoiqu'il en ſoit, ce pouvoir ſi abſolu que Confucius a donné aux hommes de lettres dans la Chine, ſemble d'autant plus admirable, que le Japon, qui en eſt fort proche, ſe gouverne tout autrement, les armes y tenans tellement le deſſus, qu'on n'y fait preſque nul état des ſciences. Ce n'eſt pas

Relat. de la Cochinchine. 1. Part. chap. 6.

que la doctrine de ce grand personnage ne se soit épanduë en beaucoup d'autres lieux, que la Chine, & notamment par tous les païs voisins. Mais comme la condition des choses de ce monde ne souffre pas qu'elles soient uniformes, l'humeur feroce & toute guerriere des Japonois leur a fait préferer les exercices militaires aux métiers de la paix, usant plus de la force dans toutes leurs affaires, que du discours ni de la raison. Le Pere Christophle Borry, qui veut que l'Etat de la Cochinchine soit temperé de ces deux sortes de gouvernement, & qu'il se serve d'une voie moienne entre ce qui se pratique au Japon & à la Chine, assure, qu'Aristote n'a nulle autorité plus grande dans l'Europe, que l'est celle de Confucius parmi les Cochinchinois. Et il reconnoit, que ses livres ne sont pas remplis de moindre érudition, que ceux de nos meilleurs Auteurs, ni de moralités, qui doivent ceder à celles de Seneque, de Caton & de Ciceron.

2. Part. chap. 8. A la vérité, il nomme ailleurs un certain Xaca, lui donnant la qualité de grand Philosophe, & de Métaphysicien si excellent, qu'à son dire il n'a point eu de superieur en ce qui touche la premiere & la plus haute

Philoſophie. Son païs étoit le Roiaume de Siam; mais ſa doctrine fut telle, qu'elle s'épandit & fut admirée par tout l'Orient, auſſi-tôt qu'il l'eût publiée, ce qui lui arriva comme à Confucius quelque tems avant celui d'Ariſtote. Cependant tout ce que le Pere Borry nous rapporte de cette ſublime Philoſophie de Xaca, c'eſt qu'il conſidéroit toutes les choſes du monde comme venuës de rien, qui n'étoient rien en effet, & qui retournoient toutes à ce général principe de rien. Dans la Morale même il ne mettoit pas le ſouverain bien de l'homme en quelque choſe de poſitif, ni de réel, mais ſeulement dans une ſimple négation du mal, ou dans une pure privation de toute incommodité. Et cette penſée le porta ſi loin, qu'il ſembloit ne reconnoitre point de cauſe premiere efficiente, parce qu'au lieu d'elle, il poſoit ſeulement un néant éternel, immenſe, immuable, & tout-puiſſant, ce qui ſemble merveilleuſement chimerique. Cela fut cauſe que pluſieurs ſe ſcandaliſèrent de ſa doctrine, que les Chinois entre autres l'euſſent abſolument défenduë comme très pernicieuſe, s'il n'eût declaré par un livre fait exprès, qu'il croioit un principe réel de toutes

choſes, & un Createur du ciel & de la terre, qui recompenſoit les bons de ſa gloire, & puniſſoit les méchans des peines de l'Enfer. Avec cette eſpece de manifeſte il mit ſa ſcience à couvert, & ſe déchargea de l'impieté, dont on le vouloit accuſer. Et certes la plûpart des Rélations, tant de la Cochinchine, d'où il envoioit ſes compoſitions au dehors, que de la Chine, portent, que ces peuples Orientaux reconnoiſſent tous un ſouverain Etre, & qu'ils ſont même fort exemts d'idolatrie. Car encore qu'ils aient beaucoup de Pagodes, & qu'on pourroit prendre le reſpect, dont ils uſent envers une infinité de Statuës, pour une maniere d'adoration: ſi eſt-ce que perſonne d'entre eux n'attribuë aucune Divinité à ces Idoles, qui ne ſont honorées qu'à cauſe qu'elles repréſentent des hommes vertueux, & d'un mérite extraordinaire. C'eſt pourquoi le Pere Borry ajoûte, que ces pauvres Payens lui dirent, qu'ils ne faiſoient en cela, que ce que nous pratiquons à l'égard de nos Saints Apôtres, Martyrs & Confeſſeurs. Et, il remarque, qu'ils tiennent exprès une niche profonde & obſcure, mais toute vuide, ſur le principal Autel de leurs Temples, pour témoigner,

que

que le ſeul Dieu du Ciel, qu'ils y adorent, eſt d'une eſſence inviſible, & d'une nature incomprehenſible, ne pouvant être repréſenté par aucune image ni figure; ce qui ſemble montrer, que s'ils ont des Idoles, ils ne doivent pourtant pas être reputés Idolâtres. Les Lettrés de la Chine, ou ceux, qui ſuivent la Secte de Confucius, ſont encore plus éloignés de ce crime. Car le Pere Trigaut dit *Lib. 1. cap. 10.* préciſément, qu'ils n'ont aucune Idole, & qu'ils ne déferent les honneurs Divins qu'à un ſeul Dieu, dont ils révèrent la Providence en tout ce qui ſe paſſe ici bas; bien qu'ils uſent de quelque ſorte de culte envers de certains eſprits inferieurs, que leur imagination leur repréſente tels, que des Anges ou des Intelligences.

Nous pouvons remarquer par tout ce que je viens de rapporter, qu'encore qu'il y ait aſſurément beaucoup de choſes à retrancher & à circoncire dans ces Philoſophies Orientales, ſoit de Xaca, de Confucius, ou de quelque autre auſſi ſavant & auſſi vertueux, qu'on nous décrit ces deux là; elles ont néanmoins de très bonnes maximes, & la plûpart de leurs préceptes, comme parle le même Pere, très conformes à la lumiere naturelle, & aux vérités du Chriſtianiſme. Il paſſe

jusqu'à dire, que tant s'en faut, que l'Academie de Confucius ait ses principes contraires à nôtre Réligion, qu'ils semblent n'être faits, que pour la favoriser & lui donner de l'aide. Condannons donc cette Indolence, ou cette exemtion de toute douleur, dont Xaca faisoit nôtre parfaite béatitude; & reconnoissons encore, que ses termes touchant la Divinité ne peuvent être reçûs. Avoüons que les disciples de Confucius ont eu sans doute des opinions erronées sur beaucoup de sujets; qu'ils ont enseigné aussi bien que Pythagore une ridicule Métempsychose, & qu'ils se sont lourdement abusés avec les Stoïciens, quand ils ont crû qu'il n'y avoit que l'ame des hommes de vertu qui fût immortelle. Mais reconnoissons en suite, que les uns & les autres n'ont pas laissé d'avoir de fort bonnes pensées d'ailleurs; qu'ils ont instruit & porté au bien de très grandes Provinces, qui leur en rendent des honneurs immortels; & que leur doctrine aussi ennemie de l'idolâtrie, qu'elle est remplie de belles moralités, ne mérite peut-être pas moins qu'on l'estime, que celle des Grecs & des Romains, dont on a tant parlé, encore que la premiere nous soit beaucoup moins connuë, à cause de la grande distance, qui nous separe des extré-

mités de l'Asie. Je dis tout ceci particulierement à l'égard de Confucius, de qui la vie pleine de sainteté, pour user des propres mots du Pere Trigaut, nous est si fort recommandée par tous ceux, qui en ont écrit. *Lib. 1. cap. 5.* Ils assurent qu'elle a rendu son nom vénérable aux Rois mêmes jusqu'à un tel point, qu'ils feroient conscience de contredire la moindre de ses sentences, & que ceux, qui portent encore aujourd'hui ce même nom de Confucius, parce qu'ils sont de sa race, jouïssent d'une infinité de privilèges, & de respects, que tout le monde leur défere. Nous serions donc, à mon avis, bien injustes & bien témeraires tout ensemble, si nous n'honorions pas sa mémoire avec celle des plus grands Philosophes, que nous avons déja nommés, & si nous desesperions de son salut, ne l'aiant pas fait de celui de Socrate, ni de Pythagore, qui vraisemblablement n'étoient pas plus vertueux que lui. Car puisqu'il n'a pas moins reconnu qu'eux l'unité d'une premiere cause, toute puissante, & toute bonne, il ne se peut faire qu'il ne lui ait aussi consacré toutes ses affections. Et pour ce qui touche la charité envers le prochain, qui fait le second membre de la Loi, les Memoires du Pere Ricius nous assurent, qu'il n'y a rien

de plus exprès dans toute la Morale Chinoiſe, qui vient de ce Philoſophe, que le précepte de ne faire jamais à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. C'eſt ce qui m'oblige à penſer, ſans rien determiner pourtant, que Dieu peut avoir uſé de miſericorde à ſon égard, lui conferant cette grace ſpeciale, qu'il ne refuſe jamais à ceux, qui contribuent par ſon moien, tout ce qui eſt de leur poſſible, pour l'obtenir.



DE
SENEQUE.

Nous n'avons parlé juſqu'ici d'aucun Philoſophe, qui ne ſoit plus ancien que le Chriſtianiſme. Et parce que j'ai fait voir dans la premiere partie de ce livre, qu'on n'étoit pas obligé de ſuivre abſolument l'opinion de Saint Thomas, en ce qu'il a crû, que dans la Loi de Grace & depuis la venuë du Meſſie, la Foi implicite ne pouvoit plus ſauver perſonne; je juge à propos de donner une Section particuliere à Seneque. Il ne cede peut-être en mérite à pas un de ceux, que nous venons de conſidérer, & on ne ſauroit nier, qu'il n'ait pû prendre connoiſſance de l'Evangile, puiſqu'aiant paſſé la plus grande partie de ſon âge dans Rome, ſa mort ſous Neron ne préceda le Martyre de Saint Pierre & de Saint Paul que de deux ans ſeulement. Voions donc en quels termes nous pouvons parler d'un homme de ſi grand nom, & ce que nous devons croire d'une vertu, qui a paru avec tant d'éclat dans le monde.

Pour commencer par sa façon de philosopher, elle est d'autant plus considérable, que sans avoir été Fondateur d'aucune Secte nouvelle, il ne s'est attaché à pas une des anciennes si précisément, qu'on puisse dire de laquelle il étoit. A la vérité, les Stoïciens ont voulu se l'attribuer, & il parle souvent, comme s'il étoit de leur parti. Mais il s'éloigne aussi quelquefois si fort des principes de Zenon, & il embrasse tantôt les opinions d'Epicure, tantôt celles de Diogene, ou de quelqu'autre, avec tant d'affection, qu'il semble avoir abandonné la doctrine du Portique. C'est si je ne me trompe, ce qui a donné lieu aux invectives, qu'on voit dans Aulu Gelle contre lui; & à ce que Quintilien même ose dire, qu'il avoit philosophé trop négligemment, parce que ne suivant pas toûjours un même systeme, on a crû, qu'il n'étoit pas assez exact en sa doctrine. Il y a néanmoins beaucoup d'injustice dans ce jugement, & je ne veux qu'un seul passage de son livre de la vie heureuse, pour montrer que ç'a été plûtôt à dessein, & avec une mûre deliberation, que par mégarde, qu'il a quelquefois quité le sentiment des Stoïciens pour en prendre quelqu'autre, qu'il trouvoit meilleur. En effet, il proteste au

Lib. 12. cap. 2.
Lib. 10. cap. 1.

trentiéme chapitre de ce livre, que s'il eſt pour lors de leur avis, ce n'eſt pas, qu'il ſe ſoit impoſé une ſi rude loi, de n'avancer jamais rien, qui fût contraire aux maximes de Zenon, ou de Chryſippe; mais ſeulement parce que la raiſon l'oblige au ſujet, qui ſe préſentoit, d'acquieſcer à leur opinion. Et il ajoûte au même lieu cette belle ſentence, Que ſi quelqu'un s'attache tellement aux ſentimens d'un autre, qu'il ne s'en departe jamais, il fait plus en cela l'action d'un homme factieux, que d'une perſonne raiſonnable. Je me ſouviens ſur ce propos de ce que Diogene Laërce rapporte d'une Secte, qu'il dit n'avoir commencé que fort peu de tems avant le ſien. Elle reconnoiſſoit pour ſon Chef un Potamon d'Alexandrie, de qui Suidas a fait auſſi quelque mention. Et elle reçût le nom d'Eclectique, ou d'Elective, parce qu'elle faiſoit un choix & une élection de ce qui lui plaiſoit le plus dans toutes les autres Sectes, dont elle conſtruiſoit le corps de ſa Philoſophie, comme les Abeilles compoſent leur miel de ce qu'elles prennent ſur une infinité de fleurs différentes. Il ne faut point douter, que Seneque n'eût la même penſée, que Potamon, pour ce qui touche la liberté de philoſopher. Et c'eſt ſans doute qu'il

croioit, qu'en ne disant rien d'incompatible, & dont chaque partie ne s'accordât par un juste rapport avec son tout, il ne pouvoit être blâmé au choix ni au ramas qu'il faisoit des bonnes pensées de ceux, qui avoient philosophé avant lui, sans s'engager servilement à toutes leurs fantaisies.

Considérons un peu le reste de ce que les Payens mêmes ont imputé à cet illustre personnage, & puis nous en jugerons le plus équitablement & le plus Chrétiennement, qu'il nous sera possible. L'auteur des plus grandes calomnies, dont on a voulu noircir sa mémoire est sans difficulté Dion Cassius, ou pour mieux dire son abbreviateur Xiphilin. Car plusieurs ne peuvent croire, que Dion aiant si hautement loüé la sagesse de Seneque dans son cinquante-neuviéme livre, il ait pû se contredire ailleurs de telle sorte, en le diffamant, comme il fait selon le texte de Xiphilin. Lipse aime mieux se persuader, qu'un tel Faiseur d'Epitomes aura pris les accusations de Suillius, ou de quelqu'autre aussi méchant que lui, pour les vrais sentimens de Dion. Quoiqu'il en soit, si ce qu'on lit de Seneque dans leur Histoire étoit véritable, je le tiendrois pour l'un des plus abominables hommes de son siécle. Il est

accusé d'adultere avec Julie fille de Germanicus, & d'avoir abusé de même d'Agrippine mere de Neron: de n'avoir pas laissé pour cela de porter ce Prince à faire mourir celle, de qui il tenoit la vie & l'Empire: d'avoir été adonné à d'autres amours, que la Nature condanne, & dont il fit de honteuses leçons à son disciple: d'être monté avec Burrhus jusques sur le théatre, où ils lui applaudissoient tous deux: d'avoir flatté Messaline & les Libertins de Claudius si lachement, qu'il envoia du lieu de son exil à Rome un livre rempli de leurs loüanges, dont il fut contraint depuis de se retracter: d'avoir été du nombre des conjurateurs contre Néron, qui fut obligé de le faire mourir comme convaincu de s'être voulu emparer de l'Empire: d'avoir témoigné une bassesse d'esprit merveilleuse aux derniers momens de sa vie, par beaucoup de mauvais propos, & par le traitement, qu'il fit à sa Pauline, lui coupant lui même les veines, & la portant par jalousie, ou autrement, à se donner une mort volontaire: d'avoir amassé de si prodigieuses richesses, qu'elles montoient à sept millions & cinq cens mille écus. De s'être si fort plû au luxe, qu'il avoit cinq cens de ces tables, faites d'une espece de Citronnier Africain, en-

Xiphil. l. 60. & 62. Excerpta Const. ex Dione.

chaſſées ſur de l'ivoire, & que la rareté, jointe au prix exceſſif, rendoit ineſtimables. Enfin, on le taxe d'avoir été cauſe par ſon extrème avarice de cette grande défaite des Romains arrivée de ſon tems dans la Grande Bretagne, ſur ce qu'il voulut retirer tout à coup & avec violence un million d'or, qu'il y faiſoit valoir à groſſes uſures, ce qui mit au deſeſpoir les peuples de cette Ile, & les jetta dans la revolte. Voilà certes d'étranges reproches, & qui feroient deteſter, ſe trouvant véritables, ceux mêmes qui ne ſont vicieux que par un brutal aveuglement, à plus forte raiſon un homme, qui témoigne par ſes écrits tant de zèle pour la Vertu.

Ce n'eſt pas mon deſſein de dreſſer ici une entiere Apologie pour lui, ni de refuter, les uns après les autres, tous les crimes que nous venons de rapporter, comme font ceux, qui l'entreprennent expreſſément. Il me ſuffit de remarquer, que Tacite, Suetone, & autant qu'il y a de bons Hiſtoriens, l'ont aſſez déchargé de ces calomnies, n'aiant jamais parlé de lui que très honorablement. On peut dire d'ailleurs, que l'infamie de Meſſaline rend le banniſſement de Seneque glorieux pour lui; & l'on ſait, que la jalouſie, qu'elle portoit à Julie à cauſe de ſa beau-

té, fut le ſeul fondement de ſon prétendu adultere. Quant au reſte de ce, dont on charge ſa reputation, tout y paroit encore plus ridicule, & jamais perſonne n'y a rien trouvé de vraiſemblable, ſi l'envie ne lui a perſuadé ce qu'elle fit autrefois inventer aux ennemis de ce grand homme. En effet, je puis dire avec vérité, n'avoir jamais ouï mal parler de lui, qu'à ceux, qui étoient bien avant dans le vice; comme au contraire je n'ai guères vû d'hommes de vertu, qui n'aimaſſent Seneque très ardemment. Et comment ſe pourroit-il faire, que celui, dont on ne ſauroit lire les écrits, ſans être touché d'une ſecrette paſſion pour cette fille du Ciel, eût été quant à lui ſon plus capital adverſaire? Sans doute, il faut n'avoir aucune connoiſſance de ſes œuvres, pour prendre une telle opinion, & pour moi j'avoue, qu'on me feroit croire plûtôt toute autre choſe, que la mauvaiſe vie de Seneque. Mais dautant que la médiſance l'attaque principalement du côté du luxe, & de ce deſir immoderé, qu'on veut qu'il ait eu de poſſeder d'extrémes richeſſes, examinons un peu plus particulierement ce point, qui ſervira de juſtification contre la plûpart des injures, faites à ſa mémoire.

On ne ſauroit nier, que Seneque n'ait poſſedé de très grands biens, puiſque lui même en tombe d'accord dans la harangue, que lui fait prononcer Tacite, pour prendre congé de ſon Prince, & lui remettre entre les mains ce qu'il tenoit de ſa liberalité. L'importance eſt de ſavoir, s'il a offenſé ſa profeſſion en les acceptant, s'il en a uſé contre les regles, qu'il préſcrivoit aux autres, & s'il ſe peut dire, que ſon eſprit ait été touché de cette infame paſſion d'avarice, que Diogene nommoit la Métropolitaine de tous les vices. Pour ce qui eſt de l'acceptàtion & de la poſſeſſion des richeſſes, il faut faire le procès à Platon, au Précepteur d'Alexandre, à Caton, & à une infinité d'autres de ſemblable mérite, ſi l'on prétend de la rendre criminelle en la perſonne de Seneque. Auſſi ne peut-on pas ſoutenir, qu'il ait jamais contrevenu aux préceptes, qu'il a donnés à cet égard. Qu'on examine toutes ſes ſentences ſur ce qui touche la joüiſſance & la diſpenſation des richeſſes, on n'y trouvera rien, dont on ſe puiſſe ſervir à ſon préjudice. Il proteſte par tout, qu'encore qu'il ne les mette pas au rang des choſes abſolument bonnes, parce que les méchans mêmes s'en prévalent, il les tient néanmoins pour très utiles à la vie d'un hom-

me ſage, comme celles, dont il peut retirer de grandes commodités. Car n'eſt-ce pas un avantage conſidérable, d'avoir le moien d'exercer des actions de liberalité, d'humanité, & de magnificence, dont il eſt preſque impoſſible de venir à bout, ſans l'entremiſe des richeſſes? Certes, il y a de la foibleſſe d'eſprit à ne les pouvoir ſouffrir, *Infirmi animi eſt pati non poſſe divitias.* Ce n'eſt pas à dire pourtant, que ce même Sage s'eſtime malheureux, s'il ne les poſſede pas. Mais comme il aime mieux d'être de belle taille, qu'autrement, de jouïr de la ſanté, que de ſe voir valetudinaire, & de faire voile par un bon vent, que d'être agité par la tempête; il ſouhaite de même les richeſſes, encore qu'il ſouffre patiemment la pauvreté, lorſqu'elle ſe préſente. Bref, tant s'en faut, que la Philoſophie de Seneque ſoit contraire à leur poſſeſſion, qu'il ne croit pas, que la Fortune pût jamais mieux placer ce qu'on nomme proprement ſes biens, que dans le ſein du Sage, quand elle ſeroit auſſi clairvoiante que nous l'eſtimons aveugle. La raiſon en eſt, qu'elle ſe peut aſſurer de les retirer de là autant de fois que bon lui ſemblera, ſans être importunée de plaintes, que lui font les autres hommes. Et certes, la différence eſt

L. de vita beata paſſim.

Ep. 5.

grande d'eux à lui. Ils ſont eſclaves des richeſſes, dont lui ſeul ſait ſe rendre le maître. Les fous ſont poſſedés par elles, plûtôt qu'ils ne les poſſedent; le Sage les enviſage d'un œil auſſi tranquille, quand elles le quittent, que quand elles le ſont venuës trouver. Si l'on prétend, que Seneque n'ait pas mis en pratique tous ces beaux axiomes, & que comme homme il ſe ſoit laiſſé tranſporter aux opinions du vulgaire, c'eſt ce qu'il faut prouver par de bonnes autorités, & ne ſe pas contenter d'une calomnie toute pure, & ſans aveu, comme eſt celle de Xiphilin. Quand je lis dans toutes les œuvres de ce Philoſophe tant de belles penſées en faveur de la pauvreté, & que je conſidére particulierement l'Epitre, où il recite une partie de ce que ſon maitre Attalus lui avoit imprimé dans l'eſprit ſur ce ſujet, je ne ſaurois m'imaginer avec quel front le plus impudent des hommes auroit oſé parler de la ſorte, s'il avoit mené une vie tellement repugnante à ſes écrits, qu'on veut que l'ait été celle de Seneque. Il avouë à ſon ami Lucilius, qu'à la vérité, les mœurs de la ville de Rome lui ont fait perdre beaucoup de bonnes reſolutions, qu'il avoit priſes ſous un ſi digne Précepteur. Et néanmoins, ajoûte-t-il, je me ſuis abſtenu depuis le

Ep. 108.

tems de son instruction d'assez de choses, qui sont dans l'usage ordinaire, parce qu'il m'en avoit fait comprendre l'abus. Je renonçai dès lors pour toute ma vie aux huitres, & aux champignons, comme à des viandes, qu'on ne sert jamais pour la nourriture, mais seulement pour provoquer l'appetit de ceux, qui ont déja mangé suffisamment. Je ne sai plus ce que c'est que de me frotter le corps d'onguens parfumés, ne voulant pas faire ce tort à la Nature, d'alterer l'odeur, qu'elle m'a donnée, par une artificielle. Mon estomac ne s'est pas ressenti depuis de la chaleur du vin, que je tiens préjudiciable à la santé, outre qu'il a d'autres dangereuses consequences. Et pour ce qui est des étuves, je les ai tout-à-fait abandonnées, à cause que sans ce qu'elles consument le corps par des évacuations inutiles, je trouve encore qu'elles ont trop de delicatesse pour un homme de ma sorte. Mais j'éprouve que la modération, dont j'use en quantité d'autres choses, me donne plus de peine, que me feroit une abstinence entiere. Mon pere me contraignit de me remettre à manger de la chair, dont je m'étois passé quelques années à la persuasion d'un de mes Maîtres, nommé Socion, qui m'avoit rendu merveilleusement passionné pour la Philosophie

Pythagorique. Il arriva, que ſous Tibere l'on fit une recherche ſi exacte de ceux, qui ſervoient Dieu autrement que le commun, qu'on prenoit pour une ſuperſtition condannable de s'abſtenir de certaines viandes. Ce fut le prétexte, qu'eût mon pere pour me rejetter dans mon ancienne nourriture, quoiqu'en effet la ſeule haine, qu'il portoit à cette Philoſophie, lui fit deſirer cela. Je ne vous ferai plus qu'une remarque touchant ce que j'ai retenu de ma premiere inſtitution. Attalus priſoit ſouvent devant nous le dormir, qui ſe prenoit ſur un matelas dur, & où le corps trouvoit de la reſiſtance. Tout vieux que je ſuis, je ne me repoſe point autrement, de ſorte, que quand je me leve le matin, la place de mon aſſiette n'eſt pas réconnoiſſable dans mon lit. Voilà un petit extrait de la lettre de Seneque, capable, ſi je ne me trompe, de faire perdre les mauvaiſes impreſſions, qu'auroient pû prendre de lui les plus crédu-
Ep. 87. les. Qu'ils en liſent une autre, ſi bon leur ſemble, où il parle encore de ce matelas, & de deux manteaux, dont l'un ſe mettoit desſous, & l'autre lui ſervoit de couverture, quand il étoit à la campagne. Ils y verront décrit un équipage des champs, qui ne s'accorde guères bien avec le luxe, dont on l'accuſe.

cuſe. Et la frugalité de ſes repas, qu'il représente là & ailleurs, leur fera bientôt paſſer pour ridicule le conte des cinq cens tables précieuſes, qu'on lui attribuë. Seroit-il bien poſſible, qu'au même tems, qu'il declamoit ſi fortement & en de ſi beaux termes dans le ſeptiéme livre de ſes Bienfaits, contre le prix excessif & la vaine curioſité de ces tables, il en poſſedât lui-même un ſi grand nombre? Et ſemble-t-il croiable, que Pline, qui a fait la même invective, qui a remarqué après lui, que les vices du bois, & la multitude des nœuds qu'on y voioit, en augmentoit la valeur, & qui nomme outre la table de Ciceron, l'une des plus anciennes de toutes, la plûpart des autres de cette matiere, qui étoit dans Rome, ſe fût tû des cinq cens de Seneque, & qu'il ne lui eût point reproché un luxe, dont on liſoit la condannation dans ſes propres écrits? En vérité, je ne vois rien de plus impertinent, que cette calomnie.

Ep. 84. *Cap. 9.* *Lib. 13. & 16.*

Il ne ſeroit pas plus difficile de refuter toutes les autres, ſi elles méritoient qu'on s'y arrétât. Mais, n'eſt-ce pas une vraie moquerie, de l'accuſer avec Burrhus, d'avoir applaudi aux vices de Neron; qu'on ſait, qu'ils reprimèrent très vertueuſement autant de tems, que ce malheureux Tyran ſe laiſſa gou-

verner par eux? Tacite le fait voir ainſi en pluſieurs lieux, & fort expreſſément au treiziéme livre de ſes Annales, où il ajoûte, que la plus grande peine, qu'eûrent ces deux grands hommes, fut de reſiſter aux violences & aux entrepriſes d'Agrippine; ce qui juſtifie aſſez Seneque des privautés ſcandaleuſes, qu'on veut, qu'il ait eûës avec elle. Le deſſein de ce Philoſophe ſur l'Empire eſt une pure Chimere, fondée apparemment ſur ce que dit Tacite dans un autre endroit, qu'il courut un bruit incertain, après que la conjuration Piſonienne fut découverte, qu'une partie des Conjurateurs avoient deſſein de ſe défaire de Piſon même, enſuite de Neron, & d'éléver Seneque au Thrône Imperial, où ſon mérite & l'éclat de ſes vertus ſembloient l'appeller. S'il eſt permis de prendre de la ſorte tous les faux bruits, qui courent en de ſemblables rencontres, pour autant de vérités, & notamment contre l'intention de l'Hiſtorien, qui les rapporte, il n'y a point d'innocence dans le monde, qui ſe puiſſe garantir de pareilles atteintes.

Lib. 15. Annal.

Ce qui me fait parler ſi fort à la décharge de Seneque, & penſer ſi avantageuſement de lui, c'eſt, qu'outre les preuves de ſa vertu, que nous tirons, tant de ſes œuvres, que de

celles des premiers hommes du Paganisme, nous en avons de plus signalés en sainteté & en doctrine parmi nous, qui ne sont pas difficulté de le mettre au rang des Chrétiens. En effet, Saint Jerôme le couche entre les Ecrivains Ecclesiastiques; & quand il a dit, aussi bien que Tertullien, *Nôtre Seneque*, plusieurs ont crû, que c'étoit l'associer au nombre des Fideles. Pour moi, j'eusse pris cela simplement pour un terme d'estime & d'affection, qui fait, que nous appellons ordinairement nôtre Auteur, celui, que nous prisons le plus. Ou bien je dirois, que ces Peres auroient voulu parler de Seneque au même sens, qui fait assurer à Justin le Martyr, que Socrate & Héraclite ont été Chrétiens. Mais deux choses m'empêchent de les interpréter de cette derniere façon. La premiere, que Seneque est d'un tems, où l'on peut douter, que la Foi implicite eût le même privilège, qu'elle avoit avant la venuë de nôtre Seigneur. La seconde, que Saint Jerôme s'explique lui-même autrement, quand il avouë qu'il n'enregitreroit pas ce Philosophe au catalogue des Saints, si les lettres, qu'on voioit de Saint Paul à lui, avec leurs réponses, ne l'obligeoient à le faire.

Lib. de scrip. Eccl.

L'autorité du Pape Linus, de Saint Jerôme, & de Saint Augustin, suivie par Sixtus Senensis, & assez d'autres, qui ont crû ces lettres véritables, est sans toute de très grande considération. Et néanmoins tous les hommes de savoir du dernier siécle les ont considérées comme apocryphes, ou supposées, & le jugement de l'Eglise Universelle semble avoir suffisamment reglé & comme déterminé ce que nous en devons penser, quand elle a défendu de mettre ces Epitres de Saint Paul, dont nous parlons, au rang des autres, qui sont canoniques. A l'égard du témoignage de Linus, on le refute, parce qu'encore qu'il soit vrai, que ce Pape ait autrefois écrit le Livre qu'on cite des Actes de Saint Pierre, si est-ce que celui qu'on voit, & dont on se sert aujourd'hui, est apparemment faux au jugement de Bellarmin, & de Baronius, lequel y remarque même des taches de l'héresie des Manichéens. Quant à Saint Jerôme, qui a pû faire faillir Saint Augustin & les autres, je n'oserois pas dire comme Erasme, que ce bon Pere n'ignorant pas la supposition des lettres de Saint Paul à Seneque, s'est voulu prévaloir de la crédulité des hommes simples, pour leur faire lire plus volontiers les œuvres de Seneque, quand

Tom. 1. ad an. Ch. 69. num. 6.

ils demeureroient persuadés, qu'il étoit Chrétien. Je ferois aussi quelque difficulté de le trancher aussi court, que le Pere Possevin a fait, quand il écrit que si Saint Jerôme, & Saint Augustin eussent eu le loisir de bien examiner ces lettres, ils eussent sans doute reconnu ce que la vérité, fille du tems, a rendu si manifeste en nos jours. J'aimerois donc mieux en parler, s'il étoit possible, comme nous venons de le faire du livre de Linus, & croire que bien qu'il y ait eu peut-être de véritables Epitres de Saint Paul à Seneque, celles, que nous avons, ne laissent pas d'être fausses, & plûtôt ridicules qu'autrement. Car il n'est pas possible de défendre les fautes & les impertinences, dont elles sont convaincûës par le Cardinal Baronius; ni de répondre à tout ce que Louïs Vives, Gesner, Bellarmin, Faber, Possevin, Lipse, Erasme, & une infinité d'autres ont écrit contre elles. Et certes, quand je lis dans Tacite les persecutions, *Lib. 15. Annal.* qui se firent sous Neron contre les Chrétiens, j'ai bien de la peine à m'imaginer, comment Seneque eût pû être dans un commerce si familier de lettres avec Saint Paul, sans qu'il en fût venu quelque chose à la connoissance de la Cour, & particulierement du Prince. Or chacun sait, combien étoit grande la haine,

qu'il portoit à ſon Précepteur. Il l'attaqua par poiſon, en corrompant la fidelité de Cleonicus l'un de ſes Libertins. Et Tacite dit expreſſément, qu'il n'y avoit ſorte d'inventions, dont il ne ſe ſervit, pour le perdre. Eſt-il vraiſemblable, cela étant, qu'il n'eût point emploié le ſpécieux prétexte de la Réligion, & du mépris des Autels à ſa ruïne? Et que le pouvant faire perir par l'autorité du Senat, & juſtement en apparence ſelon les Loix, il eût mieux aimé ſe charger de l'envie de ſa mort, en l'accuſant fauſſement, d'avoir été des complices de Piſon? En vérité, cet argument me ſemble ſi fort, qu'il pourroit m'obliger ſeul à être du dernier avis, & à ne croire pas, qu'il y eût une ſi grande habitude entre Seneque & Saint Paul. Je ne ſai, ſi ce n'eſt point d'ailleurs faire quelque tort à ce ſacré Vaſe d'élection, de penſer, qu'il ait verſé inutilement ſes liqueurs céleſtes dans une ame telle, que celle de Seneque, qu'il l'ait entrepriſe ſans la mieux perſuader, & qu'il ſoit entré dans une ſi étroite conférence avec elle, ſans lui rien inſpirer de ce zèle, qu'avoient les Néophytes de ce tems-là pour la Foi. Car c'eſt ſe plaire à ſe tromper ſoi-même, de croire que Seneque ait eu les moindres ſentimens du Chriſtianiſme. Quiconque aura reconnu

ſon Génie par ſes écrits, ſa liberté à parler des choſes divines, & ſa franchiſe à raconter le plus particulier de ſes mœurs, tiendra toûjours pour aſſuré, que n'aiant pas dit un ſeul mot de nôtre Seigneur, ne s'étant jamais étendu ſur le plus petit point de nôtre croiance, & ſa vie auſſi bien que ſa mort, n'aiant rien eu que de Païen, il n'y a nulle apparence de le ſoupçonner, d'avoir été Chrétien. De quoi donc lui auront profité les lettres de l'Apôtre, & cette grande correſpondance, qui devoit être entr'eux, ſi elles ſont véritables?

Mais quand nous tiendrions cet article pour conſtant, que jamais Seneque n'a été catechiſé de ſi bonne main, comme toutes les apparences le perſuadent, & qu'il n'a reçû aucune des Graces ſurnaturelles, que donne la Foi explicite; ce n'eſt pas à dire pourtant que Saint Jerôme & Saint Auguſtin n'aient eu raiſon de le loüer, comme ils ont fait, & de dire, qu'il a mené une vie très exemplaire en continence, & en beaucoup d'autres vertus morales. De tous les Philoſophes Latins c'eſt celui ſans difficulté, qui a témoigné dans ſes écrits le plus d'amour pour elles; & il n'y a point eu peut-être entre les Grecs, qui les aient enſeignées ſi pathétiquement que lui. Il ne faut voir que la copie de ce bel examen de con-

ſcience, qu'il faiſoit tous les ſoirs à l'imitation de Sextius, & qu'il repréſente dans ſon troiſiéme livre de la Colere, pour reconnoitre avec combien de ſoin il les pratiquoit. Auſſitôt, dit il, qu'on a ôté la lumiere de ma chambre, & que ma femme s'eſt tuë, comme celle qui eſt toute accoutumée à mes façons de vivre, c'eſt alors que je rentre en moi-même, & que faiſant réflexion ſur tout le cours de la journée, j'examine par le ménu ce que j'y ai pû dire ou faire de moins raiſonnable. S'il m'eſt arrivé de conteſter avec trop d'opiniâtreté contre quelqu'un, ſi mes paroles exceſſivement libres ont offenſé celui, que je devois admonêter plus doucement; ou ſi ma mémoire me repréſente quelqu'autre faute, que mon infirmité m'a fait commettre; je m'en fais une ſevere reprimande, & mon erreur ne m'eſt remiſe par moi-même, qu'à la charge de n'y plus retourner. J'ai auſſi accoûtumé mon ame à s'interroger à peu près en ces termes: Quelle bonne action as-tû faite aujourd'hui? à quelle tentation as-tu reſiſté? de quel vice t'es-tu corrigée? en quoi t'es-tu renduë meilleure que tu n'étois? Bon Dieu, que peut penſer ni faire le meilleur Chrétien de plus agréable devant vous! Et quel plus doux ſommeil, plus li-

Cap. 36.

bre & plus tranquille, se peut-on imaginer, comme s'écrie Seneque lui-même, que celui qui se prend après s'être recueilli de la sorte, avoir rendu de tels comptes dans le tribunal interieur, & s'être endormi sur de semblables méditations!

Outre l'usage ordinaire de tant de vertus morales, Seneque en a possedé d'intellectuelles, qui rendent les premieres beaucoup plus éclatantes. Jamais personne, éclairé des seules lumieres de la Nature, n'a parlé plus hautement, & j'ose dire plus orthodoxement que lui de la Divinité, de l'Immortalité de l'Ame, & de beaucoup d'autres choses, que considére la premiere Philosophie. Si nous avions son livre de la Superstition, que l'injure du tems nous a fait perdre, il est à croire, par ce que nous en disent Lactance, & Saint Augustin, que nous y admirerions le courage d'un Gentil à declamer contre l'Idolâtrie de son tems, & contre l'impieté, qui tenoit lieu de devotion. C'est ce qui oblige le dernier à faire un chapitre exprès dans sa Cité de *Lib.5.c.10.* Dieu, pour montrer que Seneque a témoigné bien plus de hardiesse, & de grandeur d'esprit en reprénant les erreurs de la Théologie nommée civile par ce Saint Pere, que Marc Varron n'avoit fait en examinant celles

de la Théologie fabuleuſe. N'étoit-ce pas être courageux pour un Païen, de prononcer aux hommes de ſon ſiécle, qu'ils avoient un culte inſenſé, & que la ſeule multitude des fous rendoit excuſable? voici ſes termes: *Ut nemo fuerit dubitaturus furere eos, ſi cum paucioribus furerent, nunc ſanitatis patrocinium inſanientium turba eſt.* A la vérité, il vouloit enſuite que ſon Sage ne laiſſât pas de faire comme les autres, plûtôt, diſoit-il, pour témoigner l'obéiſſance, qu'il rendoit aux loix, que par eſperance qu'il eût, de plaire aux Dieux, en imitant un peuple ignorant, *quæ omnia ſapiens ſervabit tanquam legibus juſſa, non tanquam Diis grata;* ce qui eſt fort repréhenſible dans la vraie Religion, & tel, que St. Auguſtin a eu raiſon de le condanner comme il a fait (*).

Certainement, ce n'eſt pas le langage ni le procedé des Diſciples de Saint Paul, qui ne cherchoient que la gloire du Martyre en ſoutenant la vérité de leur créance, & qui euſſent ſouffert toute ſorte de ſupplices, pour ne pas donner de l'encens à une Idole. C'eſt

(*) Si l'on veut prendre la peine de réflechir à ce que je dis ici du Sage de Seneque on ne m'accuſera plus de n'avoir pas aſſez repris l'indifférence de certains Philoſophes au fait de Réligion. On ceſſera, j'eſpere, de m'imputer une faute ſi criminelle.

pourquoi, ſi l'on veut, que Seneque ait eu la moindre connoiſſance de nos Myſteres Evangeliques, comme ce n'eſt pas choſe impoſſible, aiant été revélés de ſon tems à Rome, je ne vois pas, qu'il y ait lieu de rien eſperer de ſon ſalut. Il y en a qui ajoûtent pour ſa condannation les circonſtances de ſa mort, tant, parce qu'il s'ouvrit lui-même les veines, qu'à cauſe qu'un peu avant que d'expirer, il jetta de l'eau ſur quelques-uns de ſes ſerviteurs, diſant, qu'il la verſoit en forme de libation ou de ſacrifice à Jupiter ſon Libeberateur. Pour moi je ne voudrois pas aggraver ſes fautes par aucune de ces deux conſidérations. Car je ne vois pas, qu'on lui puiſſe imputer le crime de s'être défait lui-même, puiſque le commandement de l'Empereur, & la violence de ſes ſatellites le contraignoient d'en uſer de la ſorte. Autrement, il faudroit accuſer Socrate, & tous ceux, qui prenoient volontairement comme lui la coupe de poiſon, qui leur étoit ordonné, de s'être tués eux-mêmes; ce qui n'a jamais été dit. Et à l'égard de l'eau préſentée à Jupiter le Liberateur, nous avons déja montré, que c'étoit plûtôt un remerciment, qu'il faiſoit à Dieu d'être delivré des peines de ce monde, qu'une eſpece d'idolâtrie; comme, quand le

même Socrate dit, qu'il se sentoit redevable d'un coq à Esculape, ce qu'aiant déja interprété dans une Section précedente, je n'en parlerai pas ici davantage. Il y auroit peut-être plus à reprendre en la resolution, que Seneque approuva de sa femme Pauline, qui voulut finir avec lui sans y être contrainte par Neron. Mais puisque l'action n'eût pas son effet, & que cette généreuse femme survécût à son mari de quelques années, il semble demeurer aucunement déchargé, & je pense, qu'il n'est pas besoin d'insister plus long-tems là dessus. L'importance est, que Seneque aiant vécu depuis l'établissement de la Loi de Grace dans un païs où il en pouvoit prendre connoissance, quand il auroit été ennemi de toute Idolâtrie, & que nous lui donnerions la Foi implicite, qui pouvoit sauver ces anciens Philosophes, nous sommes obligés de conclure sa dannation par les maximes que St. Thomas a établies: Il est vrai que, puisque l'Eglise a souffert quelques exceptions sur cela, selon que les Histoires de Trajan & de Falconille, que nous avons déja recitées, nous le font voir; & puisque Saint Augustin a bien osé souhaiter que Dieu eût usé de misericorde envers Epictete, qui étoit mort Païen dans un siécle beaucoup plus Chrétien, que

En la section de Socrate.

celui de Seneque: Nous pouvons aussi, il me semble, faire un même souhait en sa faveur, sans irriter le Ciel, ni offenser la conscience; & desirer que par des voies qui nous sont inconnuës, la Bonté divine lui ait conferé ses graces extraordinaires, encore que nous n'osions l'esperer. Car qui est-ce qui a jamais pénétré jusques dans ces thresors profonds de la Sagesse éternelle, comme s'écrie l'Apôtre, & qui peut dire avoir participé aux conseils du Tout puissant, qui tire le bien du mal, qui n'a point mis d'obstacles à sa clemence capables de l'arrêter, quand il lui plait de l'étendre, & que nous avons déja reconnu pour le plus libre de tous les Agens? Or rien ne peut nous obliger à user de ces vœux, que le rare savoir, & les vertus singulieres de Seneque, de qui je continuë à croire, que nous devons toûjours parler avec beaucoup d'estime & de respect, quelque chose que la Providence ait ordonné du salut de son ame. Car je me souviens encore, que Raphaël de Volterre n'a pas fait scrupule de le ranger avec Trajan & Titus, au nombre des Païens Grecs & Latins, dont il a crû, que Dieu avoit eu plus de soin, que des autres pendant cette vie, ne doutant point, qu'en l'autre il n'ait aussi usé de misericorde en leur endroit. A la vé-

O altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ Dei! &c. Quis novit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus? *Ep. ad Rom. c. 11.*

Initio l. 13. comm. vrb.

rité il eſt juſte de déteſter l'infidelité de Seneque & ſes erreurs, par tout où elles paroiſſent. Cela n'empêche pas pourtant que nous ne priſions tant de belles parties qu'on remarque qui étoient en lui, & qui le doivent rendre recommendable à tous les hommes. Je ſai bien, que le Pere Poſſevin a voulu trouver mauvais, qu'on ſe ſervit de ſon autorité dans des ouvrages de pieté, & que ſes ſentimens fuſſent produits, où il étoit queſtion de la vraie devotion. Mais c'eſt une opinion particuliere, & ſans ſuite auſſi bien que ſans fondement, vû que le ſecond Concile de Tours, où ſe trouvèrent tant de ſavans Prélats, n'a pas fait difficulté de citer Seneque dans le quinziéme Canon, & de rapporter l'une de ſes ſentences, pour confirmer ce que l'Egliſe déterminoit. C'eſt pourquoi nous voions, que le jugement de Poſſevin n'empêche pas, qu'encore tous les jours le nom de Seneque ne ſoit oüi dans nos Chaires Catholiques, & que les plus zélés Prédicateurs ne le citent ſouvent, pour imprimer l'amour de la vertu dans l'eſprit de leurs Auditeurs, & pour établir, même par la bouche d'un Païen, la doctrine des bonnes mœurs, ſi les écrits des Gentils euſſent été de ſi peu de conſidération aux Peres de l'Egliſe du tems de Julien

In Appar. ſacr.

l'Apoſtat, qu'il ne leur eût pas été permis de *Iulian. Ep. 42.* les alleguer, nous ne verrions pas tant de belles declamations que Saint Grégoire & les autres firent tous unanimement contre l'Edit de cet Empereur. Il leur défendoit la lecture d'Homere, d'Héſiode, d'Iſocrate, & du reſte des Auteurs claſſiques, n'étant pas raiſonnable, à ſon dire, que les Chrétiens tiraſſent du profit des livres, qu'ils condannoient, ni qu'ils appriſſent les belles penſées de ceux, dont ils abominoient la Réligion. Certes, les plaintes, que firent les Peres contre cette Ordonance, montrent aſſez, qu'on ne doit pas condanner ſi legèrement les œuvres des Païens; & d'un autre côté le nom odieux de celui, qui la fit, mérite bien que nous nous portions à quelques réflexions, qui doivent être examinées dans une nouvelle Section.



DE
IULIEN L'APOSTAT.

Je choisis expressément celui des Empereurs, qu'avec raison les Chrétiens detestent le plus, & que d'ailleurs les Infideles ont davantage estimé, afin de mieux reconnoitre dans cette opposition des vices & des vertus, qu'on lui attribuë diversement, en quels termes nous pouvons parler de lui le plus à propos. Ce n'est pas sans sujet, que Julien a laissé une si mauvaise mémoire de lui dans tout le Christianisme, puisqu'après en avoir fait profession, & donné de grandes esperances, qu'il le favoriseroit de tout son possible, il tomba dans cette infame Apostasie, qui deshonore son nom, & fut en effet le plus redoutable de tous les persecuteurs de la Foi. Car, quoi qu'il y en ait eu de beaucoup plus violens en apparence, & bien qu'il fit profession longtems de s'abstenir du sang des Martyrs, c'étoit avec une si mauvaise intention, & il se servoit de tant d'autres moiens, pleins d'artifice, pour ruïner l'Eglise, qu'on peut dire, qu'elle n'a point eu de plus dangereux ennemi que lui. Il avoit remarqué, combien les sup-

ſupplices, qu'elle avoit ſoufferts, lui avoient ſervi, & particulierement que la derniere perſecution de Diocletien l'avoit plûtôt affermie qu'ébranlée; cela fut cauſe, qu'il voulut tenir une voie plus douce, & qu'il tacha de la perdre ſans effuſion de ſang. Il reconnut, qu'elle n'avoit rien, qui lui fût ſi contraire que le Schiſme, & les diviſions; ce fut ce qui lui fit favoriſer les Donatiſtes, & rappeller d'exil avec les Catholiques les principaux Héreſiarques, comme étoit Aëtius, afin qu'ils ſe détruiſſent les uns les autres dans des factions, où il les entretenoit exprès, outre qu'il prenoit plaiſir à condanner les actions de ſon prédeceſſeur. Il conſidéra que la plûpart des Chrétiens qu'il avoit à ſa ſolde étoient des perſonnes ſimples, & pleines de promptitude à lui rendre l'obeïſſance, qu'ils lui devoient; le voilà auſſi-tôt dans le deſſein de les ſurprendre, préſentant la paie d'une main, & de l'autre l'encens, qui les jettoit dans l'Idolâtrie. Ne fit-il pas tout ce qu'il pût pour ôter à tous les Fideles le nom glorieux de Chrétiens, leur impoſant par mépris celui de Galiléens, & ordonnant par Edit précis qu'ils ne fuſſent plus appellés autrement? C'étoit aſſez d'avoir remarqué la haine des Juifs contre ceux-ci, pour lui faire embraſſer

Soz. l. 5. c. 4. & 5.

Optatus.

Greg. Nanz. invect. 1. contra Iul. Chryſ. contra

Gent. Iul. in Ep. & Amm. Marc. l. 23. la protection de la Synagogue, & la restauration du Temple de Jerusalem. Mais son plus grand artifice fut d'interpréter malicieusement les préceptes Evangeliques, autant de fois qu'il eût moien d'offenser par là ceux, qui les respectoient. S'ils se plaignoient de quelque injure, qui leur étoit faite, il se mocquoit d'eux & leur reprochoit l'inobservation *Socrat. l. 3. Hist. c. 11.* de leur Loi, qui les obligeoit à la patience, & à souffrir tout pour l'amour de Dieu. Ce fut sur le même prétexte, qu'il leur défendit d'exercer aucune magistrature, à cause, disoit-il, que la Réligion, dont ils faisoient profession, ne leur permettoit pas de condanner personne à la mort, d'où il inferoit une incapacité absoluë, de faire les fonctions de ju- *Theodoretus l. 3. c. 7. Rufinus l. 1. c. 32.* dicature. Il voulut les priver de même de toutes celles de la Milice; & quand il les dépoüilloit de leurs biens, c'étoit, à son dire, pour les rendre plus capables d'acquerir le Roiaume des Cieux, où ils aspiroient, & dont la possession étoit promise dans leurs livres aux pauvres de ce monde. On peut voir cet- *Ep. 45.* te derniere raillerie dans l'une de ses Epitres, *Ep. 42.* qu'il écrit au Rhéteur Ecebolus, & dans la précedente, l'Edit, que nous avons déja remarqué, qui fit tant crier les plus savans hommes de son tems, à cause de la défense qu'il faisoit

aux Chrétiens d'enſeigner les lettres humaines, leur permettant ſimplement de lire Saint Luc & Saint Mathieu dans les Egliſes. A la vérité, Baronius a eu raiſon de dire, que par cet Edit l'entrée des Ecoles n'étoit pas interdite aux enfans des Fideles. Mais il y a grande apparence, qu'elle le fut par quelqu'autre ſubſequent, vû l'autorité de ceux, qui le témoignent ſi expreſſément. Car Socrate nous *L. 3. c. 10.* aſſure dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, que l'intention de Julien fut de rendre par là les Chrétiens incapables de ſe démêler des ſubtilités de la Dialectique, dont les Gentils ſe ſervoient. Théodoret veut, qu'il enviât aux *L. 3. c. 7.* Galiléens la connoiſſance de la Poëſie, de la Rhétorique, & de la Philoſophie, parce qu'avec ces ſciences ils combattoient le Paganiſme de ſes propres armes, comme l'Aigle de l'Apologue, qu'on perçoit des plumes qu'il avoit lui-même fournies. Sozomene croit, *L. 5. c. 17.* qu'il leur défendit la lecture de toute ſorte d'Auteurs Ethniques, auſſi bien que d'entendre les Docteurs de vive voix, qui n'étoient pas de leur créance. Rufin uſe de ces ter- *L. 1. c. 32.* mes, que par l'Ordonnance de cet Empereur les Colleges n'étoient plus ouverts qu'à ceux, qui avoient les Dieux & les Déeſſes en ſinguliere vénération. Et Nicephore confirme *L. 10. c. 25. & 26.*

tout ce que disent les autres, ajoûtant, que Julien ne voioit rien plus mal volontiers, que les beaux ouvrages des Chrétiens, où ils se servoient de la Doctrine des Gentils; comme ils ont toûjours fait à l'imitation de Saint Paul, qui rapporte librement dans son texte sacré des passages d'Epimenides, d'Aratus, de Menandre, & d'Euripide, selon l'observation de Saint Jerôme, de Socrate, & du même Nicephore.

D. Hier. ad Magnum or. Rom. l. 3. c. 14.

Quoi qu'il en soit, il est certain, qu'il ne laissa passer aucun moien de nuire aux Fideles, qu'il n'emploiât avec une passion extrème, & son animosité contre eux fut si étrange, qu'elle lui fit violer jusqu'au droit des Gens, en la personne des Ambassadeurs de Perse. Il les avoit priés d'assister à quelque Sacrifice solemnel qu'il faisoit dans Chalcedoine, & sur le refus qu'ils en firent, comme Chrétiens qu'ils étoient, il les accusa d'impieté à l'endroit des Dieux de leur païs, où le Soleil, la Lune, & le Feu étoient publiquement adorés; ce qui lui servit de prétexte pour les faire mourir. On tient aussi pour constant, qu'il avoit arrêté, d'achever de perdre tout le Christianisme, au retour de son expedition contre les Perses. Saint Gregoire, & Saint Chrysostome nous en as-

Niceph. l. 10. c. 11. & Metaph. die 17. Junii.

Orat. 2. in

ſurent, & Saint Jerôme dit dans ſa Chronique, que ce miſerable avoit fait un vœu particulier, d'immoler à ſes fauſſes Divinités des Chrétiens après ſa victoire. Cependant, il composa durant ce voiage les trois plus deteſtables livres, qui aient jamais été écrits au mépris de l'ancien & du nouveau Teſtament. Saint Jerôme veut, qu'il y en eût ſept, mais la diverſité du nombre peut venir de leur diviſion différente. Tant y a que Libanius, qui fit ſon Oraiſon funebre après ſa mort, les y préfera de beaucoup à ceux, que Porphyre avoit écrits ſur le même ſujet, ſelon qu'on peut le voir dans l'Hiſtoire de Socrate. Ce ſeroit un témoignage ſuffiſant de l'abominable doctrine, qu'ils contenoient, quand nous n'en aurions point les preuves certaines par ce peu qu'en rapporte S. Cyrille, qui declare néanmoins dans ſon ſecond livre, qu'il ſupprime les plus mauvais propos de Julien contre la perſonne de Jeſus Chriſt. Mais je ne ſaurois croire, que Saint Gregoire les eût vûs, lorſqu'il declama ſes deux Oraiſons contre cet Empereur, parce qu'apparemment le zèle de ce grand Evêque ne lui eût pas permis, de ſe taire là deſſus, aiant bien pris la peine de faire de rudes inſtances contre le Miſopogon, qui pourroit paſſer pour un ou-

Jul. adv. Gentes.

Ep. 84. ad Magnum.

L. 3. c. 19.

vrage pieux, comparé à celui que nous disons. Et ce fut à mon avis, ce qui obligea depuis Saint Cyrille à les refuter, par ces dix livres excellens, qu'il dedia au Grand Theodose, & qu'il écrivit vraisemblablement, voiant, que Saint Gregoire n'avoit rien répondu à un si pernicieux attentat.

Ce furent ces impietés, & ce grand nombre d'actions tendantes à l'extermination du nom Chrétien, qui rendirent Julien à bon droit si odieux à tous les Fideles. Ils crûrent que l'interêt de la Réligion les obligeoit de le jetter dans la plus grande diffamation, qui se pourroit; & bien qu'ils n'opposassent que leur patience, & leurs larmes, comme dit S. Gregoire, contre toutes ses persecutions, ils ne laissèrent pas principalement depuis sa mort, de le dépeindre le plus horrible en toutes ses parties, qu'il leur fut possible, afin de rendre sa mémoire si execrable, qu'elle fit peur & servit de leçon à ses Successeurs. Ils lui reprochèrent, qu'après être entré par le Batême dans l'Eglise, y être demeuré vint ans, & y avoir reçû dans la ville de Nicomedie la qualité d'Anagnoste, ou de Lecteur, l'une de celles du Clergé, il avoit honteusement manqué de foi à Dieu & aux hommes, pour suivre les profanations du Paganisme.

Invect. 1.

Cyrill. in præf. Greg. Nanz. or. 1. Sozom. l. 5. cap 2. Socrat. l. 3. cap. 1. & alii.

Saint Gregoire le repréſente ſe lavant dans un bain de ſang, pour mieux effacer l'impreſſion & les marques des eaux Baptiſmales. On l'accuſa de magie, & de ne tenir auprès de lui ceux, qu'il faiſoit ſemblant d'honorer en qualité de Philoſophes, que pour apprendre d'eux l'invocation des Demons. Saint Jean Chryſoſtome dit l'avoir vû dans la ville d'Antioche environné de femmes impudiques, & de toute ſorte de perſonnes débauchées. Il lui impute même de s'être comporté en fort mauvais Capitaine, & d'avoir perdu par ſon imprudence la plus belle armée, que les Romains euſſent emploiée contre la Perſe. Car ne fut-ce pas un merveilleux aveuglement que le ſien, de brûler ſes vaiſſeaux à la perſvaſion d'un traitre, qui joüoit le perſonnage de Sinon, ou de Zopyre, & qui ſe moquoit de ſa facilité? Enfin, après avoir condanné toutes les actions de ſa vie, l'Hiſtorien Socrate le fait mourir de la main d'un Demon, & Saint Jean Damaſcene, avec Nicephore, de celle des Martyrs Mercure & Artemius. Il ſe prend au Soleil de ſon trépas dans Sozomene, & dans Theodoret il prononce des blaſphemes en expirant contre celui qu'il nommoit Galiléen. Pour ce qui regarde S. Gregoire, après

Orat. adv. Gentes.

Lib. 3. cap. 18.
Orat. 1. de Imag.
lib. 10. cap. 35.
Lib. 6. cap. 2.
Lib. 3.

cap. 29. Invect. 2. avoir parlé de cette mort fort diversement & sans rien determiner, il se plait à le rendre ridicule par une envie ambitieuse, qu'il attribuë à cet Empereur, le figurant prêt de se jetter dans le fleuve au rivage duquel il étoit, afin que son corps ne se trouvant plus, il fût sans difficulté pris pour un Dieu, comme assez d'autres, que le Gentilisme a souvent consacrés, après être ainsi disparus. Il assure même que sans l'opposition d'un Eunuque, qui ne voulut jamais consentir à cette fourberie, les plus intimes amis de Julien lui eussent aidé à le faire. Voilà de quelle façon les Chrétiens parlèrent de celui, qui les avoit si mal traités.

D'un autre côté les Ethniques, dont il avoit favorisé l'Idolâtrie, & qui se sentoient ses redevables en mille façons, firent son portrait si accompli, & enluminèrent toute sa vie de si belles couleurs, qu'elle pouvoit passer pour la piece de cette nature la mieux achevée, qui eût jamais paru dans le monde. Mamertin, Libanius, & Porphyre furent les plus grands maitres, qui y mirent la main, dans des Oraison funebres & Panegyriques, dont il ne nous reste que celle du premier, qui est l'action de graces pour son Consulat.

Niceph. Calliste, qui étoit des Gardes ordinaires de

cet Empereur, composa un Poëme héroïque *l. 10. c. 34.*
de ses gestes. Eunapius en fit une Histoire
Chronologique, comme il le témoigne lui-même. Et une infinité d'autres ont traité ce sujet à l'envi, sans jamais se lasser de donner à Julien les loüanges, que peut mériter le plus vertueux Prince de la terre. Mais outre ceux, qui n'ont parlé de lui qu'à dessein de relever toutes ses actions, en qualité de Paranymphes, ou d'Encomiastes, comme les nommoient les Anciens, il n'y a point eu d'Historiens Payens, qui ne l'aient prisé presque à l'égal de ceux là. Ammien Marcellin mérite d'être consideré comme le premier d'entre eux, tant à cause de la valeur de son Histoire, que pour avoir accompagné celui, de qui nous parlons, presque par tout, & notamment en son voiage du Levant, où il étoit présent à sa mort. On peut voir comme cet Auteur lui attribuë un Génie pareil à *Lib. 25.*
celui des Héros, & de quelle façon il décrit l'union des vertus principales & des subalternes mêmes, qu'il assure, que ce Monarque possedoit en perfection. Il montre sa temperance, non seulement dans l'usage du boire, du manger, du sommeil, & des autres actions de la vie, où il ne pratiquoit aucune delicatesse; mais sur tout dans une chasteté

ſi exacte & ſi exemplaire, qu'il paſſa les plus grandes ardeurs de ſon âge, ſans qu'aucun de ſes amis ni de ſes domeſtiques prit le moindre ſoupçon, qu'il l'eût endomagée; comme depuis la perte de ſa femme il n'eût jamais de privauté avec d'autres, qu'on lui pût reprocher, ni qui eût pour but la volupté. Sa prudence nous eſt repréſentée, comme aiant précedé de beaucoup les années, qui ont accoutumé de la donner aux autres. Elle s'étendoit auſſi bien ſur les affaires de la paix, que ſur ce qui concernoit la guerre. Et parce qu'elle étoit accompagnée d'une grande & profonde connoiſſance, elle paroiſſoit principalement au mépris, qu'il faiſoit des choſes corruptibles, aiant fort ſouvent en bouche cette belle ſentence, Qu'il n'y a rien de plus honteux à un homme d'eſprit, que de faire beaucoup de cas des avantages du corps. Pour ce qui concerne la Juſtice, il l'exerçoit de ſorte, ſi nous en croions Ammien, qu'on peut dire, qu'il s'eſt toûjours fait craindre ſans avoir jamais uſé de cruauté. Ses ſupplices ne touchoient que fort peu de perſonnes, encore qu'ils en épouvantaſſent beaucoup. On ſait même, qu'il pardonna avec une extraordinaire clemence à quelques-uns de ſes ennemis, qui avoient conſpiré contre

ſa perſonne. Et quant à la derniere des vertus Cardinales, qui eſt la Force ou grandeur de courage, c'eſt en quoi nôtre Hiſtorien veut, que Julien ait tellement excellé, que comme on n'a point vû de Monarques, qui aient fait paroitre plus de généroſité que lui dans toutes leurs entrepriſes, principalement lorſqu'il a été queſtion de s'expoſer ſoi même au ſort des armes; il n'y en a point eu non plus, qui aient mieux entendu le métier de la guerre, ſoit qu'il fût queſtion de forcer une place, ou de camper avantageuſement, ou de ranger ſes troupes en bataille. Il avoit rendu ſon corps ſi patient, qu'il ne ſe ſoucioit ni des froids d'Allemagne, ni des chaleurs exceſſives de la Perſe. Et pour preuve de la reputation, où il étoit parmi la Milice, il n'eſt beſoin que de conſiderer le pouvoir, qu'il eût de mener des bords du Rhin juſqu'en Medie nos Soldats Gaulois, qui le ſuivirent auſſitôt, qu'il les eût harangués. Voilà une partie des éloges qu'Ammien Marcellin donne à Julien. Je laiſſe à part ce qu'il ajoûte de ſa bonne fortune, de ſa liberalité, & de ſon amour envers les peuples, afin de n'être pas plus long, & parce que je jugé, que nous nous ſommes aſſez étendus pour nôtre deſſein ſur une matiere ſi odieuſe.

Il faut dire un mot ſeulement des autres Hiſtoriens profanes, qui ont écrit au même tems qu'Ammien, ou fort peu après. Eutrope portoit les armes auſſi bien que lui ſous Julien, & l'accompagna pendant ſon voiage d'Orient. Je ſai bien, que Raphaël de Volterre, Geſner, Poſſevin, & quelques autres ont crû, qu'il étoit Chrétien, & même diſciple de Saint Auguſtin. Mais il y a ſi peu d'apparence, que je ne me ſervirai de ſon témoignage que comme d'un Auteur in-
Lib. 10. fidele. Après avoir parlé des victoires de cet Empereur en Allemagne & aux Gaules, il vient à ſa mort qui lui fit avoir place au nombre des Dieux, ſelon l'uſage de ce tems-là. C'étoit, dit-il, un excellent homme, & qui eût admirablement bien gouverné l'Etat s'il eût vécu davantage. Il le loüe enſuite d'avoir ſçû en perfection les lettres humaines, & ſur tout le Grec, où il étoit beaucoup mieux inſtruit qu'au Latin. Il recommande ſon éloquence, ſa mémoire, ſon inclination à la Philoſophie; ſa liberalité, ſa juſtice, ſa douce domination, & finalement ſa reſſemblance à Marc Antonin, qu'il faiſoit profeſſion d'imiter. Mais comme il eſt beaucoup plus étendu, que je ne veux être, ſes termes ſont auſſi bien plus exprès, & bien plus à

l'avantage de celui, dont nous parlons, que les miens. Sextus Aurelius Victor, celui, qui a fait l'Epitome de la vie des Empereurs Romains jusqu'à Theodose le Grand, s'explique, selon sa façon d'écrire, en deux mots de ce qu'il pensoit de Julien, assurant qu'il avoit une connoissance merveilleuse tant des sciences que des affaires, & qu'il ne cédoit en rien aux plus grands Philosophes, ni à pas un des Sages de la Grece. Zosime comprend aussi beaucoup en peu de paroles, quand il soutient, que Julien surpassoit en vertu tous les hommes de son siécle. Et quand il compare la victoire, qu'obtint cet Empereur auprès de Strasbourg sur les Allemans, dont il y eût trente mille de tués sur la place, & autant de noiés dans le Rhin, à celle d'Alexandre contre Darius, il montre bien l'estime merveilleuse, qu'il faisoit de lui. Ces trois ou quatre autorités suffisent, pour faire voir, combien le jugement des Gentils a été différent de celui des Chrétiens sur le sujet que nous traitons.

Lib. 3. hist.

Or s'il n'y avoit rien à considérer dans cette diversité que le mérite des uns & des autres, je pense qu'il ne se trouveroit personne d'entre nous, qui voulût hésiter à prendre parti, & que le zèle de la Réligion n'obligeât

à mépriser ce qu'on dit des Infideles, pour donner toute créance aux écrits de Saint Gregoire de Nazianze, de Saint Jean Chrysostome, & de Saint Cyrille. Mais plusieurs soutiennent, qu'il faut avoir égard au genre d'oraison dont chacun d'eux s'est servi, & qu'il n'y auroit point d'apparence de donner autant de créance à celui, qui emploie ouvertement toutes les couleurs de la Rhétorique pour persuader, qu'à un autre, qui fait profession, & qui est obligé en effet, de rapporter nuëment & avec fidelité ce qui est de sa matiere. Car on ne peut pas nier, que ces bons Peres, qui ont si fort condanné toutes les actions de Julien, n'eussent pris à tâche de le diffamer entierement, comme son Apostasie, & son injuste procedé contre le Christianisme le méritoit bien. Le seul titre de leurs livres le montre assez, & quand Saint Gregoire, qui traite le plus mal de tous cet Empereur, a donné le nom d'invectives aux deux piéces, qu'il a faites contre lui, il a suffisamment témoigné, quel étoit son dessein. Il s'en faut tant, qu'on les doive prendre au pied de la lettre, comme l'on dit, que tout le monde s'est étonné de voir, qu'en haine de cet Apostat, un si grand Théologien se soit dispensé de louër des Héretiques,

στηλιτευτικὸς πρῶτος καὶ δεύτερος.

& de repréſenter Conſtantius comme un Saint, qui fut le protecteur des Arriens contre les Catholiques. Ce n'eſt pas la même choſe d'un Hiſtorien, que l'amour ni la haine ne doivent jamais empêcher de dire le bien & le mal des perſonnes, dont il repréſente les vies. Auſſi voions-nous, que ceux, qui ont ſi hautement priſé Julien dans leur Hiſtoire, ne ſe ſont pas tûs de ſes vices, & qu'en ſuite des éloges qu'ils lui ont donnés, ils ont toûjours remarqué les defauts, qui lui pouvoient être juſtement imputés. Ammien Marcellin le taxe d'avoir eu l'eſprit tardif, ou leger, ſelon que cet endroit de ſon vint-cinquiéme livre ſe lit diverſement, avoüant néanmoins, que par la correction de ſes amis, qu'il ſouffroit volontiers, ce manquement n'étoit preſque pas reconnoiſſable. Mais il le reprend ſévèrement & ſans l'excuſer d'avoir été trop grand parleur, de s'être laiſſé emporter auſſi bien qu'Adrien aux vaines curioſités de l'avenir, d'avoir trop eſtimé les applaudiſſemens du peuple, & de n'avoir pas été toûjours égal à ſoi en diſtribuant la Juſtice. N'avoue-t-il pas même, qu'il étoit plûtôt ſuperſtitieux, que légitime obſervateur des Loix du Paganiſme, ſe moquant de lui auſſi bien que de Marcus, pour avoir

Lentioris vel levioris ingenii.

presque dépeuplé le monde de bœufs, par la superfluité des sacrifices, qu'ils faisoient? Et ne remarque-t-il pas encore sa trop grande sévérité, lorsqu'il défendit aux Professeurs de Grammaire & de Rhétorique, qui étoient Chrétiens, de ne plus enseigner la jeunesse? Eutrope n'a pas fait difficulté non plus de lui reprocher l'excès de sa rigueur contre la Religion Chrétienne. Il dit, que son ambition lui donnoit quelquefois des transports d'esprit fort repréhensibles. Et il observe, que sa négligence donna sujet à quelques uns d'offenser sa réputation. Aurelius Victor touche encore cette négligence, & reconnoit, que les bonnes parties, qui étoient en cet Empereur, recevoient quelque préjudice tant de ce côté-là, que de celui de la superstition, de la témérité, & de la gloire, dont il étoit desireux au delà de toutes les bornes raisonnables. C'est ainsi que les loix de l'Histoire obligent ceux qui l'écrivent, à donner connoissance de ce qu'il y a de bon & de mauvais en chaque chose, sans faire difficulté de vesperiser ou reprimander les mêmes personnes qu'ils ont déja paranymphées ou louées. Et cette nécessité de n'épargner jamais la vérité, est ce, qui rend les ouvrages Historiques beaucoup plus considérables, que

que ne le ſont les Panegyriques, ni les Philippiques, ou Invectives, qui n'obtiennent preſque nulle créance de nous au prix de ces autres compoſitions.

Pour plus grande preuve de ce que nous diſons, il ne faut que voir de quelle façon nos Hiſtoriens Chrétiens ont parlé de Julien, & nous trouverons, qu'encore qu'ils aient tous deteſté ſon Apoſtaſie, & ſa cruauté envers les Fideles, ils n'ont pas laiſſé de reconnoitre les bonnes parties, qui étoient en lui, ſes avantages de Nature, & les dons de Dieu, dont il abuſoit. Quant aux Auteurs de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, encore que leur ſujet ne ſouffrit preſque pas, qu'ils parlaſſent en bonne part d'un ſi grand Perſecuteur de l'Egliſe, ſi eſt-ce que Socrate priſe ſon éloquence, s'excuſant de ce qu'il n'emploie pas un ſtyle plus relevé à décrire les geſtes d'un Prince ſi diſert. Il reconnoit, que c'eſt le ſeul de tous les Empereurs depuis Jule Céſar, qui prononça dans le Senat ſes propres harangues, après les avoir compoſées pendant le ſilence de la nuit. Il avouë, qu'il honoroit tous les hommes ſavans, & ſur tout les Philoſophes. Et il remarque, qu'il chaſſa de ſon Palais les Eunuques, les Barbiers, & les Cuiſiniers, encore que ce ſoit en dimi-

Lib. 3. cap. 1.

nuant la gloire de cette action, comme si elle étoit plûtôt de Philosophe que de grand Monarque. Sozomene, & Nicephore n'ont pas fait scrupule non plus de dire, qu'il avoit obtenu de grandes victoires sur les Barbares le long du Rhin; qu'il étoit très illustre dès le vivant de Constantius; & que sa modestie, jointe à une douceur de mœurs singuliere, l'avoient rendu si agréable aux gens de guerre, que ce fut ce qui leur donna l'envie de le proclamer Auguste.

Lib. 5. cap. 1. Lib. 9. cap. ult.

Mais les autres Historiens, qui ne traitoient pas si précisément des interêts de l'Eglise, ont souvent écrit des choses beaucoup plus à la recommandation de ce Prince, que n'ont fait les premiers, quoiqu'ils n'aient pas moins abominé qu'eux son Apostasie. Jornandes, qui vivoit du tems de Justinien, après avoir observé comme Julien quitta le Christianisme pour suivre le culte des Idoles, où il tachoit d'attirer tout le monde, ajoûte, qu'il ne laissoit pas d'être d'ailleurs un excellent personnage & très nécessaire à la République. Zonare, long-tems depuis, le loue de sa justice, de sa frugalité, & de sa moderation d'esprit en beaucoup de choses. Il rapporte son Epitaphe, qui lui donnoit la qualité de bon Roi & de brave guerrier. En-

Lib. 1. de Regn. & temp. suc.

Tom. 3.

fin, nonobſtant toutes ſes méchancetés, qu'il conte fort au long, il fait ce jugement de lui après ſa mort. C'étoit un homme ſi fort paſſionné pour la gloire, qu'il la recherchoit même en des choſes de néant; mais il ſouffroit fort patiemment la correction de ſes amis. Il étoit très bien inſtruit en toute ſortes de diſciplines, & principalement en celles, qui ſont tenuës pour les moins connuës. Au ſurplus il vivoit dans une telle temperance, qu'à peine le voioit-on cracher, & il avoit accoutumé de dire, qu'un Philoſophe s'abſtiendroit même de reſpirer ſi c'étoit une choſe poſſible. Cedrenus uſe de ces termes. Comme ce Prince étoit très ambitieux & très impie, auſſi étoit-il des plus abſtinens en ce qui touche le ſommeil, le luxe, & les paſſetems amoureux. Blondus, qui dedia ſa Rome triomphante, il y a près de deux cens ans, au Pape Pie Second, n'a point feint de nommer Julien, *virum ingentis ſpiritus, doctrinæ, & virtutis:* attribuant à ſon mérite, & à ſa vertu toutes ſes victoires, plûtôt qu'au nombre & à la force de ſes Legions. Mais Pomponius Lætus s'eſt donné beaucoup plus de licence que tous ceux-là, dans ſon Abregé de l'Hiſtoire Romaine, qu'il adreſſe à un Evêque Borgia un peu de tems depuis Blon- *Lib.* 7.

dus. Après avoir conté, comme la mere de Julien songea durant sa grossesse, qu'elle enfanteroit un Achille, il le compare à Titus dans les exercices de la paix, & à Trajan pour les succés de la guerre. Julien n'avoit, dit-il, pas moins de clémence qu'Antonin, de modération que Marc Aurele, ni d'étude, que les plus grands Philosophes. Il exaggere ensuite sa mémoire, sa liberalité, sa temperance, & ses autres vertus, assurant, que pendant son gouvernement on croioit, que la Justice fût descenduë du Ciel en terre. Bref, ni Ammien ni Eutrope n'ont rien écrit de beau touchant l'expedition militaire de Julien en Perse, ni de considérable au sujet de sa mort, que Pomponius ne rapporte, jugeant avec eux cet Empereur digne d'être mis entre les premiers Héros, comme celui, dont on peut dire que la bouche & la main ont été très utiles au public, & singulierement à sa patrie. Certes, c'est en parler bien indifféremment pour un Chrétien, & il me semble, qu'il devoit au moins excepter l'interêt de la Réligion. Baptista Egnatius n'a pas été si diffus que lui sur le même sujet. Il attribuë pourtant à Julien un esprit sublime, fin & très ardent aux lettres, ajoûtant, que s'il l'eût retenu, & son excellent

L. 1. Rom. Princ.

naturel, dans la pieté, où on l'avoit élevé, il méritoit d'être compté entre les plus mémorables Princes de l'Antiquité. Ceci ſuffira, pour montrer, comme l'Apoſtaſie de cet Empereur n'a pas empêché les Chrétiens mêmes, qui ont écrit l'Hiſtoire, de dire avec franchiſe beaucoup de choſes à ſon avantage.

Faute de faire cette diſtinction ſi néceſſaire entre la façon d'écrire des Peres, qui ont exercé leur ſtyle contre Julien, & les Hiſtóriens, qui en ont dit le bien & le mal ſelon les loix de leur profeſſion, il eſt arrivé, que quelques-uns n'ont pas porté, il me ſemble, tout le reſpect qui eſt dû au mérite & à la pieté des premiers. Je penſe que Leunclavius en eſt un, lui, qui fait dans ſa Préface ſur Zoſime une telle invective contre ceux, qui n'ont pas reconnu toutes les vertus de ce Monarque, que peut-être a-t-il excedé les termes, qu'il devoit garder ſur une matiere ſi chatouïlleuſe. Nous pouvons encore nommer Cunæus, à cauſe d'une ſemblable Préface, qu'il a miſe au devant de ſa traduction des Céſars de Julien. Car non content de lui donner rang parmi les Héros, & de vouloir, que lui ſeul ait eu toutes les vertus, que les plus renommés Capitaines Grecs & Ro-

mains ont possedées separément, & d'assurer, que toute sa vie s'est écoulée dans une innocence si rare, qu'elle a été sujette à l'envie: Il ose blâmer ceux, qui ont préferé le premier Empereur Chrétien Constantin le Grand à un Apostat: Et il est si hardi que d'accuser d'imprudence les Peres, qui gouvernoient l'Eglise du tems de Julien, pour l'avoir, dit-il, irrité mal à propos par leurs écrits, au lieu d'adoucir son esprit par une paisible obeïssance. En vérité, je trouve que le Reverend Pere Petau, selon qu'il sait conjoindre la pieté à une science très profonde, a eu raison d'accuser Cunæus de témerité, & de lui reprocher son peu de jugement, lorsqu'il a parlé de la sorte.

Præf. ad Iul. opera.

Il est certain, que la mémoire de Constantin n'est pas venuë si pure jusqu'à nous, qu'elle ne soit chargée de plusieurs défauts, & de quelques crimes même, dont il n'est pas facile de l'excuser. On lui impute, d'avoir fait beaucoup d'exactions, pour reparer ses prodigalités; d'avoir mis le premier l'impôt du Chrysargyre, ou de l'or lustral, qu'on exigeoit tous les quatre ans; & d'avoir fait mourir dans une étuve sa femme Fauste, après s'être défait de son fils Crispus par une pure jalousie, qu'il eût d'eux. Nous lisons, qu'il

rappella d'exil Arius en faveur de sa sœur Constance, aiant au contraire relegué à Tréves le grand Saint Athanase. Et nous avons une de ses loix dans le Code de Justinien, qui a scandalisé une infinité de personnes, en ce qu'elle defend de punir ceux, qui ne se servent de la Magie que pour trouver des préservatifs contre les maladies, & des secrets propres à l'usage de la vie, tels que sont ceux, qui éloignent les orages & les tempêtes; comme si un art si dannable devoit être toleré, à quelque fin qu'on puisse le rapporter. Mais quand l'animosité de Zosime contre Constantin ne nous seroit pas connuë, & bien que nous fussions d'accord, qu'il auroit pû, étant homme, commettre une partie de ces fautes, dont Eusebe néanmoins ne nous a rien dit: Cet illustre Monarque a fait d'ailleurs tant de belles actions; son mérite est si grand à l'égard de nôtre Réligion, & sa fin accompagnée des graces du Ciel, & pleine de bénedictions, lui donne un tel avantage sur Julien, qu'il y a dequoi s'étonner, que des Chrétiens puissent préferer un Apostat au premier Empereur, qui s'est soûmis à la Foi.

L. 4. C. de malef.

Pour ce qui touche les Peres, que Cunæus taxe sans raison d'avoir excité le même Julien par leurs invectives à persecuter nôtre

créance, c'eſt une calomnie, qui ne peut faire impreſſion, que ſur ceux, qui ſeroient ignorans tout à fait de l'Hiſtoire. Car on ſait que Saint Cyrille n'a vécu que quelque tems après lui, & que S. Gregoire, ni Saint Chryſoſtome ne l'ont mal traité, comme ils ont fait, que depuis ſa mort. De ſorte, que c'eſt une moquerie de dire, que ſon animoſité contre les Chrétiens procedât des mauvais propos, qu'ils tenoient de lui, vû que, comme nous avons déja remarqué, ils n'opposèrent jamais que leur patience à toutes ſes violences, & ſe tinrent tellement dans le devoir de leur ſujetion, que ſon armée, qui l'accompagnoit contre les Perſes n'étoit pas moins compoſée de Fideles, que de profanes & d'idolâtres.

Mais outre qu'il eſt vrai, que jamais ces Peres ne donnèrent aucun ſujet à Julien de perſécuter le Chriſtianiſme, je crois qu'au lieu de les blâmer de la façon, dont ils ont écrit contre lui, nous devons eſtimer leur pieté, & leur ſavoir gré du zèle qu'ils ont fait paroitre pour nôtre Réligion. En effet, il faut conſidérer, qu'ils avoient à faire à un Prince, qui emploioit toutes les forces de ſon eſprit, & de ſon Diadême, à ruïner ce que Conſtantin & ſes Enfans venoient d'édifier

dans l'Eglise. Ils étoient dans un siécle, où la plus grande partie de l'Empire Romain retenoit encore le culte des faux Dieux, que cet Apostat vouloit rétablir par tout. Et ce qui est principalement à observer, ils voioient, que sa grande reputation d'être l'un des plus savans & des plus vertueux de son tems, préjudicioit merveilleusement au service & à l'honneur du vrai Dieu, qu'il avoit abandonné. Que pouvoient-ils donc faire de mieux, que de le diffamer de tout leur possible, & de tacher à faire perdre cette bonne opinion, qu'on avoit de lui, puisque le Diable s'en vouloit servir à la destruction de nos Autels? Certes, je ne pense pas, qu'il y ait encore aujourd'hui un Chrétien, qui puisse lire la moindre partie des blasphemes, que ce miserable vomissoit sur les textes sacrés du vieux & du nouveau Testament, sans recevoir dans son ame les mêmes mouvemens, qui animoient Saint Gregoire, Saint Chrysostome, & Saint Cyrille contre lui; encore que le dernier proteste dans le second livre de sa réponse, comme nous venons de l'observer, qu'il supprime exprès les plus mauvais termes, que Julien emploioit contre la personne de Nôtre Seigneur. C'est donc à tort, qu'on veut noter d'indiscretion le zèle

Contra Julian.

de ces grands Perſonnages, qu'ils ont eu très pieux, & très proportionné à la condition du tems, auquel ils vivoient.

Que s'il faut que nous faſſions diſtinction entre nôtre ſiécle & le leur, comme c'eſt une choſe, qui ſe pratique aſſez ſouvent dans l'Egliſe, & qui eſt conforme à la doctrine de Saint Auguſtin, que nous avons déja rapportée, je crois que ſans rien rabatre de l'averſion, qu'ont euë ces Peres, & que nous devons toûjours avoir contre Julien, eu égard à ſon Apoſtaſie, nous pouvons douze cens ans & plus après eux, reconnoitre de certaines vérités hiſtoriques, qui ne peuvent plus nuire à perſonne, & parler de lui conformément à ce que tant d'Auteurs Chrétiens & profanes en ont écrit. Car puiſque le Paganiſme, qui étoit alors, ſe trouve à préſent entierement aboli, & puiſque nous n'avons plus à craindre, que ni Saturne ni Jupiter ſe remettent ſur nos Autels, je ne vois pas, qu'il y ait d'inconvenient à recevoir ce qui ne peut être rejetté, ſans revoquer en doute par même moien tout ce que nous liſons de plus conſtant dans les livres. Je ſai bien, qu'il y a encore des Idolâtres dans le monde, & qu'il ſe trouve de nos jours des hommes, qui adorent dans l'une & l'autre Inde les animaux,

Ep. 50. ad Bonifac.

& les chofes mêmes inanimées, qu'ils craignent, ou qui leur profitent. La dannable Secte de Mahomet s'étend par toutes les trois parties de l'ancien hémifphere. Et le nombre des Athées y eft peut-être plus grand, qu'il ne fut jamais. Mais je nie, qu'il refte la moindre véneration de toutes ces fauffes Divinités des Anciens, ni que Jupiter, Junon, ou Neptune reçoivent plus d'encens en quelque coin de la terre que ce puiffe être. Cela étant ainfi, qu'y a-t-il plus à redouter de la part de Julien, qui ne vifoit qu'à rétablir leurs Sacrifices? & quel mal peut venir de ce que nous reconnoitrons en lui quelques bonnes parties parmi les vicieufes, & de certaines vertus Morales, comme autant de dons de Dieu, dont il abufoit, & qui ne lui ont fervi, qu'à rendre fes fautes plus irrémiffibles. Ce qui m'affure que nous le pouvons bien faire, c'eft qu'outre le témoignage de tant d'Hiftoriens, qui ont tous convenu en ce point, que la Nature avoit donné d'excellentes qualités de corps & d'efprit à Julien, je vois que Saint Auguftin n'a pas fait difficulté dès fon tems de l'avouër, quand il dit en parlant de lui, *Cujus egregiam indolem decepit amore dominandi facrilega & deteftanda curiofitas.* Louïs Vives ajoute dans

Lib. 7. *de Civ. Dei cap.* 21.

ſon Commentaire ſur ce paſſage, *Vir cætera egregii animi, regendique imperii callentiſſimus.* Suidas n'a point fait de ſcrupule non plus, de lui donner la vertu, qu'on veut, qui contienne en ſoi toutes les autres. Il aſſure, que comme ſa grande Juſtice le rendoit de facile accès aux gens de bien, elle le faiſoit haïr de tous les méchans, qui le trouvoient inſupportable. Et il le recommande encore pour cette bonté ſinguliere, dont il uſoit envers les perſonnes de lettres, s'étant toûjours comporté avec égalité, & ſans prendre avantage de ce qu'il étoit, parmi les Philoſophes. Cela me fait ſouvenir du reproche, que lui fait Ammien, d'avoir reçû trop familiérement le Sophiſte Maximus, s'étant levé de ſon ſiége pour aller au devant de lui & pour le recevoir à bras ouverts. On ſait auſſi, qu'il honora Thémiſtius de la Préfecture de Rome; qu'il fit Queſteur Libanius, cet autre Sophiſte, que Saint Baſile a tant eſtimé, & qu'un nombre d'autres hommes ſavans, tels que Priſcus, Jambliche, Oribaſius, & Prohæreſius, reçûrent de grandes faveurs de lui. Cependant Saint Auguſtin & les autres, qui ont reconnu, que Julien poſſedoit ces bonnes conditions, n'ignoroient pas ce que Saint Gregoire, Saint Chryſoſtome, & Saint Cyrille avoient écrit de lui, & ne déteſtoient pas

Lib. 22.

moins qu'eux les vices, qui le diffamoient d'ailleurs, & sur tout son Apostasie. Mais parce que ceux-là ont parlé en un tems où le Christianisme étoit en assurance, & où la mémoire des vertus de Julien ne pouvoit plus faire de préjudice aux Fideles, ils se sont dispensés d'en dire ce qu'ils trouvoient constant par toutes les Histoires.

En effet, on ne sauroit nier, que Julien ne fût doüé d'un excellent naturel, soit pour les exercices de la Paix, soit pour ceux de la guerre. Il apprit les premiers Rudimens de la Grammaire de l'Eunuque Mardonius dans Constantinople, & puis auprès de Césarée. Ecebolius, cet homme si inconstant en la Foi, fut son maitre en Rhétorique. Et s'il n'eût point été transporté en Nicomedie, où Libanius, & depuis Maximus depravèrent son ame par des leçons d'impieté, & d'idolâtrie, sa premiere institution, toute Chrétienne, donnoit de merveilleuses esperances de sa personne. Lui & son frere Gallus eûrent la charge de Lecteurs publics dans l'Eglise, & leur devotion les porta à faire bâtir des Temples en l'honneur de quelques Martyrs, qui témoignèrent dès lors n'avoir pas agréable le zèle du premier. Tant y a que par sa propre confession, dans la lettre qu'il écrit aux Alexandrins, il fut jusqu'à l'âge de vingt ans *Ep. 51.*

dans une profeſſion publique du Chriſtianiſme. Il eſt vrai, que tous les Hiſtoriens Eccleſiaſtiques tombent d'accord, que la haine de Conſtantius ſon oncle l'obligea long-tems de diſſimuler ſon infidelité. Sozomene témoigne, qu'il ſe fit même raſer, feignant de vouloir être Moine, afin de le mieux tromper. Et on aſſure, qu'au lieu d'adorer le vrai Dieu, il adreſſoit ſouvent en cachette
Lib. 3. ſes prieres à Mercure. C'eſt pourquoi Zoſime le repréſente Payen long-tems avant que
Lib. 21. d'être Empereur. Et Ammien dit, qu'encore qu'il eût quitté la créance des Chrétiens, il ne laiſſa pas d'aller un jour d'Epiphanie à l'Egliſe, où il fit mine d'y prier Dieu. Enfin, auſſitôt, qu'il ſe vit hors de crainte, par la mort de celui, qui le laiſſoit dans une paiſible poſſeſſion de l'Empire, il leva le maſque, ſe déclara Souverain Pontife des Gentils, & paſſa le reſte de ſes jours dans une Apoſtaſie, qui a deshonoré toute ſa vie. C'eſt ainſi qu'un ruiſſeau très agréable, après avoir arroſé mille belles fleurs dans un jardin Roial, ſe va quelquefois jetter dans une puante cloaque. Mais la confuſion des mœurs n'eſt jamais telle, qu'on n'en puiſſe conſidérer le bien & le mal ſeparément, encore que l'un ou l'autre prévale, comme fait ſans doute le dernier, au ſujet dont nous parlons.

Entre les choſes, qui nous font reconnoitre le plus clairement, qu'il ne ſe peut faire, que Julien n'eût de grandes vertus mélées parmi ſes vices, l'honneur, que lui rendit ſon ſucceſſeur Jovien n'eſt pas des moindres. Ce Prince étoit ſi Chrétien, qu'il s'offrit à perdre ſa ceinture militaire long-tems avant que d'être Empereur, & ſe préſenta pour être dégradé, plûtôt que de ſacrifier ſelon l'Ordonnance de Julien. Et lorſqu'il fut élû en ſa place, il étoit reſolu de renoncer à l'Empire à cauſe de la Réligion, dont il faiſoit profeſſion, ſi la meilleure partie de l'Armée ne l'eût aſſuré, qu'elle lui donneroit tout contentement à cet égard, comme le raporte Rufin, & beaucoup d'autres après lui. Cependant ſon zèle pour la Foi ne l'empêcha pas d'eſtimer grandement le mérite de celui, qui l'avoit ſi fort perſecutée, de lui deſtiner un très ſuperbe Sepulcre, & de dire hautement, que le faux-bourg de Tarſe, ni la riviere de Cydne, quelque claire & agréable qu'elle fut, ne méritoient pas de garder ſes cendres, que la ſeule ville éternelle de Rome, & le Tybre devoient poſſeder. Certes, rien ne pouvoit obliger Iovien à parler ſi avantageuſement d'un tel Prédeceſſeur, que la connoiſſance qu'il avoit des qualités rares & vertueuſes, qui étoient en lui nonobſtant

[*Suidas in voce Jovianus.*]

[*Ruf. l. 2. cap. 1.*]

[*Amm. Marc. l. 25. Pom. Lat. & alii.*]

ſon Apoſtaſie. On peut ajoûter à cela l'honneur, qu'il fit rendre à ſon cadavre, que toute l'Armée accompagna juſques dans la ville de Tarſe, où il le fit laiſſer comme en dépôt, avec un Epitaphe, dans lequel il eſt nommé très bon Roi, & très excellent guerrier.

Zoſimus lib. 3.

Ne ſait-on pas auſſi, que ce grand applaudiſſement, avec lequel le même Iovien fut reçû de toute la Milice, lorſqu'il fut proclamé Empereur, ne proceda que de la reſſemblance de ſon nom à celui de Iulien, qui ne différoit que d'une lettre? Or il eſt certain, qu'une bonne partie de cette Milice étoit Chrétienne; ce que témoigne aſſez l'élection, qu'elle fit d'un Prince de nôtre Religion. D'où pouvoit donc partir un ſi grand témoignage d'affection à la mémoire d'un Idolâtre, perſecuteur des Fideles, ſi nous ne l'attribuons aux vertus éclatantes & vraiement Imperiales, qui ne laiſſoient pas de le faire aimer, & de le rendre recommandable?

Et véritablement ſa fin ſeule, quand le reſte de ſes actions n'y eût rien contribué, lui pouvoit acquerir cette grande reputation. Car la façon douteuſe, dont en parle Saint Grégoire, fondée, ſur quelques bruits, qu'on fit alors courir, & ſur les raiſons, que nous avons dit, qu'il avoit de le décréditer, même

me après sa mort, ne nous peut pas empêcher de déferer au témoignage de deux Historiens, qui parlent de ce qu'ils ont vû. Ammien principalement, qui passe pour un Auteur digne d'être crû en tout le reste de ses livres, qui n'a rien pardonné à Julien, comme nous l'avons fait voir, & qui l'a même taxé de sévérité contre les Chrétiens, ne doit pas être rejetté, ce me semble, en cette seule narration. Il le représente courant sans sa cuirasse à la premiere alarme des ennemis, parmi lesquels il reçût le coup, dont on n'a jamais sçû le véritable auteur. Aussitôt, qu'il eût repris un peu de force par le premier appareil de sa plaie, il demande son cheval & ses armes pour retourner dans la mêlée, & fait paroitre un courage de Général, qu'Ammien ne peut s'empêcher de comparer à celui d'Epaminondas au combat de Mantinée. Les propos, qu'il tint ensuite, touchant le mépris de la mort, le regret seul, qu'il temoigna de celle d'Anatolius, la véhémence avec laquelle il reprit ceux, qui pleuroient autour de lui, & son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur l'Immortalité de nos Ames, sont des preuves d'une vertu, à laquelle il n'a manqué, que la Foi, pour être tenuë bien-heureuse. Sans mentir, on peut

Lib. 25.

dire, que c'eſt dommage, qu'elle ait été Païenne, & qu'un Rénegat, le plus dangereux perſecuteur peut-être, que l'Egliſe ſouffrit jamais, s'en ſoit trouvé revétu. Mais c'eſt ici, qu'il faut donner des bornes à nôtre raiſonnement, captiver nôtre eſprit, & lui faire admirer avec ſoûmiſſion la profondeur des jugemens de Dieu.

Il y a bien dequoi s'étonner après ce recit Hiſtorique, de voir, qu'on veüille faire paſſer Julien pour un homme lache & ſans cœur, comme Saint Cyrille entre autres le nomme une infinité de fois dans le dixiéme des livres qu'il a compoſés contre lui. Et que celui, qui eſt mort les armes au poing avec un courage d'Epaminondas, après avoir gagné les victoires ſur le Rhin, comparées à celles d'Alexandre ſur le Granique, ſoit repréſenté comme un fainéant & un poltron. Que ſi nous loüons le zèle de ceux, qui ont parlé de lui de la ſorte, à cauſe des legitimes mouvemens, qu'ils ont eus de leur tems, cela n'empêche pas, qu'au nôtre nous ne puiſſions, ſans offenſer la pieté, ſuivre en cela ce qui eſt le plus vraiſemblable.

Le reproche qu'on lui fait d'inexperience, & de mauvaiſe conduite, n'eſt peut-être pas plus conſidérable. On le fonde ſur ce qu'il fit brûler imprudemment preſque toutes les

barques, qu'il avoit ſur le fleuve du Tigre pour entrer plus avant dans le païs du Roi de Perſe, ſe fiant au conſeil d'un Traitre, qui fut cauſe de la perte de toute l'armée Romaine. Or bien qu'il ſoit vrai, que le chemin vers les montagnes lui fut indiqué par quelques Perſans, qui confeſſèrent leur trahiſon à la torture, comme le texte d'Ammien le porte; *Lib. 24.* il eſt faux néanmoins, que l'incendie des vaiſſeaux ſe fit à la perſuaſion de ce frauduleux Sinon, dont on parle, qui ne ſe préſenta devant Julien, qu'après qu'ils fûrent brûlés, ſelon qu'on peut le voir dans Nicephore. Et *Lib. 10. cap. 33.* Zoſime dit expreſſément, que ce fut un avis, que prit l'Empereur par une mûre délibera- *Lib. 3.* tion, encore que l'évenement l'ait fait depuis trouver mauvaiſe. En effet, il ſe reſolut à cela, pour ſe prévaloir de bien vint mille hommes, qui étoient occupés à la conduite, & à la garde de ſa flotte. Il craignoit d'ailleurs, qu'elle ne tombât entre les mains de ſes ennemis, qui s'en fuſſent prévalus contre lui. Et peut-être, qu'aiant arrêté de prendre un nouveau chemin, il vouloit ôter toute penſée à ſes ſoldats de revenir vers la riviere, & leur donner plus de réſolution à ſurmonter les difficultés de la route, qu'il avoit deſſein de tenir. Et quoi? n'eſt-ce pas ſur le même

projet qu'Alexandre congedia ses vaisseaux aussitôt qu'il fut en Asie? Agathocles ne brûla-t-il pas de même fort heureusement les siens en Afrique? Caton n'est-il pas loüé d'avoir renvoié à Marseille ceux, qui l'avoient passé en Espagne? Le Prince d'Orange dernier mort, ne gagna-t-il pas, il y a peu de tems, la bataille de Nieuport par un semblable stratagème? Et ne lisons-nous pas encore dans la conquête de Mexique, que Fernand Cortez fit enfoncer tout ce qu'il avoit de navires, afin que ceux, qui l'accompagnoient, ne songeassent plus au retour? Pourquoi condannerons-nous donc en Julien la même chose, faite à même dessein, & à qui il n'a manqué, qu'une aussi heureuse fortune; puisque c'est une maxime, dont tout le monde tombe d'accord, qu'on ne doit jamais juger des actions par le succès.

Ce qui est bien étrange, c'est, qu'on l'accuse principalement des vices opposés aux vertus, que tous les Historiens lui ont attribuées. Car il n'y a rien dont ils le recommandent davantage, que d'une chasteté si parfaite, qu'il ne donna jamais à personne le moindre soupçon d'impudicité, comme nous l'avons déja rapporté. Marcellin observe même à ce propos, qu'il citoit souvent un passage de Platon, où Sophocle s'estime heu-

reux, que l'âge l'ait delivré de la ſervitude inſupportable de l'Amour; Et qu'il avoit encore ſouvent dans la bouche quelques vers du Poëte Bacchilide ſur ce ſujet. Cependant Saint Jean Chryſoſtome entre autres aſſure avoir vû dans Antioche cet Empereur, environné de toute ſorte d'hommes perdus, & de femmes débauchées, de façon, qu'on le prendroit, ſelon qu'il eſt repréſenté dans ce Tableau, pour l'un des plus diſſolus Princes, qui fut jamais. Je ſais aſſez le reſpect, qui eſt dû à un ſi grand perſonnage que Saint Chryſoſtome, & je ſerois bien faché, d'avoir douté de ce qu'il affirme ſi préciſément, comme témoin oculaire. Mais je tiens auſſi pour certain, que l'accés libre, qu'il dit, que Julien donnoit à tant de perſonnes diffamées, doit être plûtôt imputé à ſon idolâtrie, & à ſa ſuperſtition, qu'à ſon impudicité. En effet, la Réligion Paienne avoit entre pluſieurs abſurdités celle-là, d'honorer je ne ſai combien de Divinités ridicules & honteuſes. Pour ne rien dire de leur Dieu Priape, ni de leurs Déeſſes Pertunde, Salacie, & autres, dont Saint Auguſtin s'eſt ſi bien moqué dans ſa Cité de Dieu: ne ſait-on pas ce qui ſe commettoit dans leurs Temples de Venus, parmi leurs Bacchanales, & au milieu de ces gran-

Orat. adv. Gentes.

Lib. 5. de Civ. Dei.

des cérémonies, qu'ils pratiquoient en l'honneur de la Mere des Dieux? Or toutes ces abominations étoient entretenuës par une infinité de Prêtres, de Sacrificateurs, & de personnes de l'un & de l'autre sexe, attachées à ce detestable culte, & que le peuple ne laissoit pas d'avoir en grande vénération. C'est ce qui portoit ce miserable Empereur, qui affectoit, en haine du Christianisme, de paroitre très devot dans sa Réligion, à faire cas de cette sorte de gens-là, à leur donner libre entrée dans son Palais, & à les tenir même proches de lui, lorsqu'il paroissoit en public. Et voilà le sujet du reproche que Saint Chrysostome lui fait, fondé sur un véritable recit, de ce qu'il avoit vû vint ans auparavant dans Antioche, & accompagné de cette animosité juste, dont il étoit porté contre un si redoutable ennemi de la Foi. Car pour ce qui regarde la dissolution de ses mœurs, sans m'arrêter à ce que toutes les Histoires la démentent, & sans faire valoir ce qu'il publia là-dessus de son vivant dans son Misopogon; y a-t-il apparence, qu'étant à bon droit si hai, comme il étoit, & si éclairé de tout le monde, on se fût contenté d'une accusation générale sans rien particulariser? Qu'on jette les yeux sur ce qui s'est publié de ses semblables, de Tibere, de Caligule, ou de Neron

& l'on verra, qu'outre la licence & le débordement de leur vie, représentée en gros, leurs crimes y ſont particulariſés, & que le nom de ceux & de celles, qui ont ſervi à leurs lubricités, s'y trouve preſque toûjours exprimé. Où eſt la femme, qui s'eſt prévaluë des bonnes graces de Julien? Qui eſt le Spore, ou le Narciſſe qu'on diſe avoir abuſé des privautés honteuſes, qu'ils euſſent avec lui? Et qu'on me ſpecifie quelqu'une de ſes actions, qui puiſſe être rapportée à des débauches de cette nature? En vérité, toutes choſes bien conſidérées, je ne crois pas, qu'une ſimple invective ſoit capable de ruïner des témoignages ſi exprès de ſa continence, comme nous les avons dans l'Hiſtoire, nonobſtant qu'il ait été d'ailleurs ſi abandonné de Dieu, & ſi digne de nôtre abomination.

Je ne doute pas que ce ne ſoit cette abomination, qui empêche beaucoup de perſonnes de lui accorder encore aujourd'hui la moindre qualité loüable, comme ſi c'étoit une choſe du tout impoſſible, qu'un homme de ſi dannable mémoire eût eu l'uſage de quelque vertus, & comme s'il y avoit de l'impieté à ſoutenir, qu'un Apoſtat, tel que celui-ci, ait pû être un grand Capitaine, & un Prince très conſidérable en beaucoup de façons. Mais à le prendre de la ſorte il y iroit de la conſci-

ence d'attribuer les mêmes titres à César ou à Alexandre, puisqu'ils étoient tous deux Idolâtres. Et il ne seroit pas permis non plus par la même raison de dire, que Ciceron & Demosthene ont été de grands Orateurs, à cause de leur infidelité. Ce sont des scrupules, que nous avons combattus dans toute la suite de ce Livre; & je dis particulierement à l'égard de Iulien, que s'ils étoient considérables, tous ceux qui ont travaillé à l'édition de ses livres seroient repréhensibles, puisqu'ils ont reconnu par là, qu'il pouvoit venir quelque chose de bon d'un Rénegat. Le Réverend Pere Petu sur tous, qui a le plus contribué à cela, & que je nomme volontiers, à cause de sa grande doctrine, de son zèle pour la Réligion, & de sa suffisance, que tout le monde connoit, auroit sans doute fait faute de nous recommander un ouvrage comme très utile, & même nécessaire à l'intelligence de beaucoup de choses, qu'il faloit plûtôt supprimer. Et quand il donne la qualité de docte & de disert à un si méchant Empereur, il commettroit le même crime, qu'on veut imputer à ceux, qui lui attribuent la Prudence, la Force, & quelques autres vertus semblables. Car quelle apparence y a-t-il de lui accorder des vertus ou habitudes intellectuelles

ctuelles, telles, que ſont les ſciences, & de lui dénier abſolument les autres vertus morales, dont tous les hommes reçoivent en naiſſant quelques ſemences naturelles en eux-mêmes? Si l'on veut dire, que c'eſt parce qu'on peut être ſavant & éloquent ſans être homme de bien, ce qui ne peut pas être préſuppoſé de celui qui poſſede les vertus Morales: Je reponds, qu'encore qu'il ſoit vrai, que les aiant toutes, on eſt néceſſairement très homme de bien; il ſe peut faire pourtant, que quelqu'un en poſſedera une partie ſeulement, & ſera ſi diffamé d'ailleurs par le vice, qu'il ne pourra paſſer que pour un mechant. Il faut prendre garde auſſi, qu'en définiſſant l'Orateur, un homme de bien qui ſait l'art de s'expliquer en beaux termes, on a fait entrer la probité dans la definition de l'Eloquence. Et néanmoins ceux, qui ne peuvent ſouffrir, qu'on nomme Julien juſte, ni temperant, parce que ce ſont des attributs de prud'hommie; permettent bien qu'on le qualifie diſert, & éloquent, ce qui ne peut être ſans elle à le prendre exactement. Mais ce n'eſt pas l'ordinaire de parler ſi préciſément des vertus, ſoit de l'entendement, ſoit de la volonté, ni de faire de la Morale une Mathématique. Et quoique l'Ecole nous enſeigne, que ces vertus ſe prêtent la main, les unes aux autres; que quelques-unes comme la Ju-

Orator vir bonus, dicendi peritus.

ſtice & la Prudence, comprennent en certaine façon toutes les autres; & qu'elles ſont en guerre perpetuelle contre les vices, qui leur ſont contraires: La même Ecole néanmoins nous apprend, que hors le degré héroïque ou parfait, elles peuvent fort bien ſubſiſter les unes ſans les autres, que tel peut être loüé de Juſtice, & de Prudence, à qui la Force, ou la Temperance manqueront; & qu'il ſe trouve des perſonnes, qu'on voit en même tems vertueuſes en un ſujet, & vicieuſes en un autre. Cela étant, quel inconvenient y a-t-il à recevoir l'Hiſtoire de Julien toute entiere, & à laiſſer à cet Empereur les qualités loüables qu'elle lui donne, puiſque cela n'empêche pas, que nous ne condannions ſes crimes, & que nous ne deteſtions ſon Apoſtaſie?

Or, outre l'obligation que j'avois en traitant mon ſujet, de faire voir par l'exemple d'une perſonne ſi odieuſe, que la Vertu des Païens doit être reconnuë en ceux-mêmes, dont nous tenons le ſalut pour deſeſperé; j'ai été bien aiſe de prendre cette occaſion d'expliquer ce que j'écrivis de Julien dans un autre livre que celui-ci, parce que je me ſuis apperçû que mes paroles ont été mal interprétées. Il m'arriva en parlant de la valeur des grands Capitaines, de mettre Julien au nombre de ceux qui ſe ſont le plus librement expoſés aux perils

Livre de l'inſtruct.

de la guerre; de rapporter sa mort, & ses principales actions militaires, selon qu'Ammien Marcellin les représente; & de dire même qu'à mon avis, sa seule Apostasie l'empêchoit d'être le premier des Césars. C'est ce qui a été pris en trop mauvaise part, & avec beaucoup plus de vehemence que je ne l'eusse attendu. J'ai fait voir, pourquoi je préferois le témoignage oculaire d'Ammien & de ses semblables à ce qui a été dit au contraire sur ce sujet. J'ai loüé le zèle des Peres, à diffamer ce persecuteur des Fideles, dans un tems, qui le requeroit. Et j'ai montré par plusieurs bons Auteurs & très Chrétiens, que nous pouvions aujourd'hui parler autrement de lui, que n'ont fait ces Peres, puisque l'Idolâtrie ne sauroit plus s'en prévaloir, & que la pieté n'y étoit plus interessée. Si l'on trouve, que je lui ai voulu donner un rang trop avantageux parmi les Empereurs, il faut, que je me fasse entendre tant à l'égard des Païens comme lui, que de ceux d'entre eux, qui ont reçû les lumieres de la Foi. Pour ce qui touche les premiers, j'avouë, que la vaillance de Iules César, & la Philosophie de Marc Antonin, leur ont acquis un merveilleux avantage, quoique les vices de l'un, & la pesanteur de l'autre, y puissent donner du contre-poids. Mais si les proüesses de celui-là l'emportent par le grand nombre & la quantité, dans une

de Monseigneur le Dauphin.

vie beaucoup plus longue; la mort de Julien témoigne, que les ſiennes n'ont rien d'inferieur en la qualité. Quant au Génie philoſophique d'Antonin, que les douze livres de ſa vie, écrits par lui-même, nous font voir ſi clairement: Le lieu où Julien le met dans ſes Céſars, le préferant à tous ſes prédeceſſeurs; ce qu'il écrit à Thémiſtius des actions de Socrate, dont il fait bien plus de cas, que de celles d'Alexandre; ſon Antiochide, & le reſte de ſes compoſitions, montrent aſſez, que jamais perſonne de ſa condition n'eût plus d'inclination que lui à la Philoſophie des Gentils. Conſidérons maintenant l'interêt des Empereurs Chrétiens, afin que je me dédiſe, s'il m'eſt arrivé de me tromper au jugement que je me ſuis hazardé de donner. Certes, je le ferois avec beaucoup de repentance, ſi j'avois été ſi téméraire, que de leur comparer un Rénegat, à plus forte raiſon de le mettre au deſſus d'eux. Mais comme je n'en eus jamais la moindre penſée, auſſi crois-je l'avoir ſi bien diſtingué d'eux, en remarquant, que ſon Apoſtaſie ſeule lui faiſoit perdre le rang qu'il eût pû prétendre, qu'on a eu tort, ce me ſemble, de me rien imputer là-deſſus. N'eſt-ce pas une choſe fort évidente, que ſi Julien fut demeuré dans la créance, où il avoit été élevé, toutes ces rares qualités, qu'il poſſedoit & dont il s'eſt ſi miſerablement ſervi, euſſent

pû produire des merveilles en faveur de l'Eglise; Ne peut-on pas dire qu'au contraire les crimes, qui le noirciſſent, ſes impietés, & tant de ſortes de perſecutions, exercées contre les Fideles, n'eûſſent jamais été? Et cela préſuppoſé de la façon, qui ne voit avec quel applaudiſſement il eût été ſans doute proclamé le premier de tous les Céſars? Conſtantin a été un très grand Monarque, & le ſeul des Chrétiens qui eût pû s'y oppoſer. Son mérite d'avoir montré le chemin à tous les Empereurs, qui ont entré depuis lui dans le vaiſſeau de St. Pierre, eſt ſi grand, qu'il ne ſe peut exprimer. Et nous croions, que tous ſes defauts ont été lavés par les eaux du Batême qu'il reçût fort peu de tems avant ſa mort. Mais comme j'ai blâmé tantôt Leunclavius, de lui avoir préferé un Apoſtat, je ne ſaurois auſſi m'imaginer que perſonne fit difficulté de placer Julien avant lui, déchargeant celui-là d'Apoſtaſie, & lui donnant par conſequent avec ce qu'il avoit de naturel & d'acquis, les graces du Ciel, qui vraiſemblablement l'euſſent accompagné ſans ſon infidelité. Nous n'avions donc pas écrit ſans ſujet ſur le propos des grands Princes, que le ſeul reproche de cette Apoſtaſie mettoit Julien après ceux, qu'il eût précedés ſans elle. Et il me ſemble, qu'on ne peut pas dire là-deſſus, que nous aions ramaſſé ſes cendres pour les conſacrer,

ni que nous lui avons élevé des autels, si l'on ne donne à nos paroles des interprétations du tout contraires à ce qui est de nôtre intention.

Pour le surplus je persiste en mon opinion, que comme on ne sauroit trop détester les crimes de Julien, & sur tout sa desertion lorsqu'il a manqué de foi à son Créateur; rien n'empêche aussi, que nous ne reconnoissions franchement les vertus, qui lui sont attribuées, quoiqu'inferieures de beaucoup à sa malice. La doctrine des mœurs souffre, qu'on considére le bien & le mal dans un même sujet. Et si une pierre précieuse ne perd rien de son prix, pour être tombée entre les mains d'un Voleur; la vertu a ce privilège, de se faire admirer en quelque lieu qu'elle soit, & d'être vertu, même sur le front d'un Apostat, encore qu'elle n'y reluise que pour éclairer sa condannation. Il n'est pas d'ailleurs inutile de faire voir par son exemple aux autres Potentats de la terre, que quelques dons de Nature que Dieu leur accorde, & quelques vertus qu'ils puissent acquerir pendant leur vie; s'ils quittent ses Autels, & s'ils ne le servent avec une véritable pieté, leur mémoire ne laissera pas d'être abominable à perpetuité.

CONCLUSION.

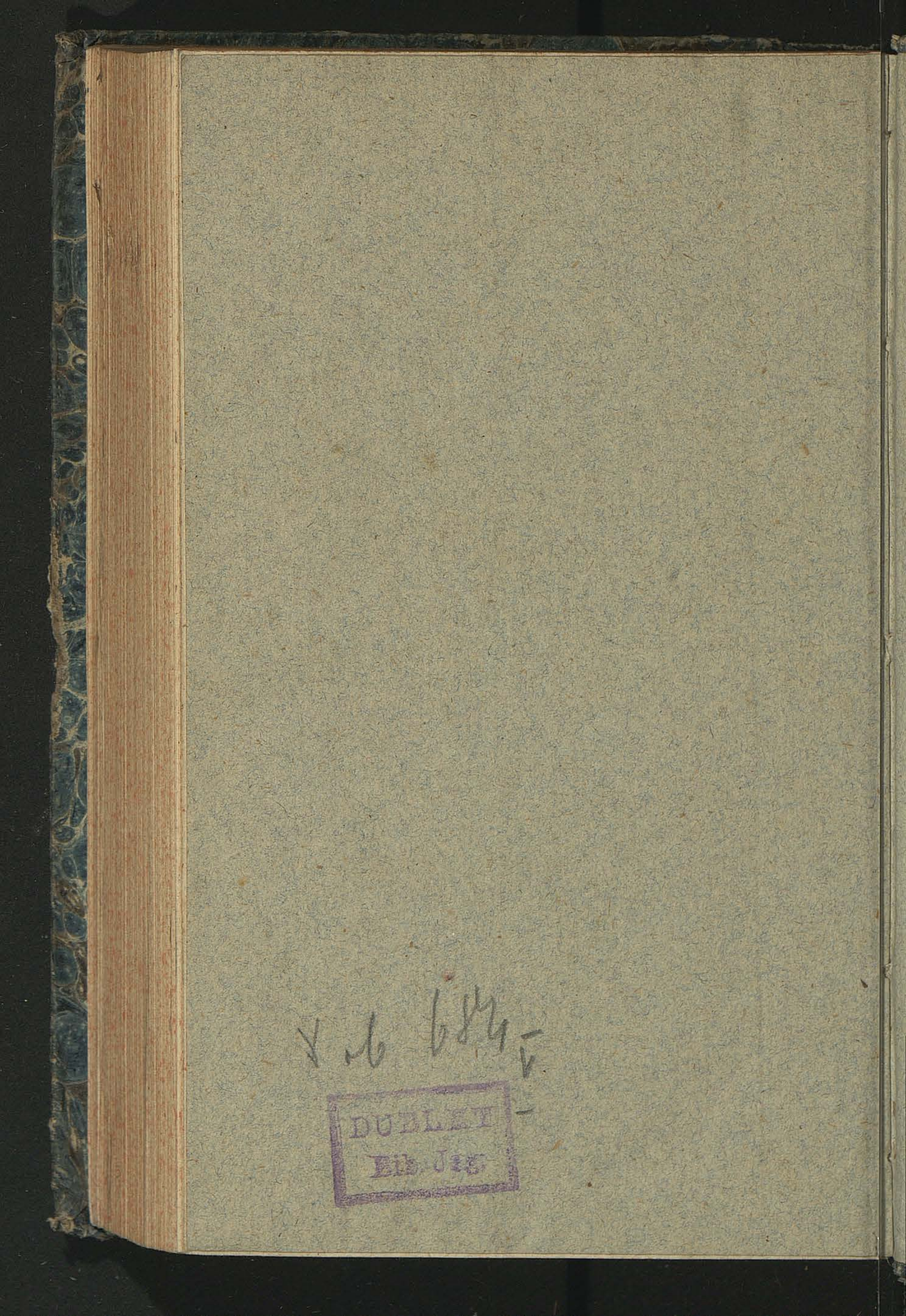
C'EST ce que j'avois à dire sur le sujet de la Vertu des Païens. J'ai fait voir dans la premiere partie de ce Livre, que depuis la nais-

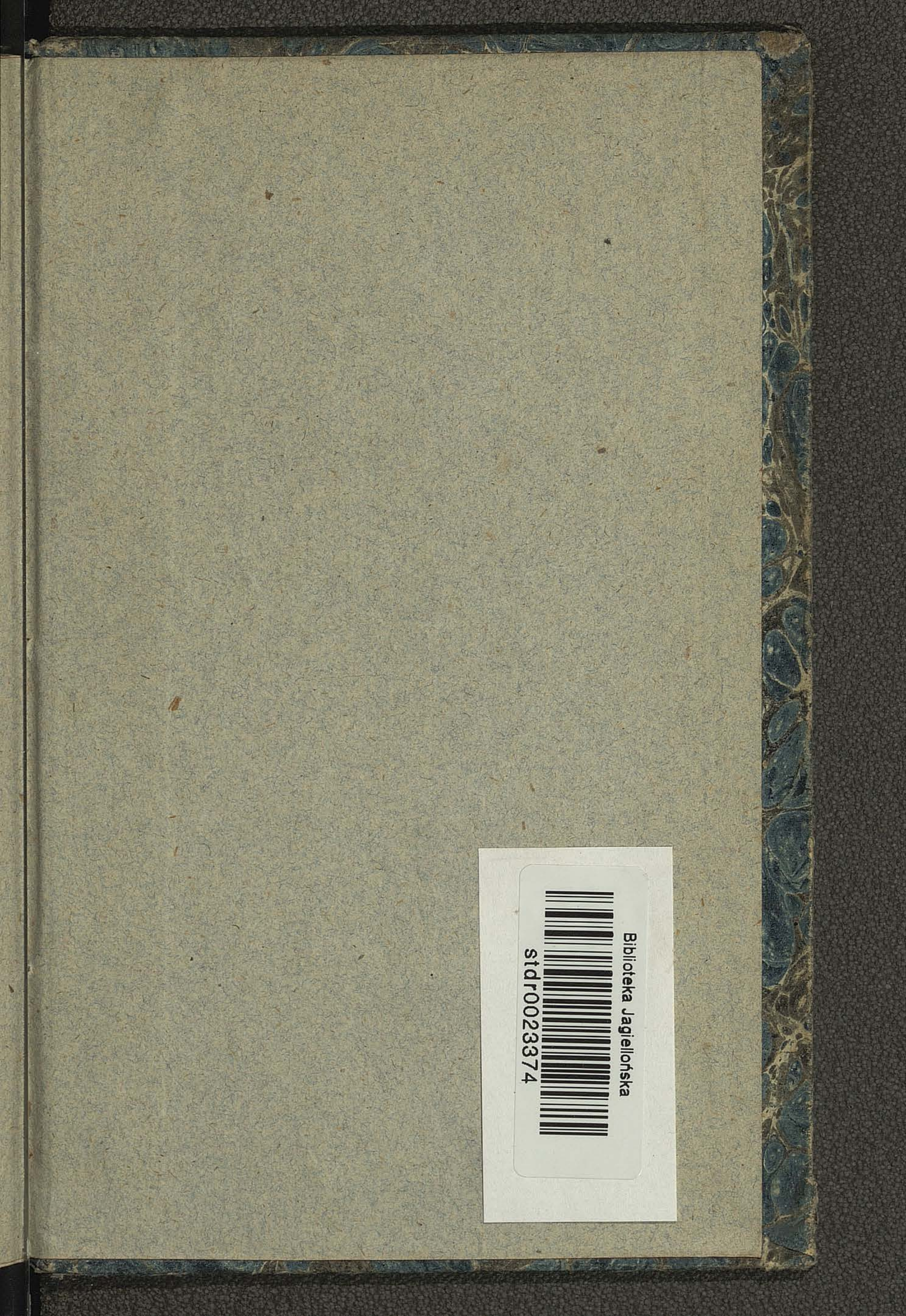
ſance du monde juſqu' à nous, il a preſque toûjours paru des hommes vertueux à qui vraiſemblablement Dieu a pû faire miſericorde, encore qu'ils ne fuſſent pas du nombre des Fideles, par une grace extraordinaire, dont il recompenſe, quand il lui plait, ceux qui vivent moralement bien. La ſeconde partie a été beauçoup plus étenduë, parce qu'elle eſt entrée dans un examen particulier de la vie de pluſieurs Gentils, dont nous avons conſidéré les vertus & les vices. Et j'ai porté mon diſcours juſqu' à faire voir, que les plus criminels ont eu quelquefois des qualités ſi loüables, qu'il y auroit de l'injuſtice à leur en dénier la reconnoiſſance, dautant qu'elle n'offenſe pas la pieté, & qu'on doit ce reſpect à la vérité des Hiſtoires. C'eſt le propre de la Vertu de ſe faire aimer par tout, où elle ſe trouve, mais principalement de ceux qui la ſuivent d'une inclination naturelle. Et puiſqu'il n'y a rien de ſi mauvais dans l'Univers, qu'on ne puiſſe priſer à cauſe de quelque dégré de bonté, qui accompagne ſon être; ce n'eſt pas merveille, que les plus déterminés au mal poſſedent de certaines conditions eſtimables, encore qu'ils ſoient à déteſter d'ailleurs. Le Diable même, comme le remarque fort bien St. Auguſtin, ne laiſſe pas, tout méchant qu'il eſt, d'avoir quelque choſe de bon, autrement jamais Dieu ne l'auroit créé. Sa na-

Lib. 19. de Civit. Dei cap. 13.

ture considérée separément, & tant qu'elle est nature, n'est pas mauvaise, il n'y a eu que la perversité de cet Ange rebelle, qui l'a renduë telle. Que si nous pouvons bien distinguer quelque bonne partie dans cette source de tout mal, pourquoi ferions-nous difficulté d'accorder aux Infideles, & aux plus vicieux des hommes, de certaines actions vertueuses? Et pourquoi n'en ferions-nous pas le même cas que des perles, ou des diamans, qui se rencontreroient mêlés & comme ensevelis parmi des ordures: Pour moi je ferois conscience de suivre l'opinion contraire à celle, dont je me suis expliqué, & qui est la plus autorisée dans les Ecoles. Si je ne lui ai pas donné tous les ornemens, dont elle étoit susceptible, soit pour la disposition, soit pour le langage, c'est un defaut de l'art, que l'excellence de la matiere peut recompenser. Et s'il semble à quelques-uns, que j'aie été defectueux, parce que je n'ai peut-être pas étendu mes considérations jusqu' où ils jugent qu'elles pouvoient aller, je les supplie de se souvenir, qu'on ne blâme jamais un Chasseur, pour n'avoir pas tout pris ce qui étoit dans la campagne; & que selon l'avis de plusieurs, ce n'est pas bien enseigner, que d'enseigner tout.

Chez Jean Tobie Siefard.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0023374

